



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BP 331.1

*

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT

CLASS OF 1828





L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXV.

Par M. FRÉRON, des Académies
d'Angers, de Montauban, de Nancy,
d'Arras, de Caën, de Marseille, &
des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME CINQUIÈME.



A P A R I S,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques,
au dessus de la rue des Mathurins,
au Grand-Corneille.

M. DCC. LXXV.

BP 331.1

Harvard College Library

May 18, 1922

Minot fund

3

L'ANNÉE
L I T T É R A I R E .

L E T T R E I .

Éloge de Nicolas de Catinat, Maréchal de France. Discours qui a remporté le Prix de l'Académie Française en 1775. Par M. de la Harpe. Brochure in-8^o de 67 pages ; à Paris chez Demonville Imprimeur-Libraire de l'Académie Française rue Saint-Séverin.

TREIZE Membres de l'Académie, qui se trouvoient à la séance particulière où l'on examinoit les ouvrages envoyés au concours, ont, d'une voix unanime, couronné cet *Éloge* comme un chef-d'œuvre d'élégance, d'harmonie & de correction. Plusieurs mêmes d'entr'eux ont dit qu'il étoit

ANN. 1775. Tome V. A ij

❧ L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

écrit en Prose comme les Tragédies de Racine le sont en Vers. Malgré tout mon respect pour les lumières de ce Tribunal auguste, j'ose appeller de sa décision, & je me flatte de vous prouver, Monsieur, que ce Discours, au contraire, est très-médiocre, &, sur-tout, très-mal écrit. En voici le début qui est un des plus beaux endroits de l'ouvrage. » Dans cette foulé de Génies » célèbres en tout genre, que la Nature sembloit avoir de loin préparés » & mûris, pour en faire l'ornement » d'un seul regne, l'orgueil de nos » annales & l'admiration du monde ; » dans ce siècle resplendissant de » gloire, dont tous les rayons viennent se confondre & se réunir au » Trône de LOUIS XIV, j'observe » avec étonnement un homme qui » prenant sa place au milieu de tous » ces grands hommes, sans avoir rien » qui leur ressemble, & sans être effacé par aucun d'eux, forme seul » avec tout son siècle un contraste » frappant, digne de l'attention des » Sages & des regards de la Postérité. » Placé dans une époque & chez une

» Nation où tout est entraîné par l'en-
 » thousiasme , lui seul , dans sa marche
 » tranquille , est constamment guidé
 » par la raison. Sur un théâtre où l'on
 » se dispute les regards , où l'on bri-
 » gue à l'envi la *place* la plus bril-
 » lante , il attend qu'on l'appelle à la
 » sienne , & la remplit en silence , sans
 » songer à être regardé. Quand l'ido-
 » lâtrie vraie ou affectée qu'inspire le
 » Monarque , est le principe de tous
 » les efforts , est dans tous les cœurs
 » ou dans toutes les bouches , il ne
 » s'occupe que de la Patrie , n'agit
 » que pour elle , & n'en parle pas.
 » Autour de lui tout sacrifie plus ou
 » moins à l'opinion , à la mode , à la
 » Cour ; il ne connoît que le devoir ,
 » le bien public & sa propre estime.
 » Autour de lui le bruit , l'ostentation ,
 » l'esprit de rivalité semblent insépa-
 » rables de la gloire qu'on obtient
 » ou qu'on prétend , & se mêlent
 » à toute espèce d'héroïsme ; seul il
 » semble éteindre sa gloire , étouf-
 » fer sa renommée , & ne dissi-
 » mule rien tant que ses succès & ses
 » avantages , si ce n'est les fautes.

6 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» d'autrui. Tous les hommes illustres
» de son temps sont marqués par la
» nature d'un signe particulier & ca-
» ractéristique qui annonce d'abord le
» talent dont elle les a doués ; il sem-
» ble indifféremment né pour tous ,
» & , suivant le rémoignage remarqua-
» ble qu'un de ses ennemis * lui ren-
» doit devant leur Maître commun ,
» on peut également faire de lui un Gé-
» néral , un Ministre , un Ambassadeur ,
» un Chancelier : & en effet il paroît
» en réunir les qualités , sans en exer-
» cer les fonctions. Enfin (& c'est ce
» qui le distingue plus que tout le
» reste) parmi tant d'hommes rares
» qui offroient à la grandeur de leur
» Monarque le tribut de leurs talens ,
» aucun n'est exempt de préjugé ni de
» foiblesse ; ces grandes ames sont
» égarées par de grandes passions ,
» ou dominées par les erreurs du vul-

* *Louis XIV* vouloit faire *M. de Catinat* Major des Gardes. Le Duc de la Feuillade, Colonel de ce Régiment, n'aimoit pas *Catinat* ; il dit au Roi : *Sire , vous pouvez faire de lui un Chancelier , un Ministre , un Ambassadeur , un Général d'armée , mais non pas un Major des Gardes. Voyez la Vie de Catinat.*

» gaire ; seul il possède cette raison
 » supérieure, cette inaltérable éga-
 » lité d'ame, cette Philosophie en un
 » mot, si étrangère à son siècle, ca-
 » ractère principal qui marque toutes
 » les actions, tous les momens de sa
 » vie. Ces traits singuliers & vrai-
 » ment admirables, dont aucun n'est
 » exagéré, & que l'on peut recueillir
 » dans nos Histoires, me frappent &
 » m'attirent comme malgré moi vers
 » le grand homme dont les interprètes
 » de la Nation & de la Renommée
 » inscrivent aujourd'hui le nom dans
 » leurs fastes ».

Je conçois que la Nature *prépare de loin* des Génies célèbres ; mais, qu'elle les *mûrifie de loin*, c'est-à-dire avant qu'ils soient nés, j'avoue que cela me passe. Je n'entends pas davantage ce *siècle dont tous les rayons viennent se confondre & se réunir à un Trône*. Et puis dans ce siècle . . . j'observe un homme qui *forme avec tout son siècle* : quelle pesanteur ! Vous avez remarqué sans doute que ces deux siècles n'en font qu'un. Qu'est-ce que *l'orgueil de nos Annales* ? Qu'est-ce qu'une *idolâtrie*

8 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

qui est dans toutes les bouches ? L'auteur dit que *Catinat* ne s'occupe que de la Patrie, n'agit que pour elle, & n'en parle pas. Et n'en parle pas ! Quelle chute oratoire ! On dit très-bien prétendre à la gloire ; mais la gloire qu'on prétend n'est pas François. *Catinat* semble éteindre sa gloire. Que veut dire M. de la Harpe par cette expression ridiculement métaphorique ? *Catinat* n'allumoit ni n'éteignoit sa gloire. Elle sembloit seulement lui être indifférente : pour que l'on pût dire qu'il éteignoit sa gloire, il eût fallu que, lorsqu'on vanteroit ses actions, ils eût pris plaisir à les nier ou à les rabaisser : & c'est une fausse modestie qu'il n'a jamais eue. Qu'est-ce encore qu'une Philosophie qui est un caractère ? Qu'est-ce qu'un caractère qui marque toutes les actions, tous les momens d'une vie ? Quoiqu'il en soit, M. de la Harpe veut bien accorder de la Philosophie à *Catinat* ; mais il assure qu'elle étoit étrangère à son siècle. M. de la Harpe me permettra de penser que *Descartes*, *Gassendi*, *Vauban*, *Fénelon*, *Molière*, *la Fontaine*, &c, pouvoient mériter le nom

de *Philosophes*. Il est vrai que leur Philosophie ne leur a jamais fait produire des ouvrages aussi utiles à la société que les *Pensées* de M. Diderot, *L'Esprit* de M. Helvétius, le *Système de La Nature*, *l'Épître à Uranie*, la *Pucelle*, le quinzième Chapitre du *Bélisaire* de M. Marmontel, &c. C'est ce genre de Philosophie qui leur étoit étranger & qui ne l'est point à notre siècle. J'en demande pardon à M. de *La Harpe* : ce même genre de Philosophie n'étoit pas moins étranger à *Catinat*. N'admirez-vous pas, Monsieur, ces traits singuliers qui attirent M. de *La Harpe* comme malgré lui vers le grand homme qu'il célèbre. Cette attraction n'est pas un phénomène à mes yeux ; elle me paroît dans l'ordre des choses. Les Astres s'attirent les uns les autres, & peut-être ne s'est-il jamais présenté deux génies qui eussent ensemble autant de rapports que *Catinat* & M. de *La Harpe*. Cette raison supérieure, cette modestie rare, cette noble générosité, cette ame si calme, si simple, si peu jalouse, si exempte de fiel, que *Catinat* a montrée constam-

ment, se manifeste tous les jours dans *M. de la Harpe*? Ne le voit-on pas pardonner à ses ennemis, prôner ses rivaux, se placer au-dessous d'eux, relever leur mérite, taire leurs défauts? Qui ne connoît le peu d'importance qu'il attache à ses productions? Qui peut ignorer qu'il ne se loue point, qu'il ne souffre pas même qu'on le loue, qu'il supporte avec la plus douce résignation la critique de ses ouvrages, qu'il n'a jamais composé de satire contre personne? Est-il entré dans aucune intrigue, dans aucune secte, dans aucune querelle Littéraire? Est-il question de lui dans tout ce qu'il donne au Public? Son amour-propre, s'il en a, choque-t-il celui des autres? Il est évident que, dans deux carrières différentes, *Catinat* & *M. de la Harpe* ont entr'eux une analogie si marquée, qu'il est probable que, si le sage *M. de la Harpe* eût vécu sous *LOUIS XIV* & *Catinat* sous *LOUIS XVI*, *Catinat* attiré, à son tour, comme malgré lui, se seroit vû obligé, par cette force attractive, de faire l'éloge de *M. de la Harpe*.

L'Orateur Académique entre en matière. Il dit, au sujet de la naissance de *Catinat* & de la profession qu'il avoit d'abord embrassée, qu'il quitta le Barreau pour avoir perdu une cause qu'il croyoit juste & non pas *incontestable*, comme s'exprime *M. de la Harpe*: une Vérité est *incontestable*; ce n'est pas le terme propre pour une Cause. Le Panégyriste observe que son héros étoit propre à tous les genres de service militaire. » Nous pourrons dans » la suite, dit *M. de la Harpe* d'un ton » fort échauffé, *lui rendre graces au nom* » *de la Patrie* de tous les différens tra- » vaux entrepris pour elle, & qui, » nous le montrant sous différens » points de vue, nous apprendront » tout ce qu'il pouvoit être: voyons » d'abord ce qu'il a été, &c ». L'orateur est louable de prévoir, avec tant de sagacité, ce qu'il pourra faire quand l'occasion s'en présentera. Mais qu'il est beau de voir *M. de la Harpe* rendant fièrement *graces à Catinat*, au nom de la Patrie, qui sans doute l'en a chargé! Quand on a de pareilles fonctions à remplir, il est certain qu'on ne

ſçauroit en parler trop tôt ; ce petit avertisſement étoit néceſſaire : car M. de la Harpe nous aſſûre, deux lignes plus bas, que ſon ſujet *le preſſe & l'en- traîne*, & que *le tableau de l'Europe ſe préſente à ſes regards*. Dans ce tableau, il retrace les années brillantes du règne de LOUIS XIV qui affectoit envers les autres Puiffances une hauteur inflexible. » Ombre Royale, s'é-
 » crie-t-il, Ombre auguſte, ce n'eſt
 » pas dans ce Lycée où tu as été in-
 » voquée tant de fois que j'oſerois
 » t'adreſſer un reproche : c'eſt toi-
 » même, au contraire, que j'atteste
 » ici, toi dont la voix doit ſe faire
 » entendre & répéter un aveu qui
 » honora *tes derniers momens* en in-
 » truiſant la Poſtérité ». M. de la Harpe veut parler des *derniers momens* de LOUIS XIV : il auroit dû voir qu'il parle des *derniers momens* de ſon ombre. Il eſt ſujet à ces petites mépriſes.
 » Le Vulgaire, ſelon lui, ne ſe rap-
 » pelle *les noms* de *Fleurus* & de *Sta-*
 » *ſarde*, &c, que comme des titres de
 » la valeur nationale ; le Moraliste
 » n'y voit que *des jours de deſtruction* ;

» le Militaire y cherche les leçons dé-
 » taillées & approfondies de son Art ;
 » l'Orateur citoyen, chargé d'y retracer
 » le génie de son Héros, ne peut qu'en
 » saisir les principaux traits, &c ». Sui-
 vez cette phrase, Monsieur, & vous
 trouverez que le Moraliste dans ces
 noms ne voit que des jours, le Militaire
 cherche dans ces noms des leçons de son
 Art, & que, dans ces mêmes noms,
 l'Orateur est chargé de retracer le génie
 de son Héros. Je le demande à M. de
 la Harpe lui-même : de telles négli-
 gences sont-elles excusables dans un
 Discours fait pour l'Académie du beau
 langage, comme l'appelloit assez plai-
 samment le fameux Chimiste Rouelle ?
 Mais, du beau langage, du langage vrai-
 ment neuf, en voulez-vous, Monsieur ?
 Lisez ce qui suit : » Les derniers rayons
 » du soleil qui, tombant sur leurs ar-
 » mes, (les armes des ennemis) sem-
 » blent dénombrer leurs bataillons ;
 » les tourbillons de poussière élevés
 » entre leurs colonnes qui se rappro-
 » chent & se resserrent de momens
 » en momens : tout lui annonce que
 » l'ennemi médite une action géné-

» rale ». *Les rayons du soleil, qui semblent dénombrer des bataillons !* Je l'avoue, Monsieur, ce sublime me subjugué, &, quoique l'Envie soit toujours prête à me déchirer de ses serpens dès que M. de la Harpe écrit de la Prose ou des Vers, il n'y a pas moyen de me défendre de la plus profonde admiration pour la supériorité de ses talens, quand il laisse échapper de pareils traits de génie. Ce superbe début est celui de la description de la bataille de *Stafarde*. M. de la Harpe nous a dit qu'il étoit fort *pressé* & même *entraîné* par son sujet : malgré tant de motifs de poursuivre sa narration, il s'arrête tout court, lorsqu'on s'y attend le moins, pour comparer la manière de combattre des Anciens avec la nôtre. » Ce » Général qui montra le caractère d'un » Sage à la tête des armées, qui sou- » mit tous les objets à ses études & à » ses réflexions, nous pardonnera » sans doute, dit-il avec sa chaleur » ordinaire, de suspendre un moment » le récit de ses triomphes pour ob- » server le spectacle de nos guerres

« opposées à celles de l'Antiquité ».
 M. de la Harpe a raison de n'en pas
 douter ; il n'est pas douteux que Catinat
 ne doive tout oublier pour profiter
 du moment favorable & venir s'ins-
 truire à l'école d'un si grand Maître.
 Mais je doute que le Lecteur pardonne
 à M. de la Harpe une digression, qui,
 non-seulement fait perdre de vue le
 sujet principal, mais qui blesse l'His-
 toire, la Vérité, & le Goût. Ce
 parallèle commence par la surprise
 que témoigne l'auteur des change-
 mens prodigieux qu'a dû produire la
 découverte des explosions du salpêtre,
 ce pas que l'homme semble avoir fait
 vers le ciel pour en dérober le tonnerre,
 & qui n'a fait qu'ouvrir un chemin plus
 prompt vers la mort. Que dites-vous,
 Monsieur, de cette découverte qui est
 un pas pour dérober le tonnerre ? Et ce
 pas qui ne fait qu'ouvrir un chemin plus
 prompt ! Comme cela est écrit ! Un
 chemin prompt ! M. de la Harpe revient
 à la journée de Stafarde, & finit par
 dire que LOUIS XIV, parmi les titres
 de son regne, peut compter une Victoire
 de plus. Cette chute n'est-elle pas

bien neuve & bien faillante ? Il est vrai qu'on en peut dire autant de toutes les batailles qui se sont données depuis le commencement du monde.

L'auteur loue *Catinat* d'avoir épargné le sang à la guerre, & d'avoir été bien différent de ces Héros qui sacrifient l'humanité à la gloire ; puis tout à coup, cédant à la violence des mouvemens qui le dominant : » Si » j'étois forcé, s'écrie-t-il, de louer » un de ces Héros destructeurs, je » croirois, je l'avoue, au milieu de » mes louanges, m'entendre appeler » par des mânes plaintifs, & , envi- » ronné de spectres menaçans, transféré » porté sur un champ couvert d'osse- » mens & de tombes, m'entendre » dire par cette foule de victimes : » c'est ici que nous avons été immolés » à l'orgueil d'un homme & enlevés » à la Patrie » ! M. de la Harpe ne peut se dispenser d'avouer en même temps que voilà bien du fracas pour une prosopée aussi courte, aussi maigre, aussi sèche & aussi froide. C'étoit bien la peine d'invoquer les mânes de tout

une armée pour leur faire dire trois ou quatre mots ?

Avant la description de la journée de Stafarde, il s'est arrêté pour considérer les guerres des Anciens : avant de parler de celle de la Marfaille, quoique toujours fort pressé, il s'arrête encore pour examiner ce que c'est qu'une bataille, & ce que doit faire le Général. Il nous apprend que *le cri de l'honneur, plus fort, plus imposant, plus retentissant que le bruit des instrumens militaires & que le fracas des foudres, fait naître dans tous les esprits un même enthousiasme ; que le Général le meut, le dirige, l'anime, & ne le ressent pas ; seul, il n'en a pas besoin. Quoi, le Général n'a pas besoin de l'enthousiasme de l'honneur ! Quoi, il ne le ressent pas ! Quoi, la pensée du salut de tous le remplit sans l'agiter ; elle occupe toutes les forces de sa raison recueillie. Quelle pensée philosophique & bisarre l'Orateur prête à un Général ! La pensée de vaincre l'ennemi : voilà ce qui occupe toutes les forces de sa raison recueillie. M. de la Harpe le dit lui-même tout de suite ; » son œil, toujours attaché sur*

» *la victoire, la suit dans tous les mou-*
 » *vemens qui semblent l'éloigner ou*
 » *la rapprocher ; il la fixe, il l'enchaîne,*
 » *&, voyant alors tout le sang qu'elle*
 » *a coûté, il se détourne du carnage*
 » *& se console en regardant la Pa-*
 » *trie*». Toutes ces belles choses, Mon-
 sieur, tiennent lieu de la description
 de la journée de la Marfaille, & l'on
 ne peut nier que le lecteur ne soit bien
 dédommagé de cette légère omission.

Ne croyez pas, Monsieur, que j'aie
 relevé toutes les phrases à prétention,
 toutes les expressions ampoulées, tout
 le jargon philosophique, toutes les
 antithèses mesquines, qui m'ont ré-
 volté dans ce Discours, fastidieux à
 lire & même à critiquer. Je ne vous
 ai parlé ni de *ce grand caractère annoncé*
à notre admiration ; ni d'un Prince qui
n'appelle que la vertu ; ni de ce calme &
de ce recueillement qui sembloit lui plaire
& l'appeller ; ni de la gloire vieillissante
qui n'est qu'une ruine illustre ; ni de l'o-
rage amassé par la cabale ; ni de cette
leçon qui perce & jaillit de tous côtés
dans un récit, ni du Génie à peine nais-
sant de la Marine Françoisé qui avoit

*lancé dès ses premiers efforts, & enfin
 rassé le Génie de Ruyter ; ni de ce
 même Génie de la Marine qui avoit
 porté la foudre sur les rives d'Afrique ;
 ni de l'Aigle de l'Empire qui, si ter-
 rible sous Charles-Quint, exploit ses an-
 ciens ravages, avoit perdu la fierté de son
 vol, & n'étendoit plus ses ailes que pour
 fuir devant nos Etendards ; ni du Duc
 de Savoie qui prétendoit dérober à la
 France ses fraudes politiques ; ni de la
 parole Royale de ce même Duc de Sa-
 voie, qui n'étoit pas Roi ; ni d'Eu-
 gène qui commençoit la carrière de la
 gloire ; ni de nos soldats traités de Ma-
 chines ; ni de ces Machines dont on a
 exalté la tête & discipliné le bras ; ni du
 fracas des foudres qui grondent, & tom-
 bent, & frappent au tour de ces Machi-
 nes ; ni de Catinat chargé de disposer
 trois choses, dont l'usage décide du sort
 de la guerre, le temps, l'argent & le
 sang, comme si l'on pouvoit dire dis-
 poser des choses & l'usage du sang ; ni de
 LOUIS XIV qui envoyoit à Catinat des
 Princes, le bâton de Maréchal de France,
 & ne pouvoit pas lui envoyer d'argent ;
 ni de la prédilection de l'auteur pour*

Pépithète *auguste* qu'il répète jusqu'à la satiété ; l'Ombre de LOUIS XIV est une *Ombre auguste* ; LOUIS XIV est un *consolateur auguste* ; la douleur de *Catinat* est *auguste* ; le spectacle qu'il procure à un enfant qu'il mène aux Invalides est attendrissant & *auguste* ; ni du *vénérable édifice* de l'Hôtel de ces mêmes Invalides ; ni des mots *fracas* & *foudre* qui reviennent sans cesse dans ce Discours ; ni de ce *respect pour l'humanité* qui n'est pas le caractère dominant d'une époque de puissance & de grandeur ; ni de cette maxime si neuve & si noblement exprimée, *il faut voir de haut pour embrasser beaucoup d'objets* ; ni du Pape, qu'on appelle un *Pontife de Rome* ; ni du *dédale obscur* où marche l'*avide Coucussionnaire*, emportant dans la Capitale, au fond d'un *Palais scandaleux*, la *subsistance des Armées* qui remportent dans nos Temples les *drapeaux des ennemis* ; ni des *Courtisans* qui pensèrent que *Catinat*, qui avoit tant de connoissances, n'avoit pas celle de la Cour ; ni de l'épouvante du vulgaire, quand les *tourbillons* (de quoi ?) passent en rayageant, quand

Les secousses intérieures de la Terre ouvrent ses entrailles sous les pieds de ceux qui l'habitent, & roulent (des secousses qui roulent!) les mers soulevées sur les Villes & les Royaumes; ni, &c, &c, &c. En voilà suffisamment, Monsieur, pour vous mettre en état d'apprécier ce nouvel ouvrage de M. de la Harpe, quant à la partie du style. A l'égard des matériaux qu'il avoit à mettre en œuvre, vous n'y trouverez aucun arrangement, aucun ordre, aucune transition; c'est un long tissu de faits qui ne sont point liés entr'eux, & d'amplifications philosophiques entassées les unes sur les autres. La marche de l'auteur est lourde. En un mot, ce Discours est un des plus amphigouriques, des plus incorrects & des plus fatigans que vous puissiez lire,

O *Catinat*, quelle voix enrhumée
De te louer ose usurper l'emploi?
Mieux te vaudroit perdre ta renommée
Que les cueillir de si chétif aloi:
Honneurs seras, ainsi que je prévoi,
Par cet écrit; & n'y sçais, à vrai dire;

Remède aucun , si non que contre toi,

Le même auteur compose une satire.

Cette épigramme est du grand *Rousseau* qui avoit prévu cet *Eloge de Catinat*.

Je suis, &c.

A Paris ce 15 Septembre 1775.

LETTRE II.

Nouvelles Espagnoles de Michel de Cervantès. Traduction nouvelle avec des Notes , ornée de figures en Taille-douce. LA BOHÉMIENNE, Nouvelle Première. A Paris chez Costard Libraire rue Saint-Jean-de-Beauvais, la première porte-cochère au-dessus du Collège. Brochure in-8° de 71 pages.

LE nom de l'auteur de *Dom Quichotte* forme un préjugé favorable pour les *Nouvelles* que je vous annonce, Monsieur. Mais, quand vous lirez celle dont on nous donne aujourd'hui la traduction, ce préjugé

se trouvera bien justifié par le plaisir que vous fera cette lecture.

L'auteur, dès les premières, lignes, excite le plus vif intérêt en faveur de *La Bohémienne*, c'est-à-dire d'une petite aventurière élevée au milieu d'une troupe de voleurs. Car les Bohémiens ne semblent être venus au monde que pour cette profession; ils naissent de pères voleurs; ils sont élevés avec des voleurs: on les dresse à devenir voleurs errans, & l'amour du vol est une passion de la Nature dont la mort seule peut les guérir. Une des Professes les plus expérimentées de cet Ordre étrange, éleva, sous le nom de sa petite fille, un enfant qui fut appelée *Précieuse*: c'est l'héroïne de cette *Nouvelle*. » Elle » devint en peu temps la Nymphé » la plus alerte & la plus rusée de » tout le *Bohémianisme*: d'une figure » charmante, de l'extérieur le plus » honnête, non-seulement elle l'em- » portoit sur toutes ses compagnes, » mais on l'auroit encore distinguée » parmi les plus aimables personnes » dont la Renommée publiât les agré-

24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» mens. Ni l'air, ni le soleil, ni toutes les intempéries du ciel auxquelles les Bohémiens sont exposés nuit & jour, ne pouvoient faner l'éclat de son teint, ni ternir la fraîcheur de sa peau. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'est que, malgré l'éducation qu'elle devoit avoir reçue, tout annonçoit dans *Précieuse* des sentimens au-dessus de ses pareilles. Sa retenue & sa discrétion ne lui faisoient rien perdre de sa gaité folâtre. Personne n'avoit une humeur plus enjouée; mais sa décence en imposoit si fort à tous les Bohémiens, que le plus hardi n'osoit chanter des chansons libres devant *Précieuse*, ni se permettre la moindre parole qui pût allarmer la pudeur ».

Précieuse avoit un fonds intarissable de Vaudevilles, de Rondes, de Branles, de Couplets & de toutes sortes de Vers : sa principale richesse étoit une collection des plus belles Romances, qu'elle chantoit avec une grace particulière. Elle fit grand bruit dans la capitale de l'Espagne le jour de la fête de la Patronne de cette Ville;

Ville ; c'étoit à qui vanteroit le plus l'élégance de sa taille , la souplesse de ses attitudes , la flexibilité de sa voix ; souvent il s'élevoit des cris d'étonnement & de plaisir , & les députés de la Fête lui déférèrent d'un commun accord le prix de la Danse. Sa réputation se répandit à la Cour ; elle n'y eut pas un succès moins éclatant ; l'on n'y parloit plus que de ses talens & de sa beauté. Un jeune homme de la figure la plus intéressante en devient éperduement amoureux. Son nom est *Dom Juan de Carcamo*. Il est l'unique héritier d'une famille aussi noble qu'opulente. Il offre ses services à *Précieuse* , qui l'étonne par la sagesse & l'enjouement de ses réponses : elle lui déclare que le mariage seul la rendra docile à ses vœux ; elle lui prescrit encore des conditions s'il veut qu'elle devienne sa femme : il faut d'abord qu'elle s'assure s'il est réellement *Dom Juan de Carcamo* ; ensuite elle exige qu'il quitte la maison de son père pour les tentes des Bohémiens , & qu'il vive avec eux pendant deux ans. Après ce temps d'é-

preuve ; elle consent à l'épouser ; mais jusqu'alors elle ne fera que son amie. Peut-être , lui dit-elle , que , dans le cours de ce Noviciat , *Dom Juan* pourra recouvrer la vûe que je lui ai fait perdre ou qui me paroît du moins fort offusquée ; peut-être fuira-t-il alors ce qu'il poursuit avec tant d'ardeur. *Dom Juan* accepte toutes les propositions de *Précieuse*. On prend des informations sur sa famille ; elle est telle qu'il l'avoit annoncée. Il prétexte quelque temps après un voyage de Flandre ; son père lui offre de lui-même les sommes nécessaires pour l'entretien d'un homme de son rang. Il arrive au lieu & au jour indiqués ; il est reçu avec transport par toute la troupe : on lui donne le nom d'*André*. Le reste du jour est employé à la cérémonie de sa réception. Les détails de cette cérémonie & le discours de l'Orateur sont curieux , & vous les lirez avec plaisir dans l'ouvrage.

André demande par grace qu'on ne le force pas à voler pendant six semaines ; pour dédommager ses ca-

marades de son oisiveté, il leur distribue deux cens écus. Il obtient encore qu'on s'éloigne de Madrid, & la troupe arrive dans une belle prairie à deux lieues de Tolède. Il frémissoit à la seule idée de vol; les larmes des malheureux qu'on venoit de dépouiller couloient jusqu'au fond de son cœur; il les attendoit à l'écart pour leur payer les effets qu'on leur avoit enlevés. Les Bohémiens indignés de cette conduite étoient prêt à se soulever contre lui. Il prit le parti de leur dire qu'il vouloit voler seul; il achetoit à la dérobée des effets de toute espèce qu'il leur apportoit comme le prix de ses travaux. Quelque temps après la troupe s'établit dans un village à trois lieues de Murcie. *André, Précieuse* & quelques-uns de ses camarades se logent dans une Hôtellerie qui appartenoit à une riche veuve. Ils donnent des gages pour assurance qu'ils ne voleront rien. Cette veuve avoit une jeune fille qui devient éperdûment amoureuse d'*André* & lui fait des avances: elle n'en effuye que des refus. Comme la troupe alloit partir;

le dépit & la passion lui suggèrent le dessein d'arrêter chez elle par force l'ingrat que ses charmes ne peuvent retenir ; elle imagine de glisser dans les hardes d'*André* deux colliers de corail & deux écuelles d'argent. A peine les Bohémiens sont-ils à vingt pas de la maison qu'elle se met à crier de toute sa force & à implorer le secours de la justice contre des voleurs qui lui emportent son argenterie & ses bijoux. La populace s'attroupe ; la jeune fille dit qu'elle soupçonne principalement *André* qu'elle a vu entrer deux fois dans sa chambre. On fouille dans ses paquets ; on y trouve les colliers & les écuelles. *André* est immobile de surprise. Un des Archers qui étoient accourus l'insulte & le frappe avec violence : *André* furieux s'élançe sur ce misérable , lui arrache son épée & la lui plonge dans le cœur. Mais il succombe bientôt sous le nombre : on le charge de fers ainsi que la plupart de ses camarades , & l'Alcade le renvoye par-devant le Tribunal de Murcie. » Les prisonniers furent conduits le lendemain dans cette

» Ville où l'Alcade entra, triomphant ;
 » à la tête de ses Records. Tous les
 » Bohémiens , hommes & femmes , le
 » suivoient garottés deux à deux le
 » long d'une grande chaîne. Pour que
 » la populace pût distinguer le meur-
 » trier , on l'avoit attaché sur un mu-
 » let , les fers aux pieds & aux mains.
 » *Précieuse* seule étoit libre : le charme
 » de sa beauté avoit amolli l'ame de
 » ces barbares. On la voyoit sur sa
 » petite haquenée auprès de son
 » amant , abîmée dans le désespoir ,
 » & les yeux inondés de pleurs. La
 » marche étoit fermée par un peloton
 » d'Archers qui faisoient l'arrière-
 » garde , les armes hautes. Ce spec-
 » tacle avoit attiré tous les habitans
 » de Murcie : ils accouroient en foule
 » pour insulter & pour maudire l'af-
 »assin & ses complices ; mais , lors-
 » qu'ils jettoient les yeux sur la jeune
 » Bohémienne , sur ce visage divin
 » que les Archers mêmes n'avoient
 » pu regarder sans connoître la pitié ,
 » le plus tendre intérêt succédoit à
 » l'indignation : les spectateurs transf-
 » portés combloient *Précieuse* d'élo-

» ges, & donnoient à ses camarades ;
 » & sur-tout au bel *André*, mille té-
 » moignages de bienveillance. Le
 » bruit de la grande beauté de *Précieuse*
 » parvint bientôt à la femme du Sé-
 » néchal : impatiente de voir cette
 » jeune merveille, elle obtint de son
 » mari que *Précieuse* seroit la seule
 » qu'on ne meneroit pas en prison ;
 » mais le pauvre *André* fut plongé
 » dans un cachot, dont l'absence de
 » sa belle Maîtresse augmentoit l'hor-
 » reur & l'obscurité. La jeune Bohé-
 » mienne, suivie de sa Grand'Mère,
 » fut conduite devant la Sénéchale.
 » On ne sçauroit peindre l'étonne-
 » nement & le plaisir de cette Dame,
 » à la vûe de ce bel enfant : elle l'ap-
 » pelle ; elle l'embrasse ; elle fait des
 » exclamations de surprise & de joie,
 » s'informe de son âge, & s'écrie à
 » chaque instant qu'elle prend cette
 » charmante créature sous sa protec-
 » tion. *Précieuse*, pénétrée de recon-
 » noissance, se jette aux pieds de
 » sa bienfaitrice : elle prend une
 » de ses mains qu'elle presse sur son
 » cœur, qu'elle arrose de ses larmes,

» qu'elle baise vingt fois avec des
 » transports de tendresse dont la Sé-
 » néchale étoit enchantée. Heureux
 » *André!* cette expression si touchante
 » est celle de l'amour. C'est sur ton
 » sort que *Précieuse* répand un tor-
 » rent de pleurs. L'espoir de sauver
 » une vie si chère, ouvre son ame à
 » tous les élans de la reconnoissance.
 » Ah ! Madame, s'écrie-t-elle, en-
 » couragée par les caresses multi-
 » pliées de la Sénéchale, le Bohé-
 » mien enchaîné n'est point coupable.
 » Le soldat qu'il a puni a osé le frap-
 » per au visage. Je vous conjure par
 » ce que vous êtes, d'obtenir de
 » Monseigneur le Corrégidor qu'il
 » suspende le châtiment que les loix
 » prononcent contre le pauvre *An-*
 » *dré.* Si vous trouvez quelques char-
 » mes à la malheureuse, prosternée à
 » vos pieds, qu'ils obtiennent votre
 » pitié pour lui. C'est mon amant :
 » c'est mon époux ! Oui, c'est mon
 » époux, quoiqu'il n'ait pas encore
 » reçu ma main. Toute la troupe
 » sacrifiera ce qu'elle possède pour
 » sauver mon cher *André.* Madame !

» ma Protectrice ! Si vous sçavez *ce*
 » que c'est que l'amour, si vous *en*
 » avez éprouvé le charme.... Oui,
 » vous le connoissez..... Je vous con-
 » jure par votre cher époux, d'a-
 » voir pitié du mien : sauvez-lui la
 » vie ; sauvez-la-moi : je vais mourir
 » désespérée. Tandis que *Précieuse*
 » prononçoit ces paroles entrecou-
 » pées de sanglots, elle ne laissoit pas
 » échapper les mains de la Sénéchale
 » qu'elle serroit avec un frémissement
 » mêlé de crainte & d'espoir. Ses
 » yeux immobiles cherchoient à lire
 » le destin d'*André* dans les yeux de
 » sa bienfaitrice. La Sénéchale at-
 » tendrie la pressoit d'une main avec
 » beaucoup d'affection. Le charme
 » invincible d'une si belle douleur pé-
 » nétroit jusqu'au fond de son ame :
 » elle se baissa pour embrasser *Pré-*
 » *cieuse* : elle appuie son visage sur ce-
 » lui de la jeune Bohémienne, &
 » tâche de calmer son désespoir par
 » quelques paroles consolantes qu'elle
 » peut à peine prononcer. *Précieuse*
 » profitant de ces momens d'intérêt,
 » prioit de nouveau la Sénéchale de

» se servir, en faveur d'*André*, de
» tout le pouvoir qu'elle avoit sur
» l'esprit de son mari, lorsque le Cor-
» régidor entra. Etonné de la beauté
» de *Précieuse* & du tableau que lui
» présente cette scène de sentiment,
» il s'arrête, les yeux fixés sur sa femme
» & sur la jeune Bohémienne qui pleu-
» roit dans ses bras. *Précieuse* se traîne
» aux pieds de son Juge. Ah ! Sei-
» gneur, s'écrie-t-elle, je demande
» la vie de mon jeune époux. S'il est
» coupable, que je meure pour lui.
» Suspendez au moins de quelques
» jours... Donnez-nous le temps.....
» *André* n'est pas criminel.... il n'est
» que malheureux. Le Corrégidor
» dans l'admiration, sentoit son ame
» s'éouvoir aux plaintes de la jeune
» Bohémienne. Le son de sa voix,
» ses larmes, sa beauté si touchante,
» lui arrachent un soupir de tendresse
» & de pitié. Il détourne le visage
» pour ne pas laisser appercevoir
» quelque marque de foiblesse. La
» Vieille, qui avoit suivi *Précieuse*
» dans l'appartement, se tenoit de-
» bout à quelque distance, pâle, in-

» terdite , la tête baissée & sans pro-
 » férer une parole. Elle approche en
 » tremblant ; elle prie qu'on daigne
 » l'écouter ; ses yeux se portent tour-
 » à-tour sur la Sénéchale , sur *Pré-
 » cieuse* & sur le Corrégidor , qu'elle
 » regarde les uns après les autres
 » avec un air d'égarément , de crainte
 » & de joie : elle demande qu'on lui
 » permette de sortir , & revient à la
 » hâte , portant un coffre qu'elle te-
 » noit des deux mains. Grace , grace ;
 » Seigneur , s'écrie-t-elle en se prof-
 » ternant le visage contre terre. C'est
 » moi qui suis coupable ; mais je vais
 » tout réparer , & vous me pardon-
 » nerez , si vos entrailles connoissent
 » la pitié. Le Sénéchal , sa femme &
 » & *Précieuse* , stupéfaits , immobiles ,
 » les regards fixés sur la Bohémienne ,
 » attendent ce qu'elle va prononcer.
 » Voilà , Monseigneur , continue la
 » Vieille en balbutiant , voilà les
 » preuves de mon crime. Elle ouvre
 » le coffre ; elle en retire d'une main
 » tremblante quelque nippes d'en-
 » fant. Le Sénéchal se baisse pour les
 » examiner. Un billet étoit cousu sur

» le trouffeu. Il le prend : il lit...
 » l'émotion & l'étouffement l'empê-
 » chent d'articuler *Cons..tan...ce d'As...*
 » *ve...do...* La nature arrache du fond
 » de son cœur un cri d'attendrisse-
 » ment & de joie : il tombe dans les
 » bras de sa femme, en entraînant
 » *Précieuse*, avec lui, sur le sein de sa
 » mère. Les bras entrelacés, ils se
 » ferrent avec amour. On n'entend
 » que ces noms, entrecoupés de sou-
 » pirs, de sanglots & de baisers, *ma*
 » *fille... ma chère fille... Constance....*
 » *ma mere...* Ils confondent leurs lar-
 » mes, leurs careffes & leurs transports;
 » leur ame est accablée sous l'impres-
 » sion de cette ivresse pure & déli-
 » cieuse, dont la nature au comble
 » du bonheur peut seule connoître la
 » jouissance ».

La Vieille étoit à genoux au mi-
 lieu de la salle, les mains jointes &
 fondant en larmes ; elle raconte au
 Corrégidor les circonstances de l'en-
 lèvement de sa fille. Le Sénéchal étoit
 à Madrid avec sa femme. La Vieille
 frappée de la beauté de cet enfant
 épioit depuis six mois l'occasion de

s'en faisir selon la coutume des Bohémiens qui, pour achalander leur troupe, dérobent tous les beaux enfans dont ils peuvent s'emparer. Elle trouva moyen de l'écarter un peu de sa gouvernante, sur le soir, au sortir d'une Eglise, & l'emporta tout à coup dans la campagne où elle se hâta de la dépouiller & d'enfermer ses hardes dans le coffre qu'elle venoit d'ouvrir, étiquettées d'un billet qui refermoit le nom de l'enfant & le jour de sa disparition. A ce récit, le Corrégidor fait éclater son indignation : mais *Précieuse* lui demande la grace de la Vieille d'une manière si touchante qu'il ne peut la lui refuser. Elle lui déclare en même temps que celui qu'il ne regardoit que comme un vil Bohémien, un meurtrier, est innocent, qu'il s'appelle *Dom Juan de Carcamo*, & qu'il a sacrifié pour elle sa naissance & sa fortune. Le Sénéchal & sa femme ne revenoient point de leur surprise ; ils s'intéressent malgré eux au sort de ce malheureux jeune homme, & ils apprennent avec un nouveau plaisir que la sagesse & la vertu de *Précieuse* l'a-

voient toujours retenue dans les bornes du devoir. La Sénéchale presse son mari d'aller donner ses ordres pour délivrer le Chevalier: il répond qu'il va le voir aussitôt, mais qu'il faut procurer à la mère de *Constance* le plaisir de la surprise de *Dom Juan*. Il vouloit leur cacher son dessein qui étoit d'éprouver le courage du Chevalier; & de lui donner assez d'inquiétude pour le punir de ses fredaines. Il vole à la prison, interroge *Dom Juan* avec sévérité, lui ordonne de se préparer à la mort, & lui annonce que la jeune Bohémienne qui l'a accompagnée, demande à l'épouser avant qu'il meure. *André* accepte la proposition avec transport, & le Sénéchal va rendre compte à sa femme & à sa fille de ce qui s'est passé dans la prison; *Précieuse* ne pouvoit contenir ses larmes; la situation de *Dom Juan*, son courage, la vérité de son amour, la mettoient hors d'elle-même. Sa mère employe tout pour la consoler, & le Sénéchal leur promet de les mener à la prison sur la fin du jour. » Dès que le Corrégidor fut sorti de la

» maison criminelle , le Concierge
 » descendit au cachot de *Dom Juan*
 » pour le conduire dans une grande
 » salle, où l'on avoit commandé de
 » lui procurer quelques douceurs.
 » *Dom Juan* y monte les pieds & les
 » mains libres , mais encore ceint
 » d'une chaîne de fer. Il s'assied au-
 » près d'une table, la tête appuyée
 » sur une main, & abîmé dans une
 » confusion d'idées qui ne lui présen-
 » toit aucun objet déterminé. On ne
 » lui donna pas le temps de débrouil-
 » ler ce cahos. Il entend ouvrir la
 » porte de la salle, & il voit entrer
 » un Prêtre qui s'avance vers lui avec
 » une douce gravité. Ce bon Ecclé-
 » siastique venoit consoler le Prison-
 » nier. Il entretint *Dom Juan* de
 » tout ce qui pouvoit remettre le
 » calme dans son ame. Il lui présenta
 » l'unique objet de consolation qui
 » puisse rester à la plûpart des hom-
 » mes, lorsqu'ils sont au comble du
 » malheur, le secours de la Reli-
 » gion; &, sans détruire les espéran-
 » ces qu'*André* pouvoit avoir sur l'is-
 » sue de son affaire, il sçut, en par-

» tant à son imagination , le préparer
 » à tout évènement. La Sénéchale ce-
 » pendant preffoit son mari de mettre
 » fin aux cruelles douleurs de Dom
 » *Juan* , que le Corrégidor trouvoit
 » à propos de laisser quelque temps
 » dans cette perplexité. *Précieuse* joi-
 » gnit ses instances à celles de sa mère ;
 » le Sénéchal désarmé , monte en ca-
 »rosse avec sa femme & sa fille qui
 » portoit encore ses habits de Bohé-
 » mienne. Ils arrivent à la prison. Le
 » Prêtre entretenoit Dom *Juan* avec
 » beaucoup de chaleur , lorsqu'ils en-
 » trèrent. Qu'on se représente ce ta-
 » bleau. *Précieuse* apperçoit son amant
 » chargé de chaînes , & dans l'é-
 » quipage du plus vil criminel : elle
 » se jette dans les bras de sa mère
 » en poussant un grand cri , qui fut
 » suivi d'un torrent de larmes. Dom
 » *Juan* , qui avoit tourné la tête , de-
 » meure d'abord immobile de plaisir ,
 » de honte & de désespoir. Il sort de
 » cet état d'anéantissement , pour se
 » précipiter aux pieds de sa maîtresse.
 » Il essaye en vain de lui parler : sa
 » langue se refuse à la violence de sa

» situation : il ne s'exprime que par
 » des pleurs & des gémissemens. Le
 » Prêtre interdit lève les mains au
 » Ciel. Approchez, mon Père, lui
 » dit le Corrégidor. Ce Bohémien &
 » cette jeune fille veulent s'épouser.
 » Vous pouvez les marier en ma pré-
 » sence. Ces paroles portèrent dans
 » le cœur de *Dom Juan* une impres-
 » sion de joie dont la perspective hor-
 » rible de sa destinée ne pouvoit dé-
 » truire le charme. Un tremblement
 » universel agite tous ses membres. Il
 » prend la main de sa Maîtresse, qu'il
 » avance avec la sienne vers le Prê-
 » tre qui va les unir. Ah ! Seigneur,
 » s'écrie *Précieuse*, en jettant un de
 » ses bras au cou de son père, & prête
 » à succomber à l'état déplorable où
 » elle voit son amant, voulez-vous
 » qu'il expire à vos pieds ? C'en est
 » assez, dit le Corrégidor attendri.
 » Levez-vous, *André* : non, Seigneur,
 » interrompt *Dom Juan* ; je veux
 » recevoir à genoux l'unique faveur
 » qui puisse adoucir l'amertume de
 » ma mort. Levez-vous *Dom Juan de*
 » *Carcamo*, continue le Sénéchal.

» *André* frémit d'entendre prononcer
 » son nom. Il se lève avec un mouve-
 » ment de fureur. Malheureuse ! Qu'as-
 » tu fait, dit-il à *Constance* ? Que ne
 » me laissois-tu mourir inconnu ? Se
 » peut-il que ta foiblesse vienne cou-
 » vrir ma maison d'opprobre & d'in-
 » fâmie ? N'étoit-ce pas assez d'avoir
 » à pleurer ta perte ? Faut-il que je
 » pleure encore le déshonneur d'un
 » père à qui je vais donner la mort ?
 » Oui, Seigneur, poursuit-il en s'a-
 » dressant au Sénéchal : je suis l'in-
 » fortuné *Dom Juan de Carcamo* ; &
 » si *Précieuse* vous a raconté les sui-
 » tes funestes d'un déguisement que sa
 » beauté & la violence de mon amour
 » doivent justifier à vos yeux , vous
 » aurez sans doute appris que je n'ai
 » rien fait d'indigne de ma naissance....
 » Cet horrible secret, elle vous l'a
 » donc dévoilé ! La Sénéchale
 » transportée de la bonne mine, du
 » noble orgueil & de la passion de
 » *Dom Juan*, ne peut plus contenir
 » les mouvemens dont elle est agitée.
 » Ah ! mon fils ! mon cher fils ! s'écria-
 » t-elle en se précipitant sur le Che-

» valier ! que l'excès de la joie suc-
 » cède dans ton ame aux tourmens
 » affreux qui la déchirent. Reconnois
 » dans ta chère *Précieuse* ma fille &
 » celle du Corrégidor. Le Sénéchal lui
 » tend aussi-tôt les bras & l'arrache
 » de ceux de sa femme pour l'embras-
 » ser étroitement. Oui, Chevalier,
 » je veux être ton père, dit le Cor-
 » régidor en fondant en larmes.
 » *Constance de Ménessès* sera l'épouse
 » de *Dom Juan de Carcamo*. Tu n'as
 » que trop expié ta faute, si l'on
 » peut donner ce nom à l'emporte-
 » ment de l'honneur outragé. *Dom*
 » *Juan* ne se connoissoit plus. Tant
 » de commotions réitérées l'avoient
 » plongé dans une espèce de délire.
 » Il embrasse cent fois le Sénéchal &
 » sa femme, avec des mouvemens
 » qui approchoient de la folie ; & la
 » vivacité de ses transports n'étoit
 » interrompue que pour jeter sur
 » *Constance* des regards enflâmés, &
 » où l'ivresse de la joie venoit se con-
 » fondre avec l'expression de l'amour
 » le plus tendre & le plus passionné ».

On raconte au Chevalier tous les

détails de l'aventure de *Précieuse*, & l'on envoie demander à son père son consentement pour le mariage des deux Amans ; il y assiste lui-même ; on donne la liberté à tous les Bohémiens ; enfin, la mère de cette abominable fille qui avoit été cause de leur désastre, vint elle-même annoncer à l'Alcade de Murcie que le prétendu vol d'*André* étoit une fable de la composition d'une femme en fureur.

Je ne connois point d'ouvrage de ce genre, Monsieur, où il regne plus d'intérêt, plus de variété & d'invention que dans cette *Nouvelle de Cervantès*. On y retrouve toute la fécondité, tout le génie de ce célèbre Romancier. La traduction est presque partout élégante & soignée. On ne sauroit trop recommander à l'homme de lettres à qui nous en sommes redevables, de nous donner la suite de ces Anecdotes, si, comme il y a bien de l'apparence, elles ne sont point inférieures à celle que je viens de vous faire connoître. Il rend justice dans sa Préface à plusieurs Ecrivains qui se sont distingués dans la même carrière,

24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

& particulièrement à M. d'Arnaud, à qui le talent de peindre fortement les passions, assure pour tous les temps le suffrage des ames sensibles.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Septembre 1775.

LETTRE III.

Eloge de Michel de Montagne, qui a remporté le Prix d'Éloquence à l'Académie de Bordeaux en 1774. Par M. l'Abbé Talbert de l'Académie de Besançon, Chanoine en l'illustre Eglise Métropolitaine de la même Ville; Prédicateur du ROI. Un Volume in-12 de 146 pages. A Londres, & se trouve à Paris chez Moutard Libraire de la REINE rue du Hurepoix. Prix 1 livre 4 sols.

L'AUTEUR de cet *Eloge* vous est est déjà connu, Monsieur, par plu-

ſieurs écrits dont je vous ai rendu compte, & qui ont dû vous donner une idée très-avantageuſe de ſon goût & de ſes talens pour la Littérature & l'Éloquence. Cet *Eloge de Montagne* eſt entièrement fondé ſur les ouvrages de cet auteur illuſtre. M. l'Abbé *Talbert* le conſidère d'abord comme Ecrivain ſupérieur & notre premier Maître dans l'Art d'écrire ; il le préſente enſuite comme Philoſophe, & celui, qui, avant la re-
 naiſſance des lumières, ait eu les idées les plus ſaines ſur la Morale.

L'Orateur obſerve que la Poéſie reſpire dans tous les écrits de *Montagne*, & que c'eſt elle qui donne à ſon ſtyle le mouvement, l'élévation, la vigueur, ces tours libres, ces expreſſions hardies, ce langage animé qui vit de figures & d'images. » Trans-
 » porté, dit il, juſqu'à l'enthouſiaſme
 » par le preſtige de la Poéſie, *Mon-*
 » *tagne* n'en parle qu'en Poète : ſi on
 » l'en croit, elle ne pratique pas no-
 » tre jugement, elle le ravit & le ravage.
 » Perſonne n'a mieux ſenti qu'elle eſt
 » la langue naturelle du Génie, la

» source vive des grandes beautés.
 » Si elle agissoit sur lui avec tant d'em-
 » pire, si elle avoit le pouvoir de re-
 » muer, de bouleverser son ame,
 » c'est que dans son sein étoit allumé
 » le feu divin qui fait les Poètes. Dans
 » quelle ligne de son livre ne le voit-
 » on pas éclater ? Laisse-t-il reposer un
 » moment cette imagination pittores-
 » que, qui s'imprime profondément
 » les objets, & leur donne, dans ses
 » tableaux, la couleur, la consistance
 » & la vie ; cette brûlante activité,
 » qui anime toutes les parties du style,
 » qui étend l'intérêt sur tous les dé-
 » tails ? Dans ses comparaisons, égale-
 » ment ingénieuses & justes, dans ses
 » fréquentes métaphores, c'est la na-
 » ture entière qu'il appelle au se-
 » cours de la pensée : inestimable res-
 » source, dont il faudroit lui repro-
 » cher l'abus, si l'on pouvoit lui re-
 » procher de plaire ; ressource essen-
 » tielle à tout Ecrivain qui pense for-
 » tement, & qui veut suppléer à l'infé-
 » condité de notre Langue ». L'Orateur
 montre combien *Montagne* a sçu maî-
 triser la sienne. » La Langue, con-

» **tinue-t-il**, est toujours assez nerveuse
 » pour celui qui pense foiblement;
 » mais le grand Ecrivain ne la trouve
 » jamais ni assez forte, ni assez rapide:
 » est-il donc étonnant que *Montagne*,
 » à qui la Langue Romaine étoit si
 » familière, ait senti plier la nôtre
 » sous le poids de ses pensées, qu'il
 » ait écrit qu'elle *succombe à une puis-*
 » *sante conception, qu'elle languit sous*
 » *vous & fléchit si vous allez tendu, &*
 » *que, pour éterniser son livre, il l'eût*
 » *fallu commettre à un langage plus*
 » *ferme.* Mais il est donné au Génie
 » d'ennoblir, de transformer, de
 » créer. Pressé par la vigueur de ses
 » idées, il s'agite, & fait des efforts
 » pour les enfanter sous des traits
 » mâles, pour les vêtir d'expressions
 » aussi brûlantes qu'elles. La Langue
 » Française est une argile molle, qui
 » prend de la solidité selon le degré
 » de chaleur qu'on lui communique:
 » jamais on n'exerça sur elle autant
 » d'autorité que *Montagne*; personne
 » ne la rendit plus obéissante à toutes
 » les passions de l'ame: il établit
 » & prouva cette maxime: qu'on peut

» l'enrichir, non en l'innovant, mais
 » la remplissant de plus rigoureux ser-
 » vices, & lui apprenant des mouvemens
 » inaccoutumés. En effet, cette Langue
 » bornée, timide, sans inversions,
 » surchargée de membres inutiles,
 » devient tout-à-coup, dans les écrits
 » de *Montagne*, une Langue féconde,
 » audacieuse, variée, capable de pré-
 » cision. Quel art n'a-t-il point d'en
 » faire valoir, d'en multiplier les
 » avantages, d'y découvrir ces res-
 » sources cachées qui ne se mani-
 » festent qu'aux esprits du premier
 » ordre, comme les veines du mar-
 » bre ne peuvent faillir que sous la
 » main robuste qui le polit & le fati-
 » gue. C'est au Génie à se composer un
 » idiôme; *Montagne* s'en fit un, mais
 » ce ne fut point au hasard, & il prit
 » pour base un excellent principe :
 » rendre la pensée lui parut le premier
 » but de l'Ecrivain. L'esprit doit donc
 » commander à l'expression, comme
 » le maître à l'esclave. D'après cette
 » maxime, *Montagne* s'attache à sub-
 » juguer la Langue pour l'enrichir ;
 » tantôt il l'étend par l'analogie, en
 » lui

» lui restituant des membres qui doivent
 » lui appartenir ; tantôt il la rend plus
 » précise par l'union des mots ; quel-
 » quefois il transporte l'expression à
 » un autre sens , ou la naturalise si
 » elle est étrangère : il ne craint pas
 » de la choisir dans le langage de sa
 » Province, qu'il érige en dialecte ,
 » lorsque ses mots sont dignes d'adop-
 » tion. Si une expression est néces-
 » saire , si elle est forte , peu lui im-
 » porte ; sa source lui manque-t-elle ?
 » Il osera la créer. C'est ainsi que l'Ar-
 » tiste supérieur qui , pour rendre son
 » travail plus fini , a besoin d'un ins-
 » trument nouveau, l'invente quelque-
 » fois & le fabrique lui-même ».

On ne doit chercher, dans les écrits
 de *Montagne*, ni l'esprit d'analyse ,
 ni une constante régularité , difficile
 à concilier avec l'ardeur d'imagina-
 tion, l'abondance des idées , & la
 manière libre & indépendante qui ca-
 ractérisoient cet Ecrivain. » Aisé-
 » ment, dit M. l'Abbé *Talbert*, on pardonne à
 » *Montagne* de perdre de vûe les ti-
 » tres de ses Chapitres , & les su-
 » jets qu'il annonce : ceux qu'il traite

» paroissent toujours les mieux choisis,
 » parce que l'intérêt naît de sa plume,
 » & non des objets discutés. Ne crai-
 » gnons pas de l'assurer, ce n'étoit
 » pas sans dessein qu'il se livroit à
 » cette manière; elle tenoit au ton de
 » familiarité qu'il s'étoit prescrit, soit
 » pour attacher son Lecteur, soit pour
 » se ménager le droit de tout dire,
 » Ce n'est point un livre qu'il parût
 » composer; on croiroit qu'il ne veut
 » que se rendre compte à lui-même.
 » Jamais on n'eut moins l'air d'ins-
 » truire en donnant les plus impor-
 » tantes leçons; jamais style n'imita
 » mieux celui de la société, & ne ré-
 » pondit plus parfaitement au but de
 » son auteur. Il n'enseigne point, il
 » converse; une morale riante est
 » dans ses discours un fruit caché sous
 » des fleurs; il déride le Stoïcisme
 » même, & donne à *Zénon* les traits
 » d'*Epicure*. Tantôt, assaisonnant la
 » raison de *Séneque* du sel d'*Horace* &
 » de *Plaute*, il appelle les jeux, les
 » graces, la folie même au secours de
 » la sagesse. De-là, cette franchise
 » d'expression, qui se livre sans con-

» trainte à toute son énergie ; cette
 » ironie piquante, ces narrations qui
 » attachent ; en un mot, ce talent de
 » mettre les plus hauts préceptes à
 » la portée de l'homme frivole, de
 » lui donner la lumière lorsqu'il ne
 » cherche que le plaisir, de lui tendre
 » d'aimables pièges pour le rendre
 » heureux & sage ».

Dans la seconde Partie de son discours, l'Orateur, en célébrant *Montagne* comme Philosophe, prévient que les éloges qu'il lui accorde, ne doivent point retomber sur ces hommes superficiels & hardis, qui parmi nous s'érigent modestement en Sages, déshonorent la raison dont ils se disent les dépositaires & les oracles, & ne sont tout au plus que les Mîmes de la vraie Philosophie. En vain ont-ils prétendu aggréger à leur secte ce Penseur célèbre ? Il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'analyse que trace de sa Philosophie M. l'Abbé *Talbert*, pour s'apperevoir que, si *Montagne* eut vécu de nos jours, il n'eût été rien moins qu'un Encyclopédiste. Il prétend que, dans

sa marche irrégulière & au milieu de ses digressions, le Philosophe Bordeleois a un système suivi, & un but vers lequel il ne cesse de tendre : découvrir à l'homme toutes les erreurs pour le rappeler à la Nature ; lui apprendre à n'être trompé ni par les autres, ni par lui-même, ni par l'ignorance, ni par les fausses lumières plus dangereuses encore ; lui enseigner l'art de jouir & de souffrir, de goûter la vie & d'y renoncer : tel étoit le plan des travaux de *Montagne*, & tel est l'abrégé de ses leçons.

C'est au genre humain que *Montagne* veut être utile, & dans cette vue, il établit cette morale universelle, cette Philosophie populaire, que toutes les conditions peuvent adopter. » Il a reconnu que l'homme » n'est malheureux que parce qu'il se » fuit & cherche la paix hors de lui-même : nous ne sommes jamais chez nous, dit-il, nous sommes toujours au delà. On existe dans l'avenir, & l'on renonce au présent ; si on le fait, c'est d'une manière inquiète, rapide, distraite. Tantôt la violence

» des passions, tantôt l'indiscrétion
 » de la jouissance anéantit le bonheur:
 » souvent ce sont des biens d'opinions
 » qui nous arrachent aux véritables.
 » Nous abandonnons aux animaux des
 » biens essentiels & palpables, pour
 » nous réserver des avantages imagi-
 » naires, fantastiques, futurs & absens;
 » c'est le jouir, non le posséder, qui
 » nous rend heureux. Il est des hommes
 » qui goûtent le plaisir comme le som-
 » meil, sans le sentir, sans le con-
 » noître: en un mot, si les biens na-
 » turels ne nous satisfont pas, c'est
 » que nous les saisissons d'une prise ma-
 » lade & déréglée, & que l'homme estir-
 » mant que ce soit par le vice de ces cho-
 » ses, ne voit pas que c'est par le sien.

Les avantages que le Philophe pré-
 conise, sont ceux qui ne sont point
 de notre institution, la possession de
 nous-mêmes, le suffrage de notre cons-
 cience & de nos semblables, le cou-
 rage dans les douleurs, la modéra-
 tion dans les plaisirs. Il faut, dit-il,
 légèrement couler le monde & le glis-
 ser, non pas l'enfoncer; la volupté même
 est douloureuse dans sa profondeur. En

parcourant les plus célèbres exemples de foiblesse & de courage, il en tire ces utiles conséquences : que la douleur ne tient en nous qu'autant de place que nous lui en faisons ; que nous donnons aux choses couleur & faveur ; qu'en un mot, tout ce qui nous affecte est semblable à nos vêtemens qui nous échauffent, non de leur chaleur, mais de la nôtre.

Toujours plein du courageux projet de déclarer une guerre universelle à l'opinion, *Montagne* parcourt la bizarre variété des mœurs, des principes, des loix ; il soupçonne à chaque pas que l'ouvrage de l'homme est souvent imputé à la Nature. De là le sage *Pirronisme* qu'il adopte, pour marcher à la vérité par le doute, ou du moins pour prévenir l'erreur ; à laquelle conduit la fausse science. En suivant l'immense chaîne des abus, ses yeux s'arrêtent sur le régime de l'éducation, & ; au simple exposé de ses principes sur cette matière, il est aisé de s'apercevoir que ses observations & ses vûes de réforme ont servi de base aux nombreux Traités sur l'édu-

cation qui nous ont été donnés depuis.
 » Que les Interprètes , les Réforma-
 » teurs , les Auteurs des loix , s'écrie
 » l'Orateur , viennent à leur tour
 » s'instruire dans les *Essais* , & qu'ils
 » sachent que ce Philopophe est aussi
 » leur maître. Tout ce qui tient à la
 » législation , à l'ordre public & so-
 » cial , *Montagne* va le discuter sur
 » les principes d'une Philosophie aussi
 » éclairée que bienfaisante. Déjà il
 » dénonce au Tribunal de l'équité
 » toutes ces ressources , ouvertes à
 » la chicane , pour égarer la loi & le
 » juge. Il n'épargne ni ces abus qui
 » *mettent en trafic la raison même* , &
 » *donnent aux loix cours de marchandise* ,
 » ni cette révoltante contradic-
 » tion de nos mœurs , qui oppose à
 » la voix du Législateur celle de l'o-
 » pinion & de l'usage , ni tout ce vaste
 » & obscur édifice de l'ordre judi-
 » ciaire , triste effort de l'esprit hu-
 » main qui s'égaré dans ses travaux ,
 » *comme le ver à soie s'embarasse en se*
 » *tournant pour former son tissu* , &
 » *s'étouffe dans son propre ouvrage*.
 » Quel est , demande-t-il , le meilleur

» régime d'une Nation? Celui sous le-
 » quel elle s'est maintenue. Il voudroit
 » des loix simples & d'une exécu-
 » tion facile, assez souples pour se
 » prêter au temps, qui se livrent, tantôt
 » à toute leur activité, tantôt à un
 » sage sommeil; des loix à qui l'on ne
 » fasse vouloir que ce qu'elles peuvent,
 » & qui ne soient pas enfin aussi atro-
 » ces que les crimes.... Avec quelle
 » force sur-tout, quelle éloquente in-
 » dignation s'élève-t-il contre l'ab-
 » surde barbarie des tortures, ces
 » épreuves de patience plutôt que de vé-
 » rité, qui conduisent également au
 » mensonge & celui qui les supporte
 » & celui qui ne peut y résister; ces
 » épreuves qui exécutent & surpassent
 » le supplice que l'on n'ose infliger en-
 » core, & qui rendent monstrueuse la
 » conscience de notre Justice». A la vue
 des scènes sanglantes, causées par
 les disputes de mots, il observe
 » que la plupart de nos troubles sont
 » Grammairiens. Il desire des loix qui
 » punissent ces discussions téméraires;
 » il en sollicite encore contre l'oisi-
 » veté, ce crime tranquille, qui don-

» neroit la mort à la société, s'il de-
 » venoit contagieux. »

Montagne a préconisé toutes les vertus mâles, le désintéressement, la hauteur du courage, l'amour de la vérité. Avant lui, on n'avoit point proposé de placer le mensonge au rang des crimes, parce qu'on n'avoit point senti, comme lui, l'étendue & le poids de cette vérité qu'il a établie : *Nous ne tenons les uns aux autres que par la parole.* * On aime encore sa noble franchise, lorsque nous invitant à être justes envers nous-mêmes, comme envers les autres, il ne craint pas de dire : » C'est lâcheté » de n'oser parler de soi ; la maxime » qui le défend est fausse, pusillanime ; » si c'est un vice de se louer par orgueil, c'est souvent par un orgueil plus raffiné qu'on se déprise ; en un » mot, on doit s'estimer sa valeur, » & si *César* parle de lui, je veux qu'il » se trouve hardiment le plus grand » Capitaine du monde ** ».

Je finis, Monsieur, par ce morceau

* *Essais* tom. 1, chap. 9.

** Tom. 6, chap. 17.

auquel vous applaudirez : » Il fera
 » toujours vrai de dire que, le premier
 » parmi nous, *Montagne* fit connoître
 » au Génie son indépendance, & l'en-
 » hardit à se confier à ses aîles ; que
 » sur ses traces, la *Rochefoucault* &
 » la *Bruyère* sont descendus dans le
 » cœur humain ; qu'ils apprirent de
 » lui à étudier l'homme & à le pein-
 » dre ; que les germes innombrables,
 » déposés dans les *Essais*, ont con-
 » couru à la fécondité de notre siècle,
 » & que *Montesquieu*, instruit à l'é-
 » cole de *Montagne*, s'est enthardi par
 » ses leçons à relever le Trône de la
 » Philosophie. *Montagne, Montesquieu* :
 » quel Maître ! Quel Disciple ! Et qu'ils
 » me frappent dans leurs rapports !
 » Liberté de penser, vues profondes,
 » fleur d'esprit délicate & riante,
 » éloquence, poésie, style de feu,
 » négligence des moindres règles en
 » faveur des grandes beautés, vastes
 » idées qui, dans *l'Esprit des Loix*
 » comme dans les *Essais*, embrassent
 » tout le système de l'intérêt social :
 » tels sont les traits de ressemblance de
 » ces deux Génies, nés sous le même

» Ciel , allumés au même foyer ,
 » parvenus à la même immortalité.
 » Qu'a-t-on besoin d'apologie , lors-
 » que les siècles ont parlé ? Ils ont
 » prononcé sur le sort de *Montagne* ,
 » & leur jugement est irrévocable. Ni
 » les merveilles du siècle de *Louis le*
 » *Grand* , ni les richesses du nôtre ,
 » n'ont pu le faire vieillir ; que dis-je ?
 » Sa gloire a suivi le progrès de nos
 » lumières ; plus estimé de nous que
 » de nos ancêtres , il le sera davan-
 » tage de nos successeurs : son nom
 » doit vivre autant que celui de la
 » saine Philosophie , vraiment digne
 » d'en donner des préceptes , parce
 » qu'elle dirigea sa conduite , & qu'il
 » fut en même temps le maître & le
 » modèle ».

Vous remarquerez , Monsieur ,
 dans ce Discours , une grande abon-
 dance d'idées , jointe à un style ana-
 logue & propre à l'éloge du grand
 homme qu'on y célèbre. L'auteur y a
 très-bien saisi toutes les nuances du
 caractère de *Montagne* ; il paroît s'être
 nourri long-temps de la lecture de

ses écrits, & les traits qu'il en emprunte, & qu'il sçait placer à propos, semblent faire respirer, dans cet ouvrage, l'ame même de *Montagne*, & y répandre le charme secret que cet agréable & profond Moraliste a sçu mettre dans les *Essais*. Si toutes nos Académies ne couronnoient que de pareils Discours, leur jugement n'ex-citeroit point de murmures, & le Public s'empreseroit d'applaudir à leur impartialité.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

PRIX proposé par la Société Royale d'Agriculture de Lyon: Seroit-il avantageux, pour les Villes principales des Provinces, d'y supprimer les Communautés & Jurandes des Boulangers? Et, dans le cas de l'affirmative, quels seroient les meilleurs moyens de suppléer à la fourniture que les Boulangers sont obligés de faire? Ce Prix, qui fera d'une Médaille d'or de trois cens livres, sera adjugé au meilleur Mémoire sur cette Quef-

tion. Toutes personnes y pourront concourir, excepté les Membres ordinaires de la Société. Les Auteurs ne se feront connoître directement ni indirectement. Ils mettront une devise à la tête de leurs ouvrages, & y joindront un billet cacheté qui contiendra la même devise, leurs noms & leurs adresses. Les Mémoires seront adressés à M. de Fleffelles Intendant de Lyon. Aucun Ouvrage ne sera reçu au concours, passé le premier Janvier 1776. Le prix sera remis à l'Auteur couronné, ou à son fondé de Procuration.

*Portrait de Jean-François de Troy fils peint par M. Aved pour sa réception à l'Académie, & gravé par M. Halbou; de 9 pouces de haut sur 6 de large. Un Médaillon ovale renferme le buste de M. de Troy. Cet Artiste estimable joignoit aux connoissances profondes de son Art le goût & les talens d'un Littérateur. Le feu ROI, qui s'empres-
sa de récompenser le mérite de M. de Troy le fils, le nomma son Premier*

Peintre, & le décora du cordon de S. Michel ; il fut ensuite Directeur de l'Académie de France à Rome où il mourut en 1752. Ce Portrait est gravé avec soin ; mais on y désireroit peut-être plus de goût, plus d'intelligence dans le clair-obscur, & moins de sécheresse dans les contours. Il se vend à Paris chez l'Auteur rue du Fouarre près de la place Maubert.

Portrait de M. Gluck gravé par M. Miger d'après le tableau de M. Duplessis de l'Académie Royale de Peinture ; 10 pouces de haut sur 7 de large, en comprenant la bordure qui est de très-bon goût. On verra sans doute avec le plus grand plaisir le Portrait d'un des plus grands Musiciens de l'Europe, que nous avons admiré sur notre Théâtre Lyrique. La ressemblance est frappante, & la Gravûre a parfaitement rendu le Portrait admirable qui a été exposé au Salon du Louvre ; j'y retrouve l'esprit, le caractère, l'expression & l'enthousiasme que le Peintre a mis sur la toile ; ce n'est

point une froide copie, c'est une traduction sçavante ; & , s'il y a quelque chose à desirer du côté du style, on en est bien dédommagé par l'effet & le bon goût de dessin qui regne dans cette Estampe. Elle se vend à Paris chez l'Auteur rue Montmartre près de celle de Vieux Augustins. On lit au bas de ce Portrait ce Quatrain :

De l'art d'aller au cœur par des accords tou-
chans ,

Nul autre mieux que lui n'a montré la puis-
sance ;

Et, de tous ses rivaux , c'est le seul dont les
chants

Ayant charmé son pais , l'Italie & la France ;

Ces vers sont d'une platitude & d'une dureté qui contrastent admirablement avec les accords harmonieux de M. *Gluck*. On m'a néanmoins assuré que ce beau Quatrain est d'un Académicien François , de M. l'Abbé A Mais je n'en crois rien : il n'est pas possible qu'un membre illustre de l'Académie verse aussi mal , & qu'il ignore sur-tout qu'*ayant* ne peut s'em-

64 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ployer comme une ou deux syllabes, ni au commencement, ni au milieu d'un vers.

Prix Extraordinaire proposé par l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1778. Le ROI, voulant délivrer le plutôt qu'il sera possible ses Sujets de la gêne qu'entraîne avec elle la forme usitée jusqu'à présent en France pour la recherche & la fabrication du Salpêtre, a pensé qu'aucun moyen ne seroit plus propre à accélérer l'exécution de ses vûes bienfaisantes que d'exciter, par la proposition d'un Prix au jugement de l'Académie Royale des Sciences de Paris, les Sçavans de toutes les Nations à s'occuper de cet important objet. L'Académie, conformément aux ordres de SA MAJESTÉ, propose, en conséquence, pour le sujet d'un *Prix Extraordinaire*, qui sera proclamé à l'assemblée de Pâques 1778, de trouver *les moyens les plus prompts & les plus économiques de procurer en France une production & une récolte de Salpêtre plus abondantes que celles qu'on obtient présentement, &*

Sur-tout qui puissent dispenser des recherches que les Salpêtriers ont le droit de faire dans les maisons des Particuliers. Ce Prix fera de quatre mille livres, & SA MAJESTÉ a jugé à propos d'y joindre deux *Accessit*, le premier du prix de 1200 livres, le second de celui de 800 livres. Les Mémoires ne seront admis pour le concours que jusqu'au 1^{er} Avril 1777 inclusivement; mais l'Académie recevra jusqu'au dernier Décembre de la même année les supplémens & les éclaircissémens que voudront envoyer les Auteurs des Mémoires qui lui seront parvenus dans le temps prescrit. Les ouvrages seront écrits en François ou en Latin. L'Académie, pour faciliter le travail & les recherches de ceux qui voudront concourir, a cru devoir, en proposant ce Prix, faire entrer dans son *Programme* imprimé à l'Imprimerie Royale, une notice assez détaillée de l'opinion des Physiciens & des Chimistes sur l'origine & la génération du Salpêtre & sur l'état actuel de nos connoissances sur cet objet.

Distribution de Prix & Sujets proposés par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon. L'Académie avoit proposé, pour le Prix de Mathématiques de l'année 1772, la Question suivante : *Quels sont les moyens les plus faciles & les moins dispendieux de procurer à la Ville de Lyon la meilleure eau, & d'en distribuer une quantité suffisante dans tous ses Quartiers ?* Elle continua le même Sujet pour l'année 1775, & proposa le Prix double, consistant en deux Médailles d'or, chacune de la valeur de 300 liv. Depuis, MM. les Prévôt. des Marchands, & Echevins de cette Ville, considérant l'importance du Sujet, ont ajouté aux deux Médailles une pareille somme de 300 liv. L'Académie, dans sa Séance Publique du 29 Août dernier, a proclamé le Prix, & a décerné la Couronne au Mémoire (coté N^o 3.) dont la Devise est *Lympha fluat, sed quàm facilis, quàm largior. Van. Præd. Rust.*, contenant le Projet d'amener à Lyon, au moyen d'un Canal de dérivation, les

eaux du Rhône, qui, par les analyses exposées, sont démontrées très-salutaires. A ce Mémoire sont joints 1^o une Carte Topographique du cours du Rhône, dans l'espace que comprend le Canal; 2^o un Dessin très-étendu, présentant les plans, coupes, profils & élévations des divers ouvrages de maçonnerie qui entrent dans sa composition; 3^o un Devis circonstancié qui renferme les dimensions & les constructions relatives à chaque espèce d'ouvrage; 4^o enfin un toisé général & un détail estimatif. L'Auteur est M. *Ferregeau*, Elève, au Corps des Ingénieurs des Ponts & Chaussées. Dix Mémoires ont concouru. On y trouve divers projets de Pompes à feu, de Machines Hydrauliques, d'Aqueducs, &c. L'Académie doit des éloges à plusieurs de ces Mémoires, notamment à celui qui lui a été envoyé par le R. P. *Féri*, son Associé, qui s'est nommé, & n'a pas eu l'intention de concourir.

Dans la même Séance, l'Académie a procédé à la distribution du Prix qu'avoit proposé, en l'année 1773.

feu M. Pouteau , l'un de ses Membres ; Citoyen recommandable qui s'est immortalisé dans sa Patrie par les plus grands talens , par son zèle pour l'Académie & par son amour pour l'humanité. Il avoit destiné la somme de 600 livres à l'Auteur qui auroit le mieux traité le Sujet , énoncé en ces termes : *Donner la théorie & le traitement des Maladies Chroniques du Poutmon , avec des Recherches historiques & critiques sur les principaux moyens de guérison employés contre ces Maladies , par les Médecins anciens & modernes , & même par les Empiriques.* Le concours a été nombreux. L'Académie a donné le Prix à un Mémoire Latin , (coté N° 2 ,) ayant pour Devise ces mots tirés de Celse : *In omnibus cogitationibus , in utramque partem differi potest ;* & pour titre , *Theoria & curatio morborum diuturnorum pulmonum.* L'Auteur est M. P. Camper , Docteur en Médecine & Philosophe , des Académies de Paris , Londres , Edimbourg , Harlem , &c , à Franeker en Frise. L'Accessit a été décerné à M. Binniger , Docteur-Médecin en Basse Al-

face, Auteur du Mémoire (coté N° 6) qui a pour Devise : *Non nobis licet esse tam disertis qui Musas colimus severiores.* Mart.

La même Académie propose pour le Prix de Physique fondé par M. *Christin*, qui sera distribué en 1776, le Sujet suivant : *L'Electricité de l'Atmosphère a-t-elle quelque influence sur le corps humain ? Quels sont les effets de cette influence ?* Toutes personnes pourront concourir pour ce Prix, excepté les Académiciens Titulaires & les Vétérans ; les Associés y seront admis. Les Mémoires seront écrits en François ou en Latin. Les Auteurs ne se feront connoître ni directement ni indirectement ; ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage, & y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise ; leurs noms & le lieu de leur résidence. Les paquets seront adressés francs de port, à Lyon, à M. de la Tourrette, ancien Conseiller à la Cour des Monnoies, Secrétaire Perpétuel pour la Classe des Sciences rue Boissac ; ou à M. *Bollioud Mermet*, Secrétaire perpétuel pour la Classe des

Belles-Lettres rue du Plat ; ou chez *Aimé de la Roche* Imprimeur-Libraire de l'Académie ; aux Halles de la Grenette. Aucun ouvrage ne sera reçu au Concours passé le premier Avril 1776 ; le terme est de rigueur. L'Académie décernera le Prix dans l'Assemblée publique qu'elle tiendra après la Fête de Saint-Louis : ce Prix est une Médaille d'or , de la valeur de 300 livres ; elle sera remise à l'Auteur couronné ou à son fondé de Procuration.

L'Académie avoit proposé pour les Prix de l'année 1774 fondés par M. *Adamoli*, le Sujet qui suit : *Trouver des Plantes indigènes qui puissent remplacer exactement l'Ipécacuanha, le Quinquina & le Séné.* N'ayant pas été suffisamment satisfaite des Mémoires qu'on lui a adressés, elle a continué le même Sujet à l'année 1776, en annonçant les Prix doubles ; & , pour faciliter le succès du Concours, elle s'est déterminée à généraliser sa demande ; les Prix seront décernés à ceux qui lui auront communiqué , dans le regne végétal, les découvertes les plus importantes, relativement à la matière médi-

cale. Une seule découverte utile sera dans le cas de mériter les Prix ; mais elle doit être établie sur des faits constatés d'une manière authentique , & suffisamment détaillés par les Auteurs pour qu'on puisse facilement répéter leurs expériences , avec les précautions qu'inspirent la prudence & l'amour de l'humanité. Les conditions sont les mêmes que celles ci dessus. Les Prix proposés consistoient en deux Médailles : la première en or , de la valeur de 300 livres ; la seconde en argent , du prix de vingt-cinq ; l'une & l'autre seront doubles , & distribuées en 1776 , après la Fête de Saint-Pierre. Les Mémoires ne seront admis à concourir que jusqu'au premier Avril de la même année.

Enfin , la même Académie avoit demandé pour le Prix des Arts encore fondé par M. *Christin* , & qui devoit être distribué en 1774 : *Quels sont les moyens les plus simples & le moins sujets à inconvéniens , d'occuper dans les Arts Mécaniques , ou de quelque autre manière , les Ouvriers d'une Manufacture d'étoffe , dans les temps où elle éprouve une cessation de travail ; l'ex-*

72. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

périence ayant appris que la plupart de ces Artisans sont peu propres aux travaux de la campagne ? L'Académie s'est vûe contrainte , à regret , de renvoyer également ce Prix , dont la distribution revient tous les trois ans ; mais elle a cru devoir continuer ce Sujet , important pour la Ville de Lyon , & doubler le prix. Elle a arrêté en même temps de conserver le droit du Concours aux ouvrages déjà reçus , en invitant les Auteurs à développer davantage les moyens qui seroient nécessaires pour mettre à exécution les projets qu'ils proposent ; l'Académie a principalement en vûe l'Auteur d'un Mémoire intéressant , écrit en Latin , dont la devise est : *Homo sum , humani nil à me alienum puto. Terent.* Les conditions comme ci-dessus. Le Prix fera double , consistant en deux Médailles d'or , chacune de la valeur , de 300 liv. On n'admettra aucun Mémoire au Concours , passé le premier Avril 1777. La distribution se fera la même année après la Fête de S. Louis.

Je suis , &c.

A Paris ce 30 Septembre 1775.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Eloge du Maréchal de Catinat. A Edimbourg, & se trouve à Paris chez les Marchands de Nouveautés. Brochure in-8° de 88 pages.

L'AUTEUR de cet *Eloge*, qui a obtenu le premier *Accessit* du prix d'éloquence de l'Académie Française, est M. *Guibert*, Officier déjà connu par un ouvrage de *Tactique* qui a eu beaucoup de succès il y a quelques années. Son *Discours* qui, comme celui de M. de la *Harpe*, n'a aucune division, est un narré très-étendu des exploits & des vertus de *Catinat*, coupé sans cesse par une infinité de réflexions, dont la plupart

NN. 1775. Tome V. D

font judicieuses , vraies , bien présentées : mais leur grand nombre fatigue , & donne au régiment un peu de lenteur.

On trouve dans cet *Eloge* des détails qui paroissent avoir échappé aux autres Panégyristes de *Catinat* : celui-ci , par exemple , qui expose le commencement de sa fortune , & où l'on peut observer le caractère de ce guerrier Philosophe , tel qu'il fut dans tout le cours de sa vie. » On affié-
 » geoit Lille ; on venoit d'emporter
 » une partie du chemin couvert. Après
 » ce succès , l'Officier qui comman-
 » doit l'attaque avoit mal disposé les
 » troupes ; les ennemis se rassemblent ,
 » marchent à elles , les repoussent ; une
 » mine joue , la terreur augmente , tout
 » se précipite , tout fuit vers la tran-
 » chée. *Catinat* avoit observé la faute ,
 » il en voit les suites , il court , il ar-
 » rête les fuyards , il les ramène :
 » étrange ascendant de la valeur qui
 » a conservé le sang froid ! Officiers ,
 » Soldats , tout se tait , tout l'écoute ,
 » lui , jeune , inconnu , Officier d'un
 » grade subalterne & d'une arme étran-

» gère au lieu de l'action : on le suit ,
 » il chasse les ennemis , vole à un an-
 » gle où il juge qu'il doit exister un
 » fourneau , en prévient l'effet , re-
 » tourne aux troupes , les dispose , &c ,
 » par un couronnement de défense ,
 » habilement établi , assure la posses-
 » sion du chemin couvert. *Louis XIV*
 » arrivoit dans le moment à la tran-
 » chée ; il apprend à la fois l'échec
 » qu'ont essuyé ses troupes & le suc-
 » cès rapide qui l'a suivi. Des bles-
 » sés qui passent devant lui , disent
 » qu'un jeune Officier , qui se trouvoit
 » volontairement à l'attaque , a tout
 » réparé , tout conduit. Il envoie cher-
 » cher cet Officier ; on ne le trouve pas
 » dans le chemin couvert ; il s'étoit
 » dérobé aux applaudissemens sans
 » dire son nom ; on suit ses pas ,
 » on le joint , il retournoit vers sa
 » tente , ne pensant point avoir fait
 » une action extraordinaire , lorsque
 » le Roi l'attendoit pour le récom-
 » penser , & que toute l'armée célé-
 » broit ses louanges. »

M. *Guibert* rapporte un autre exploit de *Catinat* qui n'a presque point été

célébré, & qu'il regarde comme une
 de ses plus sçavantes expéditions. Il
 s'agissoit d'empêcher les ennemis de
 faire le siège de Suze. Ils étoient au
 nombre de 45 mille hommes : l'ar-
 mée de *Catinat* étoit à peine de 25000.
 » La prise de Suze ouvroit aux enne-
 » mis le chemin de la Savoye qu'on
 » venoit de soumettre ; elle faisoit
 » craindre pour Briançon, & cepen-
 » dant il étoit hasardeux de s'opposer
 » à cette entreprise avec des forces
 » très-inégales, & contre un ennemi
 » qui avoit intérêt de combattre. *Ca-*
 » *tinat* forme alors le projet le plus
 » hardi & le plus sçavant. Pour assié-
 » ger Suze, il falloit que les ennemis
 » l'investissent ; & , pour en faire l'in-
 » vestissement, ils étoient obligés de
 » se diviser. C'est dans ce moment
 » qu'il espère pouvoir les attaquer
 » avec avantage. Il part, avec dix-
 » huit Bataillons choisis, du camp de
 » Pignerol. Arrivé au col de la Fe-
 » nestre, il apprend que les ennemis
 » paroissent à la vûe de Suze. Ses trou-
 » pes, excédées, ne pouvoient plus
 » le suivre, Il va seul joindre *Larrey*,

» Maréchal de Camp, qui comman-
 » doit douze Bataillons dans cette
 » Ville. Il observe les mouvemens
 » que les ennemis faisoient pour in-
 » vestir la Place, sort à la tête des
 » douze Bataillons, attaque & bat
 » successivement différens corps, trop
 » éloignés les uns des autres pour
 » pouvoir se soutenir, & ramène
 » toute cette armée en désordre jus-
 » qu'à son ancien camp. Les dix-huit
 » Bataillons, qu'il avoit laissés en ar-
 » rière, arrivent le même soir, &
 » les ennemis, déconcertés, prennent
 » leurs quartiers d'hyver. Cette ac-
 » tion, poursuit l'auteur, qui leur
 » coûta cinq ou six cens hommes,
 » eut des suites plus importantes que
 » la plûpart des batailles, & cependant
 » les Historiens en font à peine men-
 » tion. Aveugles dispensateurs de la
 » renommée, vulgaire crédule, qui
 » leur servez d'écho, c'est en appré-
 » ciant ainsi les actions des Généraux,
 » que vous forcez tous ceux que la
 » vertu ne contieût pas, à ensanglan-
 » ter leurs lauriers pour en augmen-
 » ter l'éclat. C'est votre stupide en-

» cens qui fait que tant de Princes
 » ont poursuivi la vaine gloire aux
 » dépens de la gloire réelle , qui ne
 » peut être fondée que sur le bonheur
 » des hommes ».

Je vous ai fait connoître , Monsieur , la plûpart des Anecdotes concernant *Catinat* , en vous rendant compte de sa vie : elles sont presque toutes rapportées dans ces différens Discours Académiques. Il y a cependant dans celui-ci quelques circonstances particulières qui donnent une idée plus précise de ce grand homme. Son silence sur les brigues de ses ennemis & le peu de joie qu'il éprouvoit à la vûe de leurs échecs à la guerre , sont sur-tout bien admirables. *Feuquières* fut un de ceux qui le persécutèrent avec plus d'acharnement. *Catinat* ne l'employoit pas moins , parce qu'il le croyoit habile , & qu'il ne vouloit pas sacrifier le bien public à son ressentiment. Soit par sa faute , soit par mauvaise volonté , ce même *Feuquières* contribua au malheureux succès du siège de Coni. *Catinat* se contenta de mander au Roi : » L'at-

» taque de Coni auroit mieux réussi,
 » si elle eut été plus régulièrement
 » conduite ». Il avoit de même passé
 sous silence une expédition sur Veil-
 lanne que *Feuquières* lui avoit fait man-
 quer l'hyver précédent. Il avoit souffert
 qu'il fît insérer sous main dans la Ga-
 zette de Hollande un article qui le
 justifioit. Il sçavoit qu'il entretenoit
 une correspondance secrète avec *Lou-
 vois* ; qu'il lui rendoit compte de tout ;
 qu'il lui donnoit sans cesse des pro-
 jets ; qu'il l'accusoit auprès de ce
 Ministre de lenteur, de timidité ; qu'il
 tâchoit de se faire un parti dans l'ar-
 mée, & il n'en étoit pas ému. » Pour-
 » quoi ferois-je du mal à M. de Feu-
 » quières, disoit-il ? Son ambition le
 » fait plus souffrir que ses intrigues
 » ne me nuisent ».

La partie militaire dans ce Dis-
 cours est très-détaillée, & il y a
 lieu de croire qu'elle est supérieure-
 ment traitée ; il n'étoit pas aisé qu'elle
 tombât dans des mains plus habiles.
 On y rencontre cependant des ter-
 mes techniques que j'aurois voulu
 que l'auteur supprimât. Je n'aime

point à trouver après des tirades d'éloquence : tous les postes établis sur sa ligne de défense devenoient inutiles par le mouvement qu'il alloit faire en avant d'elle Ils sont obligés de rejeter leur aîle en arrière, & cette aîle sans appui est ensuite débordée & prise en flanc pendant l'action. Il se trouve aussi dans cet ouvrage des particularités très-curieuses, sans doute, mais que l'auteur auroit dû rejeter dans des Notes; tels que ces mots ridicules écrits par Chamillard à Catinat : *je suis un Robin qui fait son Noviciat dans la guerre; ainsi, entre vous & moi, tout ce que je dis ne veut rien dire.* Ces sortes de citations, ce me semble, ne sont guères d'un genre à pouvoir entrer dans un Discours dont le style doit être noble. Mais une belle repartie que je ne connoissois pas, & que l'auteur a bien fait d'employer dans le corps de son ouvrage, est celle que fit Catinat à un Officier qui, le voyant rallier une seconde fois ses troupes après une charge infructueuse, lui disoit : *où voulez-vous que nous allions ? A la mort ? La mort est devant nous,* répond Catinat : mais

La mort est derrière. Les plus célèbres perfonages de l'Antiquité n'ont jamais rien dit de plus vif ni de plus sublime.

Malgré les défauts que je vous ai fait remarquer, Monsieur, l'auteur de ce Discours, dans les beaux morceaux de son ouvrage, qui font en grand nombre, me paroît infiniment supérieur à tous ceux qui ont concouru avec lui. M. de la Harpe a une médiocrité tout-à-fait égale. Quand M. Guibert s'élève, il est excellent. Sa péroraison, sur-tout, doit donner de son talent la plus haute idée. Je vais vous en transcrire une partie. L'Orateur fouhaite que l'exemple de *Catinat* donne à la France des hommes qui lui ressemblent. » Il naîtra peut-
 » être, continue-t-il, de plus grands
 » Généraux ; mais il n'y aura jamais à
 » la fois d'ame plus élevée & plus fim-
 » ple, de cœur plus droit, d'esprit
 » plus juste : & ce font ces qualités
 » dont la nature semble être devenue
 » avare. Dans la situation où nous
 » sommes, ce font de grandes vertus
 » qu'il nous faut, plutôt que de grands
 » talens. De grands talens jeteront

» un éclat passager ; ils pourront nous
 » redonner quelques succès & pal-
 » lier nos maux ; mais de grandes ver-
 » tus , & sur-tout des vertus austères,
 » peuvent seules régénérer la Nation.
 » Oui , ce sont des vertus que j'ap-
 » pelle au secours de mon pays ; ce
 » sont celles de *Catinal* que j'évoque
 » de sa tombe , & dont je voudrois
 » entourer les berceaux de nos en-
 » fans : c'est sur-tout son dévouement
 » au bien public , son indifférence
 » pour la fortune , son désintéresse-
 » ment. Avec une seule génération
 » imbue de ses principes , tous nos
 » maux seroient réparés. L'Etat est
 » accablé de dettes , le peuple gémit
 » sous le poids des impôts. Eh ! mal-
 » heureux que nous sommes , ces
 » maux sont notre ouvrage ; c'est nous
 » qui assiégeons le Trône ; c'est nous
 » qui fomentons les abus ; c'est nous
 » qui en sommes les complices. Que
 » peut le Souverain le plus heureuse-
 » ment né , au milieu de cet esprit
 » universel de déprédation & d'avi-
 » dité ? On abuse de tous ses mouve-
 » mens ; on trompe les vertus ; on

» égare sa bienfaisance ; à peine peut-
 » il suffire à repomper , par les op-
 » pressions du fisc , l'or que nos com-
 » plots lui arrachent. Il passe sa vie à
 » faire des malheureux au loin , &
 » des ingrats autour de lui. Ayez le
 » désintéressement , la noble écono-
 » mie de *Catinat* , ô vous , d'abord ,
 » frères de notre jeune Monarque ,
 » vous que le devoir fait ses premiers
 » sujets , & la nature ses premiers
 » amis ; ô vous ensuite Princes de son
 » Sang , Grands du Royaume , Hom-
 » mes principaux de tous les états ,
 » qui entourez le Trône , & qui vi-
 » vez de ses faveurs ; songez que vous
 » composez au plus quatre ou cinq
 » mille individus , & que vous dé-
 » vorez la substance de plusieurs mil-
 » lions d'hommes. Imitiez *Catinat* ;
 » sçachez , comme lui , vous conten-
 » ter de peu , & répondre , *j'ai tout*
 » *ce qu'il me faut* : rendez des richesses
 » à l'Etat , d'abord en exigeant moins
 » de lui , ensuite en attachant plus
 » de prix à l'opinion , à l'honneur ,
 » en grossissant le trésor du Souve-
 » rain par ce supplément intarissable.

» O vous particulièrement qui cou-
 » rez la carrière que *Catinat* a courue,
 » c'est à vous qu'il a laissé ce bel
 » exemple ! Sans doute il vous faut
 » un salaire ? Ce salaire est le juste
 » prix de votre temps, de vos dan-
 » gers, de vos travaux ; c'est le dé-
 » dommagement que l'Etat vous doit
 » pour vos héritages quelquefois né-
 » gligés. Il vous faut des récompenses.
 » Eh ! qui plus que *Catinat* tâcha d'en
 » mériter ! Qui sentit avec une joie
 » plus franche & plus noble les hon-
 » neurs qu'il obtint ! Mais que ces
 » récompenses consistent plutôt en
 » honneurs qu'en argent. Qu'avez-
 » vous besoin de vous environner
 » de luxe ? Le luxe vous confond avec
 » les autres professions, & une pau-
 » vreté noble vous distingueroit d'el-
 » les. Rappelez-vous qu'elle fut sur
 » cela l'opinion, ou plutôt, si j'ose
 » m'exprimer ainsi, la religion de
 » *Catinat*. Il reçut avec transport le
 » Bâton de Maréchal de France ; il
 » lui étoit donné par les acclamations
 » de son armée & au milieu de ses
 » victoires ; & il refusa le Cordon

» Bleu qu'on lui offrit quelques an-
» nées après sa retraite, parce que,
» ne rendant plus de services à l'E-
» tat, il ne se croyoit plus en droit de
» recevoir de lui. Il ne voulut jamais
» de traitement au-delà de ses ap-
» pointemens. Ses affaires se trouvant
» dérangées par les dépenses de la
» guerre, il s'enferma à Saint-Gra-
» tien pour les réparer. Ah ! si le
» fort vous a donné un asyle cham-
» pêtre, aimez cet asyle comme lui ;
» sçachez-vous y retirer dans les
» temps d'inaction, & , quand l'injus-
» tice vous opprime, n'allez pas mon-
» trer à la Cour un visage mécon-
» tent ou une vieilleffe inutile ; vivez
» à la campagne ; là, on met à cou-
» vert sa fierté & sa vertu ; là, les
» dégoûts s'adoucissent, les ressentis-
» mens se calment, l'ambition n'a
» plus d'alimens, les évènements des
» Cours ne paroissent plus que les
» songes de l'Histoire, & le nom des
» Rois est à peine entendu ». Quand
M. de la Harpe écrivoit toute sa vie,
& que sa vie fût aussi longue que
celle des Patriarches, je suis bien con-

vaincu, Monsieur, qu'il ne viendrait jamais à bout de produire un morceau qu'on pût mettre en parallèle avec celui que vous venez de lire ; & il y en a plusieurs autres que je pourrois citer & qui vous feroient le plus grand plaisir. Aussi les suffrages des Membres de l'Académie ont-ils été quelque temps partagés, à ce qu'ils ont dit, & cette Compagnie a fini par déclarer qu'elle regrettoit de n'avoir pas un second Prix à donner. Comme il n'y avoit plus que des *Accessit*, il a bien fallu que M. *Guiberts* s'en contentât.

Je suis, &c.

A Paris, ce 4 Octobre 1775.

LETTRE V.

*Réponse d'un Amateur à un Article du
JOURNAL DE POLITIQUE ET DE
LITTÉRATURE concernant la Co-
médie du CÉLIBATAIRE.*

PLUSIEURS Journalistes, dont le mérite & le succès sont attachés en

partie à la célérité avec laquelle ils parlent des Ecrits nouveaux, se hâtent, Monsieur, de prononcer sur les Ouvrages dramatiques, avant que le grand jour de l'impression leur ait procuré l'avantage de les lire attentivement, & d'apprécier leurs beautés & leurs défauts. *Le Célibataire de M. Dorat*, Comédie nouvelle en cinq Actes, en vers, donnée, pour la première fois, sur la Scène Françoisé, le mercredi 20 Septembre dernier, vient de subir, dans le *Journal de Politique & de Littérature*, n^o 28^e, tom. 3^e, page 155, un de ces jugemens précipités qui n'a pas, à beaucoup près, un suffrage unanime : je ne puis décider si ce jugement est faux ou vrai. Je me suis fait la loi de ne rendre un compte détaillé des Pièces de Théâtre, que lorsqu'elles sont imprimées : c'est alors que, dépouillées de la pompe illusoire du spectacle & du jeu quelquefois séduisant des Acteurs ; on peut, ce me semble, les louer ou les critiquer avec connoissance, & motiver ses éloges & ses censures. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le

Célibataire m'a fait le plus grand plaisir à la première représentation, & qu'il a été joué depuis avec un succès soutenu. * En attendant que je puisse l'examiner dans le silence du cabinet, je vous envoie, Monsieur, une *Réponse* que j'ai reçue à l'Article du *Journal de Politique & de Littérature* au sujet de cette Pièce. Cette *Réponse* m'a paru solide & bien écrite.

Eloigné de tous les tourbillons, de tous les cercles, de tous les partis, mon jugement, Monsieur, n'est point offusqué par des préventions aveugles, par des haines de commande, par ce froid enthousiasme de nos Sectaires à la mode, &c. Mais, pour n'être ni prôneur gagé, ni détracteur par état, je n'en aime pas moins les Lettres; elles occupent mes loisirs, elles charment ma solitude; j'estime sur-tout ceux qui les cultivent noblement, qui

* Cette Comédie a été interrompue à la cinquième représentation par l'indisposition d'un Acteur, & par le Voyage de Fontainebleau, où les Comédiens sont obligés de se rendre pour le service de la Cour. Elle sera reprise & continuée après ce Voyage.

mettent leur orgueil à perfectionner leurs Ouvrages , non à déprimer ceux de leurs rivaux , & qui , dédaignant la célébrité acquise par l'intrigue , impriment aux productions de leur esprit le caractère d'une ame honnête & courageuse. Voilà les hommes que je distingue , que je lis de préférence ; voilà ceux dont les succès deviennent les miens ; je jouis de leur gloire & je partage leur bonheur. Dans le petit nombre des Ecrivains de cette classe , *M. Dorat* tient , sans contredit , un des premiers rangs. Je lui rends cette justice d'autant plus volontiers , que , ne le connoissant pas personnellement , je suis l'interprète de la voix publique , qui , à la longue , ne trompe jamais. Si , dans l'effervescence de l'âge & de l'imagination , il a mis quelquefois de la légèreté dans ses premiers essais , il me semble qu'il ne s'en est permis aucune dans sa conduite. D'après cela , j'avoue , Monsieur , que je n'ai pu me défendre d'un mouvement de joie à la première représentation de son *Célibataire*. Fatigué d'ailleurs des convulsions d'un pathétique forcé,

ou des bouffonneries qui, depuis quelque temps, déshonorent la Scène, je respirois en écoutant une Comédie, dont l'exposition est simple, le nœud bien tissu, les développemens naturels, le dénouement plein à la fois de force & de vérité. Je savois gré au Public d'applaudir avec transport une Pièce écrite d'un style agréable, sans manière, sans entortillage, & dialoguée avec une précision dont il y a très-peu d'exemples, même dans nos modèles. Je n'étois entouré que de gens qui éprouvoient la même impression, & je croyois bonnement que l'éclat d'un triomphe aussi peu équivoque en imposeroit à la jalousie & feroit taire la malignité.

Quel fut mon étonnement, quand, après quelques représentations, dont j'ai été le témoin assidu, & qui toutes ont été aussi nombreuses que la première, quand j'appris, dis-je, le déchaînement de quelques sociétés, les manœuvres de la cabale, la fureur des propos que l'on prend pour des jugemens, mais sur-tout quand, parcourant un *Journal* soi-disant de

Politique & de Littérature, j'y lus une satire, où, sous le voile de l'impartialité, on s'étudie à transformer en défauts toutes les beautés qui m'avoient précisément frappé dans cette Comédie. L'auteur de cet Article n'est sûrement pas M. *Linguet*. Trop de motifs doivent éloigner un pareil soupçon. Quel qu'il soit, Monsieur, il imagine de faire parler les *Censeurs* de la Pièce, & ces *Censeurs* ne parlent pas en Critiques sévères, mais en ennemis furieux. Ce n'est ni la raison qui examine, ni le goût qui discute; c'est l'animosité qui juge, c'est la haine qui prononce. Je vais relever tous les reproches qu'on fait à M. *Dorat*: vous n'en trouverez pas un seul qui ne soit dicté par la rage de nuire, & par le plaisir barbare d'empoisonner un succès qu'il est impossible de contester.

La première observation, c'est qu'il est contre les règles du Théâtre & de la raison que le Héros de la Pièce finisse par se marier. Il eut été bien plutôt contre les règles du Théâtre & de la raison que le Héros de cette Pièce ne se mariât point. Comment conce-

voir , en effet , que l'on eût souffert sur la Scène un homme qui , pendant deux heures & demie , auroit fait la Satyre la plus vive du lien le plus respectable, si ce même homme, déjà puni par une passion contrariée , rendant malheureux tout ce qui l'entoure , malheureux lui-même par un système auquel il ne veut point renoncer , si cet homme qui résiste à toutes les raisons, n'étoit, pour ainsi dire , subjugué par le sentiment ; *Terville* alors seroit un monstre. Eh ! que devenoit le but de l'Auteur ? N'étoit-il pas entièrement détruit ? J'ajoute que la manie du Célibat n'est qu'une opinion, & qu'une opinion se rectifie. Il y a , je crois , une distinction à faire ; elle peut même servir de principe à ceux qui se livrent à l'étude de l'art dramatique : c'est qu'il est permis au Théâtre de corriger les travers de l'esprit ; ce ne sont que les vices du cœur qu'il est essentiel de punir. S'il y a jamais eu une Pièce où le Héros pût être corrigé à la satisfaction des Spectateurs , c'est très certainement le *Célibataire*. Pourquoi ? Parce qu'encore une fois , une erreur

n'est point un vice incorrigible, parce que la persévérance de *Terville* auroit produit un dénoûment sans intérêt, & très-dangereux pour les mœurs. *M. Dorat* a répondu lui-même à cette objection, quand il fait dire à *Terville* par *Versueil* :

Eh ! ne te vante point d'avoir un caractère !
 Crois-tu que c'en soit un d'être Célibataire ;
 Pur écart de l'esprit, abus de la raison,
 Préparant les ennuis de l'arrière saison.

Quelle adresse dans ces Vers du 4^e.
 Acte, qui préparent le dénoûment sans
 le laisser prévoir ! C'est *Terville* qui
 parle :

La sensibilité, par son impression,
 Détruiroit-elle en moi ce qu'a fait la raison ?
 L'Homme ne peut-il donc former une en-
 treprise ?

Eh ! Qu'est-ce que l'esprit quand le cœur
 le maîtrise !

Vénons, Monsieur, aux autres incul-
 pations dont les *Censeurs* chargent
 sur-tout le caractère principal ; car

Mais un fou qui raisonne, un fou qui se croit sage,

Vient-on à le prêcher, le devient davantage.

Il est né délicat, honnête, généreux,

Il fait taire son cœur, il sera malheureux.

Est-ce là, Monsieur, le portrait d'un *Petit-Maitre* ? J'ai vu la Pièce cinq fois de suite, j'en sçais même plusieurs détails, & je ne me rappelle pas, dans tout le rôle de *Terville*, un seul vers qui caractérise la *fatuité*.

Ils sont d'autant plus étonnés (les Censeurs) que l'Auteur ait ainsi marqué son sujet, qu'il en a lui-même présenté le germe dans le rôle de son Saint-Géran, vieux garçon rebuté de sa solitude, las d'être abandonné dans sa caducité à des domestiques qui le volent, à des héritiers qui souhaitent sa mort. Voilà, selon eux, le Célibataire, celui qu'il falloit mettre en Scène : & voilà, selon moi, Monsieur, celui qu'il ne falloit placer que sur le second plan du Tableau. Rien n'eût été plus triste à présenter au Public que la solitude d'un vieux libertin pillé par des fripons. Ce n'eût été qu'une copie misérable

féritable du *Légataire* de *Regnard*. Il valoit bien mieux faire paroître *Saint-Géran*, comme l'a fait l'Auteur, pour montrer au *Célibataire*, encore assez jeune pour intéresser, tous les inconveniens de l'état qu'il embrasse. Par ce moyen, la morale est en action; les réflexions naissent de la gaiété même; le *Célibataire* honnête & sensible, que la société réclame, est instruit par celui qu'elle abandonne, & ce vers du vieux *Saint-Géran*,

Je vois qu'excepté moi, tout le monde est
heureux,

laisse dans l'ame une impression qui remplit le but de l'Auteur, & réunit, en quelque sorte, en un seul trait, toute la moralité de l'ouvrage. Les *Censeurs* ajoutent que *Terville* paroît successivement un philosophe réfléchi, un jaloux emporté & un amoureux sans égards. Que dites-vous, Monsieur, de ces objections? Il paroît un philosophe, parce que c'est son rôle de l'être; il est jaloux, parce qu'il est passionné; &, si l'on permet à un *Célibataire* d'être amoureux, pourquoi

lui interdiroit-on la jalousie ? Quant au reproche incroyable qu'on lui fait d'être un *amoureux sans égards*, il n'a certainement pas le plus léger motif. Il ne parle de *Julie* qu'avec la plus extrême délicatesse ; il ne prononce son nom qu'avec trouble : ne voulant pas l'épouser, par l'effroi d'un lien qui peut faire deux malheureux, il lui destine pour époux un homme estimable, plein d'agrémens & de vertus, &, lorsqu'il apprend que *Verseuil* est marié, le croyant aimé de celle qu'il adore en secret, il s'écrie par un mouvement d'ame, qui ne vous est sûrement pas échappé,

Ciel ! Qu'entens-je ! Et *Julie* !

Et son amour trompé qui peut troubler sa vie !
Ce qu'elle aime, est hélas ! dans un autre
lien !

Quel tourment pour son cœur ! Quel remords
pour le mien !

Est-ce là le langage d'un *amoureux sans égards*, d'un *Petit-Maitre*, d'un *raisonneur imberbe*, d'un *maniaque*, d'un *enfant* : car telles sont les aimables qua-

lifications que l'on donne à *Terville*.

Les *Censeurs* sont choqués d'entendre son oncle, au moment où il va essayer de le convertir, parodier l'invocation de la *Henriade*. Je ne conçois pas où ils voyent cette Parodie, & j'avoue que je ne comprends rien à cette critique; les vers sur lesquels elle tombe ne me sont point restés dans la mémoire. Tout ce que je fais, c'est que tout le rôle de *Montbriffon* est plein de vérité, de naturel, de l'éloquence du cœur, opposée aux raisonnemens de son neveu. Je n'y ai remarqué nulle part ces *moralités triviales* dont parlent les *Censeurs*, & moins encore la prétendue copie du *Capitoul de Toulouse dans la Métromanie*; il n'existe pas le rapport le plus éloigné entre les deux Scènes des deux ouvrages; les caractères n'y sont pas les mêmes, l'objet en est différent, les moyens le sont aussi; le *Capitoul* veut dégoûter l'*Empirée* de la fureur des vers; *Montbriffon* veut ramener son neveu aux devoirs de la société, aux liens qui en sont la base, aux vertus du Citoyen: cette Scène est le combat de l'opinion

& du sentiment, combat qui intéresse toutes les ames honnêtes, parce que le but en est infiniment utile. Autre chose est de fronder la folie d'un cerveau malade, ou d'attaquer le système dangereux d'un Philosophe qui peut nuire d'autant plus qu'il tire d'un mauvais principe des conséquences qui peuvent trouver des partisans.

Mais, ce à quoi vous ne vous attendez pas, Monsieur, c'est que ces éternels *Censeurs* apperçoivent de l'indécence dans le rôle de *Julie*. *Julie indécente!* Elle qui parle toujours le langage de la vertu la plus naïve & la plus vraie; elle, qui, victime d'une passion, la dévore en silence, la dérobe aux yeux de celui qui l'a fait naître; tremble que *Montbrisson* n'en soit instruit, ne se permet pas même l'indiscrétion la plus légère avec *Nérine* qui la presse de parler, n'avoue enfin son secret à M^{de} de *Verseuil*, que quand elle se voit pénétrée par elle! Elle, qui, plutôt que de rester dans une maison où son honnêteté pourroit être compromise, se détermine à fuir un bienfaiteur qu'elle aime tendrement,

ne lui fait l'aveu de son amour que pour fonder sa retraite , & le supplie même de ne lire , qu'en son absence , la lettre qui contient ses secrets ! C'est un caractère aussi pur , aussi tendre , aussi courageux , qui scandalise les *Censeurs du Célibataire* ! Vous conviendrez , Monsieur , qu'il est impossible qu'il y ait de la bonne foi dans leurs imputations. *Julie* écrit à *Montbriffon* , que , lorsqu'on a le malheur d'aimer *Terville* ,

Il faut vivre coupable ou mourir malheureuse.

L'Auteur a voulu dire que *Julie* se croit coupable de s'avouer même un penchant qu'elle doit étouffer. Voilà ce que M. *Dorat* a sans doute entendu par *vivre coupable* ; mais les *Censeurs* entendent toute autre chose ; ils trouvent ce dernier vers *révoltant* : *Julie* leur paroît par-tout une fille sans frein , sans pudeur , & qui doit affermir le *Célibataire* dans sa résolution.

Ils prétendent de plus qu'il n'y a presque pas un rôle dans la Pièce qu'on ne pût en retrancher sans y nuire ; que le *Valet* & la *Soubrette* n'y font absolument

rien ; que *Verfeuil & la Marquise* sont des accessoires , &c. Tout cela , Monsieur , n'a pas même une apparence de vérité. Sans *Verfeuil & la Marquise* , point d'exposition , point de nœud , point d'intrigue , point de dénoûment. Les *Censeurs* assurent que leur stratagème n'est ni vraisemblable , ni utile à l'action , ni ingénieux : & moi je trouve , au contraire , que rien n'est plus piquant , plus heureux , plus adapté au sujet de la Pièce , plus analogue au but moral qui doit en résulter , que ce mariage caché qui place à côté de *Terville* le bonheur du lien même dont il est l'ennemi. Quand leur mariage se découvre , il voit deux heureux dans deux époux ; cet incident tient au fond de la Pièce ; il en est l'ame ; qu'on l'en détache , elle croule par ses fondemens. Quant à la *Soubrette & au Valet* , ils font , ce me semble , ce qu'ils doivent faire ; ils servent au développement du caractère principal , ils participent aux malheurs & aux inconvéniens qui en résultent. La *Fleur* est martyrisé par le système dont il n'a que la finge-

rie ; ce qui est très gai , très comique , très utile même à l'ensemble de l'ouvrage ; par-tout on y retrouve la vérité incontestable de ce vers ,

La Raison peut tromper, mais jamais la Nature.

Malheur à l'esprit aride & froid qui foumet au compas de l'analyse ce mouvement d'une ame vraie, cette pensée consolante pour l'humanité, & qui restera gravée dans tous les cœurs sensibles. *La Nature* , disent géométriquement les *Censeurs* , *trompe encore plus souvent que la Raison* , au moins depuis que la *Société a perverti toutes les impulsions naturelles* ; aussi l'Autteur n'a-t-il point voulu parler de la *Nature pervertie* , mais de cette *Nature primitive* dont les impressions sont si douces , si chères , si précieuses , & valent mieux , à coup sûr , que tous les calculs de la Raison.

Vous sçavez , Monsieur , qu'il n'y a eu qu'une voix sur le style du *Célibataire*. On l'a trouvé par-tout plein de naturel , d'élégance , d'un ton irréprochable ; tantôt gai , tantôt nerveux , brillant dans les détails , rem-

pli de grace & de sensibilité. Eh bien, les *Censeurs* déclarent qu'il leur a paru *froid, languissant, hors quelques tirades du 5^e Acte*; &, pour le prouver, ils citent ce vers, remarquable, disent-ils, par sa forme sentencieuse,

On est sûr d'être aimé, quand on s'obstine à l'être.

Affurément l'Auteur ne s'attendoit guère qu'on pût relever un vers aussi indifférent, & auquel il est impossible qu'on attache la moindre importance. Il est, autant que je puis m'en souvenir, dans la bouche du *Célibataire*; *Terville* veut, par un goût, se distraire d'un sentiment; il fait sa cour à M^{de} de *Verfeuil*. On lui fait appercevoir les obstacles de son entreprise; mais, comme il cherche à se faire illusion, il dit vaguement, & avec une légèreté que sa situation permet,

On est sûr d'être aimé quand on s'obstine à l'être.

Ce vers n'est ni brillant, ni sentencieux; il n'annonce aucune préten-

tion ; mais il est dans le caractère ; il dit ce qu'il doit dire , & il ne peut dès-lors prêter à la critique & au persiflage dont les *Censeurs* l'ont honoré.

D'après le résumé que je viens de faire , vous voyez clairement , Monsieur , combien sont injustes & maladroits les *Censeurs* que l'auteur de l'Article fait parler. *Il y auroit de l'imprudence* , dit-il , *de rendre compte d'une Pièce de Théâtre avant que de l'avoir lue imprimée.* Pourquoi donc en rend-il un compte aussi peu exact , en fait-il une analyse aussi infidelle , & qui peut être démentie par tous ceux qui ont vu l'ouvrage ? Pourquoi dire qu'un Philosophe de trente-cinq ans est un *raisonneur imberbe* , qu'un Philosophe sensible (& *Terville* l'est partout) n'est qu'un *Petit-Maitre évané* ; qu'une jeune personne , pleine de vertus , de discrétion & de décence , a le ton d'une Courtisane effrenée ; que *Montbrisson* , ce défenseur éloquent de tous les liens honnêtes , de tous les devoirs sacrés pour les hommes , n'est qu'un *moraliste trivial* ; que les deux Personnages qui mènent la Pièce

sont inutiles à la Pièce , & qu'un style qui a réuni tous les suffrages est froid , languissant , & calqué sur celui de la *Métromanie* , tandis qu'entre la *Métromanie* & le *Célibataire* , il n'y a pas l'ombre d'une ressemblance. Je vous avouerai , Monsieur , que je ne conçois pas cet acharnement contre un homme qui ne croise personne dans la carrière des Lettres , qui n'a obtenu jusqu'ici aucune récompense de ses travaux , à qui son talent n'a valu que de la gloire & des injures ; contre un homme qui a de tout temps rendu justice à ses concurrens , que j'ai vu plus d'une fois applaudissant aux nouveautés les plus médiocres , & qui , dans ses écrits pleins d'aménité , a loué , avec une candeur bien rare , tous les Ecrivains estimables qui courent la même carrière que lui. Ce déchaînement là seul doit le tranquilliser sur le sort de sa dernière production. On aura beau dire , accumuler extrait sur extrait , le *Célibataire* est une vraie Comédie , sagement conduite , très-bien dénouée , aussi gaie qu'elle pouvoit l'être d'après le sujet ,

& débarrassée de tous les vices qui infectent notre Théâtre depuis tant d'années. Point de ressort forcé, point de situation qui tombe des nues. Comme la marche en est simple, on l'a trouvée languissante : c'est le même reproche qu'on fit au *Méchant* dans sa nouveauté ; on se déchaîna, on écrivit, on composa des Brochures bien lourdes ; les Cotteries se liguèrent, l'Envie frémit de rage, la Médiocrité pâlit, les Journalistes se contredirent, & la Pièce resta. J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un désastre arrivé dans un Village de Brie.

Vous êtes trop bon citoyen, Monsieur, pour ne pas vous intéresser vivement à tous les malheurs qui affligent l'humanité : c'est ce qui m'engage à vous faire part d'un désastre arrivé à *Dantilly* en Brie, village où je m'amuse à faire valoir un Fief. Cet endroit touche à un Bourg, connu sous le nom de *Donnemarie*, à trois

lieues de Provins. Ils sont, l'un & l'autre, situés en pente, & au milieu de collines qui les environnent presque de toutes parts. Deux ruisseaux vont se réunir à l'ouest du Bourg de *Donnemarie*, dont ils baignent les murailles.

Le 26 Septembre dernier à 4 heures après midi, il se forma dans le Ciel un nuage épais, & il s'éleva un vent des plus furieux. Les éclats du tonnerre furent fréquens jusqu'à la fin de l'orage. La pluie ne fut point abondante, & même fut souvent interrompue jusqu'à 7 heures. Alors je sentis un léger tremblement de terre qui dura une minute & quelques secondes. Il fut suivi d'une averse d'eau qui continua jusqu'à huit heures trois quarts. Le débordement, occasionné par la chute des torrens & des ruisseaux, fut si considérable, que l'eau s'éleva à la hauteur de 18 pieds dans les canaux qui bordent les murs de *Donnemarie*, & de 4 pieds sur le chemin de ce Bourg à *Montereau-sur-Yonne*. Trente toises du rempart & cent de mon enclos, qui s'étend jus-

qu'à ce chemin, furent renversées. Aussitôt toute la partie basse de *Donnemarie* & de *Dontilly* fut inondée. L'eau se porta impétueusement dans les caves, dans les granges, dans les boutiques & dans tous les rez-de-chauffée. L'impulsion & le séjour de l'eau n'ont pu qu'ébranler & miner les murs des maisons qui, pour la plûpart, crouleront par la suite.

Dans cette calamité publique, c'est un bonheur qu'il n'y ait eu que trois personnes de noyées, un vieillard, une fille & un enfant. Bien loin de m'affliger, Monsieur, du dommage que j'esuie en particulier, je suis dans le cas de m'en réjouir. Si le mur de mon enclos n'eût point été emporté, la résistance qu'il auroit opposée à l'écoulement des eaux, les auroit fait nécessairement refluer dans le Bourg dont les trois quarts auroient été submergés. Les chefs du lieu, occupés à faire un Procès-Verbal de la perte, l'évaluent à 60000 livres. Le dégat des terres, dont les engrais & les guérets ont été entraînés, est encore très-considérable. Ce

malheur est d'autant plus affreux que les habitans du pays sont plongés dans la misère, la récolte de 1774 ayant été stérile, & celle de 1775 très-médiocre.

Je gémiss, Monsieur, de ce que ma fortune ne me permet pas de donner à une multitude d'infortunés tous les secours que mon cœur voudroit leur prodiguer. Je ne doute point que, si un tableau naïf & fidèle de leur désastre est mis sous les yeux de la Cour, ils ne trouvent des ressources dans la générosité d'un Prince aussi bienfaisant que juste.

Comme une pluie abondante de deux heures n'auroit pas dû naturellement produire de si grands ravages, & qu'il est à craindre qu'on ne soit exposé à de pareils accidens, je me suis attaché à remonter aux causes. Je les ai trouvées dans le peu de capacité des canaux, destinés à recevoir les ruisseaux dont je vous ai parlé; ils devroient avoir trois fois plus de largeur, trois fois plus de profondeur & plus de pente. On fit la faute, il y a plusieurs années, de réunir deux ruisseaux dans un lit. Pour éviter les en-

gorgemens, il faudroit ménager à chaque ruisseau un écoulement particulier. Il conviendrait pour cela de former un Canal dans toutes les proportions requises, parallèle à celui qui baigne les murs de *Donnemarie*, & de le prolonger au-delà de ce Bourg. *M. de Trudaine*, connu par la supériorité de ses lumières & par son zèle pour le bien public, vertus héréditaires dans sa maison, *M. de Trudaine*, adoré dans cette Province, où l'on trouve à chaque pas des monumens de sa munificence, seroit à portée de faire faire, presque sous ses yeux *, les réparations indispensables.

Permettez-moi, Monsieur, d'observer, que depuis que l'Agriculture, qui est la source de la population & la base de toutes les richesses de l'Etat, a été sagement encouragée par le Gouvernement, on a défriché presque toutes les collines & les montagnes. Depuis cette époque, les grandes pluies

* Le Château de *Montigny*, appartenant à *M. de Trudaine*, n'est éloigné que d'une lieue de *Donnemarie*:

entraînent toutes les terres neuves; en conséquence, le volume, la pesanteur & l'impulsion de l'eau se sont considérablement accrus. De-là, la nécessité de donner plus de capacité & d'inclinaison aux canaux consacrés à l'écoulement des eaux du Royaume. L'observation que j'ai l'honneur de vous faire me rappelle que, dans un voyage que je fis à *Tournon* en Vivarais en 1771, plusieurs personnes me montrèrent avec admiration des montagnes, rivales des Alpes, défrichées jusqu'à leur sommet. Je me rappellois de les avoir vues, dans ma première jeunesse, couvertes de pins, de sapins & de chênes aussi anciens que le monde. Je ne pus m'empêcher de me récrier contre les attentats de la cupidité. Je dis qu'il étoit étonnant que, sous un Ciel où il ne pleut jamais, où, par conséquent, les pâturages sont rares & stériles, & où l'on a la manie d'élever de grands troupeaux de bœufs, on se fût privé des ressources que la Nature fournissoit. Il est à remarquer que dans ce pays

les branches de pin & de sapin servent de litière aux bestiaux, & qu'on les y nourrit, l'hiver, avec les feuilles des arbres; de manière que les forêts y sont, en quelque sorte, des prairies artificielles. Je représentai aux personnes avec qui je conversois que les avantages de ces défrichemens ne seroient que momentanées; que les lavasses d'eau laisseroient bientôt à nud les masses effroyables de rochers; que les terres qu'elles entraîneroient feroient grossir prodigieusement les rivières, les ruisseaux, & les rendroient infiniment plus formidables. Peu de jours après mes prédictions, le *Doux*, petite rivière qui coule à l'est de *Tournon*, se déborda. Les lames d'eau portèrent un lit de sable à 300 pas dans le Rhône, & formèrent une digue qui avoit 600 pas de longueur. Cette digue immense, qu'une armée de 100000 hommes n'auroit pas élevée dans l'espace de trois ans, fut l'ouvrage de trois jours: tant les forces de la Nature sont supérieures à celles de l'Art, qui n'en est qu'un bien foible imitateur. Le Rhône, rétréci dans son

lit, se jetta vers le Dauphiné, & emporta par son impétuosité les deux tiers d'une grande isle qui appartient à M. le Prince *Soubise*. S'il fût survenu une crue du fleuve & du *Doux* simultanée, le premier, resserré par le banc de sable & par le cours extrêmement rapide du second, auroit entraîné le reste de l'isle, & *Tain* petit Bourg célèbre par ses vins. Le Rhône se feroit creusé un lit au pied du coteau de l'Hermitage. Cet événement auroit causé la ruine de bien des villes & villages. Vous voyez, Monsieur, combien les entreprises de l'industrie aveugle peuvent influencer sur les mutations & les dégradations des États, & combien il importe qu'elles soient éclairées & dirigées par les lumières du Ministère. Je suis persuadé que le nouveau *Sully*, dont le digne émule de *Henri le Grand* a fait choix, portera son attention & ses vues sur des objets aussi essentiels.

J'ai l'honneur d'être &c.

BLANELREN.

Je suis, &c.

A Paris ce 9 Octobre 1775.

L E T T R E V I.

Vues d'un Politique du seizième siècle, sur la législation de son temps, également propres à réformer celle de nos jours ; ou Choix des Arrêts qui composent le Recueil de Raoul Spifame, connu sous le titre de DICÆARCHIÆ HENRICI REGIS CHRISTIANISSIMI PROGYMNASMATA ; avec des Observations & une Table générale & raisonnée de tout l'ouvrage. Par M. Auffray, des Académies de Metz & de Marseille. Un Volume in-8° de 300 pages ; à Paris chez Claude-Jacques-Charles Durand Libraire rue du Foin Saint-Jacques.

MONSIEUR *Auffray* a mis à la tête de ce Recueil un *Discours Préliminaire* qui débute ainsi : » On trouve dans le » 23^e Volume de l'Histoire de l'Académie des Belles-Lettres, page 271,

» une bonne Notice sur la personne
 » & sur les ouvrages de *Raoul Spi-*
 » *fame*, par M. *Secouffe*. Ce livre,
 » très - rare, lui a paru en même
 » temps *singulier*, & avec juste raison.
 » Nous renverrons à cette Notice pour
 » ce qui regarde *Spifame*. » Voilà ce
 que M. *Auffray* ne devoit pas faire.
 Le Lecteur aime à connoître tout de
 suite & sans embarras l'auteur d'un
 livre; il est fâché qu'on le renvoie à un
 autre ouvrage qu'il n'a pas sous la
 main, & qu'il est obligé d'aller cher-
 cher dans sa Bibliothèque ou dans une
 autre. Je vous épargnerai, Monsieur,
 la peine de vous déplacer, & je vais
 suppléer au silence de M. *Auffray* par
 rapport au personnel de *Spifame*, per-
 sonnel qui n'est pas moins *singulier*
 que ses écrits. Je me servirai de l'arti-
 cle de M. *Secouffe*, en l'abrégeant.

Raoul Spifame, Avocat au Parle-
 ment de Paris, tiroit son origine de
Barthélemi Spifame, qui, ayant quitté
 Luques sa patrie vers le milieu du 14^e
 siècle, pour venir s'établir à Paris,
 laissa de grands biens qu'il avoit ac-
 quis par le commerce. Les descen-

dans de ce *Barthélemi* possédèrent, en France, des charges considérables dans la Robe & dans la Finance. *Raoul Spifame* étoit fils de *Jean Spifame* Seigneur de Passy, Notaire & Secrétaire du Roi, & Trésorier de l'Extraordinaire des Guerres. Il étoit frère de *Jacques - Paul Spifame* Evêque de Nevers, qui, séduit par les erreurs de *Calvin* & plus encore par une femme qu'il aimoit & qu'il entretenoit, se retira à Genève en 1559; il s'y fit estimer de *Calvin*, & rendit de grands services aux Protestans; mais, accusé d'avoir fait un faux contrat & de faux sceaux, soupçonné de plus de négociier secrettement pour rentrer dans l'Eglise Romaine, il fut condamné à avoir la tête tranchée; ce qui fut exécuté à Genève le 23 Mars 1566. *Raoul Spifame* étoit mort trois ans auparavant à Melun, dans le mois de Novembre 1563, & y avoit été enterré dans l'Eglise de Saint-Etienne. La famille des *Spifames* a fini dans la personne de *Jean Spifame*, Chevalier, Seigneur des Granges, mort en 1643.

Raoul Spifame ne manquoit ni de

sens, ni d'imagination, ni même de connoissances ; mais il avoit un caractère d'originalité, une trempe de bisarrerie, une sorte d'aliénation d'esprit, qui le firent interdire. Cette interdiction ne fit que l'irriter, & son ressentiment éclate dans plusieurs endroits de son livre. Il publia d'abord en un Volume *in-8°* trois cens neuf Arrêts de sa composition; il s'étoit proposé de les porter jusqu'à 500 ; ce qui auroit pû former un second volume ; il n'a jamais paru, & sa mort sans doute a privé le Public de ce second Tome. Les 309 Arrêts qui nous restent de lui, en ont imposé à quelques Ecrivains, qui, bonnement, les ont pris pour des pièces authentiques du regne de *Henri II.* Ce sont des Arrêts factices, fabriqués par un particulier sans aveu, qui s'avise de faire, sous le nom de son Souverain, toutes les loix qui lui passent par la tête, & qui, dans son Cabinet, établit une manufacture d'Arrêts, dans lesquels il embrasse presque toutes les parties de l'administration. On ne peut nier que cette

idée ne soit neuve & même assez plaisante. Voici quelques exemples des Arrêts de *Raoul Spifame*. Comme il étoit en procès avec ses frères, il les déchire par-tout, & forge contre eux des Arrêts infâmans. Il n'épargne pas sa propre fille, qu'il déshonore par un autre Arrêt supposé. Il se piquoit d'Eloquence & de Poësie. Si l'on peut s'en rapporter à lui, le Parlement rendit un Arrêt qui lui défendoit de faire imprimer ses ouvrages de Droit & de Poësie. Le Roi, de l'autorité duquel *Raoul* dispose au gré de son imagination, casse l'Arrêt du Parlement, permet à *Raoul* de faire imprimer ses *Œuvres Oratoires & ses Poësies*; & , pour avoir par lui réparation de ce qu'il se prétend par ledit jugement injurié & scandalisé, le Roi ordonne que *Gilles le Maître* (depuis Premier Président) qui avoit présidé lorsque cet Arrêt du Parlement avoit été rendu, sera ajourné devant lui à certain jour, auquel *Spifame* donnera ses conclusions, & *le Maître* ses défenses au contraire. Le Roi, dans d'autres Arrêts, le comble de faveurs

& de louanges ; il le prend sous sa protection & sa sauve-garde ; il l'adopte pour son fils par *arrogation civile*. Les Juges du Châtelet & ceux du Parlement, sont, par Lettres-Patentes, punis rigoureusement pour les jugemens iniques rendus par eux contre *Spifame* ; il est ordonné que les Lieutenans Criminel & Particulier seront arrêtés prisonniers, que le Lieutenant Civil sera ajourné à comparoître personnellement, pour leur être fait leur Procès criminel & extraordinaire. Les Présidens & les Conseillers du Parlement ne sont pas mieux traités. Par d'autres Arrêts, la mémoire de son frère aîné *Gaillard Spifame* est flétrie ; il y est condamné comme un Concussionnaire, qui, par des rapines soutenues des falsifications les plus criminelles, a fait périr M. de *Lautrec*, & perdre à la France le Royaume de Naples. Le discrédit dans lequel il étoit tombé au Palais, & sa jalousie contre ses confrères qu'il croyoit surpasser par ses talens & par sa science, allumèrent sa bile contre les Avocats. Il y a dans son Recueil

un

un Arrêt fort long qui contient un Règlement, où le nouveau Législateur s'éleve contre leur luxe & contre celui de leurs femmes, &, par occasion, il fait le même reproche aux Médecins & à leurs femmes. L'Arrêt porte enfin que, dans le cas où les Avocats ne voudroient pas se soumettre aux Réglemens qui y sont contenus, le Roi abolit *l'état d'Avocat comme superflu & non nécessaire, mais dommageable & pernicieux à sa République & Justice, de même que les Médecins furent autrefois chassés de Rome au grand heur & félicité de cette Ville, d'autant que ses habitans ne jouirent jamais d'une meilleure santé que depuis l'expulsion des Médecins.*

La Notice que, dans son *Discours Préliminaire*, M. *Auffray* nous donne de la collection de *Raoul Spifame*, est plus ample que celle de M. *Secousse*. Nous y apprenons que les 309 *Arrêts*, qui ne sont que des projets, sont présentés par l'auteur comme rendus en 1556 par le Roi *Très-Christien Henri II, en sa Justice Royale*,
 ANN. 1775. Tome IV. F.

*Impériale & Pontificale ou Exécuto-
riale des Saints Decrets Conciliaires &
Apostoliques, par lui en personne, en
son Consistoire privé, sa Souveraineté
très-Excellente Temporelle & Spirituelle.*

Il donne ensuite la description du *Scel
Dictatoire de la Très-Chrétienne Majesté
Impériale & Pontificale, très-souveraine
en chacune d'icelles Autorités & Préemi-
nences*. Ce qu'il y a de plaisant, c'est
que, dans le 19^e Arrêt, il se fait don-
ner par le Roi la dignité nouvelle de
*Dictateur & Garde du Sceau Dictatoire
& Impérial*. Il avoit fort à cœur d'é-
tablir le Roi *Super-Intendant* de l'E-
glise Gallicane ; il y revient souvent
dans son ouvrage, & suppose même
la chose comme déjà faite.

Du cahos informe de *Raoul Spifame*
s'échappent souvent des traits de lu-
mière. M. *Secousse* l'avoue lui-même,
& M. *Auffray* le prouve évidemment
par le choix qu'il a fait des vues uti-
les de cet auteur. Il n'a recueilli, dans
le Volume que je vous annonce,
qu'un certain nombre de ses *Arrêts* ou
projets, à la suite desquels il ajoute

des *Observations* judicieuses. Il y démontre la solidité des Loix que *Spifame* demandoit, par la comparaison de celles qui sont émanées depuis de la législation Française, & de celles des autres Pays de l'Europe. Tous ces *Arrêts* sont intéressans, & je suis fâché, Monsieur, de ne pouvoir vous en donner qu'une idée succincte. Je me borne à rapporter les *Observations* relatives à deux *Arrêts*, dont l'un a pour titre : *Nouvelle Police pour Paris*, & l'autre *Accroissement de Paris, Quais, &c.* Entre les différens moyens que ce Politique présente pour embellir Paris, il insiste fortement sur ce que l'on élève des bâtimens dans les lieux inhabités; ce qui donne lieu aux *Observations* suivantes : » En lisant ces » deux *Arrêts*, on verra que *Spifame* » avoit des idées saines & justes sur » les moyens d'embellir Paris, & qu'en » les suivant, on auroit pu, beaucoup » plutôt, mettre cette Ville dans l'état » de splendeur où nous la voyons. Il » y a plus : c'est qu'il nous indique » encore aujourd'hui des procédés

» pour vivifier bien des parties de
 » cette grande Cité , qui ne le font
 » pas assez. On a certainement pro-
 » fité des vues de notre Politique ,
 » comme le remarque M. Secouffe, dans
 » la formation de l'Isle du Palais , en
 » la réunissant à deux autres : envi-
 » ronnée de Quais qu'il demandoit ,
 » cette Isle nous présente le beau
 » terrain où nous voyons maintenant
 » la Place Dauphine , la Statue de
 » l'immortel Henri , & le beau Pont
 » auquel Henri III mit la première
 » pierre en 1578. Il demande encore
 » qu'il y ait des Egoûts , que les Rues
 » soient pavées & élargies , les Cul-
 » de-Sacs percés ; il ajoute : *ou il y*
 » *aura jardins le long desdites rues,*
 » *seront les places sur lesdites Rues nou-*
 » *velles baillées à rente , ou autrement*
 » *distribuées par diverses habitations , à*
 » *la charge d'y faire maisons , ou autres*
 » *bâtimens avec ouvriers de métier , pour*
 » *les faire tenir par pauvres gens , ad ce*
 » *que par ce moyen , tout le Pays qui ,*
 » *de présent est vuide , vague & inhabi-*
 » *té , soit rempli de gens de bien , secou-*

» rables l'un à l'autre, &c. ». Paris offre
 » encore beaucoup de ces lieux vui-
 » des, vagues, inhabités, & de ces rues
 » à jardins. La plupart des maisons
 » Religieuses entourées de longues &
 » hautes murailles, forment des dé-
 » serts & des rues peu sûres au mi-
 » lieu des endroits les plus fréquentés.
 » On pourroit citer une foule de ces
 » lieux isolés ; mais nous fixerons
 » seulement ceux que les longs murs
 » de l'Abbaye de Saint-Germain des
 » Prés présentent, dans presque toute
 » la longueur des rues de *Saint Benoît*
 » & du *Colombier*. Ce vuide est singu-
 » lièrement frappant, sur-tout, quand
 » on sort des Cours de cette Abbaye,
 » où l'industrie en liberté multiplie
 » les hommes, répand par-tout l'ac-
 » tivité, & fait qu'un *voisin peut être*
 » aisément secourable à son *voisin*. On
 » ne sauroit regarder comme une chose
 » bien difficile de rendre habitables
 » les deux parties des rues de *Saint-*
 » *Benoît* & du *Colombier*, & on le
 » pourroit faire, à la satisfaction du
 » Public & des propriétaires de ce beau

» terrain. En effet , le pourtour de
 » ces longs murs seroit beaucoup plus
 » utilement occupé , si , à leur place ,
 » on élevoit un édifice voûté , garni
 » de boutiques & d'entresols , au-
 » dessus desquels regneroient deux
 » vastes galeries , où l'on placeroit
 » la nombreuse Bibliothèque de cette
 » maison , & les précieux manuscrits
 » qui en dépendent. Ce riche dépôt ,
 » aussi cher aux gens de Lettres par
 » le libre accès qu'ils y ont tous les
 » jours matin & soir , que par le
 » nombre des secours qu'ils y trou-
 » vent , est trop renfermé dans l'es-
 » pace qu'il occupe : d'ailleurs , con-
 » truit en bois , il tient encore à des
 » bâtimens qui l'exposent journalle-
 » ment aux ravages des incendies :
 » malheur dont l'idée seule fait fré-
 » mir , en rappelant celui de la Bi-
 » bliothèque de *Saint Remi* de Reims.
 » Ce n'est qu'en isolant ces sortes d'é-
 » difices , qu'on peut les mettre à
 » l'abri d'accidens d'autant plus fu-
 » nestes , que les suites entraînent des
 » pertes irréparables. Une Compagnie

» qui se chargeroit de cette entreprise,
 » obtiendrait sûrement, des proprié-
 » taires de ce bel emplacement, des
 » conditions qui leur assureroient un
 » bénéfice d'autant plus certain, qu'elle
 » n'auroit rien à redouter des capri-
 » ces de la mode, des vicissitudes des
 » saisons, &c. On pourroit se flatter
 » aussi de trouver, de la part du Gou-
 » vernement, toute la protection qui
 » dépendroit de lui, pour l'établif-
 » sement des nouveaux habitans de
 » cette sorte de Colonie. Dans la
 » construction de cet édifice, nous
 » dirions, volontiers, de ce monu-
 » ment, car c'en seroit un, tout
 » le monde y trouveroit son compte;
 » les propriétaires disposeroient avan-
 » tageusement d'un fonds, dont la
 » totalité leur reviendroit dans la
 » suite, & jouiroient sur le champ
 » d'un magnifique emplacement pour
 » leur Bibliothèque : ils auroient de
 » plus, ainsi que les gens de Lettres,
 » la douce satisfaction de la voir à
 » l'abri de tout accident. Cette par-
 » tie de Paris y gagneroit sûreté &

» population , & ceux qui place-
 » roient leurs fonds sur cet objet , au-
 » roient la certitude de ne les point
 » voir fondre sous leurs yeux , ainsi
 » qu'il arrive , presque toujours , dans
 » des entreprises peu réfléchies. Nous
 » avons développé cette idée avec
 » une sorte de plaisir , sans cependant
 » lui donner toute l'étendue dont elle
 » seroit susceptible , & nous avoue-
 » rons que l'utilité & les avantages
 » qui résulteroient de son exécution ,
 » nous semblent mériter la plus grande
 » attention ». Ces idées me paroif-
 » sent , en effet ; de nature à obtenir ,
 non seulement le suffrage des gens de
 Lettres , mais celui de tous ceux qui
 aiment le bien public. Il est , parmi
 nous , des hommes qui , à de grandes
 richesses , joignent des lumières & du
 goût pour les sciences & les arts ; il se-
 roit à souhaiter qu'ils s'emparassent de
 ce projet ; ils y trouveroient , comme le
 dit fort bien M. *Auffray* , sûreté pour
 leurs fonds ; il pouvoit ajouter l'a-
 vantage de faire passer leurs noms à
 la postérité ; sans rien donner du leur ,

ils n'en seroient pas moins regardés comme *Bienfaiteurs*, & ce titre est toujours glorieux.

Il est bon d'observer, pour l'honneur de *Spifame*, qu'outre ses projets concernant la police & l'embellissement de la Capitale, on trouve dans son Livre le germe de plusieurs Loix & de plusieurs établissemens utiles. Par exemple, les différentes époques auxquelles l'année commençoit dans les différens Etats, & quelquefois dans le même, étoient une source d'embarras & de confusion. En France, lorsque, dans le Langudoc, l'année commençoit au premier de Janvier, dans les autres Provinces du Royaume elle commençoit au jour de Pâques. Un des *Arrêts* de *Spifame* porte que, dans la suite, l'année commencera dans toute la France au premier de Janvier; & cette sage disposition devint, peu de temps après, une Loi générale du Royaume, par l'Article 39^e de l'*Ordonnance* donnée à Paris au mois de Janvier 1563, & confirmée par celle qui fut don-

née le 9 Août 1564. Il n'est pas impossible que le Chancelier de l'Hôpital, à qui l'on est redevable de ces deux *Ordonnances*, n'eût puisé l'idée de cette Loi dans l'ouvrage de *Spifame*.

Cet auteur avoit senti les abus de nos Justices Seigneuriales, principalement dans les grandes Villes, & il a eu dessein d'y remédier par un de ses *Arrêts*; on a enchéri sur ses vûes, du moins par rapport à Paris, où *Louis XIV* a aboli toutes les Justices des Seigneurs.

Un autre *Arrêt* de *Spifame* ordonne qu'il sera fait une porte sur le Quai des Bernardins, & que, vers cet endroit, il sera construit un nouveau Pont: c'est dans cette position que, depuis, ont été bâtis le *Pont de la Tournelle* & la *Porte Saint-Bernard*. Ce Pont, projeté par *Spifame*, devoit conduire à l'Isle de Notre-Dame, qui, au commencement du dernier Siècle, étoit encore un terrain vague & inculte. Un *Arrêt* de *Spifame* ordonne que cette Isle sera environ-

née de Quais de pierre de taille, & qu'il y sera bâti un Pont de pierre du côté de la terrasse qui est au bout du Cloître de Notre Dame. Un Pont de bois fait aujourd'hui la communication de l'Isle au Cloître ; il y a long-temps qu'on parle d'en construire un de pierre.

Spifame fait valoir, dans un endroit de son Livre, les puissans motifs qui devoient engager à décorer du titre d'Archevêché l'Eglise Cathédrale de la première Ville du Royaume : cette prééminence lui a été accordée en 1622.

Spifame s'occupa même du soin d'enrichir la Bibliothèque du Roi, Trésor précieux où les gens de Lettres doivent trouver réunies les richesses Littéraires. Dans cette vûe, il dresse un *Arrêt*, par lequel le Roi ordonne que, pour l'accroissement des *bonnes Lettres*, ceux qui auront obtenu un Privilége pour l'impression d'un Livre, ne pourront le mettre en vente qu'après lui en avoir présenté un *Exemplaire en parchemin vélin*,

relié & couvert , comme il appartient lui être présenté , pour être mis en sa Bibliothèque & Librairie , &c. C'est ce qui a été exécuté en 1617 , par les Lettres de Louis XIII , qui exigea deux Exemplaires en blanc.

On pourroit tirer du Recueil de *Spifame* plusieurs autres établissemens ou réglemens utiles à l'Etat & à la Société , qu'il a , pour ainsi dire , annoncés dans son Ouvrage , & qui , en tout ou en partie , ont eu leur exécution dans la suite , soit par des ordres publics , soit par un usage qui s'est insensiblement établi. Il a donné des *Arrêts* pour ordonner qu'il sera créé un Parlement à Metz ; que le nombre des Fêtes sera diminué ; que les Prédicateurs seront approuvés par les Evêques ; que les Moines mendiens feront la moisson ; que toutes les quêtes seront défendues ; que tous les *Métiers puants* seront mis hors de Paris , &c , &c , &c.

On trouve , à la fin du Volume publié par M. *Auffray* , la Table générale & raisonnée de tout l'Ouvrage

de *Spifame*. Elle présente des Articles intéressans , & l'on est quelquefois fâché que l'Editeur n'ait pas rapporté les *Arrêts* qu'il a cru devoir exclure de sa collection. Telle qu'elle est, elle mérite d'être consultée , & le sera sans doute par les personnes en place , & par toutes celles qui aiment & cultivent le grand art de conduire les hommes. Dans un temps où tous les Gouvernemens de l'Europe semblent à l'envi s'occuper des moyens de rendre leurs peuples heureux , un Ecrit de ce genre , qui peut les aider à remplir leurs vûes , ne sçauroit être que bien accueilli , & nous devons de la reconnoissance à M. *Auffray* de nous l'avoir fait connoître presque dans sa totalité. Je pense , comme lui , que *Raoul Spifame* fut , pour son siècle , ce que l'Abbé de *Saint-Pierre* a été pour le nôtre , & que , malgré les disparates de ces deux Politiques , les hommes d'Etat , qui négligeroient de les consulter , ne connoitroient pas leurs véritables intérêts. M. *Auffray* nous a rendu , par rapport à *Spifame* , le

même service que nous avons reçu du rédacteur judicieux qui nous a donné *les Rêves d'un homme de bien qui peuvent être réalisés, ou les vûes utiles & praticables de l'Abbé de Saint-Pierre* *, dont je vous parlois en dernier lieu. Nous avons bien d'autres Ouvrages anciens qui mériteroient de reparoître ainsi, d'après l'examen d'Ecrivains intelligens. Cette sorte de travail que nous dédaignons, relativement à la haute idée que nous avons de nos lumières, prouveroit que nos pères ne nous sont pas inférieurs, & qu'en bien des occasions ils pourroient être nos maîtres, singulièrement dans la science du Gouvernement où nous nous croyons des Aigles.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

RAPPORT, fait par ordre de l'Académie des Sciences, sur les effets des Va-

* Un Volume in-12 à Paris chez la veuve Duchesne Libraire rue Saint-Jacques.

peurs Méphitiques dans le corps de l'Homme, principalement sur la Vapeur du Charbon ; avec un précis des moyens les plus efficaces pour rappeler à la vie ceux qui ont été suffoqués. Troisième Edition, à laquelle on a ajouté, 1^o un Extrait de ce que l'on a écrit de plus important sur la cause de la mort des Noyés & sur les moyens de les rappeler à la vie ; 2^o des Remarques sur la méthode la plus avantageuse d'appeler à la vie quelques enfans qui paroissent morts en naissant. Par M. Portal Médecin Consultant de MONSIEUR, Professeur de Médecine au Collège Royal de France, de l'Académie des Sciences de Paris, de l'Institut de Bologne, de la Société Médicale d'Edimbourg, de la Société des Sciences de Harlem, & de celle de Montpellier. Brochure in-12 d'environ 100 pages ; à Paris de l'Imprimerie de Vincent rue des Mathurins, Hôtel de Clugny. Comme tous les objets indiqués par ce titre sont également intéressans pour l'Humanité, on ne peut que sçavoir gré à M. Portal de les avoir réunis dans une même Brochure. Que de personnes

suffoquées par le charbon ou par d'autres vapeurs, que de noyés, que d'enfans nouveau-nés, ont péri faute de secours ! Combien de citoyens de ces trois classes qu'on a crus morts & qu'on a enterré vivans, quoiqu'il eût été facile de leur rendre la vie & la santé, si l'on eût connu le traitement & les remèdes nécessaires en pareil cas. Ceux que *M. Portal* propose dans ces Mémoires qu'il remet sous les yeux du Public, ont été employés avec des succès si soutenus qu'ils ont été adoptés dans toutes les Villes où ils sont connus ; c'est ce qu'on a pu voir dans les Gazettes & dans les Journaux qui se sont empressés d'en publier les heureux effets. Il est inutile que j'entre ici dans aucun détail à cet égard. Il suffit de lire cet ouvrage pour se convaincre de son utilité. J'observai seulement que nous sommes redevables de cette troisième Edition à M. le Contrôleur Général, dont les lumières & le patriotisme s'étendent sur tout ce qui peut contribuer au bien public. C'est lui qui a chargé *M. Portal* de faire

réimprimer ses Mémoires, pour en envoyer des exemplaires à tous les Intendans des Provinces, qui les distribueront gratis dans les villes & dans les campagnes de leurs départemens. Comme il n'est point de méthode, quelque bonne qu'elle soit d'ailleurs, qu'on ne puisse perfectionner, M. *Portal* prie Mrs les Intendans & les gens de l'Art, de lui faire parvenir, par la voie de M. le Contrôleur Général, les observations diverses qu'on pourra faire au sujet des traitemens proposés dans cet ouvrage; il se fera un devoir de mettre à profit celles dont l'expérience aura confirmé la justesse & la solidité.

La Sultane: c'est le titre d'une superbe Estampe de 16 pouces de haut sur 13 de large, gravée par M. *Beauvarlet* d'après le Tableau de *Carle Vanloo*, & faisant le pendant d'une autre que M. *Beauvarlet* a donnée au Public sous le titre de *la Confidance*; elles se trouvent l'une & l'autre chez l'Auteur rue du petit Bourbon près de la Foire Saint-

Germain. Dans celle que je vous annonce aujourd'hui , Monsieur , on voit une jeune femme couchée sur des carreaux , à laquelle une Esclave Maure présente du café ; ces deux figures sont drapées dans le costume Asiatique. Ce que le burin a de plus doux , de plus suave , se trouve réuni dans cette Gravûre ; la tête de la jeune femme sur-tout est d'une fraîcheur étonnante ; en général , cette Estampe est d'un effet agréable , & ne peut qu'ajouter à la grande réputation que M. *Beauvarlet* s'est acquise. Le prix de *la Sultane* est de 12 livres.

Portrait de Madame la COMTESSE D'ARTOIS. Médaillon de 13 pouces de haut sur 10 de large , gravé par M. Brookshaw. A Paris , chez Haines , rue de Tournon. Vous pouvez vous attendre , Monsieur , à retrouver dans cette gravûre la froideur & la monotonie d'une manière noire. Quant à la ressemblance , il y en a si peu , que ce sera le portrait de *Madame la COMTESSE D'ARTOIS* ou de qui l'on voudra ; je ne jurerois pas que ce

n'ait été d'abord celui de quelque Princesse d'Angleterre ou d'Allemagne, auquel on aura changé le nom, les armes, & ajouté quelques fleurs de lys sur le manteau. Le Tableau qui a servi à la gravure de ce Portrait est un de ces enfans malheureux que le père n'ose reconnoître, & qui ne sont avoués de personne; mais, ce qu'il est très important de sçavoir, c'est le nom de l'Ouvrier qui a gravé celui de la Princesse & le sien au bas de l'Estampe; ainsi, quand ce Portrait seroit ressemblant, le nom du Peintre doit peu vous intéresser sans doute; mais il est bon que vous sachiez que c'est du *Buffe* qui en a gravé la Lettre.

L'Aventure Fréquente & le Temps Perdu, deux Estampes faisant pendant, d'environ 14 pouces de haut sur 11 de large, gravées l'une & l'autre par M. Halbou; la première d'après M. Scheneau, & la seconde d'après M. Wille le fils. A Paris, chez l'auteur, rue du Fouarre. Je m'étendrai peu sur ces deux Sujets, qui ne sont pas mieux exécutés qu'il n'ont été

composés. Le premier représente une jeune fille, dont l'attitude & les ajustemens expriment le désordre ; elle paroît s'abandonner à la douleur. Derrière elle, on apperçoit un gros lourdaud d'Ecolier, le doigt sur la bouche, mais dont la figure ne paroît pas assez intéressante pour avoir occasionné tant de regrets. On voit, dans le second, une de ces femmes, moins dangereuses encore que méprisables, qui prodigue vainement ses caresses à un séxagénaire. Je vous fais grace, Monsieur, des allusions grossières dont on a voulu enrichir ces Estampes. Lorsque *Baudouin, Fragonnard* & quelques autres Artistes de génie égayent leurs crayons sur des sujets plaisans, l'imagination sourit, & la pudeur sans allarmes applaudit au voile que les graces répandent sur le Tableau ; ici rien ne fait pardonner le genre.

La Défense de la Religion, de la Morale, de la Vertu, de la Politique & de la Société, dans la réfutation des Ouvrages qui ont pour titre : l'un,

SYSTEME SOCIAL OU PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE ET DE LA POLITIQUE ; AVEC UN EXAMEN DE L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT SUR LES MOEURS ; l'autre, LA POLITIQUE NATURELLE OR DISCOURS SUR LES VRAIS PRINCIPES DU GOUVERNEMENT. Par le R. P. CH. L. Richard, Professeur en Théologie, de l'Ordre & du Noviciat Général des FF. Prêcheurs ; un Volume in-8°. de 400 pages ; prix 4 liv. 20 sols relié. A Paris, chez Moutard, Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue du Hurepoix. Plus les écrits contre la Religion se multiplient parmi nous, Monsieur, & plus les Chrétiens, éclairés des lumières de l'Evangile, de la Raison, de la saine Philosophie, redoublent de courage pour combattre les esprits prétendus forts. Le P. Richard est un des plus zélés, des plus intrépides & des plus redoutables défenseurs de la croyance de nos pères. Nous avons déjà de lui quelques Livres, dans lesquels il réfute, avec

succès, les erreurs ou plutôt les absurdités des Incrédules. Dans la nouvelle production que je vous annonce, il attaque & détruit deux ouvrages impies, également dangereux, & par le fond même des choses qu'ils renferment, & par la manière séduisante dont elles sont présentées. Le premier, qui est divisé en trois Parties, & qu'on dit imprimé à Londres en 1773, a pour titre : *Système Social, &c.* Le second, partagé en deux Tomes, & imprimé, dit-on aussi, à Londres, la même année que le premier, est intitulé : *La Politique Naturelle, &c ; par un ancien Magistrat*, soi disant. Comme ces deux ouvrages n'ont qu'un même objet & un même but, le P. Richard n'a pas cru devoir les séparer dans sa réfutation, qui vous paroîtra solide, lumineuse, convainquante pour tout homme qui cherche de bonne foi la vérité, & dont les yeux ne sont point couverts du funeste bandeau des préjugés, des passions, de l'ignorance, ou du faux sçavoir de nos Docteurs modernes.

Lupiologie ou Traité des Tumeurs connues sous le nom de Loupes ; avec des détails sur les effets & la manière d'agir des Caustiques ; des recherches sur le Ganglion , le Goître , les Tumeurs enkistées des paupières , la Ranule , l'Hydropisie de la moëlle épinière ; & des réflexions sur les moyens de perfectionner l'art de guérir : un Volume in-12 de plus de 500 pages ; par M. Girard , Docteur en Médecine , Correspondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier , Conseiller - Médecin Ordinaire du Roi , Intendant des Eaux Minérales de Bagnols & de Saint - Laurent.

Platon souhaitoit que chaque Médecin s'attachât particulièrement à un genre de maladie ; ce seroit , en effet , le moyen d'avoir un corps complet de doctrine sur chaque partie de l'art de guérir. Cette heureuse idée de Platon, M. Girard vient de l'exécuter par rapport aux Loupes. Il a divisé son Livre en trois Parties ; la première présente la théorie des Loupes , la nature & les caractères essentiels de ces tumeurs , leurs différences , leur siège , le mécanisme de leur formation , leurs causes ,

leurs phénomènes, les accidens qu'elles peuvent produire, & le jugement qu'on en doit porter. L'auteur, dans la seconde Partie, considère tout ce qui a rapport au traitement varié des Loupes, les diverses voies qu'on a tentées pour les détruire, l'essence, les effets, la manière d'agir des substances corrosives, le choix qu'il convient d'en faire, &c. La troisième Partie a pour objet quelques tumeurs particulières, dont les unes doivent être rangées parmi les Loupes; les autres forment une classe à part, quoiqu'elles aient des traits d'analogie avec les précédentes.

Je suis, &c.

A Paris ce 12 Octobre 1775.

Faute à corriger dans le N^o précédent.

Page 21 ligne 25 dans l'Epigramme du grand Rousseau contre l'Eloge de Catinat par M. de La Harpe,

Que les cueillir de si chétif aloi.

Lisez

Que los cueillir de si chétif aloi.

Los est un vieux mot de notre Langue, formé du mot Latin *Laus*, qui veut dire *louange, gloire.*

Faute à corriger dans le présent N^o.

Page 81 ligne 1, la mort est derrière, lisez *la honte est derrière.*

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

*Conseils à un Jeune Poëte. Pièce de Vers
qui a remporté le Prix de l'Académie
Françoise en 1775. Par M. de la
Harpe. Brochure in-8° de 16 pages.
A Paris chez Demonville Imprimeur-
Libraire de l'Académie Françoise rue
Saint-Séverin.*

JE n'ai pas été content, Monsieur,
de l'Eloge de Catinat par M. de la
Harpe, quoique couronné à l'Acadé-
mie Françoise, & je me flatte de vous
avoir prouvé que je ne devois pas l'être.
Mais, si la Prose de ce grand Ecri-
vain me paroît lourde, incorrecte,
ANN. 1775. Tome V. G

contournée, sa Poësie, en revanche, couronnée à la même Académie, me surprend, m'enchanté, m'enlève. Depuis long-temps je n'ai rien lû de si merveilleux que les *Conseils à un Jeune Poëte*. Les beautés y sont semées avec une telle profusion, qu'il faut, pour ainsi dire, s'arrêter & méditer sur chaque mot. Je me sens attiré à prendre ce parti dans l'examen de cette pièce, qui mérite que je la rapporte toute entière, comme une des plus belles productions du 18^e siècle. C'est ce que l'Académie en a pensé, & c'est ce que vous en penserez vous-même, quand l'analyse la plus scrupuleuse vous l'aura fait connoître. Parcourons ensemble, Monsieur, ce trésor inépuisable d'idées, de poësie & de sentiment. Je ferai tous mes efforts pour vous faire sentir le génie qui éclate dans chaque vers.

Oui, la Gloire t'appelle, & ce n'est pas en vain.

Ne reconnoissez-vous point, à ce début, une inspiration vraiment poëtique ?

Oui, sur ton front naissant, marqué d'un sceau divin.

Un front naissant n'est-il pas heureusement trouvé ? *Marqué d'un sceau divin* ne finit-il pas admirablement ce Vers ?

Le Ciel *mit un rameau* de ce laurier fertile
 Qui reverdit encore au tombeau de *Virgile*.

mit un rameau me paroît charmant ; cela peut paroître plat au premier coup-d'œil ; mais, en y faisant réflexion, on trouve, dans *mit un rameau*, une grace inexprimable. *Qui reverdit au tombeau* est d'une construction gênée & peu Françoisë ; mais cette petite faute cache sûrement une beauté dont je vous ferai part quand j'en aurai fait la découverte.

Viens, Apollon *t'appelle* au Parnasse François.

Quelle facilité dans ce Vers ! Quelle richesse & sur-tout quelle variété d'expressions ! *La Gloire t'appelle*, *Apollon t'appelle*.

Mais de nombreux écueils en défendent l'accès :

L'auteur de cette Pièce les a tous franchis. Reste à sçavoir si l'on peut

dire qu'un Mont (car le Parnasse en est un) a des écueils. Oui sans doute, on le peut dire, puisque M. de la Harpe le dit.

Les rangs y sont serrés, il faut fendre la presse.

Vers d'une harmonie d'autant plus imitative qu'il est très-dur. Il ne faut s'attacher, dans ces sortes de vers pittoresques, qu'à la force de l'idée. C'est parmi les écueils que les rangs sont serrés : c'est encore parmi les écueils qu'il faut fendre la presse !

Un peuple de rivaux & t'assiége & te presse.

Et te presse & t'assiége vous auroit peut-être paru tout aussi bon ; mais la richesse de la rime a déterminé l'auteur. *Fendre la presse, t'assiége & te presse* : en effet, quelle opulence de rime !

Tu fçais, lorsqu'autrefois le Héros des Troyens
Alloit chercher son père aux champs Elysiens.

Comme on pourroit se tromper à ce dernier vers, & croire qu'il est dans le genre niais, il est important qu'on sache qu'il a été décidé du genre simple.

Quels monstres effrayans, réels ou fantastiques ,
Du Ténare à ses yeux occupoient les portiques.

Quels monstres effrayans suffisoit ; mais il falloit rimer à *portiques* : & de-là réels ou fantastiques ; c'est comme si le Poète disoit au Lecteur : choisissez *fantastiques ou réels, réels ou fantastiques* ; pourvu que j'aye ma rime, le reste m'est indifférent. *Les portiques du Ténare* : jolie expression ! C'est dommage qu'elle ne soit pas juste ; car le *Ténare* est lui-même le *portique* des Enfers de la Mythologie. C'étoit un Promontoire de Laconie au sommet duquel on voyoit un gouffre immense qui servoit d'entrée ou de *portique* aux Enfers.

Rappelle ce Tableau, le Poète en ses vers

A peint notre Parnasse en peignant les Enfers ;

Il faudroit *rappelle-toi ce tableau* ; mais *rappelle ce tableau* est certainement plus court ; & *toi*, de plus, l'hémistiche n'y étoit pas ; ce qui a déterminé l'auteur à le supprimer. *Appelle, appelle, rappelle !*

Malgré tant d'ennemis placés à la barrière ;

Tu franchiras le seuil sans assoupir Cerbère.

Le seuil, la barrière, les portiques : l'auteur n'oublie rien, comme vous voyez. D'ailleurs, la comparaison de *Cerbère* est d'une nouveauté qui frappe. *Le seuil sans assoupir Cerbère* : comme tout cela est doux à prononcer ! *Sans assou!* O Racine, ton secret est retrouvé !

Mais, suis dès-lors en paix la route du Talent.

Dès-lors en paix : expressions très-animées. *La route du Talent*, métaphore heureuse !

Tranquille Citoyen d'un *Etat turbulent*.

D'un Etat turb. . . . Rien de plus coulant ! Pardon, Monsieur ; je relève tout, parce que tout est beau.

Sauve-toi des travers que ce siècle accumule.

Ce siècle accu. . . . toujours de l'harmonie !

Fuis des divers partis la guerre ridicule,

Autre vers d'une dureté bien louable !

Ris tout bas, si tu veux, des querelles du temps.

Pourquoi pas tout haut ? D'ailleurs, guerre ridicule, ris, forment une cacophonie intéressante, &, quand l'au-

teur déchire l'oreille, il a toujours ses raisons.

Mais n'inscris point ton nom parmi les combattans.

Vous direz peut-être qu'il falloit pour la justesse, *parmi ceux des combattans*: critique minucieuse.

Vois, sans nul intérêt, *si tu sçais être sage*,
Tout ce peuple Ecrivain, vrai fléau de notre
 âge,

Qui, du premier des Arts *faisant un plat métier*,

Pense acheter un nom en vendant du papier.

Respirons, Monsieur. *Vois sans nul intérêt, si tu sçais être sage*: quel sens profond renferme ce dernier hémistiche, & que dites-vous de ce *peuple écrivain*? *Peuple auteur* auroit été hardi; mais *Peuple écrivain* l'est bien davantage.

Qui du premier des Arts *faisant un plat métier*:

On ne s'avisera pas, je crois, de faire ce reproche à *la tête pensante*, à l'esprit créateur & vaste qui a conçu le plan de cette admirable Epître.

152 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Pense acheter un nom en vendant du papier : anthithèse faillante ! Image noble , Vers délicieux !

*Des lourds Compilateurs la tourbe famélique ,
Et des bâtards d'Young l'essaim mélancolique.-*

*Une tourbe famélique , un essaim de
Bâtards : quelle foule d'idées gra-
cieuses !*

*Ces Drames qui font peur & ne font pas pleurer.
Ces drames qui font & ne font pas :
tournure profaïque , mais belle ! Qui
font peur & ne font pas pleurer : con-
traсте ingénieux & piquant.*

*Ces Apôtres du goût peu faits pour l'inspirer ,
Peu faits pour , rien de plus Poétique !
L'inspirer n'est pas le mot propre ;
mais qu'est-ce que cela fait ?*

*Docteurs sans mission , & , du haut de leurs
Chaires ,*

*Préchant un siècle ingrat qui n'en profite guères.
Et du haut de leurs Chaires : image ma-
jestueuse ! Cet hémistiche est dans le
le goût d'Homère. Un siècle ingrat est
très-bien ; mais le moyen de tenir à
qui n'en profite guères !*

Et ces codes rimés, où de jeunes Profès,
 Enseignant l'art des vers qu'ils n'apprendront
 jamais,

Attaquent tous les jours, d'une ardeur non
 commune,

Vingt réputations, sans pouvoir s'en faire une.

De jeunes Profès: expression pétillante
 d'esprit, quoique sans justesse; car,
 quand on est *Profès* on n'est pas *jeune*,
 &, quand on est *jeune*, on n'est pas
Profès. *Enseignant l'art des Vers qu'ils
 n'apprendront jamais*: trait de modestie
 de M. de la Harpe; c'est sûrement
 de lui qu'il veut parler. *D'une ardeur
 non commune*: quelle facilité de dire
 des choses inutiles! *Sans pouvoir s'en:*
 quelle harmonie!

Recueils de toute espèce, anecdotes, bons mots,
 Esprits des grands Auteurs rédigés par des fots.

On voit bien que M. de la Harpe a
 peur pour son esprit:; car enfin il n'y
 a que des fots qui puissent le rédiger:
 le moyen d'atteindre à sa hauteur!

Ces Almanachs du Pinde où la Presse indignée
 Entassé en gémissant tous les Vers de l'année.

Que dites vous de la Presse qui gémit

154 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

d'indignation ? L'auteur en veut à l'*Almanach des Muses*. Rien n'est plus malin que ce petit passage. Aussi, pourquoi l'Éditeur de cet *Almanach* a-t-il assez peu d'intelligence & de goût pour ne pas former, chaque année, sa collection toute entière, des vers sublimes ou touchans de M. de la Harpe ? Que ce Recueil seroit intéressant & précieux !

Enfin ce *long amas* d'ouvrages renommés,

D'écrits à grande marge avec *pompe imprimés*,

Qui, portés par la Gloire au-delà du Tropique,
Vont charmer tous les ans les Colons d'Amérique.

L'auteur s'élève, avec une fureur bien utile, contre les Brochures qui n'ont pas de petites marges, & qui ne sont pas mal imprimées. D'ailleurs, il traite de fots tous ces pauvres Colons d'Amérique, &, d'un trait de plume, il ridiculise une des Parties du Monde.

Je me tairai, dis-tu : mais, pour fuir le danger,

Me faut-il donc à tous demeurer étranger ?

En aimant mes rivaux, éviter mes confrères,

Et renfermé loin d'eux mes travaux solitaires.

Je me tairai, dis-tu : beau mouvement de style ! J'ai vu des personnes qui auroient mieux aimé *tu te tairas, dis-tu*. Pour moi, j'aime beaucoup mieux *je me tairai, dis-tu* ; d'autant que, dans *tu te tairas, dis-tu*, il se trouve *tu te tu*. *Me faut-il donc à tous demeurer étranger* : ce sont là de ces Vers, par exemple, qu'il faut lire & relire avant d'en appercevoir toutes les finesses ; *demeurer étranger est divin. En aimant mes rivaux, éviter mes confrères* : ce mot de *confrères* a quelque chose d'attendrissant qui fait plaisir. *Et renfermer loin d'eux mes travaux solitaires* : un autre auroit mis & *renfermer loin d'eux mes travaux* ; mais, quoique *solitaires* soit une cheville, sur-tout après *renfermer loin d'eux*, l'Académie a trouvé que c'étoit une épithète de *génie*, & tous les *confrères* rimeurs doivent en passer par-là.

*Par le commerce actif des Arts & des Esprits,
La raison croît, s'étend, les talens sont nourris ;
Le goût est épuré, la vérité circule.*

Quels Vers ! Chaque mot est une pensée, & vous remarquerez, Monsieur,

que les *R* y sont accumulées pour les délices de l'oreille.

Les préjugés aussi, l'erreur, le ridicule ,
La cabale inquiète & les faux jugemens ,
Les lâches passions , les vains ressentimens :
Tel est des liaisons l'ascendant ordinaire.

Il y a dans ces Vers, Monsieur, une obscurité imposante que vous ferez sûrement curieux de pénétrer. *Les préjugés aussi, l'erreur, le ridicule ; remarquez , s'il vous plaît , combien de choses sous-entendues : les préjugés aussi, l'erreur aussi, le ridicule aussi. La cabale inquiète & les faux jugemens : façon de parler familière , mais qui devient neuve , puisqu'elle est employée par M. de la Harpe. Les lâches passions , les vains ressentimens : on sçait trop combien l'auteur en est loin. Tel est des liaisons l'ascendant ordinaire. La cabale inquiète , les faux jugemens , les lâches passions , les vains ressentimens ; car chaque substantif est flanqué de son épithète : tout cela est l'ascendant des liaisons !*

Par elles la Jeunesse ou s'égaré ou s'éclaire.

Je ne vois pas trop quelles lumières

peut puiser la *Jeunesse* dans la foule des vices dont on vient de faire l'énumération : c'est ma faute sans contredit.

Choisis donc : souviens-toi que ce choix important

Fait le fort de la vie & celui du Talent.

Choisis donc : autre mouvement dans le style. Ce choix important fait le fort de la vie & celui du talent. Important & talent rimes pauvres , pour contraster avec la richesse de presse & presse. Le talent de M. de la Harpe n'a plus besoin de choisir ; son fort est fait : il a eu, d'année en année, huit Médailles d'or, chacune du poids de cinq cens livres, & ce sont huit garants d'immortalité.

Interroge ton ame, & crois la Renommée.

Tous ceux de qui la voix par les Muses formée
Sçait, d'après leurs leçons, donner à tout moment

Un plaisir à l'oreille, à l'ame un sentiment;

Qui chantent la Nature, & qu'elle-même inspire ;

Ceux qui des vérités ont étendu l'empire,

158 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Qui portent dans nos cœurs si doucement
émus,

Le charme des beaux Arts & celui des Vertus;
Ceux qui défendant l'homme & ses droits
qu'on outrage,

Des traits de l'Eloquence ont armé leur cou-
rage :

Ce sont là tes amis, si tu *sçais* les chercher.

Sous leurs sévères yeux hâte-toi de marcher.

Que leur maturité guide ta jeune audace ;

Qui les aime & les suit peut monter à leur
place.

Cette tirade , Monsieur , ne vous
paroît-elle pas sublime ?

Interroge ton amè , & crois la Renommée.

Saisissez-vous le rapport & la liaison
intime de ces deux idées ? Quelques
Censeurs pitoyables trouveront peut-
être qu'on peut croire la Renommée
sans interroger son amè , ou inter-
roger son amè sans croire la Renommée ;
mais ce sont-là de ces difficultés pué-
riles qui ne doivent point arrêter l'es-
for du génie dans la route du talent.
Tous ceux de qui la voix *sçait* donner à
tout moment un plaisir à l'oreille , à

L'ame un sentiment : je serois tenté de demander à M. de la Harpe où font tous ces gens-là , à moins que ce ne soit Mrs Marmontel, Suart, Arnault, &c, qui diront à leur tour de M. de la Harpe ce qu'il veut bien penser d'eux.

Qui chante la Nature & qu'elle-même inspire.

Ce Vers donne la clef des autres. Il désigne, à ne pas s'y méprendre, l'auteur si admirable du Poëme des *Saisons*.

Ceux qui des Vérités ont étendu l'Empire.

Ceci regarde ce Bel-Esprit Géomètre qui porte dans le cœur de M. de la Harpe si doucement ému, le charme des beaux Arts & celui des Vertus.

Ceux qui défendant l'homme & ses droits
qu'on outrage

Des traits de l'éloquence ont armé leur courage.

J'ai beau parcourir tous les Fauteuils Académiques, je ne trouve point à qui appliquer ces deux beaux Vers.
Tous ceux de qui, ceux qui...qui

160 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

chantent , qui portent , ceux qui défendant , ce sont là tes amis si tu sçais les chercher.

Sous leurs sévères yeux hâte-toi de marcher

Essayez , Monsieur , de prononcer ce Vers ; il est si bien fait que je vous défie d'en venir à bout.

Que leur maturité guide ta jeune audace.

Une maturité qui guide une jeune audace !

Qui les aime & les suit , peut monter à leur place.

Et voilà , Monsieur , la noble ambition de M. de la Harpe. Il ne les aime guères , mais il les suit ; & cela pourquoi ? Ce n'est pas pour profiter de leurs leçons auxquelles il se croit bien supérieur , mais pour monter à leur place dont il a grande envie.

Mais , dis-tu , que de temps , que d'étude & de soin

Pour plaire à des Esprits dont je me sens si loin !

Que cette récompense est pénible & lointaine.

N'allez pas croire, Monsieur, que c'est M. de la Harpe qui parle : c'est ce jeune homme à qui ce grand Ecrivain veut bien donner des *Conseils*, quoiqu'il ait mis sur son front naissant un rameau du laurier de Virgile. C'est ce jeune Profès, à qui M. de la Harpe dit toujours *dis-tu ?* On reconnoît, au ton humble de l'élève, les avis & les instructions du Maître. *Mais, dis-tu ; que de temps, que d'étude : tu, temps, tu :* quelle vivacité de style ! *Pour plaire à des Esprits dont je me sens si loin :* c'est toujours le jeune homme qui dit ces belles choses là. *Que cette récompense est pénible & lointaine :* cela signifie : *qu'il en couteroit de temps & de peine pour atteindre à cette récompense !* Voilà ce que j'ai deviné après bien des efforts. *Récompense pénible, récompense lointaine ! Lointaine ; sur-tout, est à merveille, d'autant que, dans le premier Vers, nous avons déjà vu dont je me sens si loin ; ce qui seroit difette dans un autre, est abondance chez M. de la Harpe.*

Je t'entends : la jeunesse, & confiante & vaine,
 A ses premiers essais sourit avec plaisir ;
 Et cet âge toujours est pressé de jouir.

162 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Je l'entends : transition brusque , à la manière de *Bossuet*. *M. de la Harpe* a renoncé aux *dis-tu* ; il croit à présent *entendre* son jeune disciple qui ressemble un peu à *Virgile* , & qui cependant est *si loin* des grands *Esprits* de notre siècle !

A ses premiers essais sourit avec plaisir.

N'ayez pas peur que *M. de la Harpe* ait mis *sourit avec chagrin* ; il a une justesse d'expression qui étonne. Il *sourit* , mais ce n'est rien que cela ; *il sourit avec plaisir. Et cet âge toujours est pressé de jouir. Pressé de jouir !* Tour-nure tout à fait Poétique ! Je suis dans le ravissement à mesure que j'avance dans la lecture de cette Pièce.

*Tout sert à l'égarer , l'orgueil & la paresse.
Et d'un ami flatteur l'indulgence traîtresse.*

'Ami flatteur , indulgence traîtresse , toujours l'épithète fidèlement clouée au substantif.

On croit avoir *tout fait* : ainsi plus d'un talent
Jette de vains éclairs , & s'éteint en naissant.

On croit avoir tout fait : tour élégant

& rapide. Jusqu'ici vous avez cru peut être qu'on disoit *jetter des lueurs, des étincelles* ; point du tout , ce sont des *éclairs* qu'on jette. *Talent & naissant* , rimes défectueuses , mais plus que suffisantes quand c'est M. de la Harpe qui veut bien s'en contenter ; il a une magie qui fait tout pardonner.

Ah ! pour en ranimer les foibles étincelles,
Pour changer ces lueurs en clartés immortelles :

Des *éclairs* , des *étincelles* , des *lueurs*
& des *clartés* : voilà ce qu'on peut
appeller un style brillant.

Que faut-il ? Des amis sages & rigoureux :

Ce que faut-il , Monsieur , en dit plus
qu'il ne paroît en dire. Pour ranimer
les *étincelles* d'un talent qui jette des
éclairs , & pour changer des *lueurs*
en *clartés* , que faut-il ? Des amis sa-
ges & rigoureux.

Ton génie excité s'aggrandira près d'eux.

Un génie excité qui s'aggrandit ! C'est
encore le cas de se récrier,

Ils ne laisseront pas obscurcir sa lumière.

Voici une *lumière* qui tombe des nues, pour venir se joindre aux *éclairs*, aux *étincelles*, aux *lueurs* & aux *clarités* dont nous venons d'être éblouis.

Et leurs vastes regards étendront sa carrière.

Vastes regards : expression créée. Personne, avant ce vers, n'auroit osé la risquer. Eh bien, on l'osera. Et cela, pourquoi ? Parce que *les vastes regards* de M. de la Harpe ont étendu l'horison de la Littérature.

On s'arrête souvent après quelques efforts.

C'est ce qu'a fait M. de la Harpe. Mais quel repos ! C'est le calme d'*Achille* ; il en nâtra des prodiges.

Mais de l'art mieux que toi, connoissant les tréfors,

Que leur jugement sûr t'en montre les ressources ;
Et dans toi du Génie interroge les sources.

Le jeune Eleve de M. de la Harpe ne connoît point les tréfors de l'Art ; il

n'a ni jugement ni génie ; cela n'em-
pêche pas qu'il n'ait mis sur son front
*naissant un rameau du laurier de Vir-
gile. Que leur jugement sûr t'en montre
les ressources.* Quelle dureté , mais
quelle énergie dans ce vers ! *Et dans
toi du génie interroge les sources : c'étoit
tout à l'heure interroge ton ame ; l'ex-
pression est la même ; l'idée est toute
nouvelle ; l'on regagne d'un côté ce
qu'on perd de l'autre.*

Quand ils verront tes pas *affoiblis & lassés* ,
Que leur voix *t'encourage & te crie* , avancez !

*Tes pas affoiblis ne suffisoient pas ;
lassés est une belle rédondance.*

Que leur voix *t'encourage & te crie* , avancez

Voilà vraiment du dramatique. *Ne
vous découragez pas ; poursuivez votre
route ; avancez , mon ami , avancez.*

Et, d'un dernier effort que la fortune avoue ;
Va tourner près du but sans y briser ta roue.

Cela est très entortillé , très obscur ;
Eh ! tant mieux : on en a plus de plai-

fir à démêler le sens de l'auteur. Voici le commentaire que j'en ai fait: *Va tourner près du but d'un dernier effort que la fortune avoue sans y briser ta roue* : il n'est pas question de choc auparavant ; on n'y voit que des pas *affoiblis & lassés*. Qu'importe ? La Métaphore n'en est pas moins heureuse. Voici de l'érudition.

Des bords du Sénégal le sauvage habitant ,
Que le Ciel n'a pas fait pour un travail constant ,

Saïsit quelques grains d'or dans des fables mobiles ,

Content de remporter ces dépouilles faciles :

Il y borne sa vue ; il ne soupçonne pas

Les richesses du sol qu'il foule sous ses pas.

Mais plus industrieux , les *enfants de l'Europe*
Surprennent les Métaux sous leur brute enveloppe ,

Dans son cours tortueux suivent l'or qui les fuit ,

Fouillent la veine errante au moment qu'elle luit ,

Ne l'abandonnent pas , & leur main obstinée
La redemande encore à la terre indignée ,

L'en arrache , & triomphe , & rend à l'Univers

Ces trésors ignorés que *gardoient les Enfers* :

Avant de hasarder quelques remarques , convenons d'abord , Monsieur , de toute la sublimité de ce morceau. Mais , croyez-vous que les *Enfans de l'Europe* , tout industrieux qu'ils sont , aillent fouiller les mines du Sénégal ? Et , puisqu'ils *fouillent la veine errante au moment qu'elle luit* , pensez-vous que l'auteur ait pu dire *ces trésors ignorés* ? Comment *ignorent-ils* ce qu'ils cherchent , & ce que leur avidité remporte ? Mais ces contradictions ne sont rien ; il est quelquefois permis au *génie* de n'avoir pas le sens commun ; & , quand on a trouvé *fouillent la veine errante au moment qu'elle luit* , & *la brute enveloppe* , & *les dépouilles faciles* , & tant d'autres choses rares que cette tirade contient , on doit faire bien peu d'attention aux petits scrupules de la Critique. N'avez-vous pas admiré , d'ailleurs , cette foule de & qui aident la période à se traîner jusqu'à la fin ?

C'est ainsi que la force , à la constance unie ;
Jusqu'en ses profondeurs va sonder le Génie.

Le Génie , c'est M. de la Harpe ; ses
profondeurs , c'est la Pièce qui nous
occupe ; *la force à la constance unie* ,
c'est le travail qu'il a fallu pour la
concevoir & pour l'exécuter.

Et lui-même jamais n'enfanta qu'à ce prix
Ces prodiges frappans dont le monde est
épris.

Ces prodiges frappans : toujours l'Epî-
tre des *Conseils à un Jeune Poète dont*
le monde est épris ; l'application se
soutient.

Je sçais que , par un Art plus court & plus fa-
cile ,

Tu pourras , négligeant & ta Muse & ton style ;
T'assurer quelque temps de stériles honneurs ,
Des Lecteurs en Province , à Paris des Prô-
neurs ,

Et , d'ouvrages oisieux se succédant sans cesse ,
Fatiguer le Burin , le Public & la Presse.

Tu le peux , j'y consens.

Des Lecteurs en Province , à Paris des
Prôneurs.

Prôneurs : ce qu'il y a d'heureux pour M. de la Harpe, c'est que la Province & Paris se réunissent en sa faveur ; & tout cela sans le secours de la *Prônerie* ; car quel homme de Lettres fut jamais moins *prôné* que M. de la Harpe ? Il est doux & simple ; il ne se doute point de son talent ; il a la candeur du *Génie* : les *Enfans de l'Europe* le savent ; il se fâche seulement contre les ouvrages oisieux se succédant sans cesse ; il n'aime point qu'on fatigue la *Presse* ; il déteste le *Burin*, les grandes *Marges* ; mais il permet pourtant qu'on employe ces foibles ressources de la *Médiocrité* : tu pourras, tu le peux, j'y consens,

Mais quel sera ton sort ?

Avec les *Connoisseurs* le *Temps* toujours d'accord,

Qui seul au mauvais goût n'a jamais fait de grace,

Le *Temps*, s'il est ainsi, marquera-t-il ta place

Parmi les *Ecrivains* censurés & relus ?

Par-tout le petit nombre est celui des *Elus* ;

ANN. 1775. Tome V. H

Celui des bons Esprits qui, jaloux de bien faire,

Ont soumis leur travail à l'amitié sévère,

Et voulu qu'en tout temps son austère coup-d'œil

Tourmentât la paresse & corrigeât l'orgueil.

Que pensez-vous, Monsieur, du *Temps* toujours d'accord avec les Connoisseurs ? Cela veut dire que le *Temps* s'y connoit. Qui seut au mauvais goût n'a jamais fait de grace : ce vers a d'autant plus de mérite qu'il ressemble parfaitement à de la prose. Le *Temps*, s'il est ainsi, marquera-t-il ta place ? Que de graces dans s'il est ainsi ! Marquera-t-il ta place : quelle douceur ! Parmi les *Ecrivains censurés & relus*. Eh ! qui, dans ce siècle, peut se flatter de ce double avantage, si ce n'est M. de la Harpe ? Par-tout le petit nombre est celui des *Elus*. Vous attendiez-vous, Monsieur, à ce vers charmant ? On voit bien que M. de la Harpe est un *Elu*, un bon esprit jaloux de bien faire, qui soumet son travail à l'amitié sévère, & qui veut absolument

qu'on corrige son orgueil ; car il est difficile de n'en pas avoir avec tant de supériorité.

La Médiocrité trop souvent est fertile,
Tel qui, bien moins fécond, plus soigné, plus
docile,

Eût pu se distinguer des vulgaires esprits,
Etouffa son talent sous ses nombreux écrits.

Ces quatre vers, Monsieur, sont plus importans que vous n'imaginez. Quelques gens prétendent que l'auteur n'a voulu faire qu'un portrait vague ; d'autres soutiennent, & peut-être avec quelque vraisemblance, que c'est M. de Voltaire qu'il a désigné. C'est de tous les Ecrivains de ce siècle le plus fécond ; &, comme M. de la Harpe a le goût très difficile, il est possible qu'il ne le trouve pas assez soigné, ni assez docile ; car il doit avoir pris son pli ; & voilà pourquoi il n'a pu se distinguer des vulgaires esprits ; voilà pourquoi son talent est étouffé, tandis que celui de M. de la Harpe brille d'un éclat aussi pur que durable. Il est certain,

Monfieur, que je crois M. de Voltaire très-indocile. L'auteur de cette Epître a eu beau faire plusieurs voyages chez lui ; il paroît que le Chantre de *Henri IV* n'en a guères profité. Quoi qu'il en foit, ces quatre vers font pleins de fens ; & , fans compter la petite malice , ils offrent des beautés qui forcent l'admiration.

Il brigua la louange , & n'obtint pas la gloire ;

La louange pour M. de Voltaire , la gloire pour M. de la Harpe.

Veu-tu fur le Parnaffe illuftrer ta mémoire ?

Crains au premier succès accueilli , careffé ,

Par la voix des flateurs nonchalamment bercé ;

Au murmure indulgent des louanges trompeufes ,

De goûter du repos les douceurs dangereufes ;

Je n'entends pas trop ce que fignifie

un succès careffé , un succès bercé nonchalamment par la voix des flateurs. Mais

le génie de ce grand Poète n'a rien

de commun avec la foibleffe de mon

intelligence ; d'ailleurs , on eft bien

dédommagé de cette légère obfcurité

par les louanges trompeufes , les deux

ceurs dangereuses & le murmure indulgent.

Oppose à tes rivaux un travail assidu ;
Et songe encore à vaincre après avoir vaincu :

Ce dernier vers peut servir de devise à M. de la Harpe. A peine a-t-il vaincu qu'il songe à vaincre ; & , pour lui seul , autant de triomphes que de travaux.

Ainsi croît & s'étend le talent qu'on renomme.

C'est son secret qu'il nous dit là.

Et la soif des succès est l'instinct du grand homme.

C'est là , selon moi , Monsieur , le vers le plus étonnant de toute la Pièce. Ce *grand homme* qui le termine , on voit aisément qui c'est. Une *soif* , qui est un *instinct* , est une de ces hardieffes qu'atteint bien rarement la timidité de ce siècle. C'est cette *soif* là , cette *soif* démesurée , qui a fait faire à M. de la Harpe *Timoléon* qui est tombé , *Gustave* qu'on

a sifflé , *Pharamond* qu'on a hué ;
Mélanie qui est oubliée , des *Opuscules*
 dont on n'a pu même se défaire
 chez les *Colons d'Amérique* , une *Traduction*
 de *Suétone* , quelle Traduc-
 tion ! des discours sur la Paix , des
 discours sur la Guerre , des Chansons
 qu'on ne chante point , des Satyres
 qu'on ne lit point , & même quel-
 ques petits Libelles dictés par l'a-
 mour de la Littérature. Tous ces in-
 convéniens n'ont point ralenti sa
 course. *Des amis sages* lui crient :
avancez , & il *avance*. Il a peu de
 succès , parce qu'il excite l'envie ;
 mais , moins il a de gloire , plus il
 en est altéré ; il en a la *soif* ; elle
 est *l'instinct du grand homme* ; elle est
 le sien.

Mais c'est peu que du Pinde ouvrant tous les
 sentiers ,

Et préparant pour toi des moissons de lauriers,
 Des guides respectés dirigent ton courage ;
 C'est peu que de ta force ils t'enseignent l'u-
 sage ;

Ils nourriront dans toi ces nobles sentimens
 Qui relèvent l'éclat & le prix des talens.

Qui, quoi qu'en tous les temps l'injurieuse En-
vie

Se plaife à raconter les fautes du Génie ;
Crois qu'il est rare au moins que d'illustres
Esprits

Soient vils dans leur conduite, & grands dans
leurs écrits.

Ces vers là prouvent que M. de
la Harpe a des guides respectés qui di-
rigent son courage, qui lui enseignent
l'usage de sa force, qui lui ouvrent tous
les sentiers du Pindo, qui lui préparent
des moissons de lauriers, nourrissent dans
lui ces nobles sentimens qui relèvent
l'éclat & le prix des talens. Ces vers
prouvent encore que l'injurieuse En-
vie s'est plu à raconter les fautes de
M. de *la Harpe* ou du Génie, comme
on l'aimera mieux. Ils prouvent qu'il
est un esprit illustre, grand dans ses
Écrits, noble dans sa conduite ; &
c'est ce que confirme la tirade sui-
vante.

Il est une fierté par la gloire inspirée,
Par l'amour du devoir noblement épurée,

176 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Orgueil des cœurs bien nés, qui distingue à
nos yeux

Et le grand Ecrivain & l'Artiste fameux.

*La fierté, l'orgueil, la gloire, le grand
Ecrivain : tout cela est clair, tout
cela caractérise l'aimable auteur de
cette Epître.*

Vois des Arts en nos jours les plus brillans
modèles,

A l'honneur, au *bon goût* également fidèles ;

Repoussant à la fois & le vice & l'ennui,

Et méritant la gloire, & l'aimant dans autrui ;

Offrant à l'amitié de nobles sacrifices ,

Exemples d'un pays dont ils font les délices ;

Laisant mourir loin d'eux les Libelles impurs

Fabriqués par la haine en ses antres obscurs.

Ainsi, tandis qu'un chêne honneur d'un beau

rivage ,

Rassemble les Pasteurs sous son auguste om-
brage ,

Sur le bord d'un marais, dans le creux d'un
vallon ,

Siffent de vils roseaux battus par l'aquilon ;

Vois des arts en nos jours les plus bril-

lans modèles. Où sont-ils ? A l'honneur, au bon goût, également fidèles. Où sont-ils ? Repoussant à la fois & le vice & l'envie, & méritant la gloire & l'aimant dans autrui : encore une fois, où sont-ils ? Les libelles impurs, fabriqués par la haine en ses antres obscurs : ce sont toutes les critiques que l'on fait des ouvrages de M. de la Harpe. Ainsi, tandis qu'un chêne, c'est encore lui ; honneur d'un beau rivage, toujours lui ; & ceux qui ne l'admirent point, ce sont les vils roseaux qui sifflent sur le bord d'un marais, dans le creux d'un vallon, & qui sont battus par l'Aquilon, dont le souffle n'agite seulement pas l'ombrage auguste du chêne : ce qui me paroît de la plus grande justesse.

Ah ! ton ame du moins sera toujours nourrie
Du respect des grands noms qu'honore ta Pa-
trie.

Une ame nourrie du respect ! Bien ;
très-bien ! Du respect des grands noms à
la place du respect pour les grands noms :
encore mieux !

Jamais l'élève heureux des Vernets, des Van-
loos,

*N'alla de Raphaël diffamer les pinceaux,
Et n'insulta, dans Rome, en son caprice étrange,
Des chefs-d'œuvres éclos des mains de Michel-
Ange.*

Le *Raphaël* & le *Michel-Ange* de ces vers, c'est à coup sûr M. de la *Harpe*, que l'on a *diffamé*, *insulté*, c'est-à-dire *censuré* ; ce qui est un vrai scandale pour toute la Littérature. *En son caprice étrange* est d'une mélodie, d'une mélodie ! Ah !

De qui hait les talens j'augure toujours mal.

Voilà de ces vers qui paroissent faciles au premier coup d'œil, mais qui doivent coûter de grands efforts au génie créateur qui les produit. *J'augure toujours mal de qui hait les talens* ; ou, par une inversion tout-à-fait heureuse, *de qui hait les talens j'augure toujours mal.*

Muses, vous repoussez le sacrilège impie
Dont la main viola les Autels du Génie.

Je vais tâcher, Monsieur, de vous expliquer le sens de ces deux vers tel qu'il s'est présenté à mon esprit,

Les *Muses*, à qui le Poète s'adresse, ce sont sans doute les membres augustes de l'Académie Française ; le sacrilège impie que l'on repousse, c'est moi, dont la main a violé les autels du Génie, c'est-à-dire de l'auteur de cette Epître. C'est, je crois, rendre service aux races futures que d'éclaircir un texte aussi précieux, & qui, dans la suite des temps, exerceroit à jamais la patience des Commentateurs.

Tu vivras éloigné de ces lâches fureurs.

Le Temple des beaux Arts est l'asyle des mœurs.

L'expression *éloigné des fureurs* ne vous paroît-elle pas bien faillante ?

Dans ce séjour sacré la France voit paroître
D'illustres citoyens, *des Grands dignes de l'être.*
Laisse quelques Esprits tristement prévenus
Penser, dès qu'on est grand, que l'on n'est rien
de plus.

Un autre auroit dit *penser que*, lorsqu'on est grand, & il auroit arrangé son vers d'après cette construction

qui du moins eût été François. Mais le talent supérieur plie la langue à ses idées, & l'admiration doit consacrer jusqu'à ses fautes.

A la Ville, à la Cour, des mortels respectables
Ont joint l'esprit du monde au goût des Arts
aimables.

Le talent se polit dans leur société,
Acquiert plus d'agrément & plus d'urbanité,
Ce tact heureux & fin, ce ton, cet art de
plaire,
Aux mœurs, comme à l'esprit, parure néces-
saire.

Tous ceux qui connoissent M. de la Harpe ont pensé, avec justice, que, dans ces vers, il s'étoit encore peint sans y songer. En effet, qui, plus que lui, se distingue par le *goût des arts aimables*; quel talent, plus que le sien, s'est poli dans le commerce de ces mortels privilégiés dont il fait l'éloge; enfin, qui, plus que lui, brille par *l'agrément, l'urbanité, ce tact heureux & fin, ce ton, sur-tout ce bon ton, cet art de plaire, parure des mœurs & de l'esprit ?*

La Feuillade & Vendôme & Chaulieu vieillissant,
Présideoient aux essais de *Voltaire* naissant.

Le Héros de Denain, l'enfant de la Victoire ;
Aimoit à le couvrir des rayons de sa gloire.

L'Enfant de la Victoire, les rayons de
sa gloire : comme tout cela est neuf !

Il goûtoit leurs leçons, & ces Maîtres choisis
Le formoient au bon goût du siècle de *Louis*.

Il goûtoit leurs leçons, le formoient au
bon goût : comment ne pas goûter
de pareils vers ?

Il est, il est encor d'aussi parfaits modèles,
Du jugement exquis, des graces naturelles ;
Attire leurs regards sur tes heureux essais ;
Mérite enfin qu'un jour honorant tes succès
Te donnant pour leçons leurs exemples à suivre ;
Nivernois & Beauvau t'enseignent l'art de
vivre.

Le Poëte n'est pas borné, dans cette
Epître, à quelques conseils stériles
& vagues sur l'art d'écrire. Il se re-
jette, sans qu'il y paroisse, sur les

grandes leçons de la Morale , comme *Horace & Montagne* ; il pense que *l'art de vivre* est au-dessus même du talent sublime de composer des vers comme les siens ; de sorte que cette *Épître* est à la fois un code de mœurs & de versification.

C'est peu de posséder , il faut sçavoir jouir ;
Il faut goûter en paix ce qu'on sçut obtenir.

Il goûtoit leurs leçons , le formoient
au bon goût , il faut goûter en paix :
répétitions qui ont leur prix. D'ail-
leurs , rien n'est plus nouveau que
les idées renfermées dans ces deux
vers.

Aux palmes d'Hélicon il est beau de prétendre ;
Des mains de l'amitié qu'il est doux de les
prendre !

M. de la Harpe prouve , tous les ans ,
combien il est beau de prétendre
aux palmes d'Hélicon. Mais , ce qu'il
prouve encore mieux , c'est qu'il les
prend des mains de la seule amitié.

Pour moi je puis encor , témoin de tes hon-
neurs ,

Je puis à ta couronne attacher quelques fleurs.

L'auteur tombe ici dans une légère inconféquence. Il est convenu, avec son jeune homme, qu'il avoit très-peu de *goût*, encore moins de *génie*, & voilà qu'il nous parle de ses honneurs dont il sera témoin, & d'une couronne à laquelle il veut attacher quelques fleurs !

M. de la Harpe vient d'être, tour à-tour, solide & nerveux, Poète & Moraliste, Philosophe & grand Peintre ; maintenant il va s'abandonner aux graces de l'imagination.

*Apollon a reçu tes premiers sacrifices ;
Ce Dieu de mon printemps a reçu les prémices.*

*Est-ce le Dieu de mon printemps, ou a
reçu les prémices de mon printemps ?*

Cet amour des beaux Arts est souvent séducteur.

Le bon goût & les beaux Arts reviennent sans cesse, & toujours à la satisfaction du Lecteur éclairé.

Ils ne m'ont point trompé, puisqu'ils font mon bonheur.

Les *Enfans de l'Europe* apprendront
sans doute avec plaisir que *M. de*
la Harpe est heureux.

Ils enchantent mes jours, & leur riant cor-
tège

Ecarte les soucis dont l'effâim nous assiège.

Je me sauve en leurs bras, j'y trouve le repos.

Le Vieillard au front chauve, à l'inflexible
faux,

De nous à chaque instant ravit quelque partie,
Il moissonne en courant les fleurs de notre
vie.

Ce *Vieillard au front chauve* qui ra-
vit sans cesse quelque partie de nous
& qui moissonne en courant les fleurs
de notre vie, ne vous présente-t-il
pas, Monsieur, un tableau dont on
ne s'étoit pas encore douté? *M. de*
Voltaire a dit dans sa *Henriade* :

Il moissonne en courant leurs troupes crimi-
nelles.

Et *la Mothe*, dans *Indes*, avoit dit avant
M. de Voltaire,

Il moissonne en courant les troupes des Re-
belles.

Les *Beaux-Esprits* se rencontrent : jamais
roy erbe ne fut mieux appliqué.

L'esprit jouit encor quand les sens sont flétris :
C'est le dernier soutien de nos derniers débris.

L'esprit jouit : consonance harmonieuse. *C'est le dernier soutien de nos derniers débris* : ce vers est le dernier effort du talent. Voici maintenant, Monsieur, un épanchement de sensibilité ; car l'auteur a tous les tons, tous les pinceaux, *tous les esprits*, sans compter le sien.

Un jour *mon œil* éteint sous les voiles de l'âge
Ne verra *la Beauté* qu'à travers un nuage.

La Beauté, Monsieur, ne s'attendoit guères à figurer à la fin de cette Epître.

Les parfums du printemps, son éclat, ses couleurs,

Pour *mes sens émouffés* auront moins de douceurs,

Et des airs de *Grétri* l'aimable mélodie

Frappera foiblement mon oreille engourdie.

Alors, toujours sensible aux *charmes* des neuf sœurs,

Puisse-je encor goûter leurs dons consolateurs ;

Rassembler avec joie autour de *ma vieilleſſe*
 Ces Ecrivains chéris qu'adora *ma jeunefſe* ,
 Relire & dévorer ces ouvrages *charmans* ,
 De la raifon , de l'ame immortels alimens ,
 Me réchauffer *encor* de leur flamme divine,
 Et retrouver *mon cœur* dans les vers de *Racine!*

Comment M. de la Harpe parle-t-il de retrouver fon cœur dans les vers de *Racine* ? Ce cœur-là n'eſt-il pas peint fans ceſſe dans tous les ſiens , dans ſes Satyres aimables , dans les Extraits du *Mercur*e , dans ſes Préfaces pleines d'aménité , &c ? Il regne ; dans ce dernier morceau , un *égoïſme ſenſible* tout-à-fait intéreſſant , & qui caractérife à merveille l'eſprit de ce ſiècle , ſi fécond en Sages occupés d'eux & de l'Univers. *Mon œil éteint , mes ſens émouffés , mon oreille engourdie , ma vieilleſſe , ma jeunefſe , mon ame , mon cœur , moi , enfin , moi . Je ne verrai plus la Beauté que ſous les voiles de l'âge ; je n'entendrai plus la Muſique de Grétri ; je ne goûterai plus les dons conſolateurs des neuf Sœurs ; mais je rassemblerai autour de moi mes Ecrivains chéris ; mais je re-*

lirai, je dévorerai leurs ouvrages, mais je me réchaufferai de leurs flâmes, mais je retrouverai mon cœur, mon esprit jouira, mon esprit, enfin, sera le dernier soutien de mes derniers débris ! Avez-vous pu, Monsieur, vous défendre d'une sorte d'attendrissement, en lisant cette tirade où M. de la Harpe parle de lui d'une manière si touchante ? Pour moi, je vous avoue, que tous ces vers me sont restés dans l'ame ; ils y laissent des traces profondes, & je m'applaudis, avec vous, d'en avoir goûté tous les charmes.

Je n'ai pas cru devoir vous priver, Monsieur, d'un seul des deux cens trente-six vers qui composent cette Epître ; tout m'a paru précieux dans ce morceau, & si j'en avois omis quelques lignes, j'aurois craint que vous ne m'eussiez accusé de vous cacher quelques beautés. Bien des gens ne pensent pas comme moi, & trouvent détestables ces *Conseils à un jeune Poëte*. J'ai été témoin d'un problème qui s'éleva, au sujet de cette Pièce, dans une maison où je rendois visite : *Est-elle aussi mauvaise, est-elle pire que l'Ode du même auteur sur la Navi-*

gation ? Les uns prétendoient que c'étoit la placer bien bas que de la mettre au-dessous de cette rapsodie prétendue lyrique ; les autres soutenoient que les deux Pièces étoient également plattes, froides, féches, traînantes, dénuées d'harmonie, sans vie, sans couleur ; mais que, quelque peu d'imagination qu'il y eût dans l'Ode, il y en avoit encore moins dans les *Conseils*. Ils disoient de plus, par rapport au fond de l'ouvrage, en m'adressant la parole : » Si vous entrepreniez, Monsieur, de donner des *Conseils* à un jeune Poète, vous auriez la simplicité de lui recommander la lecture des grands modèles de l'Antiquité ; vous l'exhorteriez à méditer dans la solitude, à ne s'écarter jamais de la Nature, à fuir le Néologisme, le faux bel-esprit du siècle, &c. Eh bien, Monsieur, votre jeune Elève, eût-il le talent le plus décidé, ne feroit pas fortune. Aussi n'est-ce pas avec ce vieux radotage que M. de la Harpe prétend guider le sien ; voici comme il l'endoctrine : *Montrez-vous des Critiques, tous bas ce-*

» pendant, si vous le pouvez; regardez
 » d'un œil de pitié ceux qui sont assez
 » dupes pour ne pas se ranger du parti
 » qui domine actuellement dans la Lit-
 » térature; faites-vous des amis dans la
 » Secte Philosophique; choisissez, & sou-
 » venez-vous que de ce choix dépend le
 » sort de la vie & celui du talent; du
 » reste, fréquentez les grands Seigneurs; &
 » soyez sûr qu'il est bien agréable d'être
 » couronné tous les ans par ses amis,
 » Voilà tout le secret, Monsieur; il
 » n'en faut pas davantage, & il y a
 » dans cette confiance une naïveté
 » qui enchante».

Ces Messieurs firent une autre re-
 marque singulière. Ils dirent que l'A-
 cadémie étoit prête à décerner le
 Prix, il y a cinq ou six ans, à la Pièce
 charmante des *Disputes* par M. de Rhui-
 lières, mais qu'elle rejetta cette Pièce,
 uniquement parce qu'il s'y trouvoit
 quelques satyres & quelques éloges,
 entr'autres de Madame la Comtesse de
Brionne & de M. le Maréchal de *Brogie*,
 Dans les *Conseils* de M. de la *Harpe*, il y a
 des éloges de quelques Seigneurs & au-
 tres, qui sont à la vérité de l'Acadé-
 mie, & des critiques, des satyres

même fort dures &, par bonheur, sans esprit, de quelques Ecrivains qui ne font pas, à la vérité, de l'Académie, laquelle a cru devoir changer de système en faveur de M. de la Harpe. Les auteurs de cette observation s'applaudissoient de ce changement. Il paroît, disoient-ils, que l'Académie va devenir aussi tolérante en fait de critique que sur tout autre objet, puisqu'une page entière de satire ne l'a pas empêché de couronner les *Conseils* de M. de la Harpe. On ne peut se persuader que ce jeune *Aristarque* soit, à cet égard, le seul objet de ses complaisances : *Liberté entière*, voilà désormais le cri universel de la Littérature, dont le gouvernement fera, dès-lors, vraiment républicain ; en un mot, le temps heureux est arrivé où chacun pourra dire, comme le vieil Hermite de Fernex,

Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes
Frères.

Tous ces propos, Monsieur, ne peuvent dispenser des hommages que l'on doit à M. de la Harpe. Pour moi, je l'avoue, je me prosterne devant

son mérite transcendant ; l'éclat de sa gloire m'éblouit. Non-seulement il a obtenu, cette année, le Prix d'Eloquence, mais de plus celui de Poësie. Vous croyez que c'est tout, Monsieur, par la raison qu'il n'y a que ces deux Prix ; vous vous trompez : il a encore eu le premier *Accessit* des vers ; en sorte que , pour la belle versification , il est à présent notoire à tous les *Enfans de l'Europe* qu'il n'y a que *M. de la Harpe* seul qui puisse approcher de *M. de la Harpe* ; il s'est vaincu lui-même , & l'a emporté sur tous les concurrens par une *Epître au Tasse*, qui , pour peu qu'on veuille en croire ses amis & sur-tout lui-même , est un chef-d'œuvre. S'il lui prenoit fantaisie d'envoyer douze pièces de vers à l'Académie, imaginez quel seroit l'embarras des Juges ! Figurez-vous en même temps l'humiliation de tous ses rivaux , dont les meilleurs ouvrages seroient mis au-dessous de la plus mauvaise des douze pièces de *M. de la Harpe* !

Je suis , &c.

A Paris ce 14 Octobre 1775.

L E T T R E V I I I.

Eloge de Nicolas de Catinat Maréchal de France, Discours qui a obtenu le second Accessit au jugement de l'Académie Française en 1775, par M. l'Abbé d'Espagnac. A Paris chez Demonville Imprimeur-Libraire de l'Académie Française rue Saint-Séverin; in-8° de 63 pages.

CET *Eloge*, Monsieur, annonce des talens dans M. l'Abbé d'Espagnac. Vous y trouverez à la vérité les défauts ordinaires aux ouvrages des jeunes gens: trop de recherche d'esprit, trop d'antithèses; mais vous y remarquerez aussi un pinceau ferme, de la noblesse dans les idées & dans les expressions, & plusieurs morceaux véritablement éloquens. Des connoisseurs en ce genre m'ont assuré que la partie militaire étoit supérieurement traitée. Rien de moins étonnant

étonnant : M. l'Abbé d'Espagnac est , à cet égard , à la source des leçons ; & l'un des élèves les plus estimés de l'illustre Maréchal de Saxe a dû apprendre à son fils à louer dignement le Maréchal de Catinat. Je ne vous citerai que les deux morceaux de ce *Discours* qui m'ont le plus frappé. Le premier est le portrait de *Louvois* ; il n'a peut-être jamais été peint avec plus de hardiesse & sous des traits qui le caractérisent davantage. » *Louvois* » n'étoit plus , dit l'Orateur : ce Visir » ambitieux , dont on ne sçauroit dire » ni trop de mal ni trop de bien ; qui , » parvenu d'abord à obtenir les places » sans les avoir méritées , donna le » rare exemple ensuite d'en mériter » plus qu'il n'en avoit obtenues ; qui » prompt à concevoir , hardi dans l'exé- » cution , vaste dans ses projets , éton- » nant dans les détails , enchaîna tout » par la sublimité de son génie ; & » n'aura jamais de rivaux que ceux » qu'il a créés lui-même ; mais qui » se faisant haïr autant qu'admirer ; » moins haut dans ses sentimens que » dans ses manières , ne posséda l'art

» de connoître les grands Hommes
 » que pour les humilier, & fut aussi
 » vil en protégeant *Catinat* pour avoir
 » souffert ses hauteurs, qu'en persé-
 » cutant *Turenne* pour y avoir résisté ;
 » qui, moins occupé & plus maître
 » de la France que de lui-même, ne
 » fut ni l'homme des Peuples ni celui
 » du Roi ; qui, moitié Courtisan, moi-
 » tié Despote, le fatiguant alternati-
 » vement de ses adulations & de ses
 » outrages, sçut auprès de lui se ren-
 » dre nécessaire à force d'injustice,
 » partagea trente années de faveurs
 » entre le soin de flatter & de nuire,
 » de ruiner l'État pour désoler l'Eu-
 » rope, & de désoler l'Europe pour
 » se soutenir dans l'État ».

L'autre morceau que je veux vous
 faire connoître termine le Discours
 de M. l'Abbé *d'Espagnac* : c'est le pa-
 rallèle de *Catinat* & de *Turenne*,
 avec lequel il avoit tant de rap-
 ports. Le voici, » *Turenne* jetta plus
 » d'éclat sur sa vie publique ; mais *Ca-*
 » *tinat* en répandit davantage sur sa vie
 » privée : parvenus tous deux à être
 » de grands Hommes dans les po-

» sitions différentes où la Nature
 » les avoit placés, & qui formoient
 » à tous deux des obstacles pour le
 » devenir ; *Turenne*, parce que ses
 » parens étoient riches ; *Catinat*,
 » parce que les siens étoient pauvres :
 » l'un eut la gloire d'ajouter à l'illus-
 » tration de ses ancêtres ; l'autre eut
 » celle de se créer lui-même ; le pre-
 » mier eut plus de peine à se mainte-
 » nir dans le Commandement ; le se-
 » cond en eut plus à y parvenir : tous
 » deux l'occupèrent sans l'avoir de-
 » siré, tous deux s'y distinguèrent sans
 » se faire valoir : le Héros de l'Alle-
 » magne avec plus de réputation, parce
 » qu'on lui laissa plus d'occasions,
 » plus de pouvoir & plus de moyens ;
 » celui de l'Italie avec autant de mé-
 » rite, quoiqu'il n'eût rien de tout
 » cela. Aussi modestes, aussi prudents ;
 » aussi désintéressés, également ai-
 » més des soldats, haïs de la Cour,
 » estimés de leurs Rois, craints &
 » admirés de leurs ennemis ; on peut
 » dire, avec raison, qu'il eût fallu
 » de la part de *Catinat* plus d'actions
 » militaires pour paroître au-dessus

» de *Turenne*, & de la part de *Turenne*
 » moins de foiblesses, moins de fau-
 » tes, plus de fermeté dans le carac-
 » tère, pour être mis au-dessus de
 » *Catinat* ». De telles Beautés dans la
 première production d'un jeune
 homme de vingt-deux ans, ne doi-
 vent-elles pas, Monsieur, vous faire
 concevoir les plus flatteuses espé-
 rances pour les ouvrages qu'il peut
 donner dans la suite ? En général, ce
 Discours est un peu trop historique
 & trop antithétique.

Il est suivi de Notes intéressantes
 où M. l'Abbé *d'Espagnac* a mis à con-
 tribution les anecdotes les plus cu-
 rieuses de la vie de *Catinat*, dont je
 vous ai rendu compte au commen-
 cement de cette année. En voici ce-
 pendant deux qui sont nouvelles pour
 moi. Je ne sçavois point que *Catinat*
 faisoit des vers. M. l'Abbé *d'Espa-*
gnac assure qu'ils étoient très-beaux :
 les a-t-il lus ? » C'étoit un besoin
 » pour lui, ajoute-t-il, & le seul qui
 » le dominoit. Il falloit même, dans ses
 » Campagnes, malgré les détails im-
 » menses de son armée, que tous
 » les jours il s'en occupât. Si des ac-

» cidens imprévus l'obligeoient de
 » suspendre ce travail, ce délai le
 » tourmentoit ; on eût dit qu'éloigné
 » malgré lui de l'objet de sa passion ,
 » il cherchoit à en parler, pour sou-
 » lager les maux que lui causoit son
 » absence ». *Rien n'est plus vrai*, disoit-
 il à *Palaprat* le jour de la bataille de
 la Marfaille en lui ferrant les mains,
celà me peine ; mais, depuis huit jours,
je n'ai songé à faire un vers.

L'autre anecdote que j'ignorois est
 bien honorable pour *Catinat* ; elle
 consacre la haute opinion qu'avoit de
 lui le fameux Prince *Eugène*. » La
 » Cour, au commencement d'une Cam-
 » pagne, étoit indécise sur le choix de
 » ses Généraux, & balançoit entre
 » *Catinat*, *Vendôme* & *Villeroy*. On en
 » parloit dans le Conseil de l'Empe-
 » reur : *si c'est Villeroy qui commande,*
 » dit *Eugène*, *je le battrai ; si c'est Ven-*
 » *dôme, nous nous battons ; si c'est Ca-*
 » *tinat, je serai battu* ».

Je ne puis finir cet article sans faire
 quelque reproche à l'auteur sur la légè-
 reté avec laquelle il juge LOUIS XIV
 dans ses Notes. Selon lui, ce Prince

avoit quelques vertus , beaucoup de pré-
somption , très-peu de talens , presque
pas une des qualités qui font aux yeux
du Philosophe un grand Roi. Comment !
 Cette élévation d'ame que LOUIS XIV
 a sçu communiquer à toute la Na-
 tion , n'est pas une des principales
 vertus qui font les grands Monarques ?
 Et cette autre qualité qui les consti-
 tue le plus essentiellement , la con-
 noissance des hommes , l'art de les met-
 tre à leur place , ne l'eut-il pas au plus
 éminent degré ? S'il a fait quelques
 choix difficiles à justifier , ne l'a-t-on
 pas vû plusieurs fois élever des sujets
 pour lesquels il avoit une antipathie
 marquée , *Villars* , par exemple. *Ca-*
zimat lui même n'avoit-il pas contre
 lui un obstacle invincible sous tout
 autre regne , l'inimitié de la personne
 qui avoit subjugué l'ame du Prince ,
 les intrigues de la puissante *Madame*
de Maintenon ? LOUIS XIV apprécia
 seul & récompensa dignement &
 sans recommandation le vainqueur de
Stafarde & de la *Marfaille*. Ce Mo-
 narque immortel avoit , d'ailleurs ,
 quoiqu'on en dise , une foule d'autres
 qualités qui lui assûrent le respect &

l'hommage de tous les siècles : il fut un des Rois les plus appliqués au soin du Gouvernement ; il fut un de ceux qui déployèrent plus de fermeté dans l'administration, plus de constance & de grandeur d'ame dans l'adversité ; enfin, ce qui devoit bien lui faire trouver grace aux yeux de ceux qui sont supposés parler devant l'Académie Française sur laquelle il a jetté tant d'éclat, il est peut-être de tous les Rois celui qui a le mieux connu le prix des Arts & des Lettres, & la prééminence qu'ils peuvent donner à une Nation sur toutes les autres. Je ne prétends point dissimuler ses défauts ; mais, s'ils furent grands ainsi que ses vertus, ce n'est point aux gens de Lettres à les exagérer. Quel siècle que celui-ci, Monsieur ! Il semble qu'il se fasse une gloire de rabaisser tout ce que l'autre admiroit. Je n'ose prévenir le jugement de la Postérité ; mais je souhaite qu'à son tribunal nous puissions gagner à la comparaison.

Je suis, &c.

A Paris, ce 16 Octobre 1775.

L E T T R E I X.

Brutus d Servilie. Pièce qui a obtenu le second Accessit au jugement de l'Académie Française en 1775. Par M. Duruflé. A Paris chez Demorville Imprimeur-Libraire de l'Académie Française rue Saint-Séverin.

Vous me demanderez, Monsieur, pourquoi je ne vous parle pas de l'*Épître au Tasse* qui a remporté le premier *Accessit*, avant de vous rendre compte de celle-ci qui n'a eu que le second. La raison en est simple. M. de la Harpe, qui en est l'auteur, a jugé à propos, par excès de modestie sans doute, de la dérober aux applaudissemens peu équivoques avec lesquels le Public a coutume d'accueillir ses Poésies Académiques. Il l'a refusée impitoyablement aux instances de son Imprimeur. Je ne puis donc en cette occasion faire fumer sur son Autel mon encens ordinaire, & tous ceux qui

aiment à me voir remplir cette fonction, y auront sans doute du regret. Parlons sérieusement, Monsieur : comme je pense que c'est mon sentiment particulier, quel qu'il soit, que vous vous attendez à trouver dans ces Feuilles, sans vouloir lui donner plus d'importance qu'il n'en mérite, je vous dirai avec franchise que c'est à la pièce de M. *Durufié* que j'aurois donné le prix de Poësie, si j'avois eu l'honneur d'être un de ses Juges, comme j'aurois donné celui d'Eloquence au beau discours de M. *Guibert*. Les caractères de *Brutus* & de *César* sont tracés de main de Maître par M. *Durufié* ; la versification est noble & simple ; les pensées sont fortes, & tout l'ouvrage est plein de traits où l'auteur fait de l'Histoire l'usage le plus heureux. Je ne vous citerai que deux tirades qui justifieront cet éloge. La situation que M. *Durufié* a choisie est belle. Il suppose que *Brutus* écrit à *Servilie* après la mort de *César*, & dans l'instant où il vient de découvrir qu'elle est sa mère & que *César* étoit son père. Il se

livre dans le début à ses premiers transports , puis il continue dans ces vers :

Le Ciel qui conserva mes jours infortunés ,
 Au parricide , hélas , les avoit condamnés.

Que dis-je ? O mon pays ! Je me trouble
 & m'égare !

Croyez que votre fils n'a point un cœur barbare.

Quand les vœux du Sénat ; quand les cris des
 Romains

Au meurtre de *César* encourageoient mes
 mains ,

Soit que d'un Dieu plus doux la voix mal
 entendue

M'ait parlé dans la nuit sur mes yeux étendue ;

Soit que de la Nature un effrayant avis

Vint arrêter le bras de son malheureux fils ;

Je ne sçais quelle horreur qui précède le crime ;

Dans mon cœur , malgré moi , défendoit ma
 victime :

Et *César* , accablant mon génie abattu ;

Un moment imposa silence à ma vertu.

Tout prêt à le frapper , mon ame épouvantée

Déjà voyoit son ombre errante , ensanglantée ;

Qui , terrible , accourant de la nuit du trépas ,

Accusoit dans *Brutus* le plus grand des ingrats.
Souvent j'ai cru l'entendre à son heure su-
prême :

Contre ses assassins il m'imploroit moi-même.
Que vous dirai-je enfin ? Mon œil chargé de
pleurs ,

Et mon trouble muet ont trahi mes douleurs.
Vous avez tous frémi de mon désordre ex-
trême ,

Vous , ma mère , & *Porcie* , & *Cassius* lui-
même.

J'ai fait plus : ce secret que j'ai dû vous cacher ;
Je l'ai dit : une épouse a sçu me l'arracher.

D'un fer teint de son sang l'épreuve volon-
taire

M'apprit qu'elle sçauroit & souffrir & se taire.
Romaine en sa douleur , elle n'a point pleuré.

Le morceau suivant est encore supé-
rieur à celui que vous venez de lire.
Brutus expose les attentats multipliés
dont *César* s'est rendu coupable.

Dix ans , vous avez vu son altière impru-
dence

Fatiguer du Sénat la longue patience ;
Et nous laissant à peine un nom de liberté ;
Affecter d'un vainqueur l'insultante fierté.

Ce rang de Dictateur , ce nom sous qui tout
tremble ,

Qui ne fait qu'un pouvoir des pouvoirs qu'il
rassemble ,

Dans ses superbes mains avoit mis à la fois
Les faisceaux des Consuls & le sceptre des
lois.

Sa vaste ambition , contente en apparence ,
Mais gênée en effet dans un pouvoir im-
mense ,

Déceloit tous les jours aux regards de *Brutus*
L'homme dans qui *Sylla* vit plus d'un *Marius*.
Dédaignant ces honneurs entassés sur sa tête ,
Et les retenant tous comme un bien de con-
quête ,

Il devoit le Trône , & , premier Citoyen ,
Tant qu'il n'étoit pas Roi , croyoit n'être enco-
rien.

Quand la terre en silence obéissoit au Tibre ;
Ne voyant qu'un Empire & qu'un seul Peuple
libre ,

Il s'est dit : à ce Peuple osons donner des fers ;
Rome , esclave à mes pieds , enchaîne l'univers.
L'ingrat ! . . . Rome , oubliant une guerre fa-
tale ,

Sembloit l'avoir absous des crimes de Phari-
sée ;

Il pouvoit, trop heureux, au fein de tant
d'honneurs,

Jouir de sa clémence, & regner sur les cœurs.

Rome légitimoit sa grandeur criminelle :

Il aima mieux ravir tout ce qu'il tenoit d'elle.

Je l'ai vu déjà Roi, dans son espoir altier,

Las de feindre, & montrant le tyran tout en-
tier,

Par un oracle faux menaçant Babylône,

Faire mentir les Dieux pour demander un

Trône.

Je ne sçais si je me trompe, Mon-
sieur ; mais il me semble que ces vers-
là valent un peu mieux que ceux de
M. de la Harpe : au moins ont-ils de
l'harmonie, de la clarté, une tour-
nure ferme, de l'énergie ; au moins
ne peut-on leur reprocher ni am-
phigouri, ni faux brillant, ni mauvais
goût.

Discours d'un Nègre à un Européen.

Pièce qui a concouru pour le Prix de

l'Académie Françoisè en 1775 ; par M

*Doigni. A Paris chez Demonville
Imprimeur - Libraire de l'Académie
Françoise rue Saint-Séverin aux Ar-
mes de Dombes, in-8° de 15 pages.*

JE vous rends compte de ces Pièces, Monsieur, dans l'ordre où je crois qu'elle doivent être placées, en exceptant cependant celle de M. de la Harpe qui semble tout-à-fait hors de rang, soit par le jugement qu'en a porté l'Académie, soit par celui qu'en a porté le Public. Après l'Héroïde de Brutus, je mettrois donc immédiatement ce *Discours d'un Nègre à un Européen*, dont le sujet est peut-être le plus beau qui ait été traité cette année. Ce Nègre est supposé le tenir à son maître dans l'instant où celui-ci vient de l'acheter. J'aurois mieux aimé que l'auteur eût choisi le moment où l'Esclave vient d'en être maltraité. L'explosion auroit été plus violente, & les Discours du Nègre plus justifiés encore par sa situation. Les parties qui composent cette Pièce ne

font pas toutes également bien liées ;
 il y a quelques endroits vagues ,
 quelques vers négligés ; mais il y
 a aussi plusieurs morceaux pleins
 de force & même d'éloquence ,
 & ils ne peuvent que faire honneur
 au talent & à la sensibilité de ce
 jeune Ecrivain, qui mérite sans con-
 tredit beaucoup d'encouragemens.
 Une des meilleures tirades est celle
 où sont décrits les mauvais traitemens
 dont les Européens accablent leurs
 Esclaves.

Combien nous gémissons sur ces coupables
 bords ,

Qui , pour notre malheur , produisent des
 trésors !

Sous la verge de fer d'un conducteur terrible ;
 Et que nos *hurlemens* rendent plus inflexible ,
 Nous marchons , attelés comme de vils trou-
 peaux

Au char humiliant des auteurs de nos maux ;
 Enfermés dans le sein des plus profonds aby-
 mes ,

Nous cherchons ces métaux , ces alimens des
 crimes

Que l'orgueilleuse Europe a bientôt épuisés ;
 En insultant aux pleurs dont ils sont arrosés.
 D'un air lourd & brûlant le souffle nous dé-
 vore.

Nous mourons mille fois , & nous vivons en-
 core.

A peine pouvons-nous maudire notre sort :
 On nous ôte le droit de nous donner la mort ;
 Et , loin de consoler , d'adoucir nos misères ,
 Nos femmes , dans les pleurs , gémissent d'être
 mères ,

'Au berceau , par pitié , ravissent nos enfans ,
 Leur prodigent la mort dans leurs embrasse-
 mens ,

Ou déchirent , bravant le Maître qui nous
 brave ,

Les flancs infortunés qui portoient un Esclave :

*L'Esclavage des Américains & des Nè-
 gres , Pièce qui a concouru pour le
 prix de l'Académie Française en 1775.
 Par M. de Sacy. A Paris chez De-
 monville Imprimeur-Libraire de l'A-
 cadémie Française rue Saint-Séverin
 aux Armes de Dombes , in-8° de 12
 pages.*

CETTE Pièce , comme vous voyez , Monsieur , est à peu près sur le même sujet que la précédente ; mais le style & la versification en sont beaucoup plus foibles. Ce que j'y ai trouvé de mieux est l'apostrophe suivante.

O Terre , dont jamais les entrailles sacrées
 Par des Peuples heureux ne furent déchirées ;
 Ouvre au fier Espagnol tes antres mugiffans ;
 Vomis pour le punir tes funestes présens ,
 Prodigue tes trésors , comble son espérance :
 Ta libéralité suffit à ta vengeance.

Bientôt , regorgeant d'or , ses superbes vaisseaux
 D'un fardeau dangereux fatigueront les eaux
 Et leurs flancs vomiront avec tant de richesses ;
 De cent tourmens divers sources échan-
 teresses ,

Les maux des citoyens , les querelles des
 Rois ,

Et le sombre égoïsme & le mépris des lois ;
 L'amitié n'aura plus que de mourantes flâmes ;
 L'intérêt en despote asservira les ames ,
 Et , cédant son empire à ce maître nouveau ,
 L'amour , de désespoir , éteindra son flam-
 beau.

*Indications des Nouveautés dans les
Sciences, la Littérature & les Arts.*

INTRODUCTION à la Description de la Lorraine & du Barrois. Par D. Un Volume in-8° de plus de 500 pages ; prix 4 livres broché ; à Nancy chez Babin Libraire, & à Paris chez la Veuve Savoye Libraire rue Saint-Jacques. M. Durival l'aîné, Lieutenant Général de Police Honoraire de la Ville de Nancy, est auteur de cette Introduction à un ouvrage plus considérable, qui parut pour la première fois, il y a près de vingt ans, sous le nom de *Mémoires sur la Lorraine*, mais auquel M. Durival a fait un grand nombre d'additions & de corrections. Il en prépare une nouvelle édition qu'il fera bientôt imprimer avec le titre qui lui convient de *Description de la Lorraine & du Barrois*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Auteurs qui, dans ces derniers temps, ont travaillé sur ces Pays, ont copié ses *Mémoires* mot pour mot, sans faire attention aux changemens arrivés dans l'état &

dans l'administration de la Province depuis la publication de ces *Mémoires*. Ils font tombés, en conséquence, dans des erreurs grossières, dont la correction occupe M. *Durival*. Il seroit bien à desirer qu'on nous donnât sur chaque Province un ouvrage semblable à sa *Description de la Lorraine & du Barrois*, à laquelle il met la dernière main. En attendant que nous jouissions de ce fruit précieux de son travail, vous lirez avec plaisir, Monsieur, l'*Introduction* que je vous annonce, & vous jugerez par son mérite de celui de la *Description*. Cette *Introduction* est elle-même un ouvrage supérieurement fait, & très-intéressant. C'est une Histoire abrégée, mais curieuse, de la Lorraine & du Barrois, depuis la plus haute antiquité jusqu'à la mort du dernier Duc le feu Roi de Pologne *Stanislas I.* L'auteur, à chaque regne, indique, avec une précision admirable, les révolutions, les loix, les mœurs, les évènements remarquables, les Sçavans, les hommes de Lettres, les Artistes qui se sont distingués, les traits qui caractérisent le moral de chaque Souverain, les

VI^e L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

anecdotes piquantes, les coutumes singulières. Par exemple, en parlant des obsèques du Duc *François I*, qui furent faites avec pompe aux Godeliers de Nancy le 17 Août 1546, M. *Durival* observe que c'étoit alors l'usage de conduire à l'Offrande dans l'Eglise, en tournant derrière l'Autel, les Chevaux du Prince défunt. On fit encore la même chose en 1608, à la pompe funèbre du Duc *Charles III*, où parurent quatre Chevaux; le premier étoit un *Cheval d'honneur*; le second étoit *bardé pour bataille*; le troisième étoit un *Cheval de secours*, & le quatrième *de service*. Les personnes du deuil portoient le bonnet carré. Je pourrois, Monsieur, extraire de cette *Intraduction* plusieurs autres faits importans ou agréables; je me borne à vous assurer que c'est un des Livres les plus exacts, les plus précis, les plus instructifs, les plus amusans même, autant que le comporte ce genre, qui aient paru depuis bien des années.

Cours de Science Politique & de Grammaire Allemande. M. Junker, Docteur de l'Université & Membre Ordinaire

de l'Académie des Belles-Lettres de Gottingue , recommencera le 22 Novembre prochain son *Cours de Science Politique* , aussi bien que celui de *Grammaire Allemande* , & les continuera , comme il a fait jusqu'ici , pendant six mois , tous les lundis , mercredis & vendredis , le premier depuis 10 heures jusqu'à midi , & le second de midi à une heure. Dans le *Cours de Science Politique* , il explique successivement les principes du Droit Naturel , du Droit Politique (ou de la Théorie de la Société Civile ,) & du Droit des Gens Naturel ; puis il fait connoître la constitution , tant Physique que Politique , & le Droit Public des principaux Etats de l'Europe , après avoir préalablement développé les événements qui ont produit la présente forme de Gouvernement de chaque Etat. Il passe ensuite au Droit des Gens Conventionnel , vulgairement appelé le Droit Public d'Europe , ayant pour objet les obligations & les droits réciproques des Nations , fondés sur les *Traités de paix , d'alliance , de com-*

merce, &c; desquels Traités il fait une analyse raisonnée & pragmatique, en commençant par ceux de *Munster* & d'*Osnabruck* ; il finit par communiquer des observations solides sur les intérêts des Princes, aussi bien que sur les fonctions de Négociateur, d'Ambassadeur & de Ministre Public : toutes connoissances dignes d'occuper la jeune Noblesse, utiles sur-tout à ceux qui ont l'intention de voyager avec fruit, & nécessaires à quiconque se destine aux Négociations. Le prix de ce *Cours* est de six louis pour les six mois ; & celui de la Grammaire Allemande, de trois louis, qui se payent d'avance. Les personnes qui voudront suivre l'un ou l'autre, sont priées de se faire inscrire quelques jours auparavant. M. *Junker* demeure rue S. Benoît, Fauxbourg Saint-Germain, chez le Bourrelier de MONSIEUR, au second étage.

Les Présens du Berger, & les Sermens du Berger ; deux Estampes faisant pendant, de 13 pouces de haut sur 17 de large, gravées par M. Lempereur.

de l'Académie Royale de Peinture de Paris, & de celle de Vienne, d'après les Tableaux de M. Pierre, premier Peintre du Roi. A Paris, chez l'auteur, rue Saint-Jacques, près du Petit Marché. La première de ces Estampes offre un riant Paysage, où l'on voit un jeune Berger qui vient de dénicher un nid d'oiseaux, dont il fait présent à sa Maîtresse; la jeune Sœur de la Bergère regarde le nid avec la naïve curiosité de son âge, tandis qu'une autre prend soin du troupeau. Auprès de ce Groupe est une Fontaine, ornée de deux Enfans qui tiennent une urne, dont l'eau va se perdre dans un étang. Le sujet de la seconde Estampe est une Pastorale charmante, où M. Pierre a représenté un jeune Amant aux genoux de sa Bergère, & lui serrant, avec tendresse, la main qu'elle vient de lui abandonner. La Bergère annonce, par son attitude, la douce émotion que lui cause l'aveu qu'elle vient de faire. Témoins de leur bonheur, plusieurs autres Bergers & Bergères semblent y applaudir avec le

plus vif intérêt. Ces deux *Sujets* sont gravés avec cette douceur & cette suavité qu'on remarque dans les ouvrages de M. *Lempereur*.

La Mélancolie. C'est le titre qu'on a donné à une petite Estampe d'environ 7 pouces de haut sur 5 de large, représentant une jeune Femme assise, la tête appuyée sur sa main, gravée dans la manière du crayon, par Madame *Massard*, d'après le Dessin de M. *Greuze*. Il faudroit être bien injuste pour ne pas donner des encouragemens & des éloges à une jeune Artiste, qui débute dans la carrière avec autant de succès. Ce sujet est exécuté avec la plus grande intelligence; & l'on y reconnoît parfaitement la touche large, moëleuse, énergique de l'Original que Madame *Massard* a traduit. Cette Estampe se vend chez l'auteur, rue Saint Hyacinthe, près de la Porte Saint-Jacques.

Je suis, &c.

A Paris, le 18 Octobre 1775.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

*Septième Lettre à M. de Voltaire, où
Entretiens sur le Poëme Epique rela-
tivement à la Henriade; par M. Clé-
ment. A Paris chez Moutard Libraire
de la REINE, DE MADAME & de
Madame la COMTESSE D'ARTOIS
rue du Hurepoix. Un volume in-8^o.
de 200 pages.*

L. A *Henriade* est attaquée de toutes
parts, Monsieur, & je doute qu'elle
puisse tenir encore long-temps con-
tre les assauts multipliés qu'on lui li-
vre. Le *Commentaire* de M. de la Beau-
melle lui a déjà porté de terribles coups.
ANN. 1775. Tome V. K

M. *Clément*, à son tour, marche aujourd'hui contr'elle avec des forces non moins redoutables. Il suppose qu'il a eu des *Entretiens* avec un des admirateurs de M. *Voltaire* au sujet de ce Poëme ; & c'est de ces *Entretiens* qu'il entreprend de nous rendre compte. Le défenseur de la *Henriade* lui demande d'abord s'il est du nombre de ceux qui refusent d'appeller cet ouvrage un Poëme Epique. » Moi, répond » M. *Clément*, je l'appellerai tout » comme vous voudrez, pourvu » qu'en même temps vous me per- » mettiez de dire que c'est un Poëme » manqué, dont le sujet est mal pré- » senté, dont le plan & l'économie » sont mal entendus ; dont la forme » est tout-à-fait défectueuse, où la » machine du Merveilleux est si mince, » si frêle, amenée avec si peu d'art, » qu'elle n'y tient en rien, & n'y sert » que de remplissage, au lieu d'en » être le principal ressort ; qu'outre » cela, ce Poëme n'a ni action, ni » intérêt, ni caractères, ni pas- » sions, ni dramatique, ni sublime, » ni assez de grande Poësie ; sans par-

» ler de tous les vices de style dont
 » il est rempli. Or , si vous croyez
 » qu'un Poëme Epique peut se passer
 » de toutes ces qualités-là, vous pou-
 » vez hardiment appeller la *Henriade*
 » le chef-d'œuvre des Poëmes Epi-
 » ques ».

Comment supposer, reprend l'ad-
 versaire de M. Clément, que M. de
Voltaire, qui a tant de connoissances
 en tout genre, qui a tant d'esprit, de
 talent, qui a fait un *Essai sur la Poësie*
Epique, n'ait pas sçu ce que c'étoit
 qu'un Poëme Epique, & néanmoins
 ait entrepris de nous en donner un?
 La réponse à cette objection est pré-
 cieuse par son ingénuité; elle est de
 M. de *Voltaire* lui-même, qui, dans
 un de ses derniers ouvrages *, dé-
 clare franchement qu'il a fait jadis
 un Poëme Epique, sans savoir ce que
 c'étoit. Quant à l'*Essai*, il n'est pro-
 pre qu'à confirmer cet aveu par les
 assertions erronées dont il est rem-
 pli. On y lit que le Poëme Epique est
 une espèce d'ouvrage dans lequel les hom-

* *Questions sur l'Encyclopédie. Tome VII*
 page 150.

mes sont convenus d'approuver souvent le bisarre sous le nom de Merveilleux ; que l'ILIADÉ est pleine de Dieux & de combats peu vraisemblables ; que beaucoup de personnes préfèrent le PARADIS PERDU avec quelqu'espèce de raison ; & le PARADIS PERDU, cependant, est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardiesse que de choix ; que le CLOVIS de Desmarets & la PUCELLE de Chapelain sont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'ILIADÉ ; que le talent d'Homère étoit de faire des Tableaux plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une Fable intéressante ; qu'on ne fait nulle difficulté de mettre le Tasse à côté de Virgile & d'Homère, malgré ses fautes & la critique de Despréaux ; qu'il a plus de feu qu'Homère avec plus de variété ; que ses Héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'ILIADÉ, mais que ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits & mieux soutenus ; enfin, qu'il a peint ce qu'Homère crayonnoit, &c. Il est donc bien constaté que M. de Voltaire a fait un Poème Epique, sans

se douter de ce genre d'ouvrage. C'est une vérité prouvée, tant par son propre aveu que par ses dissertations. Cela seul pourroit épargner la peine d'un examen de la *Henriade*. Mais, dit l'Interlocuteur de M. *Clément*, il seroit absolument possible qu'un auteur s'égarât dans la spéculation & réussît dans la pratique; ils entrent donc en matière; ils examinent d'abord le sujet de ce Poëme. M. *Clément*, d'après la plupart des Critiques qui l'ont précédé, y trouve duplicité de Héros & de sujet. Le premier sujet est le Siège de Paris par *Henri III* jusqu'à la fin du cinquième chant où il meurt; le second sujet est le même Siège de Paris par *Henri IV*, pendant les cinq derniers chants. Le Poëte annonce que le Héros qu'il va célébrer est *Henri IV*, & l'on voit à l'ouverture du Poëme que le Chef de l'entreprise est *Henri III*, que le Héros annoncé est subordonné à ce Chef, & qu'il travaille pour lui pendant cinq chants entiers.

M. *Clément* jette un coup d'œil rapide sur tous les vices d'économie

de la *Henriade*, sur le voyage ridicule de *Bourbon* en Angleterre, sur le peu de vraisemblance qu'*Elisabeth* ne soit pas instruite de tout ce qu'il lui raconte, sur l'inutile & foible tempête qu'il essuie dans le passage, & qu'il porte dans une Isle où un vieillard lui dit infructueusement sa bonne aventure; enfin, sur tous les autres événemens du Poëme, dont les combats de *Henri IV* font la moindre partie, puisqu'ils n'occupent pas six cens vers. Etoit-il besoin de faire un Poëme Epique, s'écrie l'Observateur, pour y mettre aussi peu de faits héroïques? Y a-t-il quelqu'exemple d'une action plus vuide, plus dénuée de grands mouvemens & d'intérêt?

» L'auteur a eu raison de ne pas dire
 » dans son début *je chante les com-*
 » *bats*; car c'est ce qu'il chante le
 » moins. Il pouvoit dire: *je chante*
 » *un Héros qui fait un petit voyage sur*
 » *mer, qui vient livrer un petit assaut*
 » *à Paris, qui fait un long rêve, qui va*
 » *en bonne fortune, & revient brave-*
 » *ment prendre Paris par famine* ».

M. Clément reproche à M. de Vol-

taire un défaut que beaucoup d'autres ont relevé : car , en donnant la critique d'un même ouvrage , il est impossible que des gens éclairés ne se copient pas les uns les autres. Le Vieillard de l'Isle de Jersey , dit M. Clément , prédit à Henri IV qu'il ne montera point sur le Trône qu'il n'ait embrassé la Religion Catholique. » Cet oracle n'est pas obscur ;

Mais , si la vérité n'éclaire vos esprits ,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris :

» Le Poëte ajoute que Henri fut pé-
» nétré de ce discours comme d'un
» trait de flamme ».

Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore.

» Henri IV , si bien édifié , ne laisse
» pas de parler assez cavalièrement
» de la Religion à Elisabeth ; & , à
» son retour , après la mort de Valois ,
» sachant qu'il ne sera reconnu Roi
» de France qu'après avoir abjuré le
» culte réprouvé , il n'en fait nulle

» mention ; il continue de verser le
 » sang de ses Sujets , quoique ce soit
 » en pure perte , & qu'il soit inf-
 » truit , de la part du Ciel , que tous
 » ses meurtres , que tous ses com-
 » bats n'y feront rien , s'il ne changè
 » de Religion. Vous voyez claire-
 » ment que voilà *Henri IV* devenu
 » inhumain & odieux par inconsé-
 » quence , ou plutôt par celle de
 » l'auteur. Dès le commencement de
 » son Poëme , il répand un nuage af-
 » freux sur toute la conduite de son
 » Héros ».

. L'auteur du *Parallèle de la Henriade*
 & du *Lutrin*, avoit dit presque dans les
 mêmes termes : »Quelle est la conduite
 » du Héros que l'on nous donne à
 » admirer ? Il assiège son Peuple ; il
 » en fait un carnage affreux ; il le ré-
 » duit par une famine horrible. Cette
 » conduite le mène-t-elle au dénoû-
 » ment ? Point du tout ; elle est abso-
 » lument inutile , & , qui pis est , le
 » Héros sçait qu'elle doit l'être. Un
 » Vieillard inspiré qu'il écoutoit com-
 » me *Dieu même* , lui avoit dit dès
 » le commencement :

Mais, si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris:

» Si cet Oracle eût été rendu dans le
» Ciel seulement, que *Henri IV* ne
» l'eût ni entendu lui-même, ni com-
» pris, s'il eût été obscur, enveloppé,
» mystérieux, le Héros eut été peut-être
» excusable; mais il parloit *osados* avec
» le Prophète, sans équivoque, sans
» détours. Que penser d'un Héros dont
» l'action, très cruelle en elle-même,
» est en même temps fondée sur l'im-
» prudence & l'étourderie? C'est
» bien alors que se vérifie la maxime
» d'*Horace*:

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.
Des sottises des Rois les peuples sont punis:

» Le Peuple avoit tort de rejeter
» *Henri IV*, par la raison qu'il étoit
» Protestant: mais aussi *Henri IV* avoit
» tort de l'être, suivant l'esprit du
» Poëme qui est dans les principes
» Catholiques. Que devoit donc faire
» *Henri IV*? Se convertir, & ensuite
» combattre. Le Poëte auroit supposé,

K v.

» s'il eût voulu, des défiances de la
 » part du Peuple ; *Henri* auroit été
 » alors dans tout son droit , les Li-
 » gueurs dans tout leur tort , & le
 » Peuple à l'ordinaire auroit été le
 » seul à plaindre ». *M. Clément*, dans la
 suite de ce premier *Entretien* , donne
 à-peu-près le même plan de réforme
 pour cet endroit du Poëme.

Il montre que *M. de Voltaire* n'a
 pas profité, à beaucoup près, de tout
 ce que l'Histoire pouvoit lui fournir ;
 qu'il ne devoit pas se contenter d'y
 prendre deux ou trois épisodes, qui,
 après tout, sont moins essentiels à
 un Poëme que le tissu de l'action ; qu'il
 auroit pu y découvrir la semence de
 toutes les passions de la Ligue ; qu'il y
 auroit trouvé d'excellens traits pour
 peindre les caractères de ses person-
 nages , comme d'*Aumale* , *Mayenne*
 & l'Envoyé du Roi d'Espagne , per-
 sonnages qui n'ont aucune physiono-
 mie dans son Poëme , & qui sem-
 blent ne prendre aucune part à l'ac-
 tion ; qu'il y auroit puisé les ca-
 ractères des Ducs de *Nemours* & de
Mercœur , qui n'étoient pas moins ar-

dans que les autres, & dont l'auteur ne fait pas mention. L'Histoire pouvoit ne lui être pas moins utile à l'égard de son Héros. *Henri IV* tira des secours non seulement de l'Angleterre, mais du Dannemarck, des Protestans d'Allemagne, des Suisses, & même secrettement de *Ferdinand*, Grand Duc de Toscane. Le Grand Seigneur *Amurat*, entendant parler des actions héroïques de *Henri IV* & de la difficulté qu'il trouvoit à s'établir sur le Trône, se détermina à lui offrir des secours. *Dom Antonio*, Roi de Portugal, détrôné par le Roi d'Espagne qui le faisoit poursuivre & avoit mis sa tête à prix, vint trouver *Henri IV* pour lui prêter son bras, & se venger en même temps du Roi d'Espagne : tous ces événemens auroient contribué à nourrir l'action du Poëme, & à y jeter un grand éclat.

Non seulement *M. de Voltaire* n'a pas fait usage des matériaux que lui présentoit l'Histoire ; mais il n'y a rien ou presque rien dans son Poëme qui soit de son invention. On ne peut se dissimuler que la manière dont il

fait aller son Héros en Angleterre pour faire le récit de la Saint Barthélemi à *Elisabeth*, & , jusqu'à la tempête , ne soit une imitation mesquine de la tempête qu'*Enée* effuie, de son arrivés chez *Didon* & du récit de la prise de Troye que le Prince Troyen fait à la Reine de Carthage. L'épisode des amours de *Henri IV* est une copie très foible des amours d'*Armide* & de *Renaud*, qui sont déjà bien froids en comparaison de ceux de *Didon* & d'*Enée*. La vision ou le songe de *Henri IV* ressemble à la descente d'*Enée* aux Enfers ; & cette idée du songe est prise du *Saint-Louis* du P. *Lemoine*. Le combat des deux *d'Ailly* qui ne se reconnoissent qu'au moment où le père a tué le fils , est imité du combat de *Tancredé* & de *Clorinde*. Les personnages allégoriques , la *Discorde* , la *Religion* , l'*Amour* , la *Politique* , étoient déjà tout imaginés avant M. de *Voltaire* ; ils sont dans le *Lutrin* & dans les *Allégories* de *Rousseau*.

A toutes ces remarques , l'admirateur de la *Henriade* reste confondu ; il ne trouve rien à répliquer. Je crains bien , dit-il tout stupéfait , que vous

ne triomphez encore davantage au sujet du Merveilleux de la *Henriade* : car je vous avoue que c'est la partie qui m'en a toujours paru la plus médiocre , relativement au Merveilleux des anciens Poèmes Epiques. Il a raison de s'attendre à voir son auteur favori maltraité sur cet article ; M. *Clément* profite de son avantage. Il fait voir comment M. de *Voltaire* , égaré par les faux principes qu'il s'efforce d'établir contre le Merveilleux dans son *Essai sur la Poësie Epique* , & ne voulant pas néanmoins choquer entièrement , dans son Poëme , le goût des amateurs de l'Antiquité , a cru satisfaire à tout en faisant apparôître une ou deux fois *Saint-Louis* à son Héros , & en y joignant deux ou trois allégories empruntées de côté & d'autre. » Quelle inconséquence n'est-ce pas , selon notre croyance , que » *Henri IV* soit favorisé du Ciel sans » être converti , & que le Ciel soit » pour l'ennemi de la Religion Catholique contre le parti qui défend » cette Religion ! L'auteur a traité » tout cela légèrement , suivant sa

» façon de penser particulière ; mais
 » il devoit sentir que sa Philosophie
 » bleffoit en même temps les droits
 » de la Poësie & ceux du bon sens ».

» La construction de son Poëme a
 » fort embarrassé M. de Voltaire pour
 » le Merveilleux dans les cinq pre-
 » miers chants ; il n'a pas voulu faire
 » descendre un Saint ni un Ange pour
 » son inutile *Valois* ; mais il n'a pas
 » osé non plus faire intervenir aucun
 » agent céleste pour *Henri IV* Pro-
 » testant , tandis qu'il n'y en auroit
 » pas eu pour *Valois* Catholique ; il
 » s'est donc déterminé à ne mettre
 » en mouvement sa grande machine
 » du Merveilleux qu'au sixième chant.
 » On sent par-là , mieux que jamais ,
 » combien son plan est ridiculement
 » conçu. Ou il ne falloit point du
 » tout de Merveilleux , ou il falloit
 » qu'il commençât avec le Poëme :
 » car on ne s'attend guères à cette
 » apparition subite d'un Saint qui ,
 » ne s'étant point mêlé de la moitié
 » de l'action , ne paroît pas avoir
 » grande raison de se mêler du reste.
 » Puisque cette machine surnaturelle

» doit servir au dénouement du
 » Poëme, elle doit agir dès le pre-
 » mier moment de l'action, présider
 » à tout, & former le nœud qu'elle
 » doit dénouer; si non l'on voit un
 » auteur embarrassé qui ne fait point
 » lier toutes les parties de son sujet,
 » qui a fait un chant, ensuite un autre,
 » sans avoir rien prévu, sans trop
 » savoir où il ira; & puis, se voyant
 » tout-à-coup arrêté par la difficulté
 » de dénouer un nœud si mal tissu,
 » fait tomber du Ciel aussi-tôt une
 » machine pour sortir d'embarras.
 » Rien ne découvre davantage le peu
 » de ressources qu'un auteur a dans
 » son génie, & le peu de connois-
 » sance qu'il a de son art ».

M. *Clément* ne critique pas avec
 moins de raison le songe de *Henri IV*,
 où *Saint-Louis* lui fait voir tout ce
 qui se passe au Ciel & aux Enfers. Le
 Poëte dit que *Henri IV* s'endormit, &
 que *Saint-Louis* l'enleva au ciel dans
 un char de lumière, ainsi que le fut
 jadis le maître d'*Elisée*. Il en résulte
 que ce n'est point un songe, & que
 le Roi suit réellement le Saint dans le s

Cieux , quoiqu'en dormant. Le Saint lui fait voir toutes ces merveilles ; mais ce n'est ni des yeux du corps , puisqu'ils sont fermés par le sommeil , ni des yeux de la foi que le Héros n'a pas encore. Qu'on juge combien cette équivoque d'un homme emporté miraculeusement au séjour céleste , & qui voit tant de choses , les yeux fermés , jette un louche ridicule sur ce Merveilleux. L'auteur augmente encore cet embarras , en ne faisant point descendre son Héros sur un char comme il est monté : il dit seulement que *les voûtes des Cieux devant lui s'éclipserent*. On est plus incertain que jamais ; & , ce qui d'abord sembloit un prodige , finit par ne paroître plus qu'un songe. Mais ce qui montre le plus de stérilité dans l'imagination , est le Merveilleux qui sert de dénouement au Poëme. L'auteur dit que *Saint-Louis*

Descend du haut des Cieux vers le Héros
qu'il aime ;

Aux remparts de Paris , il le conduit lui-même.

Avec un pareil dénoûment , il pouvoit allonger l'action tant qu'il auroit voulu, faire cinquante chants , mettre son Héros dans un embarras toujours nouveau ; & , quand il en auroit été las , faire descendre son Saint & sa machine pour couper le nœud.

Le Critique ne fait pas plus de grace au chant des amours de *Henri IV* & de *Gabrielle d'Estrées*. Selon lui , c'est un véritable amour de Garnison.

» Le Roi , dit-il , va à la chasse ; un orage qui survient , comme dans

» *l'Enéide* , l'oblige d'entrer en un château voisin ; d'*Estrées* vient au

» devant de lui , & aussi-tôt le Poète vous dit : *Qu'eût pu faire d'Estrées?* Comme elle ne peut rien

» faire , elle se rend au Héros , & tout est conclu , sans qu'ils se soient

» tenu le moindre discours. *Mornay* arrive ; le Roi quitte sa Maîtresse

» sans lui rien dire , & elle le laisse aller sans dire un seul mot. Ne

» voilà-t-il pas un amour & une passion bien dignes d'un Poème Epique ? Cependant ce bel épisode tient

» un chant tout entier; & j'ai vu, dans
 » la Préface d'un certain Editeur de
 » la *Henriade* (1), ce neuvième chant
 » comparé au quatrième livre de
 » l'*Enéide*. Concevez-vous une flat-
 » terie plus révoltante, que de met-
 » en parallèle le morceau de l'Anti-
 » quité où la passion de l'amour est
 » peinte avec les couleurs les plus vi-
 » ves & les plus pathétiques, dont
 » tous les mouvemens sont expri-
 » més tour-à-tour avec tant de grace,
 » de feu, de délicatesse, d'éloquence &
 » de force, avec ces amours insipides
 » & muettes de la *Henriade*, où tout
 » est conclu en deux vers, en un
 » mot, avec une jouissance de Ser-
 » rail ».

M. *Clément* passe à l'examen des
 caractères. Ceux du Duc de *Guise*,
 de *Médicis*, de *Coligny*, lui semblent
 peints d'une manière brillante; mais
 ce ne sont pas les Héros du Poème.
 Pour les autres, ce sont moins des
 caractères que de simples portraits.

* M. de *Marmontel*, de l'Académie Fran-
 çoise.

Les grands Poètes, anciens & modernes, pour faire connoître les caractères qu'ils donnent à leurs Héros, les font agir & parler eux-mêmes d'après les mœurs & les sentimens convenables à ces caractères. *M. de Voltaire* prend le Lecteur par la main, le conduit dans une galerie, & lui dit : » Avant que de vous montrer » mes Héros en action, je suis bien » aise de vous faire voir le portrait » de chacun d'eux ; cela vous aidera » à les connoître distinctement & à » les démêler, quand vous les verrez » ensemble ; faites donc attention. » Celui-ci est fait de telle façon ; » celui-là a telle vertu, tel défaut ; & » j'ai mis le nom de chacun au bas » de son portrait, afin que vous puissiez y avoir recours, s'il vous arrivoit de prendre l'un pour l'autre, &c ». Encore le Censeur prouve-t-il que la plûpart des Héros de la *Henriade* ne ressemblent pas aux espèces d'enseignes, qui les annoncent. *Mayenne*, par exemple, est peint dans son portrait comme un

capitaine d'un courage héroïque & comme un politique sage ; & , dans le cours du Poëme , dès le premier péril , il est incapable de rien faire. Que peut , dit le Poëte ,

Que peut faire *Mayenne* en ce péril pressant ?

Ce courage héroïque est toujours de même nature. *Mayenne* se laisse battre en toute occasion ; on ne voit pas de lui le moindre exploit ; on ne fait pas s'il donne un seul coup d'épée. Pour sa sagesse & sa politique , elles se laissent confondre , dans l'assemblée des Etats , par la harangue fanatique de *Potier* , auquel il ne peut répondre le plus petit mot.

Enfin , M. *Clément* examine la narration de la *Henriade* , & il prouve qu'elle est maigre , didactique , monotone , fatigante. Le Poëte ôte presque la parole à ses Héros : » Il s'ar-
» rête avec complaisance sur les por-
» traits , les maximes , les réflexions ,
» les déclamations morales & satyri-
» ques , en un mot , surtout ce qui

» peut faire briller le bel-esprit : mais
 » tout ce qui doit être action, grands
 » tableaux de Poësie, peintures de
 » caractères, passions, scènes drama-
 » tiques, enfin tout ce qui fait l'Epo-
 » pée est étranglé ; c'est un récit dé-
 » charné & sans vie ; c'est un sque-
 » lette de Poëme Epique qu'on a cou-
 » vert comme on a pu de lambeaux
 » éparpillés de toute espèce, de tou-
 » tes couleurs, dont la bigarrure fait
 » un singulier contraste avec le corps
 » étique qui en est affublé ».

Je ne puis ici, Monsieur, que res-
 serrer dans un court espace, & sou-
 vent même indiquer seulement, les
 différens points de cette intéressante
 discussion. Mon dessein n'est que de
 vous faire naître l'envie de lire vous
 même cette *Lettre* en entier. Vous y
 verrez comme tous les raisonnemens
 & les principes de l'auteur se déve-
 loppent & se fécondent sous sa main.
 C'est une des meilleures dissertations
 Littéraires qu'on nous ait données
 depuis long-temps. Le style n'a pas
 une couleur brillante : mais il est
 sage, simple & correct ; & , pour le

fond des choses , je suis comme l'interlocuteur qu'introduit M. *Clément* ; je ne fais , en vérité , ce qu'il y a à répondre à tout cela. Peut-être les partisans de M. de *Voltaire* feront-ils comme ils ont déjà fait en tant d'occasions différentes : ils ne répondront rien à toutes ces critiques , & ils répéteront par tout que personne ne les lit. J'oubliois de vous dire que M. *Clément* propose l'esquisse d'un autre plan pour la *Henriade*. Il n'y a pas de comparaison avec celui de M. de *Voltaire* , pour l'ordonnance du sujet , la disposition , la richesse , la poésie & l'imagination.

L'*Avertissement* qui précède cette *Lettre* est remarquable : c'est un long passage de *Quintilien* au sujet de *Sénèque* ; il n'y a pas un mot qui ne convienne à M. de *Voltaire*. Le second *Entretien* sur la *Henriade* est sous presse ; il aura pour objet la partie des détails & du style.

Je suis , &c.

A Paris , ce 20 Octobre 1775.

L E T T R E X I.

Eloge de Nicolas de Catinat Maréchal de France, présenté à l'Académie Française; suivi de Notes Historiques & Morales; par M. l'Abbé du Rouzeau. A Paris au Palais. Un Volume in-8^o de 114 pages.

CET Eloge commence par une singularité : une petite phrase de l'*Essai sur les Eloges* de M. Thomas lui sert de texte. Ce laborieux panégyriste a dit : *Catinat, le plus vertueux des hommes, est enseveli sans pompe dans un Village.*
 » Qu'importe, s'écrie avec raison
 » M. l'Abbé du Rouzeau, qu'importe
 » au plus vertueux des hommes la
 » pompe fastueuse d'un mausolée ?
 » Qu'importe sur-tout au plus modeste ce vain tribut de louanges
 » si souvent prodiguées à l'orgueil
 » & au néant » ?

Ce discours vous plaira, Monsieur,

par un mérite qui lui est particulier ; les autres Eloges de *Catinat* ont une marche purement historique ; c'est sa vie écrite d'un style oratoire , ornée ou chargée de toutes les réflexions qu'elle a fait naître. L'ouvrage de M. l'Abbé du *Rouzeau* est véritablement un Discours ; son but est marqué ; sa division sur-tout est extrêmement heureuse ; il considère *Catinat* sous trois aspects différens ; il peint en lui le grand Capitaine , le Citoyen vertueux , le Sage accompli ; & de ces trois manières d'envisager son Héros , il résulte un portrait qui ne peut convenir qu'au grand homme qu'il célèbre.

Les détails de la première Partie où il montre le Guerrier , sont à-peu-près les mêmes pour le fond que ceux des autres Discours ; ce qui est inévitable dans des ouvrages sur le même sujet. Je vous extrairai cependant , de cette première Partie , le morceau sur les devoirs d'un Général d'Armée. Quand M. *Thomas* fait l'éloge d'un Magistrat ou d'un Ministre , il ne manque presque jamais

de

de commencer par une tirade brillante, où il se demande à lui-même: *Qu'est-ce qu'un Ministre? Qu'est-ce qu'un Chancelier?* &c. Et là-dessus il donne une longue énumération des devoirs de ces différentes places. M. l'Abbé du Rouzeau a jugé à propos d'imiter en cela M. Thomas. » Qu'est-ce qu'un » Général? Car je ne donnerai point » ce nom au Guerrier qui aura fait » les plus brillantes campagnes, mais » à celui qui aura fait les plus savantes. Je ne donnerai point ce » nom à celui qui aura remporté plus » de victoires, mais à celui qui les » aura mieux remportées. Je ne donnerai point ce nom à celui qui aura » formé les projets les plus hardis & » les plus vastes, mais à celui qui » aura formé les plus sages & les » mieux combinés pour le succès. Je » ne donnerai point ce nom enfin » à celui qui aura laissé à la Fortune » son empire ordinaire dans un combat, mais à celui qui aura su la » maîtriser avant une bataille. Si la » guerre est un art, si cet art a ses » principes, la préférence que j'acc-

ANN. 1775. Tome V. L

» corde ici à la science sur le coura-
 » ge, à l'expérience sur la bravoure,
 » à la sagesse sur la témérité, au sang-
 » froid sur l'empportement, à la pru-
 » dence sur la force, au Génie sur la
 » Fortune ; cette préférence, dis-je,
 » ne sauroit être contestée, & dès-
 » lors il faut qu'elle devienne une
 » règle fixe pour discerner les Géné-
 » raux véritablement grands d'avec ceux
 » qui ne furent que des Généraux heu-
 » reux & téméraires ; pour placer
 » les *Fabius* avant les *Alexandres* ; les
 » *Turennes* avant les *Charles XII* ;
 » avant les *Condés* (*) mêmes, &c ».

Les antithèses sont peut-être trop
 prodiguées dans cette citation ; elle a
 encore un défaut qu'on retrouve dans
 d'autres endroits de ce Discours ;
 c'est la répétition des mêmes mots
 au commencement de chaque phrase :

* *Condé*, ce foudre de guerre, fut, sans
 contredit, le premier Capitaine de son siècle ;
 mais il n'en fut que le second Général. Je ne
 l'outrage point. Il fut assez grand homme
 pour placer *Turenne* avant lui. Si j'avois à me
 changer, disoit-il, je voudrois être changé en
M. de Turenne : c'est le seul homme qui puisse me
 faire souhaiter ce changement-là.

je ne donnerai point ce nom ; je ne donnerai point ce nom ; il faut laisser cette manière aux Sermonaires ; du reste , ce morceau est bien vu , bien pensé , & sur-tout approprié à l'Eloge de Catinat.

Dans la seconde Partie, vous trouverez le développement le plus satisfaisant de toutes les vertus de ce grand homme , qui semble avoir pris plaisir à les cacher. Patriotisme, humanité, sensibilité, désintéressement, modestie, amour de la justice : *Catinat* a porté au plus haut degré toutes ces qualités dont l'assemblage est si rare , & dont aucune n'échappe à son Panégyriste. Il y a même des endroits écrits avec beaucoup de chaleur, tels que celui où il réfute les personnes qui prétendent qu'il faut souvent hasarder à la Guerre, contre la maxime de *Catinat* qui étoit *de ne point se risquer contre des forces égales , jusqu'à l'instant où il pouvoit prendre l'ennemi en faute , & faire pencher la balance de son côté. Son grand principe étoit de faire la guerre en Géomètre , & de ne livrer bataille qu'après l'avoir , en quelque*

sorte, gagnée démonstrativement.

Le morceau sur l'amour de la justice est un de ceux que vous aimerez le plus dans cette seconde Partie. » Enfin, » dit l'Orateur, la justice étoit assise » à côté de tant de vertus chez *Catinat*. Reine immortelle de toutes les » autres, elle achevoit le Héros en » lui. Né dans son sanctuaire, élevé, » pour ainsi dire, sous ses ailes, » il avoit été instruit de bonne » heure à la connoître & à la défendre, il avoit comme reçu de » ses propres mains son glaive & sa » balance. Il lui fut fidèle : il ne » quitta jamais ses attributs sacrés ; » il les porta avec lui dans les camps : » ce fut par elle qu'il loua & blâma, » qu'il récompensa & punit toujours. » *Catinat*, à la tête des Armées, fut » un Magistrat intègre. Jamais sa » bonté naturelle ne nuisit chez lui à » sa justice. Le plus humain, le plus » compatissant des hommes, le Père » même de ses soldats, en devenoit » quelquefois le Juge le plus sévère, » fitôt que les Loix avoient parlé. Jamais le cri de ressentiment, même

» le plus juste , ne put étouffer chez
 » lui celui de la justice : c'étoit pour
 » ses ennemis & pour ses rivaux qu'il
 » sollicitoit les plus grandes graces ,
 » sitôt qu'ils avoient fait quelque belle
 » action , ou qu'il avoit reconnu quel-
 » que mérite en eux. Jamais la voix
 » de l'Amitié ni celle de la Nature
 » ne purent balancer chez lui celle
 » de la justice : ce fut pour ses amis
 » & pour ses parens qu'il se montra
 » toujours le plus réservé à demander
 » les moindres faveurs ; ce fut pour
 » eux qu'il prit toujours les plus gran-
 » des précautions , pour s'assurer qu'ils
 » en étoient bien dignes. Cette ame
 » droite & honnête craignoit qu'un
 » sentiment , souvent aveugle , n'en
 » imposât à son équité naturelle ; cette
 » ame héroïque préféroit la justice à
 » tout , à l'Amitié , à la Nature même ».

La troisième Partie de cet Eloge
 n'est point inférieure aux deux pre-
 mières , & finit , comme le Discours
 de M. l'Abbé d'*Espagnac* , par un ex-
 cellent parallèle de *Turenne* & de *Ca-*
linat. Vous lirez ensuite , avec plai-
 sir , d'excellentes Notes , tantôt His-

toriques, tantôt Philosophiques, sur ce dernier. Il en est plusieurs qui présentent les vûes les plus utiles. L'auteur, par exemple, dans une de ces Notes, donne la liste des grands hommes qui n'ont pas cru s'avilir en servant sous des Généraux qui leur étoient, ou égaux, ou inférieurs en grade. *Turenne* aida le grand *Condé* à gagner les batailles de *Lens* & de *Fribourg*; *Boufflers*, qui étoit l'ancien de *Villars*, non seulement consentit, mais demanda même à servir sous lui. On a vu, dans tous les Eloges de *Catinat*, ce grand homme servant, avec le zèle le plus ardent & le plus pur, sous *Villeroi*, qu'on lui avoit envoyé pour successeur, & qui insultoit à sa prudence; on l'a vû séparant ses fautes sans aigreur, sans raillerie, sans aucune espèce de ressentiment. Nos Militaires, dit M. l'Abbé *du Rouzeau*, croiroient-ils se déshonorer en suivant de pareilles traces?

Je suis étonné, Monsieur, que l'Académie n'ait fait aucune mention de ce Discours; il me semble qu'il en méritoit une, & des plus hono-

rables : c'est un des *Eloges de Catinat* où il est le mieux peint ; il y a du talent, de l'élégance & de ce naturel précieux, dont tant d'Écrivains prennent à tâche de s'éloigner dans ce siècle, & auquel toutes les Académies de la Capitale & des Provinces devroient bien chercher à nous ramener.

Eloge du Maréchal de Catinat, dédié à lui-même. Discours qui n'a point concouru pour le Prix de l'Académie Française. A Paris chez Quillau au Magasin Littéraire rue Christine, & chez Ruault rue de la Harpe. Brochure in-8^o de 54 pages.

L'Auteur de ce Discours l'avoit composé dans le dessein de concourir pour l'Académie Française. Des raisons, dont il ne rend point compte, l'ont empêché de le présenter. Il a cru que l'Eloge d'un des hommes les plus recommandables par son admirable simplicité, ne devoit pas être écrit avec emphase ; il a pris un style analogue

au héros modeste qu'il a voulu louer ;
 & qu'il appelle le *la Fontaine des Guer-*
riers. » C'est ta Philosophie , lui dit-
 » il dans une *Epître Dédicatoire à*
 » *ses Mânes*, qui t'a valu l'honneur que
 » t'a fait l'Académie de proposer ton
 » Eloge : c'est ta Bonhomie qui me
 » l'a fait entreprendre ». Je me bor-
 nerai à vous rapporter deux mor-
 ceaux de ce discours , pour vous
 en faire connoître la manière. La
 sage conduite de *Catin* en Italie
 est le sujet du premier ~~personne~~,
 peut-être , n'en a aussi bien tiré parti
 que l'Auteur de cet Eloge ; jugez-
 en vous-même. » Observons un mo-
 » ment *Catinat* en Italie , obligé de
 » concilier ensemble le pétulant Fran-
 » çois & le sombre Piémontois , de
 » contenir , dans le désœuvrement de
 » la Paix , les Troupes d'une Nation
 » dont l'effervescence est augmentée
 » par celle du climat , dans des con-
 » trées où son indiscretion l'a tou-
 » jours ruinée , de modérer enfin des
 » soldats sans discipline , qui sont ou
 » cruellement maltraités , ou impunis
 » dans tous leurs excès , suivant le

» caprice ou les vûes des Officiers ,
 » maîtres absolus de leur vie. Sous
 » un autre Général, les cachots, les
 » gibets seriroient de frein aux sol-
 » dats, & la sévérité la plus révol-
 » tante subjugueroit les Officiers. *Ca-*
 » *tinat*, plus humain, n'enchaîne ses
 » troupes que par l'amour du travail
 » & l'attrait du plaisir. Au lieu de
 » captiver des imprudens, il en fait
 » des sages, & les amène à son ca-
 » ractère en se prêtant au leur. Il a
 » sur-tout cette condescendance pour
 » les Officiers, aux goûts desquels il
 » sçait s'accommoder. Aux plus diffi-
 » pés, il fournit des Bals, des Spec-
 » tacles; à de plus recueillis, il pro-
 » cure des jardins riens; aux plus sé-
 » rieux, il confie des détails & des
 » occupations qui les flattent. Pour
 » les concilier tous avec la Nation,
 » il leur en fait adopter jusqu'à un
 » certain point les mœurs, & ména-
 » ger les préjugés. Dans des circonf-
 » tances délicates, où il falloit en
 » imposer à une populace supersti-
 » tieuse, il se conduisit de manière
 » qu'il arracha à *Innocent XI*, ennemi

» de la France , cet aveu : *Voilà un*
 » *homme d'une rare prudence* ; espèce
 » de canonisation , si cette expression
 » est permise , qui met *Catinat* au rang
 » des Sages par la même bouche qui
 » déclare les Saints ». Vous voyez ,
 Monsieur , que le style sans préten-
 tion que l'auteur a choisi de préfé-
 rence , ne l'empêche pas de montrer
 à propos de l'esprit & de la philo-
 sophie.

L'autre morceau que je veux vous
 citer termine le Discours , & vous
 donnera une opinion très-avanta-
 geuse du talent de l'auteur. » La Cour ,
 » poursuit-il en parlant de *Catinat* ,
 » ne goûtoit point un homme si diffé-
 » rent d'elle ; il n'avoit point ces de-
 » hors brillans qui font le mérite de
 » ce séjour d'illusion. Dans la Capi-
 » tale, où il ne fraploit point les yeux
 » par son luxe , on le connoissoit à
 » peine ; à l'Armée , on l'adoroit. Il
 » s'éleva par son seul mérite en le
 » cachant. Ses envieux , car il n'eut
 » point d'ennemis , cherchèrent à lui
 » porter des coups qu'il dédaigna de
 » parer ; tel est le témoignage que

» rend de lui Madame de Maintenon
 » qui ne l'aimoit pas. Elle ajoute
 » qu'on l'accusa d'être incrédule ,
 » mais sans la petite vanité de l'af-
 » fecter , & qu'il mourut enfin tran-
 » quille , ne craignant rien , ne de-
 » sirant rien ; n'espérant rien , peut
 » être même ne croyant rien ». Des
 jeunes gens qui affichent l'Incrédulité
 » par ton , le loueront ; sur cet
 » article, d'avoir devancé le siècle
 » de la Philosophie ; des gens pieux ,
 » le supposant véritablement incré-
 » dule , déploreront le néant de ses
 » vertus humaines, &, le mettant avec
 » les Socrates , les Catons , les An-
 » tonins , diront que , vain comme
 » eux , il a reçu sa vaine récompense.
 Pour nous , qui laissons au scrutateur
 » des cœurs à juger de l'intérieur
 » des hommes & ne pouvons
 » les apprécier que par leurs actions ,
 » nous voyons dans Catinat un vrai
 » Citoyen qui eût fait la gloire de
 » Sparte ou de Rome , s'il fût né dans
 » ces Républiques ; un Roi qui , sur
 » le Trône de Marc-Aurèle , en eût

» peut-être été le rival ; un Sage qui
 » adoroit son Dieu & chériffoit les
 » hommes ; un Héros au-dessus de la
 » carrière militaire qu'il a parcourue,
 » au-dessus du théâtre qu'on a donné
 » à ses exploits , au-dessus de sa gloire
 » même , étranger dans les Cours ;
 » mais digne , par ses vertus & ses ta-
 » lens , d'être adopté par toutes les
 » Nations & tous les siècles.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles , con-
 tenant une Anecdote sur une des Fa-
 bles de la Fontaine.*

JE crois que l'anecdote suivante sur
 une des meilleures Fables de l'im-
 mortel *la Fontaine* , vous fera plaisir ,
 Monsieur , & que vous en ferez part à
 vos Lecteurs , en l'insérant dans votre
Année Littéraire. Je la tiens, cette anec-
 dote , de feu M. l'Abbé *d'Olivet* ;
 la source en est bonne , comme vous
 sçavez. Vous avez lu & relu cent fois
 l'ingénieux Apologue intitulé *le Curé
 & le Mort*. Permettez-moi de le co-

piez ici, pour le mettre sous les yeux
de ceux de vos Lecteurs qui ne se le
rappelleroient pas.

Un Mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gîte ;
Un Curé s'en alloit gaïment
Enterrer ce Mort au plus vite.

Notre défunt étoit en carrosse porté,
Bien & dûment enpaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas, qu'on nomme
bière ;
Robe d'Hyver, robe d'Eté,
Que les Morts ne dépouillent guère.
Le Pasteur étoit à côté,
Et récitoit, à l'ordinaire,
Maintes dévotes Oraisons ;
Et des Psaumes, & des Leçons ;
Et des Versets, & des Répons.
Monsieur le Mort, laissez-nous faire ;
On vous en donnera de toutes les façons ;
Il ne s'agit que du salaire.
Messire *Jean Chouart* couvoit des yeux son
Mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;

254 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Et des regards sembloit lui dire :
Monsieur le Mort, j'aurai de vous,
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus coûts*.

Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs.
Certaine Nièce assez proprette,
Et sa Chambrière Paquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un Heurt** survient, adieu le Char.
Voilà Messire Jean Chouart

Qui du choc de son mort a la tête cassée ;
Le Paroissien en plomb entraîne son Pasteur ;
Notre Curé suit son Seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est ce Curé Chouart qui sur son Mort compo-
toit,
Et la Fable du Pot au Lait.

Le nom de ce Curé Chouart n'est
point, Monsieur, inventé à plaisir pour

* Frais, dépenses.

** Choc, Cahot.

la rime. Il a réellement existé; il étoit d'une famille très-distinguée dans la Touraine, Conseiller du Roi, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Curé de Saint-Germain le Vieux, Doyen de Messieurs les Curés de cette Ville, ami de *Boileau*, de *Racine*, de *la Fontaine*, &c. Un jour que ces illustres auteurs s'égayoient à table avec quelques flacons de vin de Champagne, le sévère *Despréaux*, prenant tout-à-coup un air grave, se mit à prêcher *la Fontaine* sur le scandale de sa séparation d'avec sa femme. *Racine* seconda son ami avec cette éloquence douce & insinuante qui lui étoit naturelle. *Eh bien, Messieurs*, dit *la Fontaine*, *puisque vous le voulez, j'irai voir cette femme; elle dit pourtant que je suis un mal-propre*. Le Curé *M. Chouart*, qui étoit du nombre des convives, vint à la charge, & voulut à son tour sermonner le Fabuliste. Mais le bonhomme, l'arrêtant tout court par un *Tu quoque, mi Brute*, le pria d'enfonner un beau *Gloria in Excelsis*. Pour l'intelligence de ce

256 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

Gloria, il faut sçavoir que M. *Chouart*, à la Messe de Paroisse, après l'intonation du *Gloria* & du *Credo*, quittoit l'Autel, montoit à son appartement pour attiser son feu, & faire bouillir sa marmite : voilà de la besogne taillée pour vous, disoit-il à ses Chantres, n'allez pas si vite.

La Fontaine, à son retour de Château-Thierry, fit, pour se venger du Curé, la Fable en question ; mais, il faut rendre justice à la vérité,

Certaine Nièce assez proprette,
Et la Chambrière *Paquette*

ne doivent leur existence qu'à l'Imagination du Poëte qui les a malicieusement placées dans le Presbytère du Curé. Il est constant que M. *Chouart* n'eut jamais de domestiques mâle ni femelle. Une pauvre femme, vendeuse d'herbes ou de fruits, ouvroit la porte aux Paroissiens qui avoient affaire au Pasteur. J'ai l'honneur d'être votre, &c, CHOQUET Prêtre.

Je suis, &c.

A Paris ce 22 Octobre 1775.

LETTRE XII.

Épître sur les Avantages des Femmes de trente ans. Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1775 ; par M. de Murville. A Paris chez D. C. Couturier père Imprimeur-Libraire aux Galeries du Louvre ; in-8° de 13 pages avec une Gravure.

CE sujet, Monsieur, demandoit ; pour être traité avec succès, beaucoup d'esprit, de légèreté, de délicatesse, de connoissance du monde : c'est précisément ce que vous cherchez envain dans tout le cours de l'Épître de M. de Murville. Elle est triste, pesante, sans grâces, & conséquemment très-ennuyeuse, quoiqu'elle n'ait que cinq ou six pages. Voici le début de la pièce.

Oui, je pense, *Daphné*, qu'une femme à
trente ans

Ne doit point regretter les jours de son prin-
temps,

Et que cet âge heureux , loin de nuire à ses
charmes ,

Ajoute à leur éclat , & leur prête des armes.

On ne dira pas que M. de Murville , dans ces Vers , ait fait un grand effort d'esprit & de travail pour chercher une tournure poétique. Otez les rimes , il ne reste qu'une Prose très-insipide. Laissez-les , il n'y a guères d'apparence que ce soit de la Poësie. Suffit-il , dit l'auteur à sa *Daphné* , d'unir à la beauté , la naïveté & la fraîcheur du jeune âge ?

Crois-moi : pour que le Sexe allume dans notre ame

Un amour plus durable, une plus forte flamme ;

Il faut que , parcourant un cercle moins borné ,

Son esprit , par les arts & les talens orné ;

Mette dans tout son jour cette raison féconde

Que l'âge développe , & que mûrit le monde ;

Mais, si quelque Beauté, montre, dès son printemps ,

Ces dons , presque toujours les fruits tardifs du temps ;

Bientôt, voyant l'écueil où l'on peut la conduire,

Craignant d'être séduite, en cherchant à séduire,

Cette Beauté timide immole à son devoir

Le plaisir dangereux de les faire valoir.

Avez-vous jamais lu, Monsieur, des Vers aussi forcés, aussi peu naturels ? Que veut dire une forte flamme, & cet esprit qui met dans son jour une raison féconde que mûrit le monde ? Mais si quelque Beauté, cette Beauté . . . montrer des dons, presque toujours les fruits tardifs du temps : quelle chaleur ! Quelle harmonie ! & immoler à son devoir le plaisir dangereux de les faire valoir. Quelles expressions poétiques ! Quelle chute heureuse !

Vous n'en n'êtes pas quitte, Monsieur : pour avoir une idée complete de la manière de cet auteur, il faut que vous jettiez encore un coup-d'œil sur les vers suivans ; ils terminent cette Epître si courte, qui le paroît si peu. Il est question d'une Femme de trente ans qui aime M. de Murville pour lui-même. C'est à cet âge, s'é-

crie-t-il, qu'*affermie par les ans dans la vertu, notre amante devient notre meilleure amie.*

Pour donner du relâche au chagrin qui nous tue ,

Elle sçait prodiguer à notre ame abattue ,
Ces secours précieux , & ces tendres discours
Plus doux, plus consolans encor que les secours ;
Et déployant son zèle , en ressources fertile ,
Prouve qu'elle nous aime , en se rendant utile.
Mais nous savons aussi , par un juste retour
De ses soins assidus la payer à son tour.

De son amour pour nous , nous lui rendons
l'usure.

Aimés avec excès, nous l'aimons sans mesure :
L'amour dont nous brûlons , & qu'elle a mérité ,
Peut-être a moins d'éclat , mais plus de vérité.
C'est un sentiment pur , autant qu'inaltérable ;
Qu'une douce habitude a rendu plus durable ;
Qui , nourri par lui-même , & s'accroissant
toujours ,

N'a d'autre terme enfin que celui de nos jours :
Et charmé des vertus , dont le Ciel la décore ,
Quand les sens sont muets, le cœur lui parle
encore.

Il faut convenir que donner du relâche

au chagrin est une belle expression ! J'aime encore beaucoup ces *secours précieux* & ces *discours plus consolans* que les *secours* : mais le plus joli vers, le plus riant, le plus pittoresque, c'est sans contredit, *prouve qu'elle nous aime en se rendant utile*. D'ailleurs, je crois n'avoir pas besoin de vous faire remarquer *l'usure de son amour*, de *cet amour dont nous brûlons*, & *qu'elle a mérité*, & *qui a moins d'éclat & plus de vérité*, non plus que ces rimes en *our* qui reviennent si souvent, & ce *cœur* qui est *charmé des vertus dont le ciel la décore*. Est-ce ainsi, Monsieur, qu'on devoit chanter les Femmes de trente ans ? Ce style ne plairoit pas même à celles qui en ont soixante.

M. de Murville écrit en Prose aussi légèrement qu'en vers. Il se justifie dans une *Préface* de n'avoir pas fait *un ouvrage de conséquence qui corrige les hommes, & leur donne des leçons d'humanité.* » Mais, poursuit-il, outre » que parmi ceux qui composent le Pu- » blic, juge né de tout ouvrage qui » sort de l'impression, il est fort peu » de gens qui se donnent la peine de

» lire une pièce de vers un peu sérieuse, je puis d'ailleurs alléguer une raison qui sûrement me servira d'excuse chez les hommes sensés ». Cette raison, c'est que M. de Murville a un procès. Etoit-il juste, pourroit-on lui répondre assez naturellement, d'en faire payer les dépens au public ?

Vous croyez peut-être que ce M. de Murville est un jeune auteur qui débute pour la première fois dans la carrière Académique : détrompez-vous, Monsieur ; il est bon que vous sachiez désormais à qui vous avez affaire. M. de Murville n'est autre que M. André dont vous avez admiré l'année dernière la belle *Ode sur la Nuit*. Il a probablement trouvé le nom d'André trop bourgeois ; la célébrité de l'illustre Perruquier de ce nom lui a fait peur ; il en a voulu prendre un plus poétique ; mais celui de Murville n'est que romanesque. M. André n'est ni le premier ni le seul qui ait imaginé de se distinguer par un autre nom que le sien. De jeunes Rimailleurs de ce siècle lui en ont donné l'exemple. Je croyois que le ridicule jetté par Pi-

ron dans sa *Métromanie* sur ces changemens de noms, les auroit corrigés. Le Valet du *Métromane* le cherche par-tout dans une maison de campagne, où il sçait que son Maître a dû se rendre. Il a beau le demander; on ne le connoît point; enfin, il le détterre par hasard. Il se plaint d'avoir fait tant de courses & de questions inutiles pour le trouver :

D A M I S.

Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

M O N D O R.

Sans doute. Comment donc aurois-je interrogé ?

D A M I S,

Je n'ai plus ce nom là.

M O N D O R.

Vous en avez changé ?

D A M I S.

Oui, j'ai, depuis huit jours, imité mes confrères :

Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères

Et, parmi ces Messieurs, c'est l'usage commun

De prendre un nom de Terre, ou de s'en forger un.

M O N D O R.

Votre nom, maintenant, c'est donc ?

D A M I S.

DE L'EMPIRÉE :

Et j'en oserois bien garantir la durée.

M O N D O R.

DE L'EMPIRÉE ? Oui-dà, n'ayant sur l'horison

Ni feu, ni lieu, qui puisse allonger votre nom,

Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.

Ces traits n'ont fait aucune impression sur nos petits faiseurs de vers ; & , depuis que le grand *Arrouet* a pris le nom pompeux de *Voltaire* , presque tous , sottement persuadés
sans

fans doute qu'en l'imitant à cet égard , ils auront son esprit & ses talens , ont la fureur de se défaire , comme lui , de leurs noms de famille. Ils ne voient pas que c'est s'affimiler aux filles de mauvaife vie , aux laquais parvenus , aux aventuriers , aux escrocs , à tous les êtres les plus vils de la société , qui changent de nom dans l'espérance de faire perdre de vûe leur origine ou leur mauvaife conduite , & d'en effacer la honte. Le nom , pour un homme de Lettres , *ne fait rien à l'affaire* , ainsi que le *temps* , comme dit *Molière*. Ce n'est pas son nom qui doit l'illustrer ; c'est lui-même qui doit illustrer son nom , fût-il des plus communs. *Corneille* , *Raciné* , *Rousseau* , *Buffon* , *Gresset* , &c , ne sont pas assurément , en eux-mêmes , des noms bien sonores , bien merveilleux ; & cependant quel éclat , quelle admiration , quel respect , ne leur attachons-nous pas ? Un jeune homme de ma connoissance , qui a du talent , a fait contre ces métamorphoses nominales une satyre qu'il doit publier incessamment , qu'il est venu me lire

ces jours derniers , & dans laquelle
il m'a paru qu'il y avoit d'excellens
morceaux; j'en ai retenu ces six vers :

Petits Auteurs bernés , quelle est cette ma-
nie !

Voyez-vous que *Marville* en ait plus de génie ?
Saint-Ange est-il moins plat que n'étoit *Fariat* ?
Quelque nom qu'il se donne , un sot est tou-
jours sot.

De la *Harpe* imitez la sage retenue :
C'est du moins sous son nom que tout Paris le
hue.

*Réponse de M * * * à une Lettre de l'Au-
teur, de ces Feuilles au sujet du Chan-
celier de l'Hôpital.*

VOUS sçavez , Monsieur , que l'A-
cadémie Française a proposé , pour le
sujet du Prix de Poésie de l'année pro-
chaine , la Traduction en vers Alexan-
drins d'un morceau de *Illiade* , & que
la même Académie , voulant donner
aux Auteurs le temps de faire les re-
cherches nécessaires , annonce , dès
à présent , pour le sujet du prix d'E-
loquence qu'elle décernera dans deux

ANNÉE 1775. 267

ans , le jour de *Saint - Louis*. 1777 ,
l'Eloge de *Michel de l'Hôpital* , Chan-
celier de France. Un jeune Avocat de
ma connoissance , qui a beaucoup
de talent & non moins d'ardeur de
le faire paroître , d'après le dessein
qu'il a formé de traiter ce dernier
sujet , est venu me demander des ren-
seignemens sur cet illustre Chance-
lier. Je lui ai prêté les livres où il
en étoit question , & je lui en ai in-
diqué d'autres où il trouveroit des
matériaux. Mais , pour lui procurer
des notions plus certaines , j'ai écrit
à un Sçavant de mes amis , très au
fait de notre Histoire , & sur-tout de
celle du seizième siècle. Voici la
réponse que j'en ai reçue ; elle m'a
paru mériter que je vous en fisse part.

Je souscris, Monsieur , à votre ob-
servation sur la marche littéraire que
l'Académie Française tient depuis quel-
ques années dans le choix des sujets
pour les Prix d'Eloquence. Proposer
les *Eloges des grands Hommes de la
France* , c'est un attrait pour tous les
vrais Citoyens qui aiment le Roi &

la Patrie. Mais cet attrait ne devient-il pas plus vif, si ces hommages étoient rendus avec la noble candeur qui convient à ce genre d'éloquence, sans prétentions gigantesques, sans enflure hydropique, sans allusions épigrammatiques, sans antithèses fautillantes? Vous m'annoncez, Monsieur, que le Prix proposé pour 1777 est l'*Eloge de Michel de l'Hôpital, Chancelier de France*. Vous me confiez qu'un jeune Athlète, dont vous excitez l'émulation, veut se mettre sur les rangs; vous me demandez des notices sur la vie du Chancelier; j'aurois grande envie de vous en donner d'assez étendues; mais je suis à soixante lieues de Paris; je n'ai pas mes livres, & je ne puis vous dire que ce que ma mémoire me rappelle; faites-en l'usage qu'il vous plaira pour votre Elève; j'abandonne le tout à votre prudence & à votre amitié.

C'étoit sans doute un grand Magistrat que ce prédécesseur de l'immortel *d'Aguesseau*. Je me souviens d'avoir lu dans *M. de Thou*, qu'il

retraçoit ; dans toutes ses actions , le cœur , les mœurs , la science & le jugement des plus sages Législateurs , de *Solon* , de *Lycurque* , de *Carondas* , même de *Platon* : ce sont les termes du *Tite-Live* François. A ce magnifique Eloge , M. de *Thou* ajoute un autre. A l'endroit où il parle du recueil des poésies *posthumes* du Chancelier , il assure que ses vers le disputent avec toute l'antiquité pour la pureté du style & la beauté des pensées. M. de *Thou* ne borne pas là son admiration ; après avoir dit que *l'Hôpital* avoit la physionomie d'*Aristote* , il fait entendre que ce Magistrat avoit aussi le génie du Prince des Philosophes Péripatéticiens.

Je ne vous donnerai pas , Monsieur , la liste de tous ceux qui ont célébré le Chancelier. Mais , ce que je ne dois pas vous taire , c'est que , malgré les hommages que lui rend M. de *Thou* , il n'a pas été entièrement justifié du reproche qu'on lui fait d'avoir été l'ami , le protecteur de la *Nouvelle Réforme*. Vous sçavez

se trouve dans *Colomiès* ; elle rappelle l'anéantissement de bien des titres & manuscrits , opéré par l'impéritie ou l'ignorance des Relieurs & des Epiciers.

On a aussi sauvé le Testament du Chancelier de *l'Hôpital* , daté du 12 Mars 1573. *Colomiès* l'a corrigé sur trois copies ; cette Pièce est piquante ; elle détaille la vie du Chancelier depuis son berceau. Son père, *Jean l'Hôpital* , avoit été Médecin du Connétable de *Bourbon*. La Médecine passe , en général , pour une science assez conjecturale , & il y a long-temps qu'on soupçonne les plus célèbres *Esculapes* de douter sur plusieurs objets importans ; *l'Hôpital* avoit peut-être hérité d'une partie des préjugés paternels.

Il faut pardonner au Chancelier tout ce qu'il dit dans son Testament pour l'apologie de *Catherine de Médicis* , sa protectrice , Princesse d'ailleurs assez indifférente sur l'Article de la Religion. Le Chancelier attaque , dans le même Testament , les *Partiaux* , autrement les partisans

de la Maison de *Guise*. Je lui passe toutes ces sorties ; mais je ne puis approuver l'adresse avec laquelle il tâche d'affoiblir l'idée du danger qui devoit résulter de la *Conjuration d'Amboise*. Que seroient devenues la Religion Catholique & l'Autorité Royale, si cette trame eût réussi ? L'entreprise manqua, il est vrai ; mais l'esprit qui l'avoit dicté n'étoit pas moins perturbateur, & du foyer, couvert pour un moment, il en sortit bientôt après une nouvelle flamme qui embrasa tout le Royaume.

Michel de l'Hôpital dit, à la fin de son Testament : Quant aux funérailles & sépulture, (que les Chrétiens n'ont pas en grande estime,) je laisse à ma femme & domestiques d'en faire ce qu'ils voudront. Cet endroit a été relevé par *Génébrard* (*), dans son

* *Gilbert Génébrard*, Religieux de Cluny, l'un des plus sçavans hommes du 16e siècle, étoit de Riom. *Pierre Danès*, né à Paris, autre sçavant personnage du même siècle, se démit en 1576 de son Evêché de Lavar en faveur de *Génébrard*, qui fut depuis Archevêque d'Aix. *Pierre Danès* mourut

Oraison sur la mort de Pierre Danès.
 Si nous consultons *Colomiès*, il nous dira qu'on ne doit pas s'en étonner. *Fuit enim Genebrardus vitâ quàm stylo temperantior*: c'est ainsi qu'en parle *M. de Thou*; mais sans répéter la critique de *Génebrard*, il est bon d'observer que l'usage des *Réformés* est encore aujourd'hui d'enterrer, sans pompe & sans distinction, dans leurs cimetières, les morts de leur communion, même les plus qualifiés.

Peut-être ignorez-vous, Monsieur, qu'on a traduit en François l'*Épître du Chancelier de l'Hôpital au Cardinal de Lorraine*; sur le Sacre de *François II.* & sur la manière dont un Prince doit gouverner son Royaume. Il en est dit un mot dans les *Pensées Ingénieuses des Anciens & des Modernes*, édition de Paris 1689, in-12.

Vous trouverez, Monsieur, dans le Catalogue de *M. Secousse*, les titres des *Mémoires Historiques*, écrits par le même grand homme. C'est une à Paris en 1577 à 80 ans, & *Génebrard* à Semur en 1597 à 60 ans. Tous deux ont laissé des ouvrages.

sorte de Sommaire instructif des Traités de paix & d'alliance ; mais c'est, en général, peu de chose, à l'exception du style qui a beaucoup d'affinité avec celui du *Testament*. On peut aussi voir, dans la *Bibliothèque Historique de la France* par M. de Fontette, l'énumération de plusieurs Traités du Chancelier de l'Hôpital, & celle des Ecrivains qui ont rapporté sa vie. Bayle a donné, dans son *Dictionnaire*, un très-long article sur cet illustre Magistrat. Il le justifie du reproche d'*Athéisme*, qu'un Evêque célèbre lui avoit fait ; mais la logique de Bayle, pour détruire les soupçons qu'on a eus sur la Catholicité du Chancelier, ne dissipe pas entièrement les nuages ; au reste, il faut lire avec la plus grande précaution cette apologie : c'est un morceau assez insidieux ; le Chancelier est l'idole de Bayle, & l'on sçait d'avance à quels Dieux ce Philosophe *Cosmopolite* offroit *in petto*, par prédilection, son encens.

Voilà les notions préliminaires que je vous adresse, Monsieur, pour ai-

276 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

der votre Protégé dans la composition de l'Eloge qu'il médite; faites-lui peser, sans partialité, tout ce qu'ont écrit du *Lycurgue* ou *Carondas* François, les Catholiques & les Protestans; mais qu'il ne soit pas enthousiaste, & qu'il se souviennne que, si dans le XVI^e siècle, on se préservoit difficilement de la chaleur des opinions & des systèmes, cette intempérie ou cette effervescence n'a pas encore totalement cessé. J'ai l'honneur d'être, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

NOUVEAU Dictionnaire Universel & Raisonné de Médecine, de Chirurgie & de l'Art Vétérinaire ou Le Médecin de Campagne; contenant des connoissances étendues sur toutes ces parties, & particulièrement des détails exacts & précis sur les Plantes usuelles, avec le traitement des maladies des Bestiaux; Ouvrage utile à toutes les classes de citoyens, sur-tout aux habitans de la campagne, & mis à leur portée. Par une Société de

Médecins; 6 vol. in-8° d'environ 600 pages chacun. A Paris chez la Veuve Duchefne Libraire rue Saint-Jacques, & de Lalain Libraire rue & à côté de l'ancienne Comédie Française. Nous avons déjà, Monsieur, un *Dictionnaire de Santé*, un *Dictionnaire de Chirurgie*, un *Dictionnaire de Physiologie*, un *Dictionnaire d'Anatomie*, un *Dictionnaire de Chimie*, un *Dictionnaire de Botanique*, un *Dictionnaire de Pharmacie*, un *Dictionnaire de Matière Médicale*, un *Dictionnaire des Plantes*, un *Dictionnaire d'Hygiène*, un *Dictionnaire du Diagnostique*, un *Dictionnaire des Pronostics*, un *Dictionnaire Vétérinaire*, &c. Cette séparation des diverses parties de l'art de guérir a une multitude d'inconvéniens. 1°. Elle oblige à acquérir un grand nombre de volumes. 2°. Elle devient incommode pour ceux qui ne savent pas à laquelle de ces parties appartient le terme dont ils cherchent l'explication; souvent ils consultent trois ou quatre de ces Livres avant de trouver ce qui leur est nécessaire. 3°. Elle fait que l'on a six ou huit fois l'explication des mêmes mots. 4°. Enfin ce

qui intéresse les personnes auxquelles ces ouvrages sont destinés, se trouve mêlé avec une multitude de choses qui leur sont inutiles. Ces considérations ont fait présumer que l'on verroit avec plaisir un *Dictionnaire* qui, pour l'instruction, eût les avantages des ouvrages précédens, sans en avoir les défauts, c'est-à-dire où l'on trouvât facilement un exposé succinct & clair des connoissances les plus intéressantes & les plus pratiques des diverses parties de l'art de guérir. On a donné à ce Livre le titre de *Nouveau Dictionnaire Universel & Raisonné de Médecine, de Chirurgie, & de l'Art Vétérinaire ou Le Médecin de Campagne*. Cet ouvrage peut être regardé comme une *Encyclopédie pratique Médicale, Chirurgicale, Physiologique, Anatomique, Chimique, Pharmaceutique, Vétérinaire, &c.* Mais, outre la connoissance & le traitement des maladies des hommes & des animaux, ce Livre contient encore les instructions d'Anatomie, de Physiologie ou économie animale, de matière Médicale, de Pharmacie, de Chimie, d'Hygiène.

ou de l'art de conserver la santé, &c, qui sont nécessaires pour mieux distinguer & traiter les maladies. Ainsi *Le Médecin de Campagne* tiendra lieu de Bibliothèque de Médecine, de Chirurgie, &c, aux Chirurgiens de campagne, aux Curés, aux Sœurs, aux Dames de Charité, à tous ceux qui veulent donner des secours aux malades & aux blessés, ou sçavoir si ceux qui les soignent ne les négligent pas; il servira aux Maréchaux & à tous ceux qui ont ou des chevaux, ou des vaches, ou des moutons, ou des chiens malades ou blessés; enfin, il instruira les gens du monde, autant qu'ils doivent l'être, dans les diverses parties de l'art de guérir. Cet Ouvrage se vendra, jusqu'au premier Janvier 1776, 7 liv. 4 s. en feuilles; broché 8 livres 4 sols, relié 13 livres 4 sols. Passé ce temps, on le vendra 24 livres en feuilles.

Les Délices du Printems, les Travaux de l'Eté, la Récolte d'Automne, les Plaisirs de l'Hyver. Ce sont les titres de quatre Estampes faisant pendant, d'environ 10 pouces de haut sur 7

de large , dessinées par M. *Quever doe* & gravées par M. *Fruiffotte* ; à Paris chez l'auteur , rue des Grands Degrés , & chez le *Pere & Avaulés* , Marchands d'Estampes , rue Saint-Jacques. La premiere représente , sous un treillage , deux Amans qui vont être surpris par une vieille femme ; la seconde offre un repas champêtre ; la troisième , un Villageois cueillant des fruits , qu'une jeune femme reçoit dans une corbeille ; la quatrième une jeune Femme , soutenue par un Vieillard , à laquelle un Petit-Maitre attache des patins. Ces Sujets seroient assez intéressans , s'ils étoient composés avec génie , dessinés avec grace , drapés avec choix , & si les figures , au lieu d'être roides , mesquines & maniérées , annonçoient du caractère , de l'expression & du sentiment : ce reproche ne regarde pas seulement le Dessinateur ; car il seroit assez difficile de vous dire , Monsieur , si ces Estampes sont plus mal gravées qu'elles n'ont été dessinées , & s'il est possible d'employer la pointe ou le burin avec autant de dureté , de

fécheresse, de mauvais goût, & d'ignorance des premiers principes de l'art.

Cours de Langue Angloise. M. Roberts, Professeur de Langue Angloise, commencera son Cours le 16 de Novembre, à onze heures du matin. Les personnes qui voudront le suivre, enverront leurs noms d'avance; c'est tout ce qu'il demande. Ce Cours durera quatre mois, & il y aura leçon tous les jours, les Fêtes exceptées. M. Roberts est persuadé que ce temps suffit pour bien apprendre l'Anglois, c'est-à-dire, pour pouvoir entendre tous les Auteurs Anglois, & pour prononcer, de manière à se faire entendre, au milieu de Londres même: cependant, pour qu'on puisse parler cette Langue avec assez de facilité, l'Auteur prolongera le Cours jusqu'à cinq mois, pourvu qu'on lui en témoigne le moindre desir. Ce dernier mois sera réservé entièrement pour la conversation, dans laquelle on ne parlera qu'Anglois,

M. Roberts pense qu'il ne fera pas inutile de faire voir & de faire comparer avec l'original plusieurs morceaux traduits de l'Anglois, où les Traducteurs se sont trompés essentiellement ; ce sera , peut-être , un moyen pour prévenir de pareilles fautes. Le bonheur d'être utile & de contribuer , quoique foiblement , à l'éducation publique & aux progrès de la Littérature , est le seul motif qui fait entreprendre ce *Cours* , & sera la seule & la plus flatteuse récompense que l'Auteur puisse recevoir. Il demeure à Paris , *rue Pavée Saint-André des Arcs* , chez le *seur Tourillon Tapissier*.

Causés Célèbres , Curieuses & Intéressantes , de toutes les Cours Souveraines du Royaume , avec les Jugemens qui les ont décidées ; Tomes IX & X. Ce Journal des *Causés Célèbres* , dont je vous ai parlé souvent , Monsieur , se continue avec le plus grand succès. Les Tomes IX & X que j'ai sous la main , réunissent , comme les précédés ;

Bens, l'utile & l'agréable. Le neuvième Tome contient trois causes. La première présente l'Histoire d'un mariage contracté entre un domestique & la fille de son Maître qu'il avoit enlevée. La singularité des faits & l'importance des questions qui y sont traitées avec intérêt & clarté, rendent ce morceau très-piquant pour toute sorte de Lecteurs.

La seconde cause est un véritable phénomène en Jurisprudence : c'est une demande en dissolution de mariage, par un mari qui accuse sa femme d'impuissance. Le Rédacteur a eu l'art d'entrer dans tous les détails nécessaires pour l'intelligence de cette singulière affaire, sans blesser les droits de la pudeur.

La troisième cause est une affaire criminelle, jugée par le Conseil Supérieur de l'Isle de Corse. Le développement des artifices, employés par l'accusateur pour perdre l'accusé & lui ravir son bien, n'est pas un trait indifférent pour l'histoire du cœur humain. On y voit combien il est

dangereux d'avoir des intérêts à démêler avec un homme versé dans l'étude & la pratique de la chicane, & qui abuse de ses connoissances dans cet art funéste pour envahir le bien d'autrui.

Le dixième Tome ne renferme qu'une seule affaire ; c'est celle de *Calas*. Tout le monde en a entendu parler ; mais peu de personnes ont connu le principe & les progrès de la procédure qui a conduit sur l'échafaud cet infortuné père de famille, ainsi que les moyens qui ont été portés au pied du Trône contre l'Arrêt qui l'avoit frappé, & qui ont opéré la réhabilitation de sa mémoire. On sçaura gré, sans doute, aux Auteurs de ce Journal, d'avoir tracé le tableau général de cette affaire aussi célèbre qu'importante.

Les souscriptions de ce Journal véritablement curieux & piquant, se délivrent, pour Paris, chez *Lacombe*, Libraire, rue Christine, & pour la Province, chez *M. des Effarts*, Avocat au Parlement, l'un des Auteurs

de cet ouvrage , Fauxbourg Saint-Germain , rue de Verneuil , la troisième porte cochère avant la rue de Poitiers. Il est actuellement composé de douze Volumes par an , chaque Volume de huit feuilles & demie d'impression. Le prix pour Paris est de 18 livres ; & , pour la Province , de 24 livres , franc de port. M. Richer , Avocat au Parlement , connu par plusieurs ouvrages de Jurisprudence , & sur-tout par la rédaction intéressante des *Causés Célèbres* , si lourdement & si platement compilés par *Gayot de Pitaval* , contribue par ses travaux au Journal dont il est ici question ; l'annoncer pour un des Coopérateurs de ces nouvelles *Causés Périodiques* , c'est en faire l'éloge.

Cours d'Histoire Naturelle & de Chimie. M. *Bucquet* , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris , Professeur de Pharmacie , Censeur Royal , commencera ce *Cours* le Lundi 13 Novembre prochain , à onze heures précises du ma-

tin. Il le continuera les Lundis, Mercredis & Vendredis de chaque semaine à la même heure, dans le Laboratoire de M. de la Planche, Maître Apothicaire, rue de la Monnoie. On trouve chez *Didot le jeune*, Libraire de la Faculté de Médecine Quai des Augustins, une *Introduction à l'étude des Corps naturels, tirés du Règne Minéral & du Règne Végétal*. Cette *Introduction* est nécessaire pour suivre ce *Cours* avec fruit.

Etrennes du Parnasse, &c. Vous connoissez, Monsieur, les *Etrennes du Parnasse* qui forment sept petits Volumes. *Fétil*, Libraire rue des Cordeliers, chez lequel on les trouve, propose les sept Volumes pour 6 livres, au lieu de 11 livres 8 sols qu'ils se vendoient. Ce rabais aura lieu jusqu'à la fin de Décembre prochain. Les sept Volumes en question présentent des *Recherches & des Réflexions sur la Poësie en général, sur la Poësie Latine en particulier, sur son origine, ses progrès, sa décadence, sur*

Les Théâtres Romains , sur le génie de la Langue Latine & sur le caractère des Poëtes Latins , &c. La même collection donne une *Notice des Poëtes Grecs*, qui contient la vie de chaque Poëte , les jugemens sur ses Ouvrages , avec un choix des plus beaux morceaux , traduits ou imités du Grec en vers François.

Outre ces sept Volumes , qui sont l'ouvrage d'un homme d'esprit & de goût , le même Libraire a , dans le même format , six Volumes d'un *Choix de Poësies Françoises* qu'il donnera , jusqu'au même terme , pour 3 livres ; ensorte qu'avec 9 livres , vous pourrez orner votre Bibliothèque de treize jolis Volumes. Les sept premiers méritent sur-tout que vous en fassiez l'acquisition. Il y a aussi dans les six derniers de fort bonnes Pièces. Mais l'Epigraphe qui est à la tête de chaque Volume , *erat quæ tollere velles* , est très-juste.

Manuel d'Epictète. De tous les anciens Philosophes , *Epictète* est celui dont la doctrine & la morale ap-

prochent le plus du Christianisme. Le P. *Mourgues*, Jésuite, fait mention d'un ancien Monastère de Religieux qui avoient pris pour leur règle l'*Enchiridion* ou *Manuel* de cet illustre Stoïcien, en y changeant quelques petites choses. Quoi qu'il en soit, *Marc Aurèle*, *Saint-Augustin*, *Saint-Charles Borromée*, &c, &c, &c, prenoient plaisir à lire ses ouvrages. Il y a eu plusieurs Editions de son *Manuel*, en Grec, en Latin & en François. Vous apprendrez, avec plaisir, Monsieur, que *Pissot*, Libraire Quai des Augustins entre la rue *Gît-le-Cœur* & la rue du *Hurepoix*, en va donner incessamment une nouvelle Edition avec les Commentaires de *Simplicius* (*), de la Traduction de *Dacier*. Cette Edition, qui est presque achevée, sera très-bien exécutée, & servira de suite à la *Bibliothèque des Philosophes*.

* Philosophe Péripatéticien au cinquième siècle. Il a fait aussi sur *Aristote* des Commentaires où il y a des choses très-curieuses.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Octobre 1775.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles.

VOICI, Monsieur, un papier non cacheté que j'ai trouvé hier par hazard dans une promenade publique. Il est adressé à M. de la Harpe, & peut lui être utile. Comme je ne sçais pas sa demeure, j'ai imaginé que le plus sûr moyen de le lui faire parvenir, étoit de vous prier de l'insérer dans vos Feuilles ; car, quoiqu'il en dise, il paroît, par tous ses écrits, qu'il est un de vos Lecteurs les plus assidus ; & l'on voit évidemment dans le dernier

ANN. 1775. Tome V. N

Mercury *, qu'il dévore avec avidité, l'Année Littéraire, fans en perdre un seul mot, & qu'il en médite même jufqu'à l'Errata.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Représentations à M. de la Harpe, par un de fes Amis, fur fes deux Articles du Mercure d'Octobre 1775, fecond Volume.

A QUOI pensez-vous donc, mon cher de la Harpe, & voulez-vous achever de nous décrier ? J'ai parcouru deux ou trois jours de fuite différentes sociétés qui s'intéreffent aux Nouvelles Littéraires: je n'ai entendu qu'une voix contre vous au fujet de vos deux derniers articles du *Mercury*. Le mauvais effet qu'ils ont produit est incroyable. Quel déchainement, a-t-on dit ! Quel orgueil ! Quel torrent de fiel & d'injures ! En effet, mon cher Ami, quand vous auriez raifon pour le fond, il est certain que, pour la forme, vous

* Voyez le MERCURE DE FRANCE, Octobre fecond Volume, page 115.

avez tort. La raison a bien de la peine à se faire accueillir, lorsqu'elle paroît sous des dehors aimables : quel accueil voulez-vous qu'on lui fasse, quand vous la présentez déguisée en Furie ? Vous nous avez tous consternés ; nous ne sçavons plus comment vous défendre ; nous sommes convenus enfin, que je me chargerois de vous instruire de la désolation de vos Amis. Vous me connoissez pour un de vos plus zélés partisans : ainsi vous me pardonnerez les vérités que l'amitié va m'arracher.

D'abord, il ne faut pas vous dissimuler que vos deux Prix, celui de Poésie sur-tout escorté de votre glorieux *Accessit*, ont fort mal réussi dans le monde. Nous avons eu beau vous prôner, vous exalter, dire que vous êtes *un homme d'une classe à part, qu'il y a toujours un intervalle immense entre vous & vos rivaux* : personne ne veut plus nous croire. Par bonheur, votre Prose trouve encore quelques partisans, en petit nombre, à la vérité : mais, pour votre Poésie, convenez-en vous-même avec nous, (cela ne

nous passera pas) il faut être bien intrépide pour entreprendre de la faire admirer. Donnez donc un peu moins de peine à vos Amis, & mettez - y un peu plus du vôtre. Je vous le demande au nom de toute la Philosophie affligée: soignez davantage vos vers; qu'ils soient au moins distingués de la Prose. Dans le dernier siècle, la Poésie étoit presque toute en images: nous autres Philosophes, nous avons changé cela; nous avons établi, depuis quelques vingtaines d'années, que des pensées toutes sèches lui fussent avec des rimes bonnes ou mauvaises: mais vous, vous ne mettez dans vos rimes ni images, ni pensées; cela est aussi un peu trop hardi. Par quel bout voulez-vous qu'on les prenne pour qu'on en fasse l'éloge? Aussi cette année, personne n'a osé le tenter; vos Amis ont gardé un silence prudent, & le champ est resté libre à la malignité des gens du monde. Le lendemain de la Séance, j'ai rencontré au Salon de Peinture, des femmes de Qualité qui se disoient les unes aux autres avec cette inflexion de voix allongée que vous connoissez:

» Mais, Madame, cela est plaisant ! On
 » veut nous faire trouver ces vers - là
 » bons ! Et pour qui nous prend donc M.
 » d'A*** ? » A tout cela, point de réponse ;
 il n'y avoit plus que la bordée des Jour-
 nalistes à laisser passer, &, l'année pro-
 chaine, on vous auroit recouronné
 avec le même sang froid. Cela étoit
 d'autant plus immanquable, qu'aucun
 des concurrens n'eût été assez dupe
 pour entrer en lice avec vous, n'es-
 pérant pas même *l'Accessit* ; vous au-
 riez été seul à concourir au Prix ; vous
 l'auriez obtenu : on n'auroit eu rien à
 nous dire. Votre impatience a tout
 détruit en une minute. Quoi ! vous,
 l'auteur des *Conseils à un jeune Poëte*,
 vous vous avisez de choisir précisé-
 ment l'instant où vos lecteurs sont
 encore tout frais de l'ennui que vous
 leur avez causé, (permettez cette fran-
 chise d'expression à un Ami) pour tom-
 ber pesamment sur des vers mille fois
 supérieurs aux vôtres * ! Mon cher

* Voyez l'extrait de la satyre de M. Gil-
 bert intitulée *le Dix-huitième Siècle*, ARTICLE
 DE M. DE LA HARPE, dans le *Mercur*
d'Octobre 1775, second Volume, page 114

de la Harpe , cela n'est pas adroit ; & ce n'est pas ainsi que nous sommes venus à bout de nous faire autrefois tant de sectateurs. Quand quelqu'un des nôtres avoit publié un mauvais ouvrage en vers ou en prose , on ne nous entendoit pas souffler le mot ; nous le laissions s'écouler paisiblement ; nous parlions encore moins des bons ouvrages de nos adversaires. Seulement , lorsqu'il leur échappoit quelque morceau foible , nous faisions avec ardeur l'occasion de les déprimer. Quant aux livres de nos amis que nous vantions , ils avoient au moins des défauts brillans : mais , dans vos vers , il n'y a rien de brillant , pas même les défauts. Mon cher Ami , leur publication étoit le vrai moment de l'humilité , le moment du silence. Vous avez bravement pris le parti contraire : vous n'avez donc pas prévu que la première idée qui viendrait à l'esprit du lecteur , seroit de comparer votre pièce avec celle que vous critiquez , & que le parallèle ne seroit pas à votre avantage ! Car nous avons beau vous ai-

mer & détester le fatyrique *Gilbert* : nous ne pouvons changer les faits ; il suffit de mettre une page de vos *Conseils* à côté d'une page du *Dix-huitième Siècle*, pour voir que le Ciel, trop partial sans doute, vous a refusé impitoyablement le talent de la versification, & qu'il en a favorisé votre rival. Un jeune homme, qui s'est trouvé dans une de ces sociétés dont je vous parlois tout à l'heure, l'a parfaitement senti ; il faut que ce soit quelque *Fréroniste* : car il vous a joué un tour abominable. Il a demandé un moment d'audience, & s'est mis à lire d'un bout à l'autre votre Pièce Académique. Bon Dieu, combien j'ai souffert ! Je ne puis vous l'exprimer. Vous avez sagement dérobé à la connoissance du Public la Pièce qui vous a procuré *l'Accessit* : ah ! que vous auriez bien fait de renfermer dans le même tiroir celle qui a remporté le Prix ! Il y avoit là par malheur des gens qui se connoissent en Poësie. Les cruels ! ils ont fait remarquer toutes les tournures prosaïques de votre *Epî-*

tre, toutes les constructions traînantes, tous les termes impropres, & le style flasque, & la froideur, & la sécheresse, & le défaut total d'harmonie, & le vuide immense d'idées : que sçai-je, mon bon ami ? ils ne finissoient pas, & l'on n'étoit encore qu'au milieu de la Pièce. Cela auroit duré trop long-temps : on les a priés de laisser achever, sans observations, vos malheureux *Conseils*. Je gage que vous ne devineriez jamais ce qui est arrivé : des bâillemens épouvantables ont pris, d'abord aux connoisseurs, puis aux femmes, puis à vos amis qui ont long-temps résisté : mais je crois, en vérité, que vous n'auriez pu vous y refuser vous-même, & qu'on vous auroit vû à la fin bâillant tout comme un autre à la lecture de votre propre ouvrage. Le même jeune homme a lu ensuite la satyre de ce mauvais sujet de *Gilbert*. Vous devez vous imaginer que je me suis fort élevé contre lui au sujet de ce qu'il dit de *M. de Voltaire*. Oh, vous auriez été content de moi ! Je n'ai fait grace à aucun des petits défauts de cette pièce, qui, hélas ! ne

font que trop faciles à corriger : mais tous mes efforts n'ont pu empêcher le plaisir que les beautés ont fait à l'assemblée. Les portraits ont semblé piquans, variés, & , quoique vous en disiez, pleins de sel & d'esprit. Il n'y a pas jusqu'à la peinture des

Grammairiens Jurés, Immortels par Brevet ;

qui n'ait beaucoup diverti. Le ton de la versification a été jugé ferme, énergique, soutenu ; on a principalement remarqué cet art dont s'applaudissoit *Despréaux* de rajeunir des idées ordinaires par des tournures & des expressions neuves, & cet autre non moins précieux de varier ses périodes avec autant d'élégance & de facilité, que si le Poète n'avoit pas les entraves de la mesure & de la rime. » Ob-
 » servez encore, ajouta quelque en-
 » thousiaste, que ce talent de bien
 » faire des vers est la chose du monde
 » la plus rare. Il n'a été donné au su-
 » prême degré qu'à deux ou trois
 » hommes dans le dernier siècle, &
 » dans le nôtre, très-peu d'écrivains

N v.

» l'ont connu. Si l'auteur de la Pièce
 » qu'on vient de lire veut redoubler
 » de soins & de travail, il peut ob-
 » tenir un jour parmi eux une place
 » distinguée. » Dans ce moment, mon
 » cher de la Harpe, je me mettois à
 » la vôtre. Plus on louoit Gilbert, plus
 » j'étois désespéré : mais je n'étois pas à
 » la fin de mes tourmens. Après toutes
 » ces maudites lectures, ne voilà-t-il
 » pas notre perfide jeune homme qui re-
 » prend la parole ? » Eh bien, Mes-
 » sieurs, s'écria-t-il, le croiriez-vous ?
 » L'auteur de ces *Conseils* si-ennuyeux,
 » pour ne rien dire de plus, l'auteur
 » de cette Pièce qui vous a fait si lon-
 » guement bâiller, traite avec le mé-
 » pris le plus insultant celui à qui vous
 » ne pouvez refuser votre estime,
 » quoique vos opinions différent beau-
 » coup des siennes. Lisez le second
 » *Mercure* d'Octobre : vous y verrez
 » M. de la Harpe prétendant que l'ou-
 » vrage de M. Gilbert est le plus sou-
 » vent dénué de goût, à'esprit & de bon-
 » nes plaisanteries, &c. Il le met au
 » rang de ces jeunes Rimailleurs qui re-

» gardent la tournure d'un vers comme
 » le plus grand effort de l'esprit humain ;
 » il le qualifie d'apprentif satyrique ; il
 » assure qu'il ne peut qu'en avoir pitié ; il
 » lui rappelle avec une hauteur dédai-
 » gneuse des préceptes d'Horace qui
 » recommandent de faire un tout , un
 » ensemble ; comme si les Pièces de
 » vers de M. de la Harpe avoient un
 » tout , un ensemble bien merveilleux !
 » Voilà , ajoute M. de la Harpe de
 » ce ton qui n'appartient qu'à lui , ce
 » qu'on ne peut persuader à tant de jeu-
 » nes têtes , qui , lorsqu'elles sont par-
 » venues à faire trente vers bien tournés ,
 » sur deux ou trois cens mauvais ou mé-
 » diocres , croient avoir atteint le comble
 » de l'art. Elles ne font pas réflexion
 » que , depuis cent cinquante ans que
 » l'on fait des vers , il y a une langue
 » poétique devenue commune , dont on
 » apprend les tournures & les expressions
 » avec quelque travail , à moins qu'on
 » ne soit né avec des organes absolument
 » rebelles à l'harmonie. Mais , cette
 » Langue devenue commune , par quelle
 » fatalité est-elle si étrangère à M. de
 » la Harpe , qui , depuis douze ou

» quinze ans, n'a pu parvenir en-
 » core qu'à l'écorcher? Comment se
 » fait-il qu'on ne trouve presque ja-
 » mais dans ses Poësies de ces tour-
 » nures & de ces expressions si faciles
 » à saisir? Il faut qu'il soit né avec
 » de bien malheureux organes » ! Di-
 tes-moi, mon cher Ami, ce que je
 répondrai pour vous une autrefois,
 quand j'entendrai faire de pareilles
 objections? Car je vous avouerai que
 cette fois-ci, je suis demeuré tout
 confondu. J'ai même eu le désagrè-
 ment de voir vos meilleurs Amis ré-
 duits à vous blâmer, & à convenir
 que, lorsqu'on fait d'aussi mauvais
 vers, il faut absolument être modeste,
 & ne pas déchirer ceux qui en font de
 meilleurs.

Des aventures aussi désagréables ;
 mon cher *de la Harpe*, m'ont dégoûté
 pendant quelques jours de la société.
 J'avois le chagrin d'entendre médire
 de vous par tout où j'allois ; je me
 suis renfermé chez moi le reste de la
 semaine ; & , comme ce qui m'a paru
 révolter le plus généralement les lec-

teurs, est la *Lettre* * que vous avez adressée à *Lacombe* contre *M. Linguet*, je me suis mis à la parcourir : voici mes observations. Je vous confierai avant tout que je ne reviens pas de la surprise que m'a causé votre excès de colère contre ce pauvre *Journaliste de Politique & de Littérature*. Il me semble qu'à votre place, je lui aurois fait des remerciemens ; &, dans le vrai, vous lui avez obligation. Quoi ! *M. Linguet* hasarde cinq ou six critiques assez douteuses sur cinq ou six endroits de votre Discours ; il n'en donne pas davantage sur votre pièce de vers, tandis qu'il en pouvoit faire près de trois cens bien fondées sur l'un & l'autre ouvrage ; vous en êtes quitte pour quelques plaisanteries assez légères ; &, au lieu, de lui témoigner votre reconnoissance, comme il devoit naturellement s'y attendre, vous vous mettez dans une fureur qui n'a point d'exemple ! Vous soulevez contre sa personne toutes les puissances de l'Académie Française ! Vous

* Voyez le même *Mercur* second Volume d'Octobre 1775, page 131.

Tourmentez votre génie à inventer contre lui de nouveaux genres d'invectives ! Ah ! mon bon Ami, il y a là dedans de l'ingratitude : car il est évident que M. *Linguet* ne pouvoit rien faire de mieux en votre faveur, ni vous donner de marque moins équivoque de la sincérité de sa réconciliation *.

Un ami doit vous représenter encore que cette terrible Epître au Libraire du *Mercur*, commence par une des contre-vérités les plus révoltantes qui soient sorties de votre plume ; vous imprimez hardiment, vous attestez même le Public qu'il ne vous est jamais arrivé de prendre la plume pour défendre vos ouvrages. J'avoue que vous pouvez avoir de bonnes raisons pour compter sur le prompt oubli dans lequel tombent successivement vos satyriques opuscules. Mais prenez-y donc garde : il suffit qu'un seul de ceux que vous croyez vos ennemis ait la malice de rappeler les deux défenses de la superbe traduction de *Suét*

* Le bruit se répandit, il y a environ un an, que ces deux auteurs s'étoient réconciliés.

tone ; il fuffit qu'il reffufcite un moment la nombreufe fuite de *Mercurus* où vous parlez fans cefle de vous & de vos productions , pour vous ôter à jamais toute efpèce de créance auprès de ce Public que vous atteftez.

Le fort de vos Écrits , que vous appelez vos *enfans* , ne vous touche point ; je les abandonne affez volontiers , dites-vous , à leur deftinée orageufe ; je leur laiffe le foïn de fe produire & de fe défendre dans le monde ; ils ont befoïn d'être d'un tempérament robuste ; car leur éducation eft communément dure & pénible. Ceci eft apparemment pour la Province. Un homme comme vous , cependant , devroit fonger à tout en même temps , & ne pas oublier la Capitale , où l'on eft mieux inftruit. On y eft fort étonné , mon cher de la *Harpe* , de vous voir calomnier ainfi votre tendrefle paternelle : car il ne faut que vous entrevoir dans la fociété , pour fupprimer à chaque instant les mouvemens de cette vertu qui s'échappent de votre ame. D'ailleurs , on rencontre par-tout ceux de vos élèves à

qui vous avez confié l'éducation de vos enfans, & à qui vous les avez tant de fois recommandés les larmes aux yeux ; l'on sçait combien vous êtes difficile sur les Eloges qu'ils font chargés de leur donner dans les papiers publics. L'un d'eux , entr'autres , (je vous le nommerai pour peu que cela vous fasse plaisir ,) se plaignoit amèrement à moi de la peine qu'il avoit à vous contenter sur cet article. Le pauvre jeune homme intéressoit tous les assistans ; il étoit désespéré ; il étoit prêt , disoit-il , à laisser là *le père & les enfans ! ma foi !* s'écrioit-il ensuite , *qu'il les élève & qu'il les loue lui-même !...* Pour moi , je suis convaincu que vous vous êtes souvent vu forcé de prendre ce dernier parti , qui , après tout , est encore le meilleur. Mais vous appelez cela *une éducation dure !* Songez donc que vous êtes démenti dans le Volume même où votre Diatribe contre M. *Linguet* est inférée. Le dernier né de ces chers enfans , y est-il dit * , p. 60 ,

* Même second Volume du *Mercur* d'Octobre.

surpasse déjà tous les frères : » son
 » mérite a été *senti avec transport* ; il
 » fait verser , dès qu'il paroît , des
 » larmes d'attendrissement & d'admira-
 » tion ». Avouez-le , de bonne grace ,
 mon cher de la Harpe : vos enfans sont
 de vrais enfans gâtés ; ils n'ont jamais
 reçu de correction que de main étran-
 gère , & je suis fâché de vous le dire :
 mais je gagerois bien qu'ils ne vi-
 vront pas long-temps.

Vous me donnez un autre sujet
 d'inquiétude : je vois , avec peine ,
 que vous vous y prenez fort mal
 pour faire votre cour à l'Acadé-
 mie. Quoi ! vous lui dites que *la*
déclamation , l'enflure & le faux-esprit
n'ont jamais pu approcher d'elle , tan-
 dis que la plûpart des ouvrages qu'elle
 a couronnés sont cités par-tout comme
 des modèles de *faux esprit , d'enflure*
& de déclamation ! Qu'est-ce que c'est
 que ces Eloges-là , M. de la Harpe ? On
 sçait bien que ce n'est point la faute
 de cette Compagnie , si on ne lui pré-
 sente pas plus souvent de meilleurs
 ouvrages ; que c'est celle de la dé-
 pravation du goût qui devient uni-

verselle : mais pourquoi toucher une corde si délicate ? pourquoi n'être pas plus adroit dans vos panégyriques ? Oh ! si vous continuez ainsi, mon bon Ami, j'ai bien peur que vous ne finissiez par vous brouiller avec l'Académie à force de la louer.

Voyez d'ailleurs combien je me plais à vous rendre justice, quand j'en trouve l'occasion ! Je vous fais mon sincère compliment de vos savans préceptes sur les *Métaphores*. Vous établissez qu'un Ecrivain ne doit employer cette figure que *lorsqu'il n'est point passionné*. La remarque seroit admirable, si elle étoit plus neuve ; mais je redoute pour vous la conclusion qu'on en peut tirer ; car mon amitié me met à votre sujet dans des trances continuelles ; je crains que les gens malins ne disent que, conséquemment à vos principes, vous devez ne pas mettre une seule *Métaphore* dans vos Critiques où vous êtes toujours *passionné*, & verser à grands flots les *Métaphores* dans vos Pièces d'Éloquence & de Poësie où vous êtes toujours tranquille & froid.

Encore des complimens , mon aimable Ami , sur l'héroïsme avec lequel vous souscrivez à tous les Eloges que M. *Linguet* donne à M. *Guibert*. En vérité , cela est beau à vous , & vous faites bien de vous féliciter vous-même de ne pas fouler aux pieds ceux que vous avez vaincus ! Quel excès de générosité ! Quel effort de clémence ! Oui , vous avez raison d'être surpris de ce qu'ils ne viennent pas tous en foule vous embrasser , sur-tout l'auteur d'*Orphanis* & de l'*Epître à Racine* que vous avez traité avec une douceur , une bonne foi , une aménité , une modération , que vous seul avez sçu porter à un si haut degré.

D'autres complimens enfin , mon cher *de la Harpe* , sur le ton véritablement pathétique dont vous vous plaignez de l'inexcusable partialité du *Journaliste de Politique & de Littérature*. Il appuie , selon vous , dans ses Extraits , sur les meilleurs endroits de l'ouvrage de M. *Guibert* , & il passe légèrement sur les beautés du vôtre. Effectivement , cela est d'une injustice

presque aussi affreuse que celle de l'auteur du *Mercur*e d'Octobre qui ne finit pas en rapportant les morceaux les moins mauvais de l'Éloge couronné, & qui, glissant avec adresse sur les excellens endroits de l'ouvrage de M. Guibert, ne dit pas un seul mot de la sublime péroraison qui termine ce beau Discours. Au reste, vous avez commis une indiscretion, permettez-moi de vous le dire. Vous n'auriez pas dû nous faire voir, chez Mademoiselle***, la dernière lettre que vous avez reçue de *Papa-Grand-homme*; il s'y extasie aussi très-longuement & avec chaleur sur le talent de M. Guibert, & il vous complimente assez sèchement sur votre petite éloquence; en un mot, il a tout-à-fait l'air d'imiter le mauvais procédé de M. Linguet. Comment n'avez-vous pas senti que l'effet de cette lecture n'ajouteroit pas à votre triomphe? Tant il est vrai qu'il y a certaines lettres de M. de Voltaire qu'il faut se garder de montrer à personne, pas même à ses meilleurs amis!

Mais le plaisir que j'ai à vous faire des complimens, *me presse, m'entraîne*, & m'écarte du principal objet de ces observations : je vous en ai déjà dit quelques mots à deux ou trois reprises. Ce point est si important pour vous, que je ne puis me dispenser de m'y arrêter un instant avant de finir. Il s'agit du ton que vous prenez dans la Littérature ; il est si extraordinaire que je suis persuadé qu'il suffira de vous rappeler vos propres expressions, pour vous en faire rougir vous-même de honte. Vous trouvez *tout simple*, représentez-vous à M. Linguet, qu'on mette *en injures la force qu'on n'a pas en raisonnemens*, Mais, si jamais personne n'a vomi tant, & de si grosses injures que celles que vous accumulez dans votre *Lettre à Lacombe*, n'est-ce pas avouer la foiblesse de vos raisons ? Dites-moi un peu, M, de la Harpe : que répondriez-vous à un Critique qui se piqueroit d'avoir reçu les plus belles leçons de *l'art de vivre*, s'il vous écrivoit en propres termes qu'il s'est *moqué de vous*, qu'on n'a jamais poussé l'impudence plus

loin que vous , que c'est aux autres à voir si vous n'avez pas trop compté sur le mépris qu'on auroit pour vous ? Que répondriez-vous à quelqu'un qui vous appellerait, à chaque page, *cet homme* ; qui, ne cessant lui-même d'entretenir le Public de sa personne, vous reprocherait l'égoïsme le plus dégoûtant ; qui vous dirait modestement que vous osez donner des leçons à ceux dont vous ne seriez pas digne d'en recevoir ; c'est-à-dire à lui-même ? Que répondriez-vous à un Ecrivain qui, en parlant de la Critique que vous exercez , l'appellerait le méprisable métier de cette espèce de gens ; qui, étant lui-même le Centeur le plus frénétique qui ait jamais paru , vous comparerait, vous Journaliste, vous son confrère, à ces monstres qui occupent les Portiques du Ténare, & sur le corps desquels passe l'homme de mérite, sans même s'appercevoir s'ils lui mordent les talons ; s'ils vous disoit : l'homme médiocre & vil mange avec eux dans la même auge, & aboie comme eux aux passans ; s'il ajoutoit effrontément ; Monsieur, vous aimez les figures : j'espère que vous entendrez le sens de

celles-ci ? Enfin , que diriez-vous si , avec ce langage infernal , il marquoit audacieusement la place de ses adversaires à l'entrée du Ténare , & la sienne au milieu de l'Elysée ? Je connois votre zèle , mon cher Ami : toutes les facultés de votre ame se révolteroient contre un pareil délire ; vous invoqueriez à grands cris tous ceux qui aiment & cultivent les Lettres , tous ceux qui s'intéressent encore à leur gloire , toutes les personnes honnêtes ; vous attesteriez le Public que le vrai talent est toujours accompagné de la modestie ; que cet horrible ton n'a jamais été celui des *Corneilles* , des *Racines* , des *Molières* , des *Fénelons* , des *Montesquieux* , &c ; qu'il n'est personne sur la terre dans la bouche duquel il fût excusable (*) ;

* *M. de Voltaire* est le seul de nos grands Ecrivains qui se soit permis les injures. Mais elles n'ont point chez lui ce caractère de présomption forcenée qui déplaît à l'Ami de *M. de la Harpe*. *M. de Voltaire* ressemble à ceux qui , au moindre sujet de colère , se livrent à la mauvaise habitude de laisser échapper des juremens. On en connoit la valeur dans leur bouche ; ils ne choquent personne.

qu'il ne conviendrait pas même à ces grands hommes dans le plus vif accès du ressentiment, & qu'ils s'en feroient crus déshonorés.

Pardon, mon cher *de la Harpe*, j'oubliois que c'est vous-même qui avez été assez malheureux pour vous abandonner à cet excès de fureur, dans le moment où vous allez présenter une nouvelle Tragédie au Public, & que vous avez le plus besoin de son indulgence. Il n'y a, ce me semble, qu'un seul moyen d'amortir un peu l'effet de ce coup funeste que vous avez voulu porter à votre antagoniste, & qui est retombé sur vous : c'est de vous rétracter promptement, & , quoi qu'il vous en coûte, dans les termes les plus humbles & les plus modérés. Vous comprenez qu'on ne croira pas à votre rétractation ; mais votre Diatribe pourra être attribuée à la vivacité d'un premier mouvement ; vous ne l'aurez pas moins lancée dans le Public, & vos Amis diront que la moindre représentation de leur part a suffi pour ramener le calme dans votre belle
ame,

A N N É E 1775. 313
me, & la rendre à toutes les af-
fections dignes de la supériorité de
votre génie.

Je suis, &c.

A Paris ce 26 Octobre 1775.

LETTRE XIV.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur une
Comédie Allemande.*

J'AI VÛ, Monsieur, dans l'Année Litté-
raire 1772 Tom. 2, page 239, l'a-
nalyse de plusieurs pièces du Théâtre
Allemand, recueillies & traduites en
François par Mrs Junker & Liébault,
entr'autres celle qui a pour titre le
Tréfor Comédie de M. Gellert. Vous
vous êtes arrêté avec plaisir sur cette
Pièce qui vous a paru intéressante &
d'un vrai comique. La générosité d'un
Vieillard qui s'expose à perdre jus-
qu'à sa réputation pour être fidèle à
son ami est un trait admirable, & l'idée
ANN. 1775. Tome V. O

de la Scène entre Raps & Anselme est digne de Molière. Ce jugement est sans contredit celui d'un homme qui sent, & qui sçait apprécier les bonnes choses ; je ne releverai donc ici qu'un très-léger défaut de mémoire qui vous a, pour le moment, fait perdre de vûe celui à qui ces bonnes choses appartiennent ; cette Pièce n'est point originale ; vous serez bientôt au fait lorsque je vous aurai nommé *Plaute*. Le *Trésor* de M. Gellert n'est autre chose qu'une version du *Trinummus* du Poète Comique de Sarcines : il ne faut, pour s'en convaincre, que jeter les yeux sur votre Extrait, & le comparer avec l'argument de *Priscien* que je vais transcrire pour vous éviter la recherche.

*Thesaurum abstrusum abiens peregrè Charmides ;
Remque omnem amico Callicli mandat suo.*

Istoc absente male rem perdit filius ;

Nim & aedes vendit : has mercatur Callicles ;

Virgo indotata soror huius poscitur.

Minus quo cum invidiâ ei det dotem Callicles ;

Mandat qui dicat aurum ferre se à patre.

*Ut venit ad aedes, hunc deludit Charmides
Senex, ut rediit; quous nubunt Liberi.*

La Scène que vous rapportez est, dans *Plaute*, la seconde du quatrième Acte. Le *Sycophante* ou *Fourbe*, est l'homme aposté & payé par *Callicle*, pour feindre qu'il est porteur de la dot de la jeune personne. *Charmide* est le marchand d'Athènes qui, de retour de ses voyages, se dispose à rentrer chez lui lorsqu'il apperçoit devant sa porte le même *Sycophante*.

CHARMIDE (à part.)

C'est une espèce de champignon que cet homme-ci ; la tête lui cache tout le corps... C'est un Illyrien ; il en a la figure & l'accoutrement..... Plus je l'envisage..... il a une physionomie qui ne revient point : avec quelle attention il regarde ! .. Le voilà qui s'arrête : comme il va furetant de l'œil les alentours ! Il fixe cette maison : sur ma parole, c'est quelque flou, quelque rôdeur de nuit, qui sonde le local, pour venir faire son coup : il faut l'épier, voyons.

O ij

SYCOPHANTE (*à part.*)

Voilà justement l'endroit qu'on m'a indiqué; c'est ici qu'il faut faire jouer nos batteries, frappons.

CHARMIDE (*à part.*)

Il va droit chez moi; il étoit temps d'arriver: on veillera cette nuit.

SYCOPHANTE. *

Hola hé! à la porte, quelqu'un pour ouvrir.

CHARMIDE (*haut.*)

Parlez donc, l'ami, que demandez-vous? A qui en voulez-vous?

SYCOPHANTE (*haut.*)

J'ai fait là-dessus ma déclaration en entrant dans la ville; je suis inscrit chez le Censeur. Au surplus, je cherche la demeure du jeune *Lesbonique* & celle d'un autre personnage portant, comme vous, des cheveux blancs,

& qu'on appelle *Callicle*; j'ai des Lettres à leur remettre.

CHARMIDE (*à part.*)

C'est de mon fils, c'est de mon ami qu'il parle là.

SYCOPHANTE.

Ne pourriez-vous pas me dire cela; bon vieux père?

CHARMIDE.

Et pour quelle affaire, s'il vous plaît? Qui êtes-vous? D'où êtes-vous? D'où venez-vous?

SYCOPHANTE.

Voilà bien des choses à la fois; par où voulez-vous que je commence? Parlons posément: questionnez-moi par article, si vous voulez que je réponde. Vous sçavez tout: mon nom, mes exploits, mes voyages...

O iij

CHARMIDE.

Volontiers, si cela vous arrange ;
eh bien , d'abord , le nom ?

SYCOPHANTE.

Mon nom ? C'est-là le difficile : vous
ne sçavez sûrement pas , bon homme ,
jusqu'où la réponse à cette question
peut nous conduire.

CHARMIDE.

Je ne vous entends pas.

SYCOPHANTE.

Apprenez que , pour avoir le temps
de prononcer mon nom , il faut se le-
ver avant l'aurore , & qu'à peine est-
on au bout , il est heure de se mettre
au lit.

CHARMIDE.

C'est-à-dire , selon vous , que , pour
apprendre ce nom fameux , il faut ap-
porter son dîné & de la lumière. (*A part*) oh ! le fourbe !

SYCOPHANTE.

J'en ai un autre à la vérité d'une bien moindre étendue, & qui peut faire l'équivalent d'un tonneau à mettre le vin.

CHARMIDE.

(*A part*) l'impudent ! Je ne me trompe point. (*Haut*) &, dites-moi, ces gens dont vous cherchez la demeure, vous doivent-ils quelque chose ?

SYCOPHANTE.

A moi ? Rien : je n'ai charge que de remettre deux Lettres de la part du père du jeune homme : ce père est mon ami....

CHARMIDE (*à part.*)

Le père son ami ! Deux Lettres de moi ! Mon homme s'enferme, je le tiens, il faut s'en amuser.

SYCOPHANTE:

Or donc, ce père qui est mon ami...

Voulez-vous bien m'écouter ?

CHARMIDE.

J'écoute.

SYCOPHANTE.

Vous remettrez , m'a-t-il dit, la Lettre que voilà à mon fils ; l'autre que voici est à l'adresse de *Callicle* mon ancien camarade.

CHARMIDE.

(*Bas*) Voyons jusqu'où ira la plai-
fanterie ; (*Haut*) & il étoit alors ?

SYCOPHANTE.

Il étoit ... par ma foi, très-bien dans ses affaires.

CHARMIDE.

Je demande où il étoit.

SYCOPHANTE.

Il étoit en Séleucie.

CHARMIDE.

Et ces deux Lettres ? Vous les tenez... ?

SYCOPHANTE.

De lui directement.

CHARMIDE.

Et comment est-il donc fait , votre ami ?

SYCOPHANTE.

Il est d'abord...oui.. plus grand que vous , à peu-près d'un pied & demi.

CHARMIDE.

(*Bas*) Voilà une histoire qui s'enchevêtre ; je suis plus grand , absent que présent. (*Haut*) Vous le connoissez , dites-vous ?

SYCOPHANTE.

Si je le connois ! belle question ! nous faisons ordinaire ensemble.

O v

CHARMIDE.

Son nom ?

SYCOPHANTE.

Celui d'un tout-à-fait galant homme.

CHARMIDE.

Il s'appelle ?

SYCOPHANTE.

On le nomme....

CHARMIDE.

Comment ?

SYCOPHANTE.

On le nomme... attendez...
.

CHARMIDE.

Eh bien !

SYCOPHANTE.

On le nomme.... maudite mémoire !

CHARMIDE.

Vous êtes embarrassé.

SYCOPHANTE.

Je le mâchois & remâchois tout-à-l'heure , ce peste de nom ; je l'ai tout d'un coup avalé.

CHARMIDE.

Votre ami ? Sous la dent ? mais cela n'est pas bien.

SYCOPHANTE.

Je l'avois là..sur le bord des lèvres , il n'y a qu'un instant... si nous cherchions par les lettres... ce nom commence par un C.

CHARMIDE.

Par un C... *Callias* ?

SYCOPHANTE.

Non.

O vj.

CHARMIDE.

Callippe?

SYCOPHANTE.

Non.

CHARMIDE.

Callimaque?

SYCOPHANTE.

Vous n'y êtes pas... il y a du *char*
dans ce nom.

CHARMIDE.

Charès.

SYCOPHANTE.

Ce n'est point cela.

CHARMIDE.

Charidème? Charmide?

SYCOPHANTE.

Charmide... le voilà... Charmide!
que les Dieux le confondent!

CHARMIDE.

Maudire ainsi son ami ! Cela n'est pas honnête.

SYCOPHANTE.

Est-il resté assez long temps fourré dans mes dents ? Le bélître !

CHARMIDE.

Oh ! le bélître ! Et si , parler ainsi des absens ?

SYCOPHANTE.

Pourquoi se cache-t-il , le sot ?

CHARMIDE.

Il falloit l'appeller par son nom ; il auroit répondu. Au reste , où l'avez-vous laissé ?

SYCOPHANTE.

Je l'ai laissé à *Rhadamante* , dans l'Isle Cercopienne.

CHARMIDE.

(*Bas*) demander moi-même où je suis ! Cela n'est-il pas fou ? (*Haut*) oh

çà, & de vos Voyages, qu'en dirons-nous ? ... Si cependant cela vous fatigue....

SYCOPHANTE.

Me fatiguer ! Moi ? bon, je suis enchanté de pouvoir vous en faire le récit. Nous débarquâmes d'abord dans l'Arabie en Pont.

CHARMIDE.

L'Arabie en Pont ! .. Est-ce qu'il y a une Arabie en Pont ?

SYCOPHANTE.

Oui, l'Arabie en Pont. Cette Arabie-là n'est pas celle d'où vous savez qu'on tire l'encens ; c'est une autre Arabie qui produit l'absynthe & la fariette.

CHARMIDE.

(*Bas*) Ce goguenard-là n'a pas, je crois, son pareil .. Voyons comment il se tirera de-là .. (*haut*) Et votre nom, à-vous ?

SYCOPHANTE.

La Grippe, mon nom ordinaire

s'entend , mon petit nom.

CHARMIDE.

La Grippe ! Ceci prête à la plaisanterie... comme si vous disiez , ce qu'on me confie , autant de perdu ; n'est-ce pas ? C'en est assez.

SYCOPHANTE.

A la bonne heure. Mais enseignez-moi donc ceux pour qui sont mes deux Lettres ?

CHARMIDE.

Encore un mot. Que diriez-vous, *la Grippe*, si l'on vous montrait ici ce même *Charmide*, celui de qui vous dites tenir ces Lettres ? Le reconnoîtriez-vous bien ?

SYCOPHANTE.

Si je le reconnoîtrois , moi ? Vous me prenez donc pour un hébété ? Si je le reconnoîtrois ! Un homme avec qui j'ai passé toute ma vie ? Et ces

mille Philippes d'or que j'apporte de sa part à son ami *Calliclé*, les auroit-il confiés à un inconnu? &c.

J'en resterai là, Monsieur, & je pense que ces traits suffisent pour prouver, je ne dis pas les rapports, mais l'identité des deux ouvrages; celui de M. *Gellert* pourroit, comme vous voyez, s'intituler *les Noms Changés*. *Anselme* est le vieux *Charmide*, *Lelio* est le jeune *Lesbonique*. *Raps* dont la racine Allemande est *Rappuse*, *Pillage*; répond au *Tax* du Poëte Latin & à mon *la Grippe*, & ainsi du reste. *Plaute*, en annonçant sa Pièce au peuple Romain par l'organe de la *Luxure* qu'il personifie dans son Prologue, lui fait dire:

Huic Græcè nomen est *Thesaurο* fabulæ,
Philemo scripsit; *Plautus* vertit barbarè.

Je ne doute point que le Traducteur Germanique n'ait eu la même délicatesse vis-à-vis de ses compatriotes: je desirerois seulement que Mrs *Junker* & *Liebault*, qui se proposent de donner une suite au Théâtre Allemand, indiquassent dorénavant par quelques

Notes les sources dans lesquelles leurs auteurs paroîtront avoir puisé ; sans cette précaution , ils auront manqué leur objet, s'ils ont en vûe de faire connoître les progrès que l'art du Théâtre a pu faire en Allemagne. Au surplus , ce n'est point ici un plagiat que je vous dénonce ; je n'ai entendu que suppléer à une omission.

J'ai l'honneur d'être, &c. **GIRAULD**
Ancien Président au Conseil de Châlons & Membre de l'Académie de cette Ville.

Je suis , &c.

A Paris , ce 28 Octobre 1775.

L E T T R E X V.

*AU ROI DE SARDAIGNE , sur le
Mariage du PRINCE DE PIÉMONT
avec MADAME CLOTILDE DE
FRANCE. Poëme , par M. Ducis ,
Secrétaire de MONSIEUR. A Paris de*

*l'Imprimerie de P. Fr. Gueffier rue de
la Harpe ; in-4° de 8 pages.*

M. *Ducis* ne pouvoit choisir pour objets de ses vers des personnes plus augustes & plus dignes de l'amour & de l'admiration des peuples. Le jeune & sage Monarque qui occupe le Trône de la France, LE ROI DE SARDAIGNE héritier des vertus & des talens de ses ancêtres, le PRINCE DE PIÉMONT qui sçaura perpétuer un si noble héritage, MADAME CLOTILDE qui parmi nous excite des regrets si touchans, &, dans la Cour étrangère qu'elle embellit, des transports si vifs de satisfaction & d'allégresse; enfin, MONSIEUR dont le goût pour les Lettres leur promet un nouveau siècle de gloire: voilà ce que l'auteur s'est proposé de célébrer dans ce Poëme, qui décèle, en général, beaucoup de talent. Le Mariage du PRINCE DE PIÉMONT & de MADAME CLOTILDE en est le sujet principal. Voici le debut de l'ouvrage.

Formidables remparts d'inégale structure ,
 Qu'aux premiers jours du monde éleva la
 Nature ;

Enorme entassement de rocs audacieux
 Que l'œil surpris voit croître & monter jus-
 qu'aux Cieux ;

Dépôt des longs frimats qui blanchissent vos
 têtes ,

D'où tombent les torrens, où fissent les
 tempêtes ;

Inaccessibles monts, où l'Aigle des Romains
 S'étonna qu'*Annibal* eût créé des chemins ;
 Rochers majestueux, perdus dans les nuages ,
 Je m'élève avec vous par-delà les orages.

Daignez me recevoir, sommets religieux,
 Où l'esprit des Mortels commerce avec les
 Dieux.

Mais quel souffle sacré, sous ces forêts anti-
 ques ,

Agite tout-à-coup leurs sapins prophétiques ?
 Dieux, quel est ce Vieillard qui s'avance vers
 moi !

Mon cœur, à son aspect, frémit d'un saint
 effroi.

Sa marche est noble & grave , & son air est
auguste ;

L'âge n'a point courbé son corps mâle & ro-
buste ;

Ses longs cheveux blanchis , agités par les
vents ,

Couvrent son front pensif qu'ont sillonné les
ans.

Sans doute , de ces monts c'est l'antique Gé-
nie.

C'est effectivement lui-même qui vient s'applaudir de ce qu'il a prévu dès long-temps le beau jour qui nous luit ; il annonce à la Sardaigne tous les Héros que doit lui donner un si noble hymenée : ce qui amène naturellement l'éloge du feu Roi de Sardaigne & celui de VICTOR AMEDÉE, actuellement regnant.

La famille de M. *Ducis* , tant du côté paternel que du maternel , est , de temps immémorial , établie en Savoie. Il nous apprend dans une Note que son père , un des hommes les plus vertueux qui soit sorti de ces

montagnes, ne pouvoit lui parler du feu Roi EMMANUEL son Souverain qu'avec des larmes d'admiration & de tendresse. Toutes ces circonstances particulières à l'auteur produisent un des morceaux les plus intéressans du Poème. Après le Discours du Génie de la Sardaigne, M. Ducis poursuit ainsi :

Sous sa roche, à ces mots, le Vieillard se retire.

Je marche : un doux penchant vers le hameau m'attire.

O champs semés de fleurs ! O fertiles ruisseaux !

Fontaine, où vont le soir s'abreuver les troupeaux,

Salut ! Je vous vois donc, innocente prairie,
De mes simples ayeux vénérable Patrie !

O mon Père ! c'est-là que tu reçus le jour.
C'est-là que ton berceau, que ton premier séjour,

De ta présence encor me rappelle les charmes.

De mon deuil éternel reçois ici les larmes.

Que je rends grace au Ciel qui, sage en ses
faveurs,

M'a laissé pour tous biens & ton sang & tes
mœurs !

Mon cœur, formé du tien, plein de ta chère
image,

S'arrête avec transport sur ce doux paysage.

Que j'aime à voir de loin ces bœufs du joug
lassés,

Vers leurs tranquilles toits traînant leurs fronts
baissés !

La nuit vient. J'aperçois, au travers de ses
voiles,

Rayonner dans les Cieux l'or tremblant des
étoiles.

Astres, conduisez-moi vers cet humble sé-
jour,

Où l'homme oublie en paix les fatigues du
jour !

J'approché, &c.

L'auteur rencontre sous le chaume une
famille d'heureux habitans de la cam-
pagne. La jeune *Amarillis* saisit l'ins-
tant qui cause la joie publique, pour
demander à son père qu'il veuille bien

accorder sa main à son jeune amant : le Vieillard se rend à leurs vœux, & les exhorte à imiter, s'il se peut, les vertus de leurs maîtres.

FEU MONSEIGNEUR LE DAUPHIN étoit lié d'une tendre amitié avec le ROI DE SARDAIGNE actuel, alors PRINCE DE PIÉMONT. Il existe une correspondance suivie entre ces deux Princes, qui prouve, dit l'auteur, que l'amitié peut n'être pas étrangère sur le Trône. Il étoit donc naturel que l'Eloge de feu MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, ne fût pas omis dans le Poëme de M. *Ducis*.

O toi de qui la perte à la France est nouvelle,

Que ton fils sur le Trône a choisi pour modèle;
Toi, dont l'abord glaçoit le Flatteur étonné,
Prince, connu trop tard, & trop tôt moissonné,

C'est ainsi que ton ame, au Peuple dévouée,
Sous le chaume en secret vouloit être louée!

Hélas! de tes beaux jours consumant le flambeau,

La Mort t'a lentement traîné dans le tombeau;

Ton nom n'a point péri; ta douloureuse idée
Arrache encor des pleurs à *Victor Amédée*.

Son égal en vertus, son rival en bienfaits,
De quel bonheur son regne eût comblé ses
Sujets ! &c.

Un regne qui comble des Sujets de bonheur
est une expression qui n'est pas trop
exacte. Il est d'autres vers dans cet
ouvrage qu'il seroit à desirer que M.
Ducis eût corrigés ; tels que ceux-ci
que dit le *Génie de la Sardaigne* au
sujet des rejets futurs de cette
Monarchie :

Tout fier de leur valeur , je m'écrirai : *voilà*
Ce qu'a fait leur Ayeul aux champs de *Guas-*
talla.

Ce *voilà* rejeté à la fin du premier
vers produit un mauvais effet ;

Du bonheur de son peuple, il cherche *les*
moyens,

Et *les choix* de son père ont tous été les siens.

Ces deux vers ne vous paroissent-ils
pas encore bien profaïques ?
Risqueriez-vous

Risqueriez-vous en Poësie *les choix* au pluriel ? D'ailleurs , ce Poëme est composé de morceaux peu liés les uns aux autres. On s'attend que la fiction du *Génie* fera le fond de l'ouvrage entier ; elle n'occupe que les deux premières pages. Malgré ces critiques ; vous trouverez , je vous le répète , Monsieur , un talent réel dans cette nouvelle production de M. *Ducis*. Vous avez dû remarquer la superbe peinture des Montagnes de Savoie dans le premier morceau que je vous ai cité ; & , dans le second où l'auteur parle de son père , la versification la plus douce & la plus harmonieuse , jointe à des sentimens qui font honneur à son ame. Enfin , Monsieur , il n'est , je crois , personne qui ne convienne que cette pièce est infiniment au-dessus de la plupart de celles qui paroissent en foule sur les événemens publics.

*Vie de Nicolas de Catinat. A Lausanne
aux dépens de la Société ; & à Paris*

ANN. 1775. Tome V. P

au Palais Royal. Brochure in-8° de

32 pages.

CETTE Brochure , qui a paru avant les ouvrages sur *Catinat* , m'est parvenue la dernière de toutes. Elle est le fruit des loisirs d'un honnête & franc Militaire , qui ne brille guères par l'élégance & la correction du style : aussi a-t-il soin de prévenir qu'il fait assez peu de cas des mots & des phrases , & qu'il prise plus un jour d'un homme vertueux que toute la vie d'un bel-esprit. Tel qu'il est , ce petit ouvrage intéresse , tant par le ton de franchise & de vérité qui y regne , que par beaucoup d'anecdotes sur *Catinat*. Je vous en ai déjà fait connoître le plus grand nombre ; en vous parlant d'une autre Histoire de ce Guerrier philosophe * , & de tous les Éloges Académiques que l'on vient de publier. Mais il est plusieurs traits caractéristiques que je vais emprunter de cette dernière vie.

* *Mémoires pour servir à la vie de Nicolas de Catinat*. Un Volume in-12 très-intéressant , de plus de 300 pages ; à Paris chez la Veuve Duchesne Libraire rue. Saint-Jacques.

La famille de *Catinat*, depuis longtemps dans le Parlement de Paris, étoit originaire du Perche. Elle s'y étoit acquis tant de considération & d'estime, que cette Province envoya un *Catinat* aux Etats Généraux de Tours, pour y défendre ses Privilèges, & qu'elle voulut acheter pour un autre une charge de Conseiller, *afin*, dit l'Historien, *d'avoir au Parlement un défenseur intègre & éclairé.*

Quoique *Catinat* ne fût pas riche, il étoit généreux, & même magnifique, suivant les circonstances. Le Courier qui lui apporta la nouvelle de sa nomination à la dignité de Maréchal de France, reçut mille écus. Ce Courier tenoit cette nouvelle d'un Gentilhomme qui étoit tombé malade sur la route, & qui, lorsque sa santé fut rétablie, demanda cette récompense : *Catinat* lui donna la même somme.

Ce que j'aime sur-tout dans cet ouvrage, c'est que l'Auteur ne dissimule pas les défauts de celui dont il écrit la vie. Il observe que *Catinat*, né pour ne conduire que des citoyens

vertueux , favorisoit l'intrigue & l'in discipline , en n'y opposant que la raison & la sagesse : » Il mettoit sa » fierté , continue-t-il , à ne comman- » der que par elles aux autres , comme » à lui-même. Desirant dans les con- » seils plutôt ramener que forcer , il » ouvroit toujours , sans foiblesse , l'a- » vis le plus sage ; & , quand le plus » mauvais prévaloit , il cherchoit alors » sans passion à le rectifier. Tolérant » les brigues des jaloux , de peur qu'on » ne crût qu'il vouloit moins punir » que se venger , il restoit à l'Armée » pour prévenir le plus de mal qu'il » pourroit , & s'en alloit , quand la » cabale ne lui laissoit plus aucun bien » à faire ».

Après sa retraite , sa fortune se trouva réduite à huit mille livres de pensions qu'on ne lui payoit jamais , & à sept mille livres de rente , reste de patrimoine échappé à la Guerre. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il devoit la conservation de ces derniers débris au fidèle *Vincent* son Valet-de-Chambre , qui , effrayé de ne le voir jamais rien recevoir de la

Cour; vendre tous les jours son bien, emprunter même en son nom, à Gênes & à Milan, pour le prêt des Troupes, se mit au plutôt à lui dérober le plus qu'il pouvoit, afin d'avoir à lui restituer de quoi vivre.

Il étoit souvent arrivé à ses amis de sortir pour lui demander un service, & de le rencontrer, sur le chemin, venant le leur offrir. Son grand chagrin étoit de ne leur être plus bon à rien. Quand il en attendoit quelques-uns, il annonçoit la fête à toute sa maison, & les remercioit, avec attendrissement, de ce qu'en venant chercher un vieux solitaire, ils se chargeoient tout seuls des frais de l'amitié.

Jamais il n'avoit sçu faire sa cour; il approchoit même du Trône avec ce froid empressement qui respecte les Puissances sans les adorer; ce qui explique le reproche d'orgueil que lui faisoit Madame *de Maintenon*; il n'en avoit réellement d'autre que d'être si peu sensible à la disgrâce, qu'il en irritoit ses ennemis. » Pour Madame

342 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» de *Maintenon*, qui s'étoit fait une
 » modestie comme une plus adroite
 » manière d'être, je crois, dit assez
 » plaisamment l'Auteur, que, si elle
 » eût eu celle de *Catinat*, elle seroit
 » morte à Niort, ou veuve de *Scar-*
 » *ron* ».

L'amitié étoit pour *Catinat* un be-
 soin ; mais ce sentiment lui suffisoit.
 On ne put jamais lui faire entendre
 aucune proposition de mariage. Il re-
 jetta, entr'autres partis, une riche,
 jeune & jolie veuve, qui devint pas-
 sionnée pour lui sur sa réputation, &
 qui le fut encore davantage après
 l'avoir vu, quoi qu'il eût une figure
 peu avantageuse, & dans laquelle
 on ne retrouvoit le grand homme
 qu'après l'avoir cherché. Il ne chercha
 point de dédommagement dans la li-
 berté du célibat. Trop occupé pour
 les conquêtes difficiles, trop délicat
 pour celles qui le sont moins, trop
 grave pour cette petite fièvre qu'on
 nomme amour dédaignée par une ame
 aussi calme & aussi souveraine d'elle-
 même, il ne fut pas curieux de la plus
 légère expérience en ce genre.

Son Historien est bien loin de le peindre comme un incrédule. Il nous apprend que *la Religion & ses grandeurs pouvoient seules le remplir* ; qu'il lisoit tous les jours la Bible, & que, frappé de la sublime hauteur & de la majesté de l'édifice de la Religion, il ne se doutoit même pas des efforts de quelques insectes souterrains pour le démolir.

Du reste, l'auteur se plaint beaucoup d'un certain Editeur qui a imprimé cete vie il y a quelques mois, & qui, sous prétexte de la rectifier, y a fait des corrections ridicules & des retranchemens coupables. *Catinat*, dans un endroit, étoit qualifié de *Chrétien* : cet Editeur y a substitué l'épithète de *Sage*. » Cependant, dit » l'auteur, *Catinat* vouloit être Chrétien ; l'Editeur devoit le laisser faire ; c'est sans doute une foiblesse : mais j'avois promis, dans le commencement, de parler des foibleses. » On ne peut pas tout réunir ; & si » *Catinat* ne fut pas *Philosophe* à la » manière d'aujourd'hui, c'est que les » Grands-hommes en tous points » sont très rares ».

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un
endroit du COMMENTAIRE DE LA
HENRIADE.*

LES *Voltaireiens* ont beau crier, Monsieur, à l'injustice, à la partialité, à la *minucie* : le *Commentaire sur la Henriade* par feu M. de la *Beaumelle* * est un bon ouvrage de Critique. Je pense qu'il est très-utile, & j'ose même dire que, dans les circonstances présentes, il étoit nécessaire qu'un pareil Livre vît le jour, pour ramener les esprits aux principes absolument oubliés des différens genres de Littérature, sur-tout de l'Épopée. Les remarques de M. de la *Beaumelle*, en général, sont très-judicieuses, sur-tout celles qui attaquent le fond du soi-disant Poème de la *Henriade*, & je défie le plus éclairé des partisans de M. de *Voltaire* d'y répondre, même avec quel-

* Deux Volumes *in-8°* belle Edition; prix 9 livres; chez le *Jay* Libraire rue Saint-Jacques; & un seul Volume *in-4°*, prix 18 livres.

que vraisemblance, à moins que, se laissant emporter par un fanatisme ridicule, il ne veuille renoncer à toutes les notions reçues, c'est-à-dire au sens commun. Permettez-moi seulement de vous faire observer, Monsieur, qu'il y a dans le premier Volume, Chant 4^e, page 135, un vers qui m'a frappé, & sur lequel j'attendois des Notes plus étendues. *Henri IV* vient d'arriver de sa folle Ambassade d'Angleterre; il combat les Ligueurs qui étoient près de se rendre maîtres du Camp de *Henri III*. Le Poète dit :

Valois, plein d'espérance & fier d'un tel appui,

Donne au soldat l'exemple, & le reçoit de lui.

Il soutient les travaux, il brave les allarmes.

La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.

Tous les chefs sont unis, tout succède à leurs vœux.

Le vers en question est,

La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes;

M. de la Beaumelle se contente de dire que c'est la Muse d'Ovide & non celle de Virgile qui a dicté ce vers : d'ailleurs, ajoute-t-il, cette maxime isolée est-elle bien placée ? En effet, Monsieur, je ne connois pas de vers plus parasite que celui-là, plus détaché, plus étranger à ce qui précède & à ce qui suit. M. de la Beaumelle pouvoit dire encore, 1^o que ce vers conviendrait à quelques amans langoureux de la scène lyrique, auxquels nous entendons dire tous les jours qu'ils *aiment leurs peines*, que leurs *périls sont agréables*, &c ; mais que des vers d'Opéra ne sont point admissibles dans un Chant de Poème héroïque, où il ne s'agit que d'affaurs & de batailles. 2^o C'est ici l'essentiel de ma remarque. M. de la Beaumelle auroit dû ne pas oublier que ce vers,

La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes,

est une imitation bien évidente, une espèce de plagiat d'un vers du préambule de la fable du *Meunier, son fils & l'Ane*, par ce bon la *Fontaine*, dont

M. de Voltaire a dit , &c, pour peu que Dieu lui prête vie , dont il dira tant de mal ; & cela pour cause à lui connue , ainsi qu'à toute la France lettrée. Voici le vers de *la Fontaine* :

La Guerre a ses douceurs , l'Hymen a ses al-
larmes.

Le *Commentateur* auroit pû expli-
quer à quelle occasion ce vers est
amené ; il auroit dit que , dans ce Pro-
logue , *Racan* consulte *Malherbe* sur le
parti qu'il doit embrasser :

A quoi me résoudre-je ? Il est temps que j'y
pense ;

Vous connoissez mon bien , mon talent , ma
naissance :

Dois-je dans la Province établir mon séjour ;
Prendre emploi dans l'armée , ou bien chargé
à la Cour ?

Tout , au Monde , est mêlé d'amertume &
& de charmes :

La Guerre a ses douceurs , l'Hymen a ses
allarmes.

M. de la *Beaumelle* auroit fait sentir ;
P vj

pour l'instruction des jeunes gens, que ce n'est point là une sentence isolée & mise pour faire montre de bel-esprit ; qu'elle tient admirablement au sujet ; qu'elle fait partie de la narration ; que le lecteur croit la faire lui-même en la lisant ; enfin, qu'elle offre une vérité claire, une image charmante, & non une antithèse forcée, un choc puérile de mots. J'ai l'honneur d'être, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

LETTRE à un Ami du Peuple. Brochure in 8° de 38 pages ; à Amsterdam, & se trouve à Paris chez D. C. Couturier père, Imprimeur Libraire aux Galeries du Louvre. Cette Lettre en faveur des Economistes, est très-bien écrite, Monsieur, & c'est un des nombreux opuscules qu'on publie tous les jours sur l'interminable question de la liberté illimitée ou limitée du commerce des Grains, que vous lirez avec le plus de plaisir. On y combat assez solidement, du moins à ce qu'il m'a paru, les détracteurs de

l'Arrêt du 13 Septembre 1774, & les ennemis des *Ephéméristes*. M. *Linguet* est le principal objet des Critiques & des réfutations. On le met évidemment en contradiction avec lui-même; on distingue M. *Linguet d'aujourd'hui* de M. *Linguet d'il y a six ans*. On prouve, par plusieurs citations de ses ouvrages, qu'en 1769 il parloit comme les *Economistes*; c'est qu'alors, dit-on, *il n'étoit pas en guerre avec eux, & qu'il écrivoit tout naturellement sa façon de penser*. La *Lettre à un Ami du Peuple* est terminée par une autre *Lettre* dont on avoit envoyé une copie au mois de Juillet dernier à l'Entrepreneur du *Mercur*, & qu'il n'a point jugé à propos d'y faire paroître. L'auteur se plaint, à cet égard, de sa négligence involontaire ou volontaire. Quoi qu'il en soit, cette seconde *Lettre* contient la description d'une Fête intéressante donnée, au sujet du Sacre du ROI, à *Ozouère la-Ferrière* en Brie, à sept lieues de Paris, par M. *de Belair* & M. *de Suzy*, Chevalier de Saint-Louis, Porte-Étendard des Gendarmes de la Garde Ordinaire du ROI. On donne aussi dans cette *Lettre* des extraits d'un

Discours sur la fidélité due aux Rois qui fut prononcé le jour de la Fête dans l'Eglise d'Ozouère par M. l'Abbé Caron, Prêtre Habitué de la Paroisse de Saint-Louis en l'Isle à Paris. Les différens passages que l'on rapporte de ce Discours annoncent dans M. l'Abbé Caron beaucoup de talent pour la Chaire.

Sujets des Prix proposés par l'Académie de Marseille. L'Académie des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Marseille, annonce les sujets des Prix qu'elle distribuera le 25 Août de l'année prochaine. 1°. *Le Siège de Marseille, par le Connétable de Bourbon*, Poème. 2°. *Pierre le Grand*, Ode ou Poème. 3°. Un Discours sur l'influence que le Commerce a eue dans tous les temps sur l'esprit & sur les mœurs des Peuples : Prix double. L'Académie desire que les Auteurs qui traiteront ce dernier sujet, embrassent un système, & qu'après l'avoir établi sur des principes solides, ils en confirment la vérité par les preuves tirées de l'Histoire du Commerce, tant ancien que moderne. 4°. *L'Eloge*

de Madame la Marquise de Sevigné. Chacun de ces Prix est une Médaille d'or de la valeur de 300 livres. Les ouvrages seront adressés francs de port à M. Mouraille, Secrétaire perpétuel de l'Académie; ils ne seront reçus que jusqu'au 15 de Mai.

Cours de Mathématiques. M. de Parcieux, neveu du feu célèbre Académicien des Sciences de ce nom, commencera le Lundi 13 Novembre prochain, dans son Cabinet, rue Saint-André des Arcs, vis-à-vis la rue Gît-le-Cœur, un Cours de Mathématiques, dans lequel il enseignera l'Arithmétique, l'Algèbre & la Géométrie de M. l'Abbé Bossut; il le continuera tous les Lundis, Mercredis & Vendredis, depuis dix heures & demie jusqu'à midi.

Breviarium Romanum, &c. Editio Novissima, novis curis elaborata & cum plurimis editionibus collata: Parisiis, viâ San-Jacobeâ, sub signis Galli & Libri Aurei, apud A. M. Lotin, Regis & Urbis Typographum; c'est-à-dire, Breviaire Romain, &c. Nouvelle Edi-

352 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

tion travaillée avec le plus grand soin, & conférée avec un grand nombre d'Éditions ; à Paris Rue Saint-Jacques , au Coq & au Livre d'or ; chez A. M. Lottin-Imprimeur du Roi & de la Ville. C'est à M. Rondet, Editeur de sept Breviaires particuliers * qu'on doit l'édition de ce *Breviaire Romain*. Il remplit exactement tout ce qu'il annonce dans son titre : *Editio . . . novis curis elaborata & cum plurimis editionibus collata*. C'est avec un singulier plaisir qu'on remarque les *Variantes* qu'il a fçu rassembler sur ce texte ancien, & les petites *Notes* qu'il y a jointes. Placées au bas des pages, elles n'interrompent point la récitation : les *Variantes* laissent la liberté du choix entre diverses Leçons, & les petites *Notes* procurent une plus grande intelligence à celui qui est tenu de réciter. Cette Edition est en 8 ou 4 Volumes ; les 8 Volumes en feuilles sont du prix de 28 livres, & les 4 Volumes 14 livres. C'est exactement la même édition ; mais, au moyen de feuilles de

* Breviaires de Cahors, Carcassonne, Laon, Mans, Noyon, Poitiers & Toulouse.

divisions qu'on a imprimées séparément, deux Exemplaires en 4 Volumes en formeront un en huit Volumes. Le prix des huit Volumes est double de celui des quatre; mais on peut observer que cette double dépense n'est qu'apparente; attendu que chaque Tome ne restant dans les mains que six semaines au lieu de trois mois, un pareil Exemplaire peut durer trois fois plus de temps qu'un Exemplaire en quatre Tomes, & que d'ailleurs les Volumes en sont plus portatifs. Le prix du même ouvrage relié est différent, suivant la richesse ou la simplicité de la reliure.

Avis sur les Breviaires, & particulièrement sur la nouvelle Edition du Breviaire Romain, en Latin avec Rubriques Latines, quatre Vol. in 12 divisibles en huit. Brochure in-12, chez le même Libraire. C'est une Traduction de l'Avis que l'Editeur a mis à la tête de cette nouvelle Edition sous le titre de Monitum, mais Traduction développée & généralisée, de manière que la plupart des Remarques contenues dans

cet *Avis* font applicables à tous les Breviaires , principalement en ce qui concerne les Psaumes, dont environ quatre-vingt Textes y sont éclaircis ou expliqués.

Réflexions sur les avantages inestimables de l'Agriculture relatives aux circonstances présentes. Brochure in-8° de 16 pages ; à Paris au Palais Royal & ailleurs. L'auteur s'attache uniquement aux avantages moraux que la Patrie recueillerait de la culture des terres. Son Opuscule est une espèce de Sermon contre les Libertins, les Philosophes, les Poètes, les Marchands de frivolités & de modes pueriles, les Joueurs, les Filles publiques, les Citoyens désœuvrés, les hypocondres, &c. Il voudrait que tous ces gens-là se retirassent à la campagne pour y labourer les champs.
 » Dieu, dit-il, n'a prescrit à personne
 » de faire de mauvais livres, des piè-
 » ces de Théâtre, &c ; mais il nous a
 » tous assujettis, en la personne du
 » premier homme, à manger no-
 » tre pain à la sueur de notre front.....

» Que M^r les Beaux-Esprits enflés de
 » leur science, qui ont désappris jus-
 » qu'à celle du Catéchisme; ces Es-
 » prits forts qui n'ont pas la force de
 » rendre à Dieu leurs hommages ni
 » de croire à sa parole, embrassent
 » l'état de Cultivateurs; prennent des
 » biens à ferme, & ils oublieront leur
 » folle prétention de faire adopter
 » au genre humain leurs extravagantes
 » prétendues philosophiques. Ils
 » ont une maladie dont la cause est dans
 » le cerveau, & les soins du labou-
 » rage leur restitueront les lumières du
 » bon sens qu'ils ont perdu. Ils éle-
 » veront des bestiaux, & ne tueront
 » plus les âmes; ils serviront la Patrie,
 » & n'outrageront plus la piété. Sans
 » mettre en problème s'il existe une
 » Révélation & jusqu'où s'étendent
 » les devoirs de la Loi Naturelle, ils
 » seront fidèles à observer toutes les
 » loix divines & humaines; ils paye-
 » ront au Roi & à l'Etat un léger tribut
 » du produit de leurs terres, & n'af-
 » foibliront plus dans les cœurs l'es-
 » prit de soumission envers les Puis-
 » sances, &c. »

Cours d'Histoire Naturelle. M. Valmont de Bomare, Démonstrateur d'Histoire Naturelle Membre de plusieurs Académies, &c, ouvrira un *Cours d'Histoire Naturelle, concernant les Minéraux, les Végétaux, les Animaux & les principaux Phénomènes de la Nature*, le Mercredi 6 Décembre 1775, à onze heures très-précises du matin, & en continuera les leçons les Lundis, Mercredis & Vendredis de chaque semaine, à la même heure, en son Cabinet rue de la Verrerie, près de celle des Billettes. Ce même Démonstrateur commencera un second *Cours d'Histoire Naturelle*, le Samedi 9 Décembre 1775 à onze heures & demie très-précises du matin, & en continuera les leçons les Mardis, Jeudis & Samedis de chaque semaine, à la même heure. Ceux qui voudront y prendre part, sont avertis d'entendre le *Discours sur le spectacle & l'étude de la Nature* qu'on prononcera uniquement à l'ouverture générale, le Mercredi 6 Décembre à l'heure indiquée.

Je suis, &c.

A Paris, ce 30 Octobre 1775.

T A B L E
D E S M A T I È R E S
C O N T E N U E S
D A N S C E C I N Q U I È M E V O L U M E
D E L' A N N É E L I T T É R A I R E 1 7 7 5 .

- ÉLOGE DE NICOLAS DE CATINAT, Ma-**
réchal de France. Discours qui a rem-
porté le Prix de l'Académie Françoisé
en 1775. Par M. de la Harpe. Page 3
- NOUVELLES ESPAGNOLES de Michel**
de Cervantes. Traduction Nouvelle
avec des Notes, &c. LA BOHÉ-
MIENNE, Nouvelle Première. 22
- ÉLOGE DE MICHEL DE MONTAGNE,**
qui a remporté le Prix d'Eloquence à
l'Académie de Bordeaux en 1774. Par
M. l'Abbé Talbert, de l'Académie de
Besançon, &c. 44
- INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c. 60**
- ÉLOGE DU MARÉCHAL DE CATINAT.**
Par M. Guibert. 73
- RÉPONSE D'UN AMATEUR à un Ar-**

- sicle du JOURNAL DE POLITIQUE
ET DE LITTÉRATURE, concernant
la Comédie du CÉLIBATAIRE. 86*
- LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles sur
un désastre arrivé dans un Village de
Brie. 107**
- VUES D'UN POLITIQUE DU SEIZIÈME
SIÈCLE sur la législation de son temps,
également propres à réformer celle de
nos jours ; ou Choix des Arrêts qui
composent le Recueil de Raoul Spi-
fame, connu sous le titre de DICÆ-
ARCHIÆ HENRICI REGIS CHRIS-
TIANISSIMI PROGYMNASMATA ;
avec des Observations, &c. Par M.
Auffray des Académies de Metz & de
Marseille. 115**
- INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c. 134**
- CONSEILS A UN JEUNE POÈTE. Pièce
de vers qui a remporté le Prix de l'A-
cadémie Françoisè en 1775. Par M.
de la Harpe. 145**
- ÉLOGE DE NICOLAS DE CATINAT.
Discours qui a obtenu le second Acces-
sit au jugement de l'Académie Fran-
çoisè en 1775. Par M. l'Abbé d'Es-
pagnat. 192**

DES MATIÈRES. 359

BRUTUS A SERVILIE. *Pièce qui a obtenu le second Accessit au jugement de l'Académie en 1775. Par M. Duruflé.* 200

DICOURS D'UN NÈGRE A UN EUROPÉEN. *Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1775. Par M. Doigni.* 206

L'ESCLAVAGE DES AMÉRICAINS ET DES NÈGRES. *Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1775. Par M. de Sacy.* 208

INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c. 210

SEPTIÈME LETTRE A M. DE VOLTAIRE, *ou Entretiens sur le Poème Epique, relativement à la Henriade. Par M. Clément.* 217

ÉLOGE DE NICOLAS DE CATINAT, *présenté à l'Académie Française; suivi de Notes Historiques & Morales. Par M. l'Abbé du Rouzeau.* 239

ÉLOGE DU MARÉCHAL DE CATINAT, *dédié à lui-même. Discours qui n'a point concouru pour le Prix de l'Académie Française.* 247

LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles, *contenant une Anecdote sur une des*

360 TABLE, &c.

<i>Fables de la Fontaine.</i>	252
<i>ÉPIÏRE sur les avantages des Femmes de trente ans. Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1775. Par M. de Murville.</i>	257
<i>RÉPONSE de M*** à une Lettre de l'Auteur de ces Feuilles au sujet du Chancelier de l'Hôpital-</i>	266
INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c.	276
<i>LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles.</i>	289
<i>REPRÉSENTATIONS à M. de la Harpe par un de ses Amis, sur ses deux Articles du Mercure d'Octobre 1775 second Volume.</i>	290
<i>LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles sur une Comédie Allemande.</i>	313
<i>AU ROI DE SARDAIGNE, sur le Mariage du Prince de Piémont avec Madame Clotilde de France, par M. Ducis.</i>	329
<i>VIE de Nicolas de Catinat.</i>	337
<i>LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles sur un endroit du Commentaire de la Henriade.</i>	344
INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c.	348
<i>Fin de la Table des Matières du cinquième Volume de l'Année Littéraire 1775.</i>	

L'ANNEE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXV.

Par M. FRÉRON, des Académies
d'Angers, de Montauban, de Nancy,
d'Arras, de Caën, de Marseille, &
des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

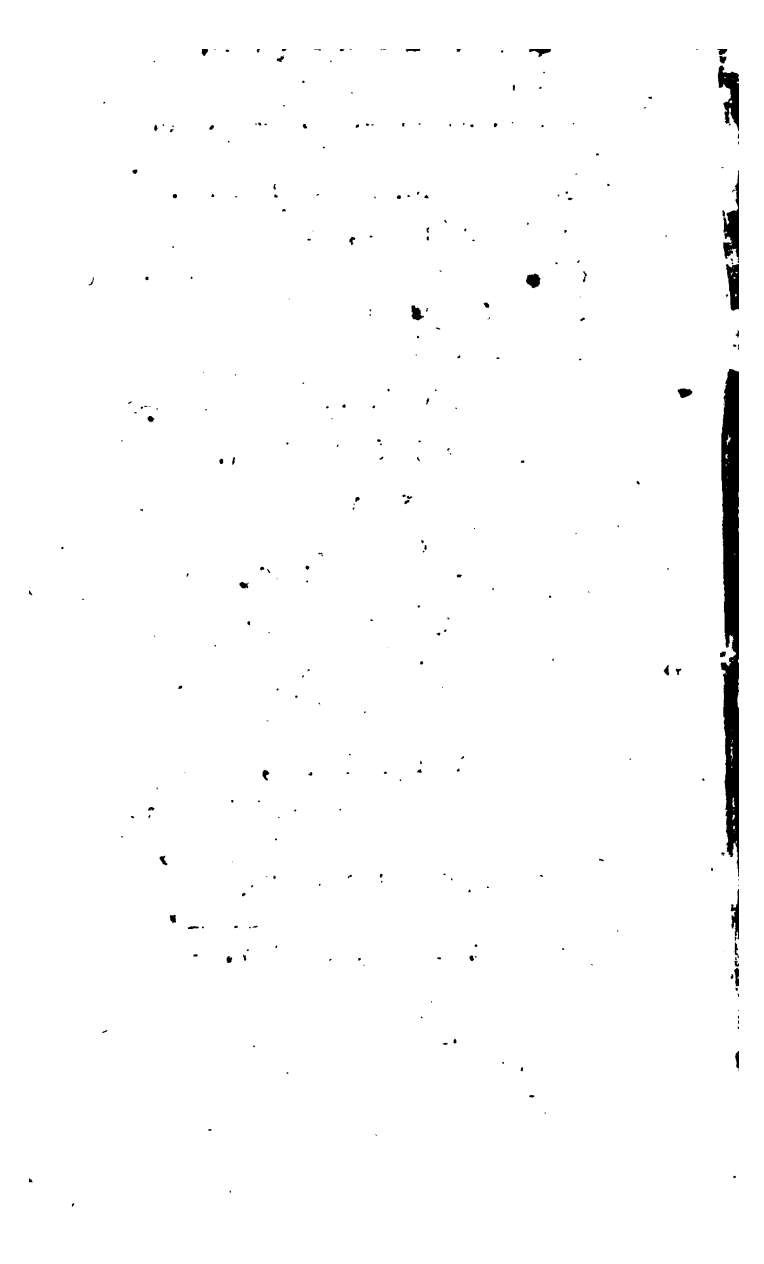
TOME SIXIÈME.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques,
au dessus de la rue des Mathurins,
au Grand Corneille.

M. DCC. LXXV.



3

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

L E T T R E I.

*Almanach des Muses 1775. Un Volume
in-12 petit format de 400 pages, prix
1 livre 10 sols; à Paris chez Delalain
Libraire rue & à côté de l'ancienne
Comédie Française.*

NE trouvez-vous pas, Monsieur,
d'année en année, cet *Almanach
des Muses* plus considérable & plus inté-
ressant? Comme on sçait que l'Editeur
est doué d'un goût sûr & difficile, &
que son choix a le plus grand succès,
il n'est pas un seul Poète, un seul
Versificateur, qui n'ambitionne de
voir ses ouvrages figurer dans ce ré-
ANN. 1775. Tome VI. Aij

pertoire, devenu l'objet d'une heureuse émulation sur notre Parnasse. Le Recueil de cette année est beaucoup plus ample que ceux des années précédentes, & cette abondance ne nuit point à son mérite.

Madame la Marquise d'Antremont, ingrate envers les Muses, n'a porté cette année sur leurs Autels qu'une seule fleur pour offrande. Mais que le coloris en est frais & délicat! On pourroit cependant reprocher à cette voix aimable de chanter toujours sur le même ton. Madame d'Antremont fuit la Renommée qui la trahit en dépit d'elle; elle ne veut cueillir sur l'Hélicon que quelques roses; elle ne brigue point le laurier:

Je crains l'éclat, mes vers sont comme les
plaisirs;

Il leur faut l'ombre du mystère.

On retrouve les mêmes idées, les mêmes images, la même modestie dans toutes les autres productions de cette nouvelle *Deshoulières*.

Jolis vers de M. le Comte de Sainte-Aldegonde à Madame la Comtesse de
B***.

A N N É E 1775.

Frivolité, Philosophie,
Tu réduis tout à l'unisson !
Et ta séduisante magie,
Sous le masque de la Folie,
Laisse deviner la Raison.

Madame la Comtesse de B*** justifie cet éloge par ses opuscules. Il y a du sentiment dans le Madrigal sur la *Beauté*, de l'esprit & de la vérité dans le *Portrait des François*. Elle finit par leur dire :

Vous n'avez tous qu'un seul jargon
Bien frivole, bien incommode,
Si la raison étoit de mode,
Vous auriez tous de la raison.

Rien de plus léger que l'*Épître aux Turcs*, dont la fin sur-tout est charmante. Vous applaudirez encore aux *Stances* que Madame de B*** adresse aux *Sauvages*. M. le *Maréchal de **** a dû être bien flatté des vers qu'il a reçus de la même Muse :

Chacun, en ce bon Univers,
A son défaut par excellence :
Je suis novice en l'art des vers
Tout comme vous pour la constance.

A iij

8 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

très-jolies, qu'il ne borne pas ses soins à cultiver le Myrte.

Les vers de M. *Blin de Sainmore* à *Madame la Marquise d'Antremont*, qui avoit adressé une Lettre à l'auteur à l'occasion de la Requête des Filles de *Saïençy* à la Reine, joignent au mérite d'être bien tournés, celui de renfermer un éloge délicat & juste.

M. *de Bonnard* a mis de l'esprit dans les vers à *Mademoiselle F****, en lui envoyant une petite Figure représentant l'Amour; de la chaleur & de la passion dans ceux qui ont pour titre *Comme j'aimois*; un ton brillant dans l'Épître à M. *Dorat*; de l'agrément dans les vers à *Madame la Comtesse de B****; de l'aménité dans l'Épître à M. *Bertin*; une Morale piquante de jeune homme & de François dans l'Épître à la Raison; de la précision & de la justesse dans un Distique pour le Portrait de M. *de Buffon*.

Mignone, petite Chienne de *Madame la Comtesse de Bussy*, a été célébrée de son vivant & après sa mort par son ingénieuse maîtresse. L'Élégie sur la mort de cette jolie Chienne

est pleine de sentiment & d'harmonie. *Orphée* redemandant *Euridice*, n'employa pas des sons plus touchans.

Réverie de Madame de C***. Il y regne un abandon de l'ame, un désordre d'idées qui attache & qui attendrit.

Le chantre mélodieux d'*Héloïse* se fait reconnoître à sa touche sonore, à sa douce sensibilité. De quelles couleurs intéressantes M. Colardeau, dans des *Stances à un Ami*, peint la candeur de son ame & les illusions qui l'ont séduit tour-à-tour ! Quelles images ! Quelle versification !

Brûlant d'amour, & des feux du bel âge
 J'idolâtrai de trompeuses Beautés ;
 J'aimois les fers d'un si doux esclavage,
 En les brisant, je les ai regrettés.
 J'offris alors aux filles de Mémoire
 Un fugitif de sa chaîne échappé ;
 Mais je ne pus arracher à la Gloire
 Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.
 Enfin, j'ai vu de mes jeunes années
 L'astre pâlir au midi de son cours ;

Depuis long-temps, la main des Destinées
Tourne à regret le fuseau de mes jours.

L'Ode de ce Poète charmant sur la convalescence de M. d'Aguesseau de Fresne, est également remplie de traits de poésie & de sentiment. Le début ne me paroît pas de la plus grande justesse.

Digne Rejeton d'un grand homme

Que doit envier à nos Lys

Le Sénat d'Athènes & de Rome, &c., &c.

L'exactitude demandoit qu'auroit envié à nos Lys, &c. Il y a encore une expression qui dépare une des plus belles strophes.

Sans doute, lorsque la tempête

Grondoit, lançoit sur toi ses traits ;

Dans ces momens où sur sa tête

La Mort jettoit ses noirs cyprès, &c.

Je n'aime pas la Mort qui jette ses noirs cyprès. Il me semble que l'image eût été mieux rendue par ce vers,

Dans les momens où sur ta tête

La Mort étendoit ses cyprès, &c.

ou bien, car je n'aime pas dans ces
momens où,

Quand la Mort, planant sur sa tête,
T'enveloppoit de ses cyprès, &c.

Toute la France a chanté le *Vaudeville des Revenans* par un Revenant (M. Collé); il seroit à souhaiter qu'il y eût des Revenans, s'ils étoient tous aussi gais que celui-ci.

Le mérite peu commun de M. l'Abbé de Lille est de rendre supérieurement les détails les plus arides & les plus techniques. Par exemple, dans ses vers qu'on lit ici *sur le Jardin d'A****, pour dire que des allées sont sablées & tirées au cordeau, que des arbres sont taillés, voyez avec quelle élégance & quelle justesse il s'exprime:

Qu'on vante ces Jardins tristement magni-
fiques

Où l'Art, de ses mains symétriques,
Mutile avec le fer les tendres arbrisseaux;
Où des berceaux pareils répondent aux ber-
ceaux,

Où le sable jaunit les tertres nivelées,

Où l'ennuyeux cordeau dirigea les allées, &c.

12 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Le Madrigal du même auteur pour deux Sœurs, est d'une ingénieuse précision; mais la réponse in-promptu sur cette question, *que faut-il faire pour être heureux*, pouvoit ressembler moins à de la Prose.

M. Dorat est depuis long-temps en possession d'orner, de ses Tableaux, cette Galerie Poétique. Vous y trouverez quinze Pièces de ce Poète ingénieux & fertile, qui toutes riront à votre esprit, par l'imagination, par les graces, la délicatesse & le persiflage élégant qui caractérisent ses écrits. Il pouvoit avertir que sa jolie Pièce de l'*Infidélité* n'est qu'une imitation d'*Ovide*; toutes les idées appartiennent au Poète Latin; lisez la troisième Elégie du troisième Livre des Amours. Dans une Réponse à une Epître de M. de Bonnard, qui appelloit M. Dorat son Général au Parnasse, M. Dorat refuse ce titre glorieux, & le décerne à M. de Voltaire:

C'est à Ferney qu'est notre Général.

Plaisant Général, qui dépouille lui-même les morts, & qui donne tou-

jours, le premier, l'exemple du pillage!

M. François de Neufchâteau se distingue par plusieurs Pièces qui ne sont pas les moins estimables de ce Volume. Le *Discours*, entr'autres, sur la manière de lire les Vers, prouve que l'auteur possède le talent de les faire. Ce petit ouvrage m'a étonné par le parti que l'auteur a sçu tirer de son sujet, par la vérité des portraits, & par le nombre de Vers heureux qu'on y trouve. Je vous conseille, Monsieur, de lire en entier ce *Discours*, qu'on peut regarder comme un petit Poëme didactique, où l'auteur donne des préceptes excellens, revêtus d'une expression juste & brillante. Il y a cependant un endroit où je le trouve inférieur à un autre Poëte. Vous vous rappelez les Vers de la dernière satyre de M. Clément, au sujet de Rameau qui,

Le sourcil hérissé, l'œil de fureur ardent,
Brisoit l'instrument faux qui faisoit son supplice.

M. François de Neufchâteau a voulu

peindre la même chose ; mais quelle différence ! Voici les Vers de M. François :

Tel on dit autrefois , que Rameau , notre Or-
phée ,

Dans son juste dépit , avoué d'Apollon ,
D'un mauvais Concertant brisa le violon.

De tous les Poètes qui contribuent à former cette collection , il n'en est pas un seul à qui ses amis ne disent que ses ouvrages sont ce qu'il y a de mieux dans le Recueil. Je crois pouvoir supposer cette adulation générale , puisqu'on m'a tenu plusieurs fois en particulier le même propos ; mais je sais trop me rendre justice , pour être la dupe de flatteries aussi ridicules. L'Editeur de l'Almanach Poétique de cette année , a bien voulu y insérer deux petites Pièces de ma composition. Tout ce que je dirai , c'est qu'il m'a paru qu'on n'avoit pas été mécontent des *Vers sur Esope & la Fontaine* , entr'autres de ceux-ci :

La Fontaine ! Dieux ! La Fontaine !

Dès qu'il parut au double Mont ,

On vit tous les lauriers qui bordent l'Hippocrène,

S'agiter, se pencher, & couronner son front.

A la Nature, à la Raison fidèle,

Toujours Peintre, jamais Auteur,

Il eut *Esopé* pour modèle,

Et n'aura point d'imitateur.

Les Regrets: vingt-six Stances de M. de la Harpe dont je ne vous parlerai point. Je cherche si M. de la Harpe n'a point allégé son porte-feuille d'autres Vers : je cherche en vain ; on ne trouve son nom qu'aux Stances précédentes ; mais je me trompois ; on lit aussi un *Quatrain* par M. de la Harpe. L'Anon Retrouvé vous fera rire ; c'est un Conte tiré des Facéties de Pogge. M. H***, d'Arras, a mis du naturel dans sa narration.

Les grandes révolutions de l'année dernière, telles que l'Avènement de Louis XVI au Trône & le rappel du Parlement, ont excité la Muse patriotique de M. Imbert à les célébrer. La Lettre d'un Anglois à Paris à son ami à Londres, renferme des louanges d'autant plus adroites que

l'Anglois ne semble les donner qu'avec regret. La *Requête* du même Auteur au Parlement, est une plaisanterie dans laquelle M. *Imbert* n'est pas sûrement compris. Par cette *Requête*, on supplie humblement la Cour de donner un Arrêt qui défende à tout mauvais Poète d'ennuyer le Public.

M. le Chevalier de *Langeac*, le même qui a remporté un Prix de Poësie à l'Académie Française, donne de temps en temps au Public de très-jolies Pièces de Vers. Expliquez çà : *Stances à Chloé*, qui peignent sa légèreté d'une manière piquante. Le même Auteur paroît s'être pénétré de la lecture de *Catulle*; il en a traduit un morceau avec toute la chaleur de l'original. Le *Dialogue sur le Luxe* est, de toutes les Pièces de M. de *Langeac*, celle qui lui fait le plus d'honneur, pour la force des pensées & la vivacité du Dialogue. Son style nerveux & concis n'est point d'un jeune homme. On voit que M. de *Langeac* ne travaille que d'après nos bons modèles.

Si vous aimez, Monsieur, une versification originale, pittoresque, où

il y ait des images, du sentiment & de la dureté, lisez l'Épître de M. le Mierre à M. de Sauvigny : si vous voulez seulement de la dureté, lisez celle du même Auteur à Mademoiselle Ganas, célèbre Chanoinesse, qui avoit obtenu en Angleterre la liberté de six Prisonniers François : c'est jouer un mauvais tour à une Cantatrice, dont l'oreille est accoutumée à l'harmonie, que de lui adresser de pareils Vers.

Le Ruisseau, Fable très-belle de M. l'Abbé le Monnier ; il n'y a qu'une expression qui m'ait choqué. L'auteur peint les vaches qui courent en mugissant vers la Fermière :

Chacune vouloit la première,
Offrir son pis gonflé de lait.

Cette image est aussi trop naturelle.

Les Pièces de M. de Palmezeaux sont remarquables par la fraîcheur du coloris, & par la légèreté du pinceau. L'Épître à son siècle est une Satyre fine & spirituelle, une ironie agréablement soutenue.

Les Plaisirs de l'Automne : Pièce de M. Recher, qui doit faire con-

cevoir de cet auteur l'augure le plus favorable. L'imagination en est vive, riante & féconde ; les vers faciles & soignés.

Ceux de M. Royou le jeune, Avocat au Parlement de Bretagne, à Mademoiselle F*** l'ainée, finissent par un Madrigal très-ingénieux.

Au temps jadis, j'étois plus sage ;

J'abhorrois les longues amours :

Vingt Beautés ont eu mon hommage ;

L'une deux mois, l'autre huit jours.

Il est si doux d'être volage !

Pourquoi faut-il qu'on vous aime toujours ?

Toutes les Pièces de M. de Rulhières ont un caractère de force, de raison, de vérité, de style, qui n'appartient qu'à lui. Son *Eptre à M. de Champfort, sur le Renversement de sa fortune*, est pleine de goût, de Poésie & de Philosophie.

M. Saurin, de l'Académie Française, a répandu beaucoup de sentiment dans une *Eptre à son vieux Ami*. Rien n'est plus attendrissant que les regrets de l'auteur sur la perte

de plusieurs gens de Lettres qu'il a connus.

M. de *Voltaire* est le Dieu des Pièces fugitives ; il a une manière à lui , un ton charmant que ne pourront jamais saisir tous nos faiseurs de Madrigaux ; il y a de la douceur & même du sentiment dans les Stances à Madame de*** , sur ses quatre-vingt hyvers. L'Auteur finit par dire très-chrétiennement à Madame de***.

Nous naissons , nous vivons , Bergère ,
 Nous mourons sans sçavoir comment ;
 Chacun est parti du néant ;
 Où va-t-il ? Dieu le sçait , ma chère.

M. de *Voltaire* , dans cette gambade philosophique , se montre le singe de *Riron* , qui a dit la même chose dans son Epitaphe. On retrouve ici le *Dialogue de Pégase & du Vieillard* que vous avez apprécié avec moi , dans le temps qu'il a paru. M. de *Voltaire* s'est avisé d'adresser une Ode : devinez à qui ? *A la Vérité*. Sans doute l'auteur a voulu lui faire réparation de tous les outrages dont il s'est

rendu coupable envers elle. Le Poète commence par ce Vers :

Vérité ! C'est toi que j'implore.

Il est bien temps , doit répondre la *Vérité* ; mais , dès la seconde Strophe , *M. de Voltaire* cède à son penchant naturel ; il insulte la Divinité par des Vers contre le *Grand Rousseau* qu'il accuse d'avoir été

Le flatteur du Prince *Eugène* ,

Et le *Zoïle* des *Césars*.

Il avoit déjà dit de *Boileau*, dans les mêmes termes , & avec la même justesse :

Zoïle de *Quinaut* & flatteur de *Louis*.

Je ferois un Volume, Monsieur, si je vous rendois compte de toutes les Pièces de Vers qui composent cet *Almanach* & qui méritent votre suffrage. C'est avec beaucoup de regret que je me vois forcé de vous indiquer seulement celles que je n'ai omises dans cet Article que par la nécessité de me borner. Vous lirez, avec le plus grand plaisir, les *Regrets d'un Amant*, & des Vers sur un autre sujet, par M. le

Marquis de Bièvre ; une *Épigramme* ou petit Conte de M. de la Boissière ; un *Madrigal* ingénieux de M. du Merfan à Madame la Duchesse de Montmorency qui nourrit son enfant ; des *Fables* de M. de Fumars ; une *Épigramme* traduite d'Adisson par M. Gassendi ; un *Madrigal* de M. d'Ussieux à Madame Quillau, la femme de l'Imprimeur, en lui envoyant une *Lorgnette de Spectacle* ; la petite Pièce de M. l'Abbé de Reyrac intitulée *les Souhairs*, que je vous ai fait connoître dans ces Feuilles ; plusieurs morceaux de M. le Marquis de Pezay ; un *Quatrain* peu connu du grand Rousseau ; un *Quatrain* de M. de la Poujade ; trois *Opuscules* de M. Sauterau de Bellevaud ; plusieurs petites Pièces de M. Sélis ; les *Vers à Madame LA COMTESSE D'ARTOIS, le jour de son Mariage*, par Madame de Montanclos, ci-devant Baronne de Princen ; l'*Idylle de la Fontaine de Vaucluse*, par Madame Duperdier ; un *Rondeau sur une Minute*, par M. Mille Avocat au Parlement ; *Philène & Laure*, Pastorale de M. de Saint-Péray ; trois Pièces de M. Doi-

gni du Ponceau; une Epître saillanté de M. le Duc de R***, à M. de Voltaire; une Epigramme de M. le Marquis de Saint-Just, sur un Ministre qui avoit la pierre, &c, &c.

Parmi les Pièces anonymes, M. de la Harpe a dû distinguer ce Quatrain :

Sçavez-vous d'où vient qu'au *Mercur*
Si souvent on ne trouve rien ?
C'est le Carrosse de Voiture ;
Il faut qu'il parte, vuide ou plein.

C'est dommage que *rien* ne rime pas avec *plein* ; il faut que, dans quelques Provinces, & même à Paris, quelques personnes prononcent *rin* au lieu de *rien*. Quoiqu'il en soit, l'Epigramme est excellente, & pourroit servir d'Epigraphe au *Mercur*.

La Notice de tous les ouvrages de Poésie qui ont paru en 1774, termine le Volume. Cette Notice, comme toutes celles que l'Editeur nous a données à la suite de chaque *Almanach*, est faite avec beaucoup de raison, de jugement, de sel & de gaité. Je conçois qu'elle ne doit pas plaire à bien

des Auteurs ; trop de justice & d'impartialité la caractérise, pour qu'elle puisse jamais obtenir leur suffrage.

Je suis, &c.

A Paris ce 2 Novembre 1775.

LETTRE II.

Lettre de M. Moreau, Historiographe de France & Bibliothécaire de la Reine, à M. Fréron.

A Villedavré le dix Octobre 1775.

JE vous dois, Monsieur, des remerciemens de tout ce que vous dites d'obligeant, & sur mon ouvrage & sur ma personne ; mais ce n'est point pour vous les faire que j'ai l'honneur de vous écrire : c'est au contraire pour vous faire observer, dans l'Extrait qui me regarde (N^o 19 de vos Feuilles) le seul endroit pour lequel je ne vous en ferai point. En lisant le trait terrible qui termine cet Extrait, peu s'en est fallu que je ne

vous aie adressé ces deux Vers de
Corneille :

Quels foudres lancez-vous quand vous vous
 irritez ,

Si même vos faveurs ont tant de cruautés *.

Je vais, Monsieur, vous donner une
 preuve signalée de l'estime que j'ai
 pour vous , & du cas que je fais de
 votre courageuse franchise ; c'est à
 vous-même que je m'adresse , pour
 rendre publiques quelques explica-
 tions auxquelles ce *trait* m'oblige ,
 & dont j'ai voulu que vous fussiez
 le premier juge.

Je ne suis point fâché que l'on fa-
 che , & l'on s'avoit avant que vous
 l'écrivissiez , que quelques gens de
 Lettres , auxquels on a peut être mal-
 à-propos donné le nom de *Philoso-
 phes* , mais dont plusieurs sont certai-
 nement respectables par leurs talens
 & par leurs mœurs , ne m'ont point
 pardonné la plaisanterie des *Cacouacs*.
 Je n'ai jamais rougi de ce petit ou-
 vrage ; je ne le défavoueraï point ;
 il eut un succès flatteur pour mon

* *Les Horaces*.

amour-propre

amour-propre , dangereux pour ma fortune ; il me fit des amis qui m'ont fêté , & des ennemis qui m'ont persécuté ; je ne me plaindrai point que vous ayez dit que je n'obtiens jamais les *bruyans éloges* de ceux-ci. Mais , puisque vous savez qu'ils ne m'aiment point , pourquoi prendre le moment où vous êtes sur mon petit Domaine , pour faire , à main armée , sur leurs vastes possessions , l'excursion la plus violente ? Voulez-vous encore les attirer sur mes terres ? Voulez-vous aigrir un ressentiment dont la cause m'honore , mais dont je voudrois que le temps eût amorti la vivacité ?

. Fidèle aux principes de ma jeunesse , résolu de suivre constamment une carrière dans laquelle je puis être utile , j'aurai assez des haines que me fera la vérité , sans y joindre celles que pourroit allumer une attaque indiscrete. Combattez , Monsieur , cela vous va à merveille ; vous avez toujours la cuirasse sur le dos ; le mauvais goût vous trouve sans cesse la lance à la main pour arrêter

ses progrès ; je suis , moi , *Philosophe* à ma manière ; je ne veux plus que repos ; je ne demande que tolérance. Laissez-moi accorder l'un & l'autre à mes ennemis que je ne veux pas même connoître. Mes ennemis ! Devois-je donc en avoir ? Mon *Mémoire sur les Caçouacs* devoit-il m'en faire d'irréconciliables ? Parlons de ce forfait , puisque vous m'en fournissez l'occasion ; mais parlons-en pour la première & la dernière fois.

Quand je publiai , il y a plus de vingt ans , cette petite Brochure , j'avois lû , je lisois tous les jours les ouvrages de ceux de nos gens de Lettres que je croyois , & que je crois encoré d'autant plus dangereux , qu'ils annoncent plus de génie & de talent, Mais je ne connoissois que les Livres , & nullement les personnes ; & ceux là même , je ne les envisageois que sous le point de vue auquel j'ai rapporté toutes mes lectures , & en particulier celles de l'Histoire. Je n'appréciois point le mérite littéraire ; tout l'avantage eût été pour eux de ce côté là ; mais

j'aimois, je respectois, je cherchois par-tout la Morale. Celle que je trouvois dans ces productions célèbres, étoit, je l'avoue, l'antipode de celle dont mon esprit étoit convaincu, & dont mon cœur étoit épris*.

Perfuadé qu'il est permis de dire son avis sur des ouvrages que leurs Auteurs ont eux-mêmes soumis au jugement du Public en les livrant à l'impression, convaincu qu'on y est même obligé, lorsqu'ils contiennent des erreurs que l'on croit funestes, j'écrivis, mais je pensai que les principes, dont je voulois faire appercevoir la fausseté, paroïtroient encore bien plus déraisonnables si je les livrois au ridicule. Je ne suis pas le premier qui ai suivi cette méthode, & M. de *Voltaire* lui-même m'en a donné l'exemple. Je citai donc des ouvrages connus; j'en exposai les

* On sentira parfaitement la vérité de ce que je dis, si l'on veut bien comparer l'Article *Gouvernement* dans l'*Encyclopédie*, avec ce que j'en dis dans mon dernier ouvrage sur le titre & la nature de l'engagement qui nous lie à la société & à la Patrie.

principes ; je laissai entrevoir , j'indiquai même le danger des conséquences.

Quant aux Auteurs, non-seulement je ne les attaquaï point ; je déclarai même dans un *Avertissement*, que l'on trouvera en tête de toutes les Editions des *Cacouacs*, que jamais je n'en avois eu l'intention ; j'ajoutai que leurs mœurs pouvoient être en contradiction avec leurs principes ; mais que, s'il leur étoit permis de débiter ceux-ci, il me l'étoit également d'avouer que je les trouvois faux & dangereux.

Cet impardonnable délit que m'ont tant reproché les plus zélés partisans de la liberté d'écrire & de la tolérance en matière d'opinions, je ne l'ai donc commis qu'en m'appuyant sur une maxime qui m'étoit commune avec eux : j'usois comme eux du droit de dire ce que je pense ; je les blâmois, ils pouvoient me le rendre ; mais j'étois bien éloigné de les injurier.

Si l'on peut, si l'on doit haïr quelqu'un, dès qu'il ne pense pas comme nous, rien n'étoit plus juste que leur

ressentiment , & l'on sçait qu'ils l'ont porté loin ; mais moi , j'aurois pu les haïr avec autant de raison , & je ne l'ai pas fait ; j'ai respecté les talens , j'ai honoré la vertu , je me suis fait même un devoir de la supposer par-tout ; j'ai fait , pour décréditer l'erreur , des armes dont le succès est toujours sûr en France ; j'en ai eu le droit où l'on n'avoit pas eu celui de la parer de tous les charmes de l'éloquence.

Je n'ai donc point attaqué les *Philosophes* ; j'ai tourné en ridicule une fausse & dangereuse *Philosophie*. Partout où j'ai apperçu l'erreur , j'ai dit : *la voilà , gardez-vous en , & gardez-vous en d'autant plus , que l'homme qui l'enseigne a plus de droits à votre admiration.* J'ai cru pouvoir , sur la *Philosophie* & sur l'*Histoire* , penser tout autrement que M. de *Voltaire* , au même titre qu'il avoit lui-même de s'écarter des sentimens de bien des grands hommes qui l'ont précédé. Eh ! qui sçait si je n'oserois point aussi , comme lui , faire mon *Histoire*

Philosophique ou ma Philosophie de l'Histoire?

Y a-t-il, Monsieur, dans la République des Lettres, des génies oppresseurs qui voudroient s'en rendre les tyrans? Soyons bien sûrs qu'ils n'enchaîneront jamais ni la raison ni l'évidence. Ayons toujours celles-ci de notre côté; tôt ou tard elles feront des profélytes; si elles ne gagnent pas toujours autant de terrain qu'on le souhaiteroit, c'est souvent bien moins la faute de leurs ennemis que de leurs défenseurs.

Nos démêlés Littéraires ou Philosophiques, & la haute importance que nous mettions à tant d'autres objets de dispute, m'ont fait rire dans ma jeunesse: trouvez bon que rien de tout cela n'attriste ma vieillesse; je n'aime pas à entendre mes amis quereller, lors même qu'ils prennent mon parti. Ayons constamment raison; il ne nous faudra plus que du courage, & j'aurai sur-tout celui de mépriser les injures & de n'en jamais dire. Puissent tous les gens de Lettres

être bien convaincus que le progrès des connoissances utiles ne peut être que retardé par leurs démêlés personnels ; puissent sur-tout les vrais *Philosophes* ne point oublier qu'un homme qui a plus de titres que M. de *Voltaire* pour être regardé comme leur chef, & qui est à coup sûr un des plus beaux génies de ce siècle, a cru devoir en pleine Académie les exhorter à la tolérance. Je suis, Monsieur, &c.

*Observation de l'Auteur de ces Feuilles
sur la Lettre précédente.*

CETTE Lettre de M. *Moreau* est très-judicieuse, & j'applaudis bien sincèrement à la sagesse & à l'honnêteté de sa façon de penser. Mais il y condamne le trait terrible que je me suis permis contre les *Philosophes*; il insinue que je les ai injuriés. Voici ce que j'ai dit à la fin de l'Article des *Devoirs des Princes réduits à un seul Principe*, N° 19, ou Tome IV, p. 255.

» M. *Moreau* n'obtiendra pas sans doute les bruyans éloges de nos

» grands Philosophes, qui ne l'aiment
 » pas depuis certain *Mémoire* qu'il
 » donné au Public, pour servir à l'*Hif-*
 » toire des *Cacouacs*; mais ce sera,
 » pour son ouvrage, un mérite de
 » plus que de n'être pas loué, que
 » d'être même déprimé par une secte
 » insolente, dont le goût faux & la
 » risible partialité, en fait de Litté-
 » rature, sont les plus foibles des vi-
 » ces qu'on est en droit de lui re-
 » procher ». En quoi donc ce trait est-
 » il si terrible? Ce n'est là qu'une vérité
 » générale qui peut avoir ses excep-
 » tions, mais dont la preuve frappe
 » tous les yeux. La Critique est comme
 » la Comédie; elle doit de temps en
 » temps élever la voix, *vocemque in-*
 » *serdam Critica tollit*. Je ne crois pas
 » avoir, par ce trait terrible, injurié des
 » Philosophes. Loin d'être terrible, ce
 » trait ne caractérise que foiblement
 » une secte aussi fatale à l'Etat qu'aux
 » Lettres. Les injures sont les libelles
 » que M. de Voltaire & tous ces Mes-
 » sieurs ont fait, font & feront im-
 » primer contre moi, & contre tous
 » ceux qui ont le courage de démas-

quer les faux principes & la médiocrité vraie de ces Tartuffes de génie, de talent, de science & de Philosophie.

Joachim, ou le Triomphe de la Piété Filiale. Drame en trois Actes en vers suivi d'un Choix de Poësies Fugitives; par M. Blin de Sainmaure. A Amsterdam & se trouve à Paris chez Delalain rue de la Comédie Françoisse, le Jay rue Saint-Jacques, Ruault rue de la Harpe, & Brunet rue des Ecrivains. Un volume in-8° de 228 pages avec une Gravûre.

VOICI Panecdote qui a fourni le sujet de ce Drame intéressant. » Une femme du Japon étoit restée veuve & sans bien avec trois garçons. Le travail de ses enfans ne suffisoit pas pour entretenir sa famille. Ils se communiquèrent leur chagrin, & ils prirent, pour mettre leur mère à son aise, une étrange résolution. » On avoit publié depuis peu que qui conque livreroit un voleur à la jus-

» tice, recevroit pour récompense
» une somme assez considérable. Les
» trois frères convinrent ensemble
» que l'un d'eux seroit livré à la Jus-
» tice par les deux autres, comme
» voleur. On tira au sort, & il tomba
» sur le plus jeune. On le conduisit au
» Magistrat. Interrogé par le Juge, le
» prétendu coupable confessa le vol,
» & la somme promise fut délivrée à
» ses frères. Ces infortunés, attendris
» sur le sort de la victime, se glissè-
» rent dans la prison pour l'arroser
» de leurs larmes. Le Magistrat s'en
» apperçut, & les fit suivre par un
» Domestique : celui-ci les observa ;
» il s'insinua dans leur maison, & en-
» tendit l'aveu qu'ils firent à leur mère
» de ce qui s'étoit passé. Cette femme
» au désespoir, refusa de conserver
» sa vie aux dépens de son jeune en-
» fant. Elle commanda aux deux au-
» tres d'aller promptement déclarer
» au Magistrat la vérité. Le Juge,
» informé par le Domestique, inter-
» roge de nouveau le prisonnier, qui,
» par sa constance à soutenir sa pre-
» mière déclaration, semble vouloir

» le contraindre à le punir. Le Ma-
 » gistrat instruit le *Cubo* (le Souve-
 » rain) de cette action immortelle.
 » Le *Cubo* combla les trois frères de
 » caresses , & assigna au plus jeune
 » quinze cens écus de rente , & cinq
 » cens à chacun des deux autres.

M. *Blin de Sainmore* a cru que cet héroïsme de piété filiale , que ces combats de l'amour fraternel , que l'inquiétude , l'agitation , la tendresse d'une mère éplorée qui redemande un fils qui lui est cher à l'instant qu'il va s'immoler pour elle , devoient nécessairement produire des scènes animées , des mouvemens énergiques , des sentimens généreux & le dénouement le plus pathétique. Son Drame prouve qu'il ne s'est point trompé. Le sujet semble d'abord passer les bornes de la vraisemblance ; mais le lecteur est prévenu qu'il est fondé sur la plus exacte vérité , & il n'en faut pas davantage pour qu'il excite un puissant intérêt.

L'auteur a transporté la scène dans un de nos ports de mer ; il suppose

que ces enfans & leur mère font François, & que le défaut de toute espèce de ressources les ramène de la Capitale dans cette ville maritime. Il lie aussi à l'action principale une intrigue d'amour. *Laurette*, la fille du Juge, a vû à Paris *Joachim*, le plus jeune des trois frères; on le recevoit chez sa tante: il avoit conçu une vive passion pour elle, & la lui avoit fait partager. Depuis trois mois, il avoit disparu. Dans l'instant même où elle confie toutes ses inquiétudes à une amie, on annonce que le Comte d'*Orsiné* vient d'être assassiné par des voleurs. Elle apprend au second Acte que celui que l'on a arrêté comme convaincu de ce meurtre est *Joachim*. Enfin, dans le dernier Acte, comme la mère de ce jeune homme vient révéler aux Juges l'innocence & l'excès de tendresse de son fils, *Laurette* arrive accompagnée d'un Brigadier de Maréchaussée, & celui-ci déclare qu'il a arrêté & qu'il amène chargé de chaînes le véritable meurtrier. Le Juge, plein d'admiration pour l'action

héroïque de *Joachim*, lui accorde la main de sa fille & lui donne toute sa fortune.

On voit combien ce sujet fournit de scènes attendrissantes. Celles qui vous toucheront davantage dans le Drame de M. *Blin* sont la scène cinquième du premier Acte où les trois frères tirent au sort; celle où les deux aînés vont visiter *Joachim* dans la prison; l'interrogatoire, le dénoûment, mais sur-tout la huitième scène du second Acte où cette malheureuse mère qui vient de recevoir le secours que lui ont apporté ses deux enfans, témoigne toute la vivacité de ses alarmes sur l'absence du troisième. Je me bornerai à vous faire connoître cette situation qui est une des plus belles de ce Drame; & qui vous donnera une idée de la manière simple & touchante dont il est écrit. La mère de *Joachim* se nomme Madame *Villermont* & ses deux fils aînés *Victor* & *Maurice*.

MADAME VILLERMONT.

Où donc est *Joachim*? Me fuyez-vous aussi?
J'espérois avec vous le retrouver ici.

Eh quoi ! lui qui , sensible à mes moindres
allarmes ,

Auroit donné son sang pour m'épargner des
larmes ,

Lui , qui m'aimoit enfin , peut-il m'abandonner ?

Mon esprit inquiet ne sçait que soupçonner.

Mes enfans , quel front triste offrez-vous à
ma vue !

Vous repentiriez-vous de m'avoir secourue ?

Du Peuple rassemblé si j'en crois les discours ;

Un coupable , dit-on , va terminer ses jours.

Hélas ! ce malheureux n'est peut-être qu'à
plaindre ;

Au crime quelquefois le besoin peut con-
traindre.

Quel coup pour des parens que sa mort va
flétrir ,

Et qu'à mes yeux sur-tout sa mère doit souffrir !

Pour moi , si les destins me sont souvent con-
traires ,

Du moins , la plus heureuse entre toutes les
mères ,

Au sentier de l'honneur je vois mes fils mar-
cher ,

Et le Ciel à leurs cœurs n'a rien à reprocher.

D'un front égal & ferme , au plus fort de l'orage ,

Je vous ai vus tous trois opposer le courage.

Ah ! sur-tout , si l'amour ne m'en impose pas ,

Daignez de *Joachim* suivre toujours les pas.

Qui jamais de l'honneur a mieux connu l'empire !

C'est sous ses traits heureux que la vertu respire.

Mais quel lien le retient ? quel étrange devoir

Peut me priver encor du plaisir de le voir ?

Pourquoi ne vient-il pas ? il faut que je le voie :

Qu'il vienne partager les biens qu'il nous envoie !

Loin de lui plus long-temps j'aurois trop à souffrir.

M A U R I C E.

Ne vous affligez pas.

Madame VILLERMONT.

Vous me faites mourir.

Sous le poids du malheur ci-devant accablée ;

Je vous voyois tous trois , & j'étois consolée.

Maintenant que le Ciel , aux portes du trépas ,

M'accorde des secours que je n'espérois pas :

Faut-il que cet enfant , si cher à ma tendresse ;
Seul manque à mon bonheur ? Qu'il vienne ,
qu'il paroisse.

V I C T O R .

Ah ! ma mère , pourquoi , prompte à vous al-
larmier ,
Vous forgez-vous des maux que tout devoit
calmer ?
Ne vous verrai-je point , vous livrant à la joie ,
Goûter en paix les biens que le Ciel vous en-
voie ?

Madame VILLERMONT.

Que m'importe sans lui votre inutile soin !
Bientôt de vos secours je n'aurai plus besoin.
Ah ! ne me faites point regretter ma misère.
Qu'avez-vous fait de lui ? répondez.

M A U R I C E .

O ma mère !

Madame VILLERMONT.

Mais comment cet argent vous est-il parvenu ?
Je ne vois point mon fils. Ciel ! qu'est-il de-
venu ?

MAURICE *en pleurant.*

O ma mère !

Madame VILLERMONT.

Parlez. Votre regard m'évite :

Vous ne me répondez que par des mots sans
suite.

VICTOR.

Hélas !

Madame VILLERMONT.

Vous soupirez : je vous vois interdits ;

Ah ! reprenez vos dons , & rendez-moi mon
fils.

De grace , si jamais j'ai pu vous être chère ,

Par pitié , mes enfans , rendez-moi votre
frère.

Je ne veux que mon fils , &c.

Plusieurs des Pièces fugitives imprimées à la suite de ce Drame , ont paru dans différens Recueils , & ont fait le plus grand honneur au talent de M. *Blin* dans ce genre agréable. De l'harmonie , de l'élégance , du naturel , des tournures heureuses , caractérisent presque tous les vers qui sortent de sa

plume. Vous lirez avec plaisir, dans ces Poësies diverses, d'ingénieuses Allégories, de jolies Epîtres, des Couplets, des Epigrammes & des Traductions libres de plusieurs Idylles de *Gessner*, dans lesquelles l'auteur a égalé souvent, & surpassé quelquefois, son original: témoin celle-ci qui présente la description la plus brillante & la plus pompeuse du spectacle de la campagne après un orage. C'est la huitième du Recueil du Poëte Allemand. Elle est intitulée *Misis & Daphné*. Je ne vous en citerai que la première moitié.

M I S I S

Il est passé, ce noir orage ;
 Qui dans nos champs répandoit la terreur :
 Le tonnerre qui gronde, & les vents en fureur,
 Ne font plus de leur bruit retentir ce bocage.
 On ne voit plus de rapides éclairs,
 Perçant la profondeur d'un funèbre nuage ;
 En longs fillons de feu serpenter dans les airs :
 Viens, *Daphné*, ne crains rien : déjà dans la prairie

Le jeune *Alcimédon* ramène ses troupeaux :

Déjà sa voix fait redire aux échos

Le nom cher à son cœur, le beau nom d'*Egérie* :

Suis-moi , viens contempler l'astre dont le re-
tour

Sur nos champs obscurcis répand l'éclat du
jour.

D A P H N É.

O mon ami , que la campagne est belle !
De cette onde , qui fuit , que le cristal est pur !
Dans les plaines du Ciel , vois-tu ce bel azur ?

Sens-tu dans l'air une fraîcheur nouvelle ?
Les rayons du Soleil percent de tous côtés :
Comme il darde sur nous sa flamme étincelante ;

Entre l'obscurité tremblante
De ces nuages écartés !

Comme l'air qui les chasse , offre à nos yeux
sans cesse

Un spectacle mouvant d'ombres & de clartés !
Comme un rideau léger , vois-tu fuir l'ombre
épaisse ,

Et courir à travers nos vallons humectés ?
Vois la lumière ensuite éclairer la richesse
De nos sillons ressuscités !

M I S I S.

Qu'à mes yeux, comme aux tiens, la nature
est riante !

Oui, ma chère *Daphné*, tout charme ici mes
yeux.

Regarde au loin cette écharpe brillante,
Dont le cercle éclatant ceint la voûte des
Cieux.

Vois sur nos plaines arrosées
Cet arc resplendissant s'étendre & se courber !
Vois ses extrémités tomber
Sur ces collines opposées !

De ce riche tableau que mon œil est flatté,
Et que de ces couleurs l'étonnant assemblage,
Du voile épais de ce nuage,
Embellit bien l'obscurité !

Ah ! sans doute, le Ciel, par cet heureux pré-
sage,

Annonce à nos cantons épargnés par l'orage,
L'abondance, le calme & la sérénité.

D A P H N É.

Quel doux parfum la terre exhale !
Que l'air est frais, & que le Ciel étale
De diverses beautés un riche assortiment !

Vois ces gouttes de pluie, en perles transformées,

Mêler l'éclat du diamant

Au verdoyant éclat des plantes ranimées.

Remarques-tu ces insectes divers,

Ces papillons brillans, ces abeilles dorées,

Qui se jouant dans le vague des airs,

Étendent au soleil leurs ailes colorées ?

Entends-tu le zéphir soupirer dans les fleurs ?

Comme tout reverdit dans ces vastes contrées !

Nos campagnes défaltérées

Recouvrent du Printemps les flatteuses couleurs.

Vois ces saules mouillés étaler leur feuillage

Sur les bords du canal qui baigne ce séjour :

Comme ses eaux réfléchissent l'image

De ce Ciel embelli par l'éclat d'un beau jour !

M I S I S.

Embrasse-moi, *Daphné* : quelle vive allégresse

J'éprouve en contemplant les charmes de ces lieux !

Qu'autour de moi tout m'intéresse ! &c.

Vous conviendrez, Monsieur, qu'il

est peu d'imitations de *Gessner* où l'on retrouve ce pinceau ferme & noble, ce nombre heureux, & cette richesse de poésie. Il y a dans ce Volume quelques morceaux foibles que l'on auroit pu retrancher ; mais, en général, il confirme l'opinion avantageuse du Public sur le compte de cet Ecrivain.

Je suis, &c.

A Paris, ce 4 Novembre 1775.

L E T T R E I I I.

Lettre à M. de la Harpe, sur son Extrait de la DIATRIBE A L'AUTEUR DES EPHÉMÉRIDES : Extrait inséré dans le MERCURE DE FRANCE Volume d'Août 1775, page 59.

SI vous n'avez pas lû, Monsieur, la fameuse *Diatribes à l'Auteur des Ephémérides*, vous avez du moins entendu parler de ce beau Pamphlet ; vous

sçavez qu'il a été condamné par les deux Puissances ; que le Volume du *Mercur* où se trouve l'Extrait de cette admirable Brochure a été supprimé, & que le même Arrêt du Parlement qui le proscriit, a enjoint à M. de la Harpe, auteur de l'Extrait, d'être à l'avenir plus circonspect & de respecter davantage la Religion & le Gouvernement. Mais ces sortes de flétrissures, qui affligeroient tout autre Citoyen, n'excitent pas la plus-légère émotion dans l'ame ferme & courageuse de nos grands Philosophes. Au contraire, ce sont pour eux des titres de gloire & de triomphe. Si vous leur en parlez, ils vous répondront, avec un sourire de contentement d'eux-mêmes, que la Vérité a toujours été persécutée, & que ce n'est pas leur faute si les malheureux humains s'obstinent à vivre abrutis sous le joug de l'erreur & de la superstition. Comment donc s'y prendre avec des esprits de cette trempe ? Le voici, Monsieur ; c'est de mettre au grand jour la fausseté de leurs principes, la futilité de leurs raisonnemens, la réalité ou l'affecta-

tion de leur ignorance, la noirceur de leurs calomnies. Un Anonyme vient de prendre ce parti au sujet de la *Diatribes* en question. Il m'a envoyé ses remarques manuscrites sous le titre de *Lettre à M. de la Harpe*, en me priant de les insérer dans mes Feuilles. Je n'ai pas crû devoir lui refuser cette satisfaction, & je me flatte, Monsieur, que vous me sçauvez gré vous-même de vous avoir fait part de la Critique.

A peine la *Diatribes* à l'Auteur des *Ephémérides*, brochée par le Patriarche & l'Oracle des Nouveaux Philosophes, parmi lesquels vous tenez, Monsieur de la Harpe, un rang si distingué, à peine, dis-je, cette jolie satyre a-t-elle paru, que vous vous êtes empressé d'en faire un Article faillant pour le *Mercur*, qui vous doit, en partie, le succès prodigieux dont il jouit depuis quelques années. Mais de grace, Monsieur de la Harpe, dites-moi quel motif a pu vous porter à imprimer fastueusement que cet Article étoit de

de vous? L'intérêt de votre gloire, fans doute? J'en suis fâché pour elle; car c'est une cruelle méprise que de confondre la gloire avec la honte; je dis la honte, parce qu'il est presqu'aussi honteux de louer une chose vicieuse que de la faire. Cependant, me suis-je dit en pensant à vous: il est plus jeune que son *Oracle*; son cœur n'est peut-être pas endurci comme le sien; & son jugement pourra se former. Dans cette confiance, je vous adresse quelques réflexions qui ont pour objet les trois ou quatre endroits les plus admirables de cette sublime *Diatribes*. Ce seroit perdre son temps que d'en faire juge l'auteur lui-même, qui, sur les points dont il s'agit, ne pourroit entendre raison que par un miracle. Il ne faut qu'un coup de grace pour convertir un vieux pécheur; il faut un coup de foudre pour convertir un vieux Philosophe.

Celui à qui nous devons cette charmante *Diatribes*, est, dites-vous, un

ANN. 1775. Tome VI. C

homme célèbre qui étend ses regards sur tous les objets. Vous dites vrai : aussi n'en a-t-il jamais approfondi aucun. Il les éclaire par la netteté de ses idées. Des idées nettes peuvent être fausses, & paroître même d'autant plus fausses qu'elles sont plus nettes. Il les embellit des graces de son imagination. Hélas ! Monsieur de la Harpe, c'est justement son imagination qui l'a égaré ; c'est elle qui en a fait un homme si superficiel en Littérature, si pitoyable en fait d'érudition. Il appartient sur-tout à de tels Ecrivains de diriger l'opinion publique sur les matières importantes. Quoi ! Monsieur de la Harpe, il ne s'agit que de savoir faire des phrases pour diriger l'opinion publique sur les matières importantes ; c'est-à-dire, pour être un homme supérieur en fait d'administration ! Un Poète passable seroit un grand Ministre ! Je sçais bien que les Poètes sont assez orgueilleux pour se l'imaginer ; mais, de bonne foi, pensez-vous que le Public soit assez imbécille pour le croire ?

Quoiqu'il en soit, votre Oracle pré-

tend que » *le Grand Julien le Philosophe*
 » nous traita avec équité & avec clé-
 » mence, comme le reste de l'Em-
 » pire . . . qu'il fit tout ce qu'a voulu
 » faire depuis notre *Grand Henry IV.*
 » C'est, poursuit-il, à un *Payen & à*
 » un *Huguenot* que nous devons les seuls
 » beaux jours dont nous ayons jamais
 » joui jusqu'au siècle de *Louis XIV.* ».
 Je remarque ici trois choses qui sont
 fort dans le goût de votre *Oracle* ;
 une absurdité historique, une inso-
 lente calomnie contre nos Rois, une
 insinuation perfide contre la Reli-
 gion.

Je dis 1^o une absurdité historique ;
 car ce *Grand Julien le Philosophe*, si di-
 gne en effet de devenir un jour l'i-
 dole des nôtres, étoit un fataliste ri-
 gide, convaincu de la superstition
 la plus fanatique, véhémentement
 soupçonné d'avoir fait éventrer des
 animaux & même des hommes, pour
 consulter, sur l'avenir, leurs entrail-
 les palpitantes, ou pour évoquer des
 morts. Ce Prince qui nous traita, dit-
 on, avec équité & avec clémence, comme

le reste de l'Empire » persécuta l'Eglise
 » avec la haine la plus profonde , la
 » plus raffinée , la plus systématique
 » qui fut jamais * . » Ainsi s'exprime
 l'auteur de sa vie. Bayle , * * qui est
 en si grand honneur auprès de votre
Oracle , assure que *Julien* » fut le per-
 » sécuteur le plus dangereux que la
 » Religion Chrétienne eût encore
 » éprouvé ». Son fanatisme lui dicta
 les plus injustes loix , lui inspira tou-
 tes les fureurs de la tyrannie. C'est ce
 qu'attestent tous les monumens de
 son histoire , que votre *Oracle* n'a
 pas lus sans doute : du moins faut-il
 le croire pour l'honneur de sa probité.
 De plus , dans quels livres , dans quels
 manuscrits , cet *Oracle* a-t-il découvert
 que les Gaules ont été si heureuses
 sous *Julien* , il y a près de quatorze
 cens ans ? Il devrait bien nous faire
 part de cette anecdote secrète &
 très-secrète,

2° C'est calomnier insolemment nos
 Rois , que d'attribuer à l'Empereur

* *Vie de l'Emp. Julien* , liv. 3. p. 230.

** *Ouvres de Bayle* , t. 2 , p. 621.

Julien & à Henri IV, les seuls beaux jours dont nous ayons jamais joui jusqu'au siècle de Louis XIV. Quoi ! la France n'a point eu de beaux jours sous le regne de Saint-Louis, par exemple ; sous ceux de Charles le Sage & de Louis XII surnommé, à si juste titre, le Père du Peuple ! Et c'est à la France elle-même qu'on a le front de débiter ces mensonges historiques ! Quant à notre Grand Henri IV, s'il nous a procuré de beaux jours, ce ne sont pas certainement ces jours de sang & de carnage pendant lesquels il conquéroit son Royaume. Mais au moment où il a cessé de le conquérir, il a cessé d'être Calviniste ; ce n'est donc pas à Henri Huguenot, mais à Henri Catholique que nous sommes redevables des beaux jours dont nous avons joui sous son regne.

3° La réflexion que fait ici votre Oracle, ne s'entend que trop. Un ennemi acharné faisoit toutes les occasions de déprimer l'objet de sa haine, &, entre les ennemis de la Religion, je n'en connois pas de plus ridicule.

» & de vos bestiaux ; leur dit *Joséph*
 » au nom du Souverain ; vous venez
 » de lui céder vos terres & vos per-
 » sonnes : quand il useroit de ses droits
 » dans toute leur étendue, vous n'au-
 » riez pas lieu de vous plaindre, puis-
 » que vous devez à ses sages arrange-
 » mens, durant la fertilité de la terre,
 » la vie dont vous jouissez après une
 » si longue famine. Il veut bien ce-
 » pendant vous laisser l'usufruit de vos
 » terres. Recevez de sa libéralité le
 » grain nécessaire pour les ensemencer :
 » vous moissonnerez les années suivan-
 » tes. Les biens que la terre vous don-
 » nera, employez-les à votre nourri-
 » ture, à celle de vos enfans & de
 » vos familles. Le Roi ne se réserve
 » que la cinquième partie de vos ré-
 » coltes. C'est un droit légitimement
 » acquis, que lui & ses successeurs le-
 » veront désormais sur les Egyptiens ;
 » ou plutôt, c'est un tribut de recon-
 » noissance que vous ne pouvez lui
 » refuser. Les peuples, charmés de ce
 » retour auquel ils ne s'attendoient
 » pas, donnèrent une seconde fois à

» *Joseph* le glorieux nom de *Sauveur*
 » de l'*Egypte*. Ils le conjurèrent de ne
 » point se lasser de les regarder d'un
 » œil favorable, & de veiller aux in-
 » térêts de la Nation. Ils lui jurèrent
 » une éternelle soumission pour ses or-
 » dres, & une dépendance absolue de
 » toutes les volontés du Souverain.
 » Ce règlement qu'établit le sage Mi-
 » nistre dura long-temps depuis, &
 » passa en Loi dans le Royaume * ».

Que trouveroit-on de mieux dans le
 cœur si tendre de nos Philosophes? Il
 est certain que les Egyptiens furent
 contents : pourquoi votre Oracle ne
 l'est-il pas? C'est qu'on ne seroit pas
 un Esprit Fort, un génie transcendant
 si l'on ne blâmoit ce que les livres
 sacrés approuvent, si l'on ne trouvoit
 insensé & impraticable ce qu'ils pré-
 sentent comme un modèle de raison
 & de sagesse. Plutôt que de cesser de
 paroître impie, on veut faire le sça-
 vant sur les objets mêmes que l'on
 n'entend pas. Pour moi, qui ne suis ni

* *Histoire du Peuple de Dieu in-12, Tome 1,*
 page. 415 & suivantes.

Poète, ni l'philosophe, mais qui ai un peu étudié la matière en question, je fais bien tenté de croire que l'expédient suggéré par *Joseph*, expédient critiqué par nos Beaux-Esprits, & qui pourtant a sauvé l'Égypte, est peut-être le seul qui, adapté à nos mœurs *, pût opérer aujourd'hui le salut de la France. Je reviens à mon sujet.

Il est tout simple que les ennemis de notre culte soient en même temps ceux de ses Ministres, parce qu'ils espèrent détruire l'un en décrivant les autres. Aussi votre *Oraclé*, parlant des dernières émeutes arrivées à l'occasion de la cherté des grains, (car il faut qu'il parle de tout) ne manque-t-il pas d'introduire un Prêtre conduisant une troupe séditieuse, & de lui prêter le langage le plus extravagant & le plus fanatique. Vous dites ici, *Monsieur de la Harpe*, que l'auteur, suivant sa méthode ordinaire, donne

* Je prouverai, quand on voudra, qu'il est très-possible & même très-facile de recourir à cet expédient, sans compromettre en rien ni la propriété ni la liberté des François.

une forme dramatique à des idées stiles
 & à des spéculations patriotiques. Que
 vous êtes dupe, Monsieur de la Harpe !
 Mais il faut vous passer votre crédulité
 en considération de votre jeunesse.
 Voyez donc, s'il vous plaît, de quelle
 tournure heureuse est ce *Drame* d'un
 nouveau genre. » J'entendis un petit
 Prêtre qui, avec une voix de *Stentor*, leur
 disoit : *Sacçons tout, mes Amis, Dieu le veut ;*
détruisons toutes les farines pour
avoir de quoi manger. » Et le petit
 Prêtre ajoute, par une invitation
 qu'on lui fait de venir se rafraîchir
 avec de bon vin : *Mes Amis, je suis*
Habitué de Paroisse. Quelques-uns de
mes Confrères & moi, nous condui-
fons ce cher peuple. Nous avons reçu
de l'argent pour cette bonne œuvre.
Nous jettons tout le bled qui nous
tombe sous la main, de peur de la dé-
fetter. Nous allons égorger dans Paris
tous les Boulangers, pour le maintien
des Loix fondamentales du Royaume :
voulez-vous être de la partie ? » Mon-

sieur de la Harpe, vous le sçavez

comme tout le monde : plusieurs Evêques se sont portés avec le plus grand empressement à calmer les mutins par leur présence , à les faire rentrer dans le devoir par leurs exhortations ; vous sçavez de plus qu'ils y ont réussi , parce qu'heureusement ils n'ont pas encore perdu sur l'esprit des Peuples, l'ascendant que les Philosophes travaillent depuis long-temps à leur ôter ; vous sçavez que des *Habités de Paroisse*, que la plupart des Curés du Royaume ont fait à leurs Paroissiens les plus fortes remontrances pour leur faire sentir toute l'énormité du crime de sédition. Vous n'ignorez pas que le Gouvernement a même récompensé le zèle que des Pasteurs du second Ordre ont fait éclater dans cette circonstance. Ces faits sont avérés , ils sont publics, ils sont notoires. Après cela, Monsieur de la Harpe, n'apercevrez-vous pas dans le procédé calomnieux de votre *Oracle*, non-seulement une forte dose d'impudence, mais même un petit grain de scélératesse ? J'aurois voulu ne pas laisser

échapper ce mot ; j'en suis fâché ; mais c'est le seul qui convienne. Un calomniateur qui auroit voulu donner du moins à son imposture un air de vraisemblance, n'auroit pas imputé de pareils excès aux Ministres d'une Religion qui condamne, qui défend ces mêmes excès, sous les peines les plus terribles. Mais un esprit juste qui se persuaderoit que nos Philosophes sont conséquens, ne pourroit-il pas les leur attribuer à eux-mêmes, vu qu'en effet leur doctrine ne respire que l'indépendance, ne tend qu'à inspirer le mépris de toute autorité, même de l'autorité paternelle. Je pourrois établir ce point par les détails, s'il étoit moins constant, & si ce n'étoit pas perdre son temps que de s'arrêter à prouver une vérité généralement reconnue.

C'est encore une excellente épigramme de votre *Oracle*, que le passage de sa *Diatribes* par lequel vous terminez votre *Extrait*. Il suppose qu'on demande à un de ces fureux, « quel Démon les a conduits à cette

62 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» horrible extravagance. *Mélas !* dit
» celui-ci, je ne puis répondre que de
» mon Village. Le pain y manquoit ;
» les Capucins étoient venus nous de-
» mander la moitié de notre nourriture ,
» au nom de Dieu. Le lendemain les Ré-
» collets étoient venus prendre l'autre
» moitié. — Eh ! mes Amis , lui ré-
» plique-t-on , forcez ces Messieurs à
» labourer la terre avec vous , & il
» n'y aura plus de disette en France ».
Vous voyez ici, Monsieur de la Harpe,
comme votre Oracle déraisonne, &
cet exemple peut vous être utile. Qui
jamais a donné la moitié de sa nour-
riture aux Capucins, & l'autre moitié
aux Récollets ? A qui se sont-ils jamais
avisés de la demander ? Et quel seroit
le succès d'une pareille demande, au-
jourd'hui sur-tout que la nouvelle
Philosophie, qui va toujours prêchant
l'humanité, a presque détruit la cha-
rité ? Est-ce donc au surplus le défaut
de bras pour la culture qui produit
la disette dans le Royaume ? Il y a
quinze ans que la livre de pain étoit
à six liards, & nous avions en France

des Capucins & des Récollets ; & les Capucins & les Récollets ne laboureroient point. Ah ! Monsieur de la Harpe, que l'orgueil philosophique s'entend mal en administration politique ! Croyez toutefois que je ne suis ni Récollet, ni Capucin, ni Habitué de Paroisse, & que je ne ments point comme votre Oracle.

Si je termine ici ma réfutation, ce n'est pas assurément que le reste de votre Extrait soit sans répliqué ; on sçait avec quelle facilité votre Grand-Maître hasarde des faits faux, selon que sa belle imagination se plaît à les controuver, comptant pour rien de tromper ses lecteurs, pourvu qu'il les amuse. Ce qui me paroît évident, Monsieur de la Harpe, c'est que, si votre Oracle & ses disciples eussent toujours labouré au lieu d'écrire, la disette des vrais principes seroit bien moins grande en France. Ils auroient servi l'État, au lieu qu'ils l'ont perdu, ou que du moins ils ont fait tout ce qu'il falloit pour le perdre. Je gagerois qu'au fond du cœur vous en con-

venez vous-même, Monsieur de la Harpe. Eh, que n'avez-vous le courage de le dire tout haut ! Pourquoi ne pas essayer de ramener votre *Oracle* à une façon de penser plus raisonnable ? Pourquoi ne pas l'engager à réfléchir mûrement sur les vérités contenues dans le merveilleux Discours qui vient de vous mériter la Couronne Académique : les plus heureux présens que le Ciel puisse faire aux Empires, ne sont pas les génies brillans, mais les esprits justes & les cœurs vertueux ; le faux mérite s'empare des hommes par ce qu'ils ont de plus foible, par l'imagination ; de-là les louanges prodiguées, dans tous les siècles, à ces grands talents qui n'ont été que de grands fléaux*.

Et vous-même, Monsieur de la Harpe, apprenez à ne plus prodiguer ces louanges à ces grands fléaux.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

MANUEL Économique pour les Bâ-
 * *Éloge du Maréchal de Catinat par M. de la Harpe, page 65.*

imens & Jardins ; très-utile aux Propriétaires & Entrepreneurs ; ou moyens sûrs & faciles de connoître par soi-même & sans le secours de la Géométrie, tous les Toisès & les différens prix de toutes sortes de travaux relatifs auxdits Bâtimens & Jardins ; précédé des quatre premières règles de l'Arithmétique, & suivi d'un Traité complet des règles simples & composées, appliquées à des objets utiles. Par M. A. N. Vallet ancien Procureur-Fiscal & Receveur de la Baronnie de Romainville. près de Paris ; un Volume grand in-8^o de 831 pages ; prix 7 livres 4 sols relié, & 6 livres Broché ; à Paris de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres, rue Saint-Jacques. Vous connoissez, Monsieur, l'Architecture de *Bullet* ; le grand nombre des éditions de ce livre a confirmé la bonne opinion que je vous en ai donnée ; mais il avoit besoin d'un Supplément, & ce Supplément est aussi essentiel que l'ouvrage même de *Bullet*. Si vous avez des Bâtimens à faire élever ; des Jardins à faire planter, des travaux de Maçonnerie, Charpenterie, Menuiserie, Ser-

» dans la Capitale & dans les grandes
 » Villes. J'ai pensé qu'un Livre élé-
 » mentaire, dégagé des épines de l'Al-
 » gèbre & de la Géométrie ; devien-
 » droit un secours utile & aux Bour-
 » geois & aux Entrepreneurs mêmes ;
 » voilà le but de mon ouvrage
 » Il ne me reste plus qu'un mot à dire
 » sur l'exécution de mon plan. La Table
 » qui le précède en fait connoître la
 » distribution : on y verra qu'il em-
 » brasse deux parties ; l'Arithmétique
 » simple & l'Arithmétique composée ;
 » leur application aux Toisés sans le
 » secours de la Géométrie, mais par
 » la force des usages. Pour faire sentir
 » cette application & la rendre plus
 » générale, je suis entré dans des dé-
 » veloppemens assez étendus ; j'ai
 » parcouru tout ce qui peut entrer
 » dans la dépense d'un Jardin neuf,
 » & tout ce qui entre dans la com-
 » position du Bâtiment Le der-
 » nier but de mon ouvrage, & l'uti-
 » lité dont je desire qu'il soit à la por-
 » tion du Public pour laquelle j'ai
 » travaillé, sont de mettre chacun à

» portée, par les éclairciffemens qu'il
 » trouvera dans mon livre, de faire
 » faire toutes fortes de travaux par
 » économie, de manière que l'Entre-
 » preneur ne foit pas frustré de son
 » gain légitime, & que le Bourgeois
 » ou Propriétaire ne foit pas trompé
 » sur le choix, l'emploi des matériaux,
 » le Toisé & le prix des ouvrages sui-
 » vant les lieux. »

L'auteur ajoute : » Si le Public reçoit
 » favorablement cet ouvrage, je me
 » propose de donner par la suite un
 » *Traité de Géométrie Pratique, un Traité*
 » *d'Arpentage, de Jaugeage, de toutes for-*
 » *tes de vaisseaux, des faux courantes &*
 » *de rivières, de la distribution des eaux*
 » *de fontaines, enfin un Traité d'Agri-*
 » *culture.* » On ne peut qu'inviter M.
 Vallet à exécuter ces projets utiles,
 qu'il est en état de remplir à la sa-
 tisfaction du Public. Son *Manuel*
Economique est un garant du succès
 qu'obtiendront tous les ouvrages qu'il
 voudra entreprendre.

La jouissance du Sentiment. Alman-
*nach dédié à M^{lle}***, par M. R. D. S.*

70 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

La Récréation du jour ou les plaisirs de la Table. Almanach Chantant.

Le Petit Cadeau. Almanach Chantant, amusant, &c, pour la présente année ; par un Musicien.

Les Plaisirs de la Société. Almanach Galant & Chantant.

Les Délices du Goût. Almanach agréable.

Les Dissipations agréables. Almanach Chantant, amusant, &c, pour la présente année ; par un Musicien.

Le Plaisir de la Toilette. Almanach Chantant.

La Galanterie sans apprès. Almanach Chantant.

*Le Goût de tout le Monde. Almanach Chantant, amusant, &c, pour la présente année, par M. N***...*

ANNÉE 1775. 71

Le Prix de la Gaîté. Almanach Chantant.

Almanach Superflu. Nouveau Spécifique contre l'Insomnie, revû & considérablement diminué; par M. le Bâaillieur.

L'Ami des Belles, ou Etrennes d'Apollon. Almanach Chantant.

Le Nécessaire à tout le Monde, ou Etrennes les plus utiles que l'on puisse donner à la Ville comme à la Campagne.

Le Répertoire des Amans. Almanach Chantant.

L'Almanach du Sort, Chantant & Amusant.

Le Tribut du Chœur. Almanach Chantant, par M. R. D. S.

Le Porte-Feuille des Amans. Almanach Chantant.

Tous ces *Almanachs Chantans* pour l'Année 1776 , sont dès-à-présent en vente , Monsieur , & se trouvent chez *Valade* Libraire rue Saint Jacques , vis-à-vis la rue des Mathurins. Il y en a , comme vous voyez , de toute espèce , & , je puis dire , de toute couleur , vû la variété des maroquins ou des papiers dorés qui les couvrent. Ces Opuscules , destinés à servir d'Etrennes au premier jour de l'an , conviennent à bien des classes de Citoyens & de Citoyennes. Il en est plusieurs (j'entends ces *Almanachs*) dans lesquels vous lirez ou vous chanterez , sur des airs connus , des couplets qui ne manquent ni d'esprit , ni de sentiment , ni de critique , ni de plaisanterie.

Je suis , &c.

A Paris ce 6 Novembre 1775. A

Faute à corriger dans le N^o. 24 ou Tomé V. page 266 , ligne 5 , Voyez-vous que *Murville* , lisez Voyez-vous que *Murville*.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

*Eloge de LOUIS le Bien-Aimé, lu à la
Séance Publique de l'Académie des
Sciences, Belles-Lettres & Arts de
Besançon tenue à la fin du Deuil; par
M. l'Abbé Talbert, l'un des Mem-
bres de cette Académie, Chanoine en
l'illustre Eglise Métropolitaine de Be-
sançon, Prédicateur du Roi. A Be-
sançon chez Fantet & à Paris chez
Moutard rue du Hurepoix. Brochure
in. 8° de 90 pages.*

JE vous ai fait connoître, Monsieur,
un grand nombre d'Oraisons Fu-
nèbres de LOUIS XV. Cet éloge est
ANN. 1775, Tome VI. D

d'un genre différent : je m'attacherai, dans l'extrait que je vais vous en donner, aux divers traits négligés par les autres Panégyristes de ce Prince ; ce n'est point un Discours fait pour être prononcé dans une Eglise ; c'est un ouvrage Académique quoiqu'en même temps très-oratoire. Si les Eloges de *Bossuet* & de *Montagne* qu'a déjà publiés M. l'Abbé *Talbert*, & dont je vous ai rendu compte, vous ont fait concevoir une idée avantageuse de son talent pour l'éloquence, ce Panégyrique du feu Roi est très-propre à la confirmer. La division en est infiniment plus heureuse que celle de tous les autres Discours composés sur le même sujet. De la plus féconde des vertus, l'Orateur voit sortir toutes celles du Monarque qu'il célèbre, & ce titre même de *Bien-aimé* qu'il a reçu de notre amour. » La bonté, dit-il, fut le » trait dominant de son caractère, & le » récit de sa vie n'est que l'histoire de sa » bienfaisance. Oui, sous quelque face » que je le considère, c'est toujours » elle qui se présente à moi, & le » dirai-je, je la retrouve jusques dans

» ses fautes. Venez, Citoyens, venez
 » contempler, dans LOUIS, la vertu
 » des Rois ; une bonté vaste & gé-
 » nérale, manifestée par sa conduite
 » envers l'Europe ; une bonté éclairée
 » qui embrasse, dans le gouverne-
 » ment intérieur, tout ce qui peut
 » rendre l'Etat florissant ; une bonté
 » sociale qui, dans sa vie privée, fait
 » les délices de tout ce qui l'envi-
 » ronne ». Tel est le sujet des trois
 Parties de ce Panégyrique.

La première développe le caractè-
 re de modération que le feu Roi a
 constamment déployé dans tout le
 cours de sa vie envers les autres
 Puissances : cet heureux caractère, il
 le devoit en partie aux principes qu'il
 reçut dans son enfance du Cardinal
 de *Fleuri*. Mais l'Orateur fait en même
 temps sentir avec adresse en quoi pou-
 voit pécher l'éducation que lui donna
 ce vertueux Ministre. » Doué d'un es-
 » prit sage & pacifique, dit *M. Talbert*,
 » *Fleuri* trouve dans son Elève un ca-
 » ractère analogue au sien, &, dé-
 » veloppant en lui les germes de ces
 » vertus douces si précieuses au bon-

» heur du monde, il croit en faire
 » un excellent Roi, s'il en fait un
 » homme de bien. Sous ses loix la jeu-
 » nesse du Prince reçoit le frein salu-
 » taire de la Religion & des mœurs ;
 » son éducation politique est relative
 » à la situation de la France, & prend
 » pour base l'amour de l'ordre & de
 » la paix. Jamais plus heureux naturel
 » ne reçut plus profondément les im-
 » pressions de la sagesse : tel on nous
 » peint le fils d'*Ulysse*, docile aux le-
 » çons de *Minerve*, qui l'instruit sous
 » la forme d'un mortel. Que de grands
 » effets ne devoit-on pas attendre de
 » la souplesse du Disciple, si l'estima-
 » ble Instituteur eût entrevu un be-
 » soin difficile à prévoir, la nécessité
 » de donner à son Prince une plus
 » haute idée de lui-même ; s'il eût
 » élevé davantage une ame douce &
 » timide ; s'il eût formé ces goûts, ces
 » habitudes qui rendent le travail
 » essentiel au bonheur ; si plus sou-
 » vent il se fût rappelé qu'il instrui-
 » soit un Roi & non pas un homme
 » privé, & qu'un Souverain, dé-
 » pouillé trop long-temps de sa voi-

» l'onté propre , pourroit sentir un
 » jour le timon de l'Etat vaciller sous
 » sa main ! Mais , ô foiblesse humaine !
 » *Fleuri* , sûr de bien gouverner , pa-
 » rut oublier qu'il n'étoit pas immor-
 » tel. Qu'à jamais cependant la France
 » lui rende graces d'avoir fait de LOUIS
 » un Prince modéré ; d'avoir jetté , au
 » plus profond de son ame , les se-
 » mences de la vraie politique, les idées
 » de la vraie grandeur ; & qu'en même
 » temps elle rende graces à LOUIS
 » d'avoir livré les rênes de l'Etat à
 » l'homme le plus capable de les ma-
 » nier avec adresse ».

Personne n'a mieux approfondi que
 l'auteur de ce Discours les règles in-
 variables de la politique du dernier regne.
 Il démontre que LOUIS XV les a tou-
 jours fait consister à respecter les en-
 gagemens, les Traités, à mettre sous
 sa garde les propriétés de ses voisins
 & à fonder sa puissance sur le plus par-
 fait désintéressement. Cette conduite
 si sage & si modérée, le feu Roi tou-
 jours l'a constamment tenue, même
 pendant le cours de ses triomphes les
 plus éclatans. Après quatre Cam-

pagnes signalées par trois grandes victoires & de vastes conquêtes, on lui demande quelles sont les conditions de paix qu'il veut prescrire : *Les mêmes*, répond-il, *que je proposai il y a quatre années & avant mes victoires. Que les droits de mes Alliés soient reconnus, la tranquillité de mon peuple rétablie, le repos assuré dans l'Europe : tout pour eux, rien pour moi.* Telle fut la base d'une paix qui devoit être à jamais respectée.

Dans la seconde Partie, l'auteur considère en LOUIS XV les effets de sa bonté relativement au Gouvernement intérieur ; & ce Prince y est peint de la manière la plus propre à le caractériser particulièrement » Sa » bonté, dit le Panégyriste, lui con- » seilloit le bien, & ses lumières lui » en découvroient la route. Si nous » interrogeons ceux qu'il admit à sa » confiance, ils n'auront qu'une voix » pour attester que jamais Prince ne » posséda, dans un plus haut degré, » cette rectitude de jugement, cette » sûreté de tact qui pourroient sup- » pléer aux talens, & que rien ne peut

» compenser ; qu'on le vit pencher
 » constamment vers les opinions les
 » plus sages, rejeter les idées plus
 » brillantes que justes, & les com-
 » battre autant que la répugnance
 » d'avoir raison contre tous lui per-
 » mettoit de résister ; que plus d'une
 » fois il annonça le moment où il fai-
 » droit revenir sur ses pas ; qu'il fut
 » toujours l'homme le plus judicieux
 » de son Conseil, & qu'il ne lui man-
 » qua, pour l'intérêt de sa gloire,
 » que d'être convaincu de cette vé-
 » rité ». Lorsque l'Orateur est forcé
 de parcourir des époques moins heu-
 reuses dans l'administration, il s'élevé
 avec beaucoup de force contre les
 plaintes & les exagérations de la Cen-
 sure. » François, s'écrie-t-il, foyez
 » justes, & gardez-vous de juger avec
 » tant de rigueur un Roi que vous
 » nommâtes *Bien-Aimé*. Plaînez-le
 » de s'être vu forcé, par les circonf-
 » tances, à vous affliger quelques
 » fois. Songez qu'il ne pouvoit, sans
 » impôts, soutenir la guerre pendant
 » quinze années, & que l'on ne triom-
 » phe pas même impunément. N'ou-

» bliez pas sur-tout que le meilleur des Princes devoit être facile à
 » tromper ; que la bonté de LOUIS fut son écueil , & que la source de
 » vos malheurs est sacrée. L'Histoire mieux instruite , & plus hardie à
 » mesure que les objets s'éloignent , l'Histoire sans passions , sans préju-
 » gés , sans intérêts , déchirera tous les voiles , révélera tous les mys-
 » tères ; mais , dès ce moment , pouvons-nous dissimuler que l'esprit de
 » cupidité avoit envahi la moitié du dernier regne ; que par-tout il avoit
 » pénétré comme un insecte qui s'est glissé dans le cœur d'un arbre pour
 » en dessécher toutes les branches ; que la concussion s'étoit étendue de
 » Pondichéri jusqu'à Québec ; que le désordre des mœurs , la confusion
 » des rangs , avoient répandu l'émulation de la dépense & de la
 » prodigalité qui ne se répare que par la rapine ; que trop souvent l'indul-
 » gence de LOUIS inspira la confiance coupable ; qu'on pouvoit lui en im-
 » poser sans péril ; qu'une extrême facilité à bien penser des autres ,

» lui permettoit difficilement les soup-
» çons, & que d'immenses détails ne
» peuvent être éclairés par le Souve-
» rain, qui, malgré sa vigilance, n'a
» jamais que les yeux d'un homme ».

M. l'Abbé *Talbert* fait voir combien les vues du dernier regne ont toujours été dirigées à l'encouragement de l'Agriculture ; jamais le Gouvernement ne s'est plus occupé de ce grand objet. Jamais tant d'écrits, d'expériences, de secours & d'émulation pour éclairer les travaux de la Campagne. La terre soumise à d'utiles épreuves reçoit des germes inconnus, & s'étonne de la production étrangère qui l'embellit ; une préparation nouvelle, une meilleure distribution des semences la rend plus fertile ; par-tout les défrichemens sont protégés ; & des lieux arides & élevés se trouvent couverts d'opulentes prairies. Par les soins éclairés du Gouvernement, l'animal coopérateur des travaux de l'homme se multiplie, ses espèces se perfectionnent, & la science vétérinaire doit au

feu Roi ses écoles, ses progrès, &

même jusqu'à sa naissance. Mais un monument éternel du dernier règne, c'est la multiplicité des chemins & des communications. » De quelque part que l'on jette les yeux sur ce superbe Royaume, quel imposant spectacle nous ravit ! Pourroit-on ne pas admirer ce labyrinthe de routes qui se répondent, se croisent & ne laissent plus ni déserts, ni dangers ; ces rochers abattus, ces vallées remplies, ces montagnes entr'ouvertes, le voyageur élevé jusques aux Cieux par une gradation insensible, s'étonnant d'avoir mis les nuages sous ses pieds & franchi les sommets du Jura ; le Commerce promenant ses richesses dans toutes nos contrées, sans redouter les saisons ; l'énorme poids de nos foudres parcourant le Royaume avec une promptitude qui eût fait croire autrefois que l'aigle de *Jupiter* en étoit le Ministre ; les voyages de l'homme riche, devenus des courses rapides, tandis que le citoyen indigent croit, en traversant le Royaume, errer sous les

» ombrages d'un immense jardin. Ces-
 » sons de vanter les routes Romaines ;
 » la postérité vantera le nombre , la
 » magnificence des nôtres , & les con-
 » fondra avec les travaux des maîtres
 » du monde. Que ne dira-t-elle point
 » de nos progrès dans l'art de multi-
 » plier les fleuves , de creuser ces ca-
 » naux qui distribuent , comme au-
 » tant de veines , les suc's nourriciers
 » dans l'Etat , simplifient les forces
 » mouvantes du Commerce , & réu-
 » nissent l'économie à l'activité de la
 » circulation ? En parcourant les ou-
 » vrages de ce genre , projetés , en-
 » trepris ou exécutés sous LOUIS XV ,
 » mes yeux s'arrêtent avec admiration
 » sur la Picardie , où l'art exécute une
 » merveille qui sembloit n'appartenir
 » qu'à la nature , un travail échappé
 » à la grandeur Romaine & au regne
 » de LOUIS XIV. Ce Monarque , à
 » la vérité , séduit par les projets au-
 » dacieux , animé , déterminé par les
 » obstacles , avoit réuni les deux mers ,
 » & montré , à l'univers surpris , le
 » François navigeant sur les monta-
 » gnes. LOUIS XV , par un prodige

» contraire , triomphe aussi de la na-
 » ture. En vain la Somme & l'Escaut
 » sont menacées d'un éternel divorce
 » par les hauteurs qui les séparent ;
 » leurs ondes vont rentrer dans le
 » sein de la terre pour se réunir à tra-
 » vers une voute profonde. Tel le
 » Rhône aplaniissant tout devant ses
 » flots rapides , perce les montagnes
 » qu'il ne peut surmonter , se pré-
 » cipite & bouillonne dans leurs en-
 » trailles , & reparoît triomphant ,
 » après avoir paru s'abîmer dans le
 » centre du globe. C'est ainsi que , par
 » un travail aussi hardi qu'ingénieux ,
 » une route souterraine est ouverte à
 » nos fleuves. Le Navigateur faisoit
 » d'une horreur secrète en pénétrant
 » dans cet abîme , croira que les fleu-
 » ves infernaux de la Fable sont réa-
 » lisés ; il voguera sous les moissons ,
 » les forêts , les rochers , sous les
 » pieds du voyageur , pour répandre
 » & recueillir l'abondance en re-
 » voyant la lumière ».

L'Orateur célèbre tout ce qui a
 contribué à la gloire du siècle de
 Louis XV ; la protection que ce

Prince n'a cessé d'accorder aux Arts utiles ; les Temples magnifiques consacrés à la Divinité ; la reprise des travaux du Louvre ; la réformation de la Justice ; l'établissement de l'École Militaire ; le progrès des lumières dans tous les genres. Il finit cette seconde Partie par un excellent exposé de ce que la Franche-Comté doit à la France depuis qu'elle est au nombre de ses Provinces , & de ce qu'elle doit en particulier au feu Roi.

» Comparez , dit-il , l'état ancien de
» cette Province avec sa situation présente ; & , dans ce contraste , voyez-
» la comme un ruisseau foible qui s'est
» associé à un grand fleuve , pour participer à sa majesté , à sa force , à
» sa gloire. Qui pourroit se retracer ,
» sans frémir , les dévastations dont
» elle s'étoit vue le théâtre ! Ouverte
» à toutes les incursions , fermée à
» tous les secours , & presque sans
» rapport avec ses Maîtres , elle en-
» troit dans toutes leurs querelles ,
» sans avoir part à leur puissance ; elle
» fut le seul des Etats de *Charles Quint* ,
» qui lui resta constamment soumis .

» & le seul qui ne s'enrichit pas des
» trésors de l'Amérique. Aux ravages
» des Suédois succédèrent tous les
» fléaux, la stérilité, la contagion,
» la dépopulation rapide, & sa sur-
» face n'offrit aux yeux qu'une im-
» mense forêt. On y voyoit la cam-
» pagne infestée de brigands; les ha-
» bitans des Villes tristement empri-
» sonnés dans leurs foyers, & la No-
» bleffe solitaire, réduite à une vie
» sauvage dans ses châteaux; l'igno-
» rance & l'inertie opposant leurs
» barrières aux beaux arts, au com-
» merce; des édifices qui n'avoient
» pas même le mérite d'être gothi-
» ques; des talens sans activité, qui,
» par de rares étincelles, annon-
» çoient & l'existence & la lan-
» gueur du génie; des mœurs agrestes
» enfin, comme celles de tous les
» peuples isolés. A la vérité, cette
» Ville, si long-temps Impériale,
» adoroit un fantôme de liberté,
» qui s'élevoit encore aux yeux de
» ses Citoyens, & ils se croyoient
» heureux sous ses auspices; mais
» quels étoient les fruits de ce reste

» de liberté ? Des dissensions muni-
 » cipales ; le combat éternel des dif-
 » férens ordres de la Cité ; un gou-
 » vernement incertain, agité, sans
 » vues, sans projets d'amélioration,
 » parce qu'il étoit sans moyens. Telle
 » fut, Messieurs, la situation de la
 » Franche-Comté avant une conquête
 » que j'appellerois plus justement sa
 » délivrance. Oui, j'ose le dire, son
 » Conquéreur fut son libérateur. Réu-
 » nie à la France, elle a participé à
 » la sève puissante qui circule dans
 » ce vaste corps ; dès ce moment elle
 » a pris une face nouvelle ; le Soldat
 » étranger n'a point ravagé ses fron-
 » tières ; le fer ennemi n'a point pré-
 » venu ses moissons ; quels avantages
 » ce bienfait seul n'auroit-il pas com-
 » pensés ? Sous LOUIS LE GRAND
 » cette Province réparoit ses mal-
 » heurs ; sous LOUIS LE BIEN-AIMÉ
 » elle a connu l'opulence ; c'est dans ce
 » siècle qu'elle s'est apperçue de la
 » rapide augmentation du numéraire ;
 » que sa population s'est étendue avec
 » son agriculture ; que son commerce,
 » facilité par les communications, a

88 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» multiplié ses branches ; que ses mé-
» taux, arrachés des entrailles de la
» terre, se sont changés en or ; qu'une
» police exacte a rendu ses routes
» aussi sûres que ses Villes ; qu'elle a
» reçu tous les secours capables de
» la féconder, de la rendre florif-
» sante. Ici ce sont des établissemens
» utiles, là ce sont des abus retran-
» chés ou prévenus. Voyez vos hô-
» pitaux plus nombreux, les épidé-
» mies des campagnes arrêtées dans
» leur principe ou dans leur cours ;
» l'oïveté hypocrite sous les dehors
» de l'indigence, intimidée ou punie ;
» l'industrie nationale excitée de toute
» part ; les arts nécessaires perfec-
» tionnés, les arts d'agrément intro-
» duits avec le goût & la magnificence.
» Voyez vos Cités aggrandies ; vos
» édifices publics devenus dignes de
» leur objet ; vos demeures sembla-
» bles à des Palais, si on les com-
» pare à celles de vos pères ; le goût
» des occupations nobles introduit
» au profit des sentimens & des ver-
» tus ; l'amour des Lettres signalé
» chaque jour par de nouveaux prom

» grès ; le regne de toutes les Muses
» établi parmi nous pour tout éclairer,
» tout embellir , pour répandre sur
» les mœurs cette aménité qui donne
» du prix à toutes les qualités sociales.
» Ah ! s'il est vrai que la culture des
» talens soit liée avec la gloire des
» Nations, que ne doit pas cette Pro-
» vince au Monarque bienfaisant qui
» daigna les y protéger ? C'est sous
» ses loix que le génie de la Nation
» a pris son effor, & que l'on a vu
» toutes les Académies de la Capitale
» briguer l'avantage de compter nos
» Concitoyens parmi leurs Membres.
» O LOUIS, père des Arts, vous
» futes véritablement leur Monarque
» Bien-Aimé ; recevez leur encens le
» plus pur dans le sanctuaire que vous
» leur avez consacré ; recevez - y
» l'hommage reconnoissant d'une Pro-
» vince dont vous avez pu dire ce
» que *Périclès* disoit d'*Athènes* : *Je l'ai*
» *trouvée de briques, je l'ai laissée de*
» *marbre* ». Ce morceau, comme vous
le voyez, Monsieur, est particulier
au discours de M. l'Abbé *Talbert* ; c'est

aussi un des meilleurs endroits de son ouvrage.

Enfin, dans la troisième & dernière Partie, l'auteur retrace les vertus privées du feu Roi. Il le représente, se livrant à toute l'effusion d'une tendresse mutuelle pour son auguste famille; il rappelle que le plus puissant des Rois étoit le meilleur des pères, qu'il faisoit gloire d'en porter le titre; que les noms les plus familiers, les plus tendres furent ceux qu'il se plut à recevoir & à donner, & que jamais on ne sçut goûter mieux, ni faire aimer davantage les délices de la vie domestique. » Mais poursuit
 » l'Orateur, pour bien connoître les
 » hommes les plus habiles à se dé-
 » guiser, le moyen, peut-être le
 » moins équivoque, est d'interroger
 » ceux qui les servent; c'est sur eux
 » que les passions gênées & contenues
 » se déchainent, se dédommagent.
 » Victimes & confidens perpétuels de
 » tous les travers de leurs maîtres,
 » ils les apprécient par le sentiment &
 » l'expérience. Serviteurs de LOUIS,

» vos larmes l'ont jugé. Elles nous
 » répètent encore ce que vos bou-
 » ches ont dit mille fois, que jamais
 » une parole dure n'est sortie de la
 » sienne; que jamais un ton impérieux
 » ne vous fit sentir sa condition ou la
 » vôtre; que souvent il vous donna
 » l'exemple d'une patience qui vous
 » confondit; que, rendant justice à
 » vos intentions, à votre zèle, &
 » supposant vos négligences invo-
 » lontaires, il devenoit votre défen-
 » seur, & que cet excellent Maître
 » vous consoloit de vos fautes».

Les différens morceaux que je viens
 de vous citer, Monsieur, vous met-
 tent en état d'apprécier le mérite de
 ce nouveau Panégyrique du feu Roi.
 C'est peut-être de tous les éloges de
 ce Prince, celui où tous les avanta-
 ges de son regne sont le mieux ex-
 posés, & l'on ne peut assurément taxer
 l'auteur d'adulation: car il n'a omis
 aucune des circonstances qui paroîs-
 soient les moins favorables à son su-
 jet. Ce Discours suppose beaucoup
 d'esprit, de talens & de connoissances.
 Il est suivi de Notes très-curieuses sur

92 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

tout ce qui est relatif au dernier regne.
En voici une qui peint bien la sécurité
du Cardinal de *Fleuri*, qui comptoit
de bonne foi vivre au-delà des bor-
nes ordinaires: Sur la fin de sa vie,
un Prélat très-âgé vint lui recomman-
der ses neveux: le Cardinal lui dit:
Soyez tranquille; s'ils ont le malheur de
vous perdre, je serai leur oncle. Mon-
seigneur, lui répondit le Prélat, je les
recommande donc à votre éternité.

Je suis, &c.

A Paris, ce 8 Novembre 1775.

L E T T R E V.

Frédegonde & Brunehaut. Roman His-
torique par M. Monvel. Un Volume
in-8° de 178 pages avec des Gravures;
à Paris chez la Veuve Duchesne Li-
braire rue Saint-Jacques & chez l'Au-
teur rue du Petit Carrousel au Magasin
de Porcelaines.

ON sçait ce que c'est qu'un Roman

Historique; le fond est tiré de l'Histoire, & les détails sont de l'imagination de l'auteur. Quelques personnes ont blâmé ce genre qui peut jetter, disent-elles, de la confusion dans les annales des différens peuples. M. Monvel semble avoir prévu cette objection en intitulant sa brochure *Roman Historique* : de cette manière, personne ne peut y être trompé. Le sujet qu'il a choisi est pris dans les premiers siècles de notre Monarchie. Qui ne connoît les forfaits de la barbare *Frédegonde* ? Ils sont d'autant plus révoltans dans l'Histoire, qu'ils y paroissent presque sans motifs. L'auteur a corrigé ce défaut d'intérêt dans son Roman, & leur a donné une cause dans la jalousie qu'il suppose à *Frédegonde* contre *Brunehaut* Reine d'Austrasie. Cette femme cruelle avoit conçu une passion violente pour *Mérovée* fils de *Chilpéric*, & *Mérovée*, après différentes traverses, épouse *Brunehaut*. Ces deux époux sont en butte à toutes les fureurs de cette amante outragée qui, à force de crimes, se fraye une route vers le Trône, & parvient à

épouser *Chilpéric* qu'elle n'aimoit point. L'auteur a eu l'art de rassembler dans ce petit Roman un grand nombre de situations plus terribles & plus pathétiques les unes que les autres. Celle du mariage de *Brunchaut* & de *Mérovée* est une des plus intéressantes. *Frédegonde* tenoit sa rivale renfermée à Rouen dans un affreux cachot ; & *Mérovée* est instruit des maux qu'on lui fait souffrir ; son père *Chilpéric* lui donne un commandement en Poitou. A peine est-il arrivé à Tours, qu'il quitte son armée, se déguise avec quelques amis, & prend le chemin de Rouen. Ils se rendent de nuit sous différens déguisemens aux portes de la Ville, traversent les fossés à la nage, escaladent les murs & s'avancent jusqu'à la prison qui renfermoit la Reine d'Austrasie. Un profond silence reugnoit dans ces lieux écartés. Des soldats gardoient la première entrée. *Mérovée*, en les menaçant de la mort, les contraint d'appeller celui qui avoit les clefs de la première porte. Celui-ci paroît : le jeune Prince se jette sur lui & se saisit de ces clefs formida-

bles, Ses amis veillent sur les Gardes ; & *Mérovée*, les clefs d'une main & son épée de l'autre, force le Geolier tremblant à marcher devant lui, & à le conduire au cachot où gémit la Princesse. Ils entrent : une seule lampe répandoit dans ce souterrain un jour sombre & funèbre, & quel spectacle découvre t-elle aux yeux de *Mérovée* ? *Brunchaut* couverte de lambeaux, pâle, défigurée, assise sur une pierre, & le corps enchaîné à un pilier. A l'aspect du jeune Prince, elle jette un cri de surprise & de joie. *Mérovée* ne perd point de temps ; il rompt les liens de la Reine d'Austrasie, enchaîne le Geolier à cette même colonne, referme le cachot, force les Gardes d'entrer dans une enceinte d'où l'on ne peut entendre leurs cris, les y barricade, & tous deux se rendent aussitôt chez *Prétextat* Evêque de Rouen, leur ami commun, qui, dans ces tristes conjonctures, les unit l'un à l'autre, sur leurs instances, par des nœuds indissolubles.

Dans la suite, *Mérovée* est à son tour la victime de *Frédegonde*. Il est ren-

fermé dans une effroyable prison : on ne lui donne pendant vingt jours entiers que de grossiers alimens ; on lui prodigue les traitemens les plus cruels. Réduit au désespoir , il est contraint enfin d'implorer jusqu'à la pitié de sa cruelle marâtre. Sa Lettre lui est rendue par un Garde qui se charge de la faire parvenir. Le reste du jour s'écoule ; la nuit vient. » Déjà le fils de
 » *Chilpéric* a entendu fermer ces formidables portes qui le séparent du
 » reste des humains. Déjà tout est plongé dans un profond silence.
 » Tout dort , excepté l'innocence enchaînée & souffrante dans ces funestes lieux destinés aux forfaits.
 » La seconde heure de la nuit vient de sonner , & *Mérovée* entend un bruit de clefs , des portes s'ouvrir ; celle qui ferme son cachot s'ouvre elle-même. A la lueur d'une torche que porte le même Garde qu'il a chargé de sa lettre , il apperçoit une femme.... Il regarde.... C'est *Frédégonde*. *Mérovée* jette un cri de surprise. Son sang se glace , une sueur froide se répand sur tout son corps ;
 » il

» il veut parler, la parole expire sur
 » ses lèvres. — Oûi, *Mérovée*, c'est
 » moi, lui dit la Reine de Soissons.
 » C'est *Frédegonde*. Je viens voir si
 » vous voulez vivre ou mourir. —
 » Le Garde se retire sous la première
 » voûte du souterrain, & *Frédegonde*
 » reste seule avec *Mérovée*. Ils ob-
 » servent tous deux le silence. *Mérovée*,
 » dans l'horreur qui l'agite, en proie
 » à mille sentimens contraires, ne sçait
 » ce qu'il va dire, & frémit de dire
 » ce qu'il pense. L'épouse de *Chil-*
 » *péric* a les yeux fixés sur lui. Ce ca-
 » chot, ce séjour effroyable, les chaî-
 » nes pesantes sous lesquelles *Mérovée*
 » succombe, le désordre de ses vête-
 » mens, que l'humidité du lieu fait
 » tomber en lambeaux, la pâleur ré-
 » pandue sur ce visage autrefois un
 » modèle de beauté, la mort em-
 » preinte sur un front qui brilloit
 » des fleurs de la jeunesse & de la
 » santé : tous ces objets affreux font
 » sur son cœur une impression dont
 » elle veut envain se défendre. Elle
 » aime encore *Mérovée* ». Mais cet
 amour est celui d'une furie ; elle lui

rappelle sa passion : elle lui offre la vie à condition qu'il partira aussitôt pour l'Austrasie , & qu'il lui en rapportera la tête de sa rivale ; elle se charge de se défaire elle-même de *Chilpéric* , & d'épouser le fils sur le tombeau du père. *Mérovée* rejette ces propositions avec horreur. Cependant *Chilpéric* craignit un soulèvement du peuple dont son fils étoit aimé. On confina ce jeune Prince dans un Monastère. Il vint à bout d'échapper à cette nouvelle prison : mais proscrit , fugitif , errant , prêt à se voir livré par les principaux de Téroüanne au pouvoir de ses ennemis , il alla enfin se jeter lui-même sous le glaive de sa marâtre. Quatre assassins gagés par cette horrible femme l'atteignent au milieu d'une forêt , & le percent de vingt coups de poignard ; son sang coule à gros bouillons ; il tombe évanoui ; ses assassins le croient mort & s'éloignent. La fraîcheur de la terre ranime quelques instans après ses forces défaillantes. Il apperçoit dans l'éloignement une misérable chaumière , & il a le courage de se traîner jusqu'à

la porte de cette rustique habitation. Ses cris plaintifs la font ouvrir : il en sort une jeune paysanne qui recule d'horreur à l'aspect de ce corps sanglant & défiguré étendu sur la terre. Un paysan qui paroît être son époux accourt. » Qui que tu sois, prends pitié de moi, lui dit le Prince de Soissons d'une voix expirante. Je suis Mérovée. Tu vois le fils de ton Roi. Il m'a sacrifié à la haine de Frédégonde. C'est elle. Ils m'ont assassiné. Etonnés, attendris, ils portent Mérovée dans leur chaumière, le couchent dans leur lit, lui donnent tous les secours qui sont en leur pouvoir. Mais il n'est plus temps. L'infortuné Prince de Soissons sent arriver sa dernière heure. Il demande à ces bons paysans s'ils peuvent lui procurer de quoi écrire une lettre. Ils n'ont rien, ils en gémissent. Mérovée les prie de déchirer un morceau de ses vêtemens ; ils obéissent. Il prend le lambeau, y trace de son propre sang & en caractères informes ce peu de mots qu'il adresse à la plus tendre épouse. Je meurs, as-

» raffiné par mon père..... par *Frédé-*
 » *gonde*... je n'ai jamais aimé que
 » toi..... Mon dernier soupir est
 » pour toi. Sauve tes jours de leurs
 » fureurs, ils ont juré ton trépas.....
 » Vis pour m'aimer... Ne m'oublie
 » jamais... Chère *Brûnehaut*... *Mé-*
 » *rovée* emporte avec lui ton image...
 » Venge ma mort.... Mais que *Frédé-*
 » *gonde* seule... Il sent ses forces l'a-
 » bandonner tout-à-coup.... L'écrit
 » sanglant lui tombe de la main, la
 » mort s'avance à grands pas; déjà tout
 » s'obscurcit à ses yeux, il n'a que le
 » temps de dire aux deux paysans, par-
 » tez... remettez à la Reine d'Auf-
 » tralie.... Vous serez récompensés...
 » Dieu de *Clovis*, prends pitié de *Mé-*
 » *rovée*!..... *Brûnehaut*..... *Bru-*
 » *nehaut*..... Il expire. La jeune pay-
 » sanne & son époux ne l'avoient vû
 » qu'un moment; mais ils ne purent
 » refuser des larmes à son trépas. Ils
 » lavèrent le sang dont tout son corps
 » étoit souillé, lui creusèrent une
 » fosse dans un verger qui leur appar-
 » tenoit, & l'inhumèrent de leurs
 » propres mains. Ils n'oublièrent ja-

» mais le spectacle affreux dont ils
 » avoient été témoins, & tous les
 » jours ils alloient sur la tombe de
 » *Mérovée* bénir leur obscurité ». Cette
 histoire finit par la mort de l'infor-
 tunée *Brunehaut*, que le fils de *Fréde-*
gonde livra au plus effroyable sup-
 plice.

Tel est, Monsieur, le genre de situations dont ce Roman est rempli. Il est peu de livres de cette espèce qui se fassent lire avec plus d'avidité. Malgré l'horreur qu'inspire la principale héroïne, M. *Monvel* a eu le secret d'intéresser par tous ces tableaux de crimes & d'effrayantes catastrophes. L'effroi, le pathétique y sont portés à un très-haut degré ; d'ailleurs, son style est toujours analogue aux objets qu'il veut peindre. L'auteur nous promet d'autres *Romans Historiques* : je ne doute point que la lecture de celui-ci ne les fasse désirer, & qu'ils ne reçoivent du Public un accueil très-favorable. Cet auteur, né avec de l'imagination & de la sensibilité, possède le talent rare d'intéresser & d'émouvoir.

*Dictionnaire Historique & Géographique
Portatif de l'Italie ; contenant une
Description des Royaumes , des Ré-
publiques , des États , des Provinces ,
des Villes & des lieux principaux de
cette Contrée ; avec des Observations
sur le commerce de l'Italie , sur le gé-
nie , les mœurs & l'industrie de ses
Habitans , sur la Musique , la Pein-
ture , l'Architecture , sur les choses les
plus remarquables , soit de la Nature ,
soit de l'Art : ensemble l'Histoire des
Rois , des Papes , des Grands Hom-
mes , des Ecrivains & des Artistes cé-
lèbres , des Guerriers illustres , & une
exposition des Loix principales , des
Usages singuliers & du caractère des
Italiens. Ouvrage dans lequel on a
rassemblé tout ce qui peut intéresser la
curiosité & les besoins des Naturels du
Pays & des Etrangers. Deux Volumes
grand in-8° de près de 700 pages cha-*

cun ; à Paris chez Lacombe Libraire
rue Christine.

L'IDÉE de cette compilation est très-bonne, Monsieur ; c'est dommage qu'elle ne soit pas exécutée avec plus d'exactitude. Je n'ai fait que la parcourir, & j'y ai trouvé beaucoup de fautes. Par exemple, à l'Article de l'*Académie de Saint-Luc à Rome*, l'auteur dit que *cette Académie tient ses séances dans une maison que Pierre de Cortone lui a donnée*. Il se trompe ; cette maison fut donnée par *Mutian*, Peintre célèbre, qui vivoit à la fin du seizième siècle. On dit dans ce même article qu'il y a entre l'*Académie de Paris & celle de Rome une union qui fut cimentée par M. de Colbert*. C'est une erreur. Cette union est entre l'*Académie de France établie à Rome & celle de Saint-Luc établie dans la même ville*. Le Rédacteur, pour éviter deux erreurs, n'avoit qu'à ouvrir le premier Dictionnaire où l'on traite des beaux Arts.

La méprise suivante fait rire. Le

Compilateur, trompé par la différence des noms, a pris pour deux personnages le même homme, qui en Italien est appelé *Giocondo*, & en François *Joconde*. Il en a fait deux articles séparés, & ne s'est pas apperçu que ce qu'il dit de cet Artiste natif de Vérone, qui étoit Dominicain, Philosophe, Théologien & Architecte, qui vivoit du temps de *Louis XII* Roi de France, & qui bâtit le Pont de Notre-Dame à Paris, est exactement la même chose dans les deux articles; excepté que celui qui est sous le nom de *Giocondo* est plus étendu que celui qui est sous le nom de *Joconde*.

L'article *Coni* est incroyable. Voici comme l'auteur s'exprime » *Coni, Cuneum*, ville du Piémont, est défendue par une forteresse considérable : plusieurs fois on a tenté d'assiéger cette place, & on a échoué en 1750. (on n'étoit point alors en guerre) *La Duchesse Douairière* choisit cette ville pour sa résidence. (quelle est cette *Duchesse Douairière* ?) De

» Coni jusqu'à Carmagnole, il y a
» un canal qui rend son commerce
» florissant. Cette ville est à quatorze
» lieues S. de Turin, & douze E.
» de Pignerol. Elle est située sur une
» hauteur au confluent de la Sture &
» du Gès, à dix ou douze milles de
» Saluces. Quoiqu'elle ait souvent
» résisté aux attaques & aux sièges,
» le Comte d'Harcourt l'emporta en
» 1641. » (Ceci contredit ce qui est
dit au commencement de l'article).
» Les François l'attaquèrent inutile-
» ment en 1744; mais ils y battirent
» le Roi de Sardaigne. Elle est située
» au confluent de la Sture & du tor-
» rent de Cesso », Répétition inu-
tile. D'ailleurs c'est tantôt sur la ri-
vière du Gès, tantôt sur le torrent
de Cesso que cette Ville est située. On
n'y comprend rien. Il paroît que le
Compilateur n'a fait que transcrire
des phrases de différens livres à mé-
sure qu'il les parcouroit, sans s'em-
barrasser de l'arrangement, & sans
se donner la peine d'éviter les contra-
dictions.

On dit , à l'article de l'Institut de Bologne page 596 , que l'Académie de Peinture établie dans cette ville , a pris le nom de *Clémentine* , parce que *Clément XI Albani* s'en déclara le protecteur , quoique *M. Marfigli* en eut jetté les fondemens en 1710 ; & dans la suite de cet article , page 599 , il est dit que cette Académie a été fondée par *Clément XI*.

L'article *Alpes* n'a que trois lignes : il me semble cependant qu'il y avoit bien des choses à dire sur ces fameuses montagnes. Celui de Rome est surchargé de renvois ; ce qui en rend la lecture fatigante. Parmi les renvois indiqués , on trouve *Stations* , *Service Syriaque* , & l'auteur a oublié ces mots dans sa nomenclature. C'est une autre preuve de la négligence avec laquelle cette compilation est faite.

Il y a des omissions considérables. On est étonné , par exemple , de ne pas trouver *François Flamand* , que les Italiens appellent *Fiamingo* , un des plus célèbres Sculpteurs qu'il y ait eu

depuis la renaissance des Arts, & qui florissoit à Rome dans le milieu du dernier siècle.

Dans le Frontispice, on annonce des observations sur la Musique, & l'on ne trouve presque rien sur cet Art. Les articles du petit nombre des Musiciens dont on parle, sont très-arides. On ne fait pas la moindre mention de *Leo*, de *Parez*, de *Vinci*, de *Scarlatti*, de *Porpora*, de *Jomelli*, de *Galuppi*, de l'*Attila*, de *Raynaldo di Capua*, de *Farinelli*, &c, &c. Tous ces Musiciens célèbres méritoient cependant des articles séparés, & l'on ne devoit pas se contenter de quelques mots sur leur compte, répandus çà & là dans les descriptions des Villes, des Eglises & des Théâtres d'Italie. L'auteur pouvoit trouver des notices abondantes dans un livre Anglois, intitulé : *The present State of Music in France and Italy*, c'est-à-dire, *État actuel de la Musique en France & en Italia*.

Je ne ferai point un crime au Compilateur d'avoir calqué la plupart des

articles des Architectes, sur ceux qu'on trouve dans *les vies des Architectes anciens & modernes, traduites de l'Italien par M. Pingeron*, ni ceux des Peintres & Graveurs sur les notices qu'en donne M. Lacombe dans son *Dictionnaire des Beaux Arts*. Le Compilateur devoit au moins en prévenir dans sa *Préface*.

Il me seroit facile, Monsieur, d'entendre ces remarques; mais ce que j'en ai dit, suffit pour vous prouver que cette compilation est, en général, très-mal faite. Ce n'est pas qu'il n'y ait de fort bons articles: ceux que l'auteur a tirés des *Voyages de M^{rs} Cochin, de la Lande & l'Abbé Richard*, sont assez exacts; entr'autres, les articles dans lesquels il est question des mœurs, des usages, &c, des Italiens. On peut encore citer l'article *Cérémonial*, où il y a une Anecdote assez plaifante. La voici: un François se trouvant chez un Italien qui lui faisoit admirer des tableaux, crut qu'il étoit de la politesse d'encherir sur tout ce que l'Italien lui vante,

roit ; le François n'étoit pas connoisseur ; si l'Italien disoit d'une chose qu'elle étoit *belle* , le François ne manquoit pas de s'écrier *ô bellissima* , *Signor !* S'il disoit , en louant le Peintre ou le Sculpteur , que c'étoit un Artiste *divin* , le François répétoit *divinissimo*. Enfin , le hasard les conduisit devant un Tableau très-médioere , & l'Italien , voyant que le François l'examinoit , se hâta de le prévenir en lui disant d'un ton ironique , *ô pour celui-là , c'est un morceau excellent & excellentissimo* , dit le François d'un ton affirmatif. L'Italien , qui ne s'attendoit à rien moins , le regarde , & , en lui témoignant sa surprise , *lo credo* , *Signor Francese* , dit-il , *che me pigliate per un Coyone ; Coyonissimo* , s'écria le François. L'Italien perdit contenance , & se retira en ordonnant qu'on le mit à la porte.

Je suis , &c.

A Paris , ce 10 Novembre 1775.

L E T T R E V I.

Nouvelle Lettre à l'Auteur de ces Feuilles, sur le COMMENTAIRE DE LA HENRIADE par M. de la Beau-melle.

LES partisans de M. de Voltaire vont criant de tous côtés, Monsieur, que ce *Commentaire* est ennuyeux, insipide, pitoyable, &c. Un grand Académicien, blanchi sous le harnois Philosophique, disoit même, quelques jours avant qu'il fût rendu public, que cet examen de la *Henriade* ne trouveroit aucun lecteur ; la prédiction du Prophète s'est si bien accomplie que l'édition est presque épuisée, & qu'il n'en reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires. Mais que prétendent les amis de M. de Voltaire ? Exigent-ils dans un livre purement grammatical le même charme qu'on trouve dans leurs Discours, dans leurs Drames ou dans leurs

Romans ? M. de la Beaumelle a-t-il prétendu faire un ouvrage amusant ? Il seroit injuste & ridicule de le penser ; il n'a jamais eu cette idée ; mais, malgré son peu de prétention à cet égard, j'ose dire qu'il y a plus de génie & d'intérêt dans le seul plan du Poëme qu'il a tracé, & plus de dramatique dans la seule apparition pittoresque du *Fanatisme*, que dans toute la *Henriade* ? Qu'on lise ces deux morceaux avec impartialité, & l'on portera le même jugement. A quoi donc se réduisent les critiques que l'on fait du *Commentaire* ? Il ne renferme, dit-on, que des remarques trop sévères ou trop minucieuses ; 1^o ce reproche ne tombe que sur une très-petite partie de ces remarques, & leur nombre, si on les rassembloit, n'occupoit pas trois pages d'impression ; 2^o comme M. de la Beaumelle le dit très-bien, rien n'est plus utile pour la jeunesse que ces remarques si fastigantes pour ceux dont le goût est sûr & le jugement exercé ; il n'est donc point

étonnant que la lecture de cet ouvrage ait ennuyé, fatigué les admirateurs de M. de Voltaire, eux dont le goût est si sûr, le jugement si exercé ! Pour moi, Monsieur, qui suis jeune encore, & qui voudrois me perfectionner l'un & l'autre, je ne puis vous exprimer le plaisir que m'a fait la lecture du *Commentaire*. Ce qui a le plus contribué à me faire goûter les observations de M. de la Beaumelle, c'est le ton sage, honnête, modéré, ce sont les louanges mêmes dont elles sont accompagnées ; on n'y apperçoit ni l'aigreur, ni la jalousie, ni l'injustice, qui ont présidé au *Commentaire sur Corneille*. Permettez-moi de vous communiquer une réflexion qui me vient à ce sujet. Je suppose que toutes les remarques de M. de Voltaire sur les chefs-d'œuvre de ce père du théâtre soient justes : *Corneille* écrivoit dans un temps où la langue & le goût n'étoient pas encore épurés ; s'il a souvent blessé l'un & l'autre, c'est moins à lui qu'à son siècle qu'il faut attribuer ses imperfections. *Corneille*

est donc très excusable ; mais M. de *Voltaire* l'est-il d'être tombé dans une infinité de fautes contre la Langue , après qu'elle a été portée à sa perfection par les grands hommes du dernier siècle ? Qu'on regarde, si l'on veut, les remarques de M. de *la Beaumelle* sur le style de la *Henriade* ; comme des Troupes Légères qui voltigent autour d'une Ville assiégée , qui surprennent quelques ennemis ; mais qu'on jette les yeux sur le corps de la Place , sur le plan du Poëme ; comme cet Edifice s'écroule de lui-même au seul aspect de la Critique ! Jamais M. de *Voltaire* n'a pu donner le change sur la beauté des plans , ni sur la force soutenue des caractères qu'on admire dans les belles Tragédies de *Cornille* ; il ne relève, en général, que quelques expressions vicieuses ; au lieu que dans le *Commentaire* , tout est attaqué , tout est réduit en poudre , plan , fable , personnages , caractères , épisodes , style , &c.

Jé sçais gré sur-tout à M. de *la Beaumelle*, d'avoir indiqué les sources où M. de *Voltaire* a souvent puisé ; rien n'est

plus instructif pour les jeunes gens. Il s'en faut bien que la mémoire du Commentateur lui ait rappelé tous les larcins du Chantre de *Henri IV*. En voici quelques-uns qu'il n'a pas connus ou qu'il avoit oubliés ; ils pourront faire plaisir à vos lecteurs.

M. de Voltaire dit de *Henri IV*

Il regrettoit ces temps si chers à son grand cœur , &c, &c.

Osmin dit la même chose au Visir *Acomat* dans la première scène de *Bajazet*, lorsqu'il lui parle des Janissaires qui lui sont toujours fidèles,

*Ils regrettent ce temps à leur grand cœur si doux ,
Lorsqu'assurés de vaincre , ils combattoient
sous vous.*

M. de Voltaire dans le portrait de *Guise*, s'exprime ainsi :

Le pauvre alloit le voir , & revenoit heureux , &c.

Le vers de *Racine* dans *Britannicus*

Il alloit voir Junie , & revenoit content , &c.

est absolument le même. *Boileau* dit aussi en parlant de *Titus*,

Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux, &c.

La Discorde, dit *M. de Voltaire*,

Fait siffler ses serpens, & lui parle en ces mots:

Cet hémistiche *fait siffler ses serpens*, est de l'harmonie la plus imitative. Aussi lit-on dans *Boileau*, que la *Discorde*

Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance, &c.

En parlant de *Jacques Clément*, *M. de Voltaire* dit :

La superstition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veilloient tous à sa porte & l'ouvrent à l'instant.

A ce trait, je reconnois le Poëte, dit *M. de la Beaumelle*; & moi, je reconnois *Racine*, qui, dans *Athalie*, fait dire à *Joad*, les chiens

Déjà sont à ta porte & demandent leur proie
 Cet hémistiche est ce qu'il y a de
 plus beau dans le vers de M. de
Voltaire.

M. de la *Beaumelle* a laissé passer
 un vers devant lequel *Piron* n'eut
 pas manqué de tirer son chapeau
 pour le saluer, comme étant de sa
 connoissance,

Envioient les douceurs de leurs heureux tré-
 pas,
 Et baisoient en pleurant les traces de leurs
 pas, &c.

Le sentiment de ce dernier vers est tou-
 chant & bien exprimé. La Muse de M.
 de *Voltaire* a rarement de la sensibilité ;
 & , si elle en montre quelque fois ,
 c'est une sensibilité d'emprunt. Dans
 la *Bérénice* de *Racine*, *Anthioçus* dit
 à cette Princesse,

Je demeurai long-temps errant dans Césarée,
 Lieux charmans où mon cœur vous avoit
 adorée,
 Je vous redemandois à vos tristes Etats,
 Je baisois en pleurant les traces de vos pas, &c.

M. de Voltaire compare Bourbon à
un torrent qui, dans son cours,

Détache les rochers du penchant des mon-
tagnes.

*La versification de M. de Voltaire a
d'ordinaire tant de douceur, dit M. de
la Beaumelle, que je n'en suis que
plus choqué de la dureté de ce vers,
che, chers, chant. Mais, peut-être, je
me trompe, & c'est sans doute ici de
l'harmonie imitative. M. de la Beau-
melle avoit raison ; c'est de l'har-
monie très-imitative d'un vers de Mal-
herbe, dans sa belle Ode à Louis XIII
allant châtier les Rochellois. Malherbe
fait une comparaison sublime de ces
rebelles avec les Titans :*

Déjà de tous côtés s'avançoient les approches ;
Ici courroit Mimas, là Typhon se battoit,
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jettoit.

*Détacher les roches peint à l'oreille
la difficulté, les efforts du Titan ;
il semble qu'on entende les ro-
ches se séparer avec peine ; aussi*

M. de Voltaire n'a pas manqué de s'emparer de cette expression pittoresque.

Détache les rochers du penchant des montagnes.

M. de la Baumelle sur le vers,

Ce formidable amas d'armes étincelantes,

dit » ce mot *amas* n'est-il pas impropre ? Il s'agit de Guerriers qui s'avancent armés ; leurs armes ne font point en amas, en tas, chaque soldat porte les siennes. » Cette remarque n'est pas juste. Rousseau a dit dans son *Ode aux Princes Chrétiens*,

Et le nombreux amas de lances hérissées

Contre le Ciel dressées

Egalent les épis qui dorent nos guérets, &c.

Comparaison du jeune d'Egmont avec un courfier qui s'échappe du sein d'un riant pâturage :

Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole & bondit sur l'herbe,

Impatient du frein : belle expression empruntée du Latin. *Rousseau*, dans son *Ode au Comte du Luc* :

*Impatient du Dieu dont le souffle invincible
agite tous les sens, &c.*

M. de *Voltaire* a dit :

La Nature en frémit , & ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux,

S'abreuvoit à regret est une très-belle expression. Le Commentateur auroit pu se rappeler ces deux vers de la *Phédre de Racine* :

Le fer moissonna tout , & la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'*Erectée*.

M. de *Voltaire* , dans un endroit de son Poëme , apostrophe les Espagnols , & leur dit :

Pour la première fois vous connûtes la peur.

Rhadamiste , dans la Tragédie de *Crébillon* , dit à-peu-près la même chose :

Je sentis la frayeur

Pour la première fois s'emparer de mon cœur :

Le Chantre , ou , si vous l'aimez mieux , l'Historien de *Henri IV* , fait descendre du ciel *Saint - Louis* & les *Bourbons* ;

Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent ;

Louis au milieu d'eux du haut du firmament Vient contempler *Henri* dans ce fameux moment.

L'idée de rendre *Saint-Louis* témoin du combat est très-belle ; & *M. de Voltaire* auroit pu en tirer un meilleur parti qu'il n'a fait. Il l'avoit trouvée , cette idée , dans une Ode de *Chaulieu* , qui a pour titre la *Vieillesse d'un Philosophe Epicurien* ; cette Ode est adressée à *Monseigneur le Duc* , petit - fils du Grand *Condé*. *Chaulieu* célèbre ses exploits à *Nervinde* , à *Stinkerque* ; il dit que

Condé , du séjour des Héros ,

Où maintenant comblé de gloire ;

Il goute un éternel repos
 Entre les bras de la victoire ;
 Au désordre des ennemis
 Fuyans , forcés dans ce village ,
 Parmi le sang & le carnage
 Reconnut là son petit-fils.
 Sa grande ame, du haut des Cieux,
 S'en vint voler sur notre armée ,
 Pour voir de plus près par ses yeux
 Tout ce qu'en dit la Renommée, &c. &c.

Henri

N'aime , ne voit , n'entend , ne connoît que
d'Etrée , &c.

M. de la Beaumelle, qui ne manque
 jamais de rendre justice aux beau-
 tés de ce Poëme , trouve que ce
 vers peint assez bien le trouble &
 l'ivresse de la passion. *Boileau* a mis
 la même vivacité dans un vers d'une
 Epître au Roi :

Et ma Muse occupée à cet unique emploi
 Ne regarde , n'entend , ne connoît plus que
 toi , &c.

D'Aumale est vaincu par Turenne ; il tombe :

Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche, &c.

La Cantate des *Forges de Lemnos*, du grand *Rousseau*, m'offre le dernier vers tout entier ; lorsque *Mars* rencontre les yeux de *Vénus*,

Il veut parler : sa voix sur ses lèvres expire, &c.

Dans une Tragédie de *la Chapelle*, non pas cet aimable *Chapelle* qui fit le voyage de *Bachaumont*, mais *la Chapelle* de l'Académie Française dont *Chapelle* ne fut jamais, on lit deux vers que M. de *Voltaire* s'est encore appropriés. La Tragédie de ce *la Chapelle* est *Cléopâtre*. Après la bataille d'*Actium*, *Antoine*, vaincu, désespéré, prie son affranchi de lui donner la mort ; l'affranchi hésite, & lui dit en tremblant,

Détournez un moment cet auguste visage
Dont l'aspect glorieux glaceroit mon courage.

Il est visible que ces deux vers ont servi de modèle à ceux-ci, dans le récit de la mort de *Coligny* :

Et bientôt dans les flancs ce monstre furieux
Lui plongé son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup-d'œil cet auguste vi-
sage

Ne fit trembler son bras & glaçât son cou-
rage, &c.

Je suis persuadé, Monsieur, que, si l'on faisoit une lecture attentive de tous nos Poètes François, tant bons que mauvais, on trouveroit beaucoup de vers, dont *M. de Voltaire* s'est fait honneur. Peut-être, si mes occupations me laissent quelque loisir, tenterai-je ce travail. Je vous ferai part, Monsieur, de mes découvertes en ce genre, & je vous prierai de les insérer dans vos Feuilles. Vous avez déjà fait connoître une partie de ces plagiats; le reste sera mis au grand jour; & , nouvel *Hercule*, j'acheverai de prouver que *M. de Voltaire* a fait du Temple des Muses la caverne de *Cacus*.

Pensées & Réflexions diverses sur les Hommes ; par M. de la Taille de Gaubertin,

CETTE Brochure, qui se trouve à Paris chez les Marchands de Nouveautés, est l'essai d'un homme d'esprit aussi estimable par ses vertus que par sa naissance. Pour vous donner, Monsieur, une idée de la manière de l'auteur, & pour vous mettre à même de juger de son talent pour le genre de *Montagne*, de *la Bruyère* & de *la Rochefoucault*, je vais citer ici les Pensées qui m'ont fait le plus de plaisir,

On ne loue d'ordinaire, & l'on ne blâme pas tant les autres pour le bien ou le mal qu'ils font, que pour le bien ou le mal qu'on leur veut.

Il est rare qu'on ait assez d'esprit pour mépriser l'approbation d'un sot.

Le plus grand avantage qu'on puisse retirer du commerce de la plupart des Grands, c'est de s'en dégoûter.

On aime mieux encore dire du bien

de ses ennemis, que d'en entendre dire.

Le cœur de l'ingrat est comme un gouffre qui reçoit toujours & ne rend jamais rien ; & le cœur de l'homme reconnoissant est comme un champ fécond qui ne reçoit jamais rien qu'il ne rende toujours davantage.

Le soleil & la fortune font briller jusqu'aux insectes.

Pour vivre en paix, il ne suffit pas de ne se point mêler des affaires des autres ; il faut encore ne pas trouver à redire que les autres se mêlent de nos affaires.

Le plus sensible de tous les maux, est de ne pouvoir faire le bien de ce qu'on aime.

Il y a une reconnoissance pleine de faste & d'ostentation qui ne vaut guères mieux que l'ingratitude.

Un Grand que sa naissance élève au-dessus de son rang & de sa fortune, est comme un chef-d'œuvre, dont la matière & l'ouvrage sont d'une égale beauté.

Il est dangereux de laisser prendre

aux jeunes gens trop de confiance en eux mêmes, & il y a du danger à ne pas leur en laisser prendre assez.

La plupart des Grands s'ennuient des devoirs qu'on leur rend, & ne pardonnent point quand on y manque.

On voit des gens qui font le bien d'une manière si désobligeante & si dure, qu'ils semblent avoir plus à cœur de provoquer l'ingratitude que la reconnaissance.

Pour vivre tranquille il faut mépriser les propos des sots, la haine des envieux, l'insolence des riches & la faveur des Grands.

Le plus grand avantage de l'économie, est de nous mettre en état de faire du bien à ceux qui le méritent, & de nous rendre indépendans de ceux qui sont indignes de nous en faire.

Si les Grands étoient Grands, ils ne chercheroient pas tant à le paroître.

Il vaut mieux qu'on nous dise que

nous sommes des fots que de nous faire faire des sottises, en nous disant que nous avons de l'esprit.

Il est moins glorieux, mais souvent plus utile d'être loué des fots, que de l'être des honnêtes gens.

Il y a des gens qui passent la moitié de leur vie à faire des sottises, & l'autre moitié à s'en excuser.

Rien de si ordinaire que de rencontrer des gens qui ont de l'esprit; mais il est rare d'en trouver qui sçachent bien s'en servir.

Le Grand vraiment Grand est celui qui a tant de mérite, qu'on oublie toutes ses qualités pour n'honorer que sa vertu, &c, &c, &c.

D'après cette esquisse légère, je crois, Monsieur, que vous penserez comme moi que M. de la Taille de Gaubertin connoît assez les hommes pour leur être vraiment utile, & qu'il est digne d'entreprendre en leur faveur un ouvrage plus considérable & plus suivi.

*Indications des Nouveautés dans les
Sciences, la Littérature & les Arts.*

TRAITÉ de l'Orthographe Française, en forme de Dictionnaire ; enrichi de Notes Critiques & de Remarques sur l'étymologie & la prononciation des Mots, le genre des Noms, la conjugaison des Verbes irréguliers, & les variations des Auteurs ; dédié à Monseigneur le Cardinal de Soubise. Nouvelle Edition considérablement augmentée sur la révision & les corrections de M. Restaut, Avocat au Parlement & aux Conseils du Roi. A Poitiers, chez Jean-Félix-Fautcon ; & se trouve à Paris, chez Monory, Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, rue & vis-à-vis de l'ancienne Comédie Française, un Volume in-4°. à deux colonnes, de près de 900 pages ; prix 7 livres 10 sols relié. Si, dans quelque genre, il existe un Livre parfait, celui dont je vous annonce, Monsieur, une nouvelle édition, l'est dans le sien. Son mérite est généralement reconnu ; il a paru, pour la

première fois , en 1740 , & , depuis l'époque & sa naissance, on en a donné vingt Editions au moins, tirées en très-grand nombre , sans compter les contrefaçtions faites dans quelques-unes de nos Provinces & dans les Pays étrangers ; au reste , c'est moins un *Traité d'Orthographe* qu'un véritable *Dictionnaire de la Langue Française* , que je préfère , quoiqu'abrégé , à nos *Lexiques* les plus volumineux & les plus célèbres. Quelques personnes ayant désiré qu'on y trouvât l'explication de plusieurs mots peu connus ou de peu d'usage , on s'est fait un devoir de donner ces explications dans cette nouvelle Edition , & , en même temps , on a suppléé à beaucoup d'omissions & de corrections , sans cependant s'écarter des principes essentiels & lumineux du premier Auteur , feu M. le Roy , & de ceux de feu M. Restaut.

Piano-Forte & autres Instrumens. Un des plus habiles & des plus célèbres Facteurs d'Instrumens que nous ayons

en France, Monsieur, est sans con-
 G. tredit le sieur *Péronard*. Les *Piano-
 Forte* sur-tout ont acquis sous ses
 mains industrieuses une perfection
 qu'ils n'avoient pas encore. Il les
 fabrique avec tant d'intelligence
 & de commodité que, s'ils se déran-
 gent, chaque particulier peut lui-
 même y remédier, sans être obligé
 de faire venir un Facteur qu'il faut
 payer, & qui n'a pas toujours le
 temps de se rendre au moment qu'on
 en a le plus de besoin. Avec les *Piano-
 Forte* du sieur *Péronard*, on a la faci-
 lité d'y mettre des cordes ainsi qu'aux
 Clavecins; avantage que n'ont pas les
Piano-Forte d'Angleterre. On peut
 comparer ces derniers avec ceux de
 l'Artiste François, non-seulement
 pour la bonté, pour l'harmonie, pour
 la variété des sons, mais pour la dé-
 licatesse du travail, pour l'agrément
 de la décoration. Le sieur *Péronard*
 gagnera certainement à la compa-
 raison. Les *Forte-Piano* Anglois sont
 d'ailleurs, fort chers. Le prix de ceux
 du sieur *Péronard* n'est que de dix-huit
 louis ou 432 livres; & il se charge de

réparer *gratis* pendant une année entière tous les dérangemens qui pourroient survenir. On en trouvera toujours chez lui de tout faits. Le même Artiste travaille actuellement sur la Harpe, & s'étudie à perfectionner ce bel instrument. Il compte sous peu de temps être en état d'instruire le Public des changemens heureux qu'il y aura faits. Sa demeure est près de la Porte Saint-Martin, *rue Méslée au Concert des Trois Frères.*

*Observations sur le Commerce des Grains, écrites en Décembre 1769. Par M. *** Avocat. Brochure in-8° de 45 pages; à Paris, chez L. Cellot. Imprimeur - Libraire rue Dauphine. L'auteur dans cette Brochure qui me paroît solide, se déclare pour la liberté du Commerce des Grains. Voici, d'après-lui-même, le résultat de ses Observations. » Le Gouvernement est
 » nécessaire pour guider les forces de
 » la Nation contre ses ennemis, pour
 » défendre la vie, l'honneur, la li-
 » berté, la propriété des Citoyens*

» contre les méchans ; pour juger &
 » fixer les droits litigieux qui s'expli-
 » queroient par la violence. Quant à
 » naître, respirer, produire, amé-
 » liorer, façonner, transporter, con-
 » sommer toutes choses qui consti-
 » tuent le jeu de la vie & de la prof-
 » périté publique, ce sont des actes
 » naturels, antérieurs à tout Gou-
 » vernement, qui s'opèrent seuls &
 » d'eux-mêmes, qui n'ont besoin que
 » de n'être pas traversés par des obs-
 » tacles ; en un mot, le meilleur & le
 » plus sage des Gouvernemens est ce-
 » lui qui lève les barrières, ouvre les
 » communications, fait le moins &
 » laisse tout faire ».

Indications Politiques sur les Finances.
Brochure in-8° de 36 pages. A Paris
chez la Veuve Duchesne Libraire rue
Saint-Jacques. Autre Projet pour la
libération des Dettes de l'Etat, pour
l'accroissement de sa puissance, &
pour la félicité des peuples. L'idée
de ce nouveau faiseur de Plans, est
qu'il plût au ROI de rembourser en bil-

lets au dernier vingt-cinq, payables aux porteurs, toutes les Dettes de l'Etat (autres que les Capitaux des Rentes sur l'Hôtel de Ville); d'affigner pour leur extinction, par l'Edit de leur création, un fonds annuel sur ses revenus courans, & de pourvoir, par le même Edit, à ce que leur paiement successif & celui de leurs intérêts, soient faits par un Trésorier à Paris, & par ses Commis dans tous les Ports & dans les principales Villes du Royaume. L'auteur développe ses vûes dans quatre Chapitres. Le premier contient leur exposition; le second, une esquisse des avantages qui résulteroient de leur exécution; le troisième, un Plan Sommaire des opérations qui prépareroient leur succès; le quatrième, leur résultat combiné avec le produit des Fermes mises en régie. La Brochure est terminée par un Complément dans lequel l'auteur indique les moyens d'accélérer les beaux jours qu'il nous promet.

Plan pour rembourser consécutivement les Rentes Perpétuelles, assignées sur les Revenus du ROI, sans rien prendre dans les Coffres de S. A. MAJESTÉ ni sur son peuple. Par M. Carbon. Brochure in-4° de 24 pages ; prix 1 livre 4 sols ; à Paris chez Ruault Libraire, rue de la Harpe & chez l'Auteur rue de la Mortellerie à l'ancienne Clef d'Argent. L'opération que l'on propose dans cet écrit, seroit d'ouvrier un Emprunt en rentes viagères à neuf pour cent à tout âge, & cet emprunt seroit uniquement destiné au remboursement consécutif des Rentes Perpétuelles assignées sur les Aides & Gabelles & autres revenus du ROI; par le moyen de ce remboursement consécutif on parviendroit à l'extinction totale des Rentes Perpétuelles. L'auteur, dans cette Brochure, détaille son idée ; il n'appartient qu'au Ministère de juger si ce plan est bien conçu & praticable.

Prix proposés par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, pour les années 1776 & 1777. Le

Prix de 1773 ayant été réservé, celui de 1776 sera double, & aura pour sujet la même question de Médecine-Pratique proposée pour 1773, sçavoir : *Quelles sont les Maladies dans lesquelles la Médecine Agissante est préférable à l'expectante, & celle-ci à l'Agissante ; & à quels signes le Médecin reconnoît qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes ?*

L'importance du sujet qui a été proposé pour le Prix de 1771 & pour celui de 1774, a décidé l'Académie à le proposer encore pour 1777, en triplant le Prix. Elle le partagera si plusieurs Mémoires remplissent ses vues ; mais, si elle n'a pas la satisfaction de pouvoir le décerner, elle renoncera à l'espoir d'obtenir la solution qu'elle desire, & emploiera les trois Médailles à diriger l'émulation sur d'autres objets. L'Académie demande donc encore, pour le Prix de 1777, que l'on détermine *l'action des acides sur les huiles, le mécanisme de leur combinaison, & la nature des différens com-*

posés savonneux qui en résultent. Les Auteurs sont invités à indiquer dans les trois regnes les productions naturelles les plus simples qui participent de l'état savonneux acide; à essayer en ce genre de nouvelles compositions; à exposer leurs propriétés générales; à désigner leurs caractères particuliers, & à ne présenter leur théorie qu'appuyée de l'observation & de l'expérience. Les Mémoires seront écrits en François ou en Latin, & l'on sera libre de leur donner l'étendue nécessaire. Tous les Sçavans, à l'exception des Académiciens résidens, seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni directement ni indirectement; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adresseront leurs Ouvrages, francs de port, à M. Maret, Docteur en Médecine, Secrétaire perpétuel, qui les recevra jusqu'au 1.^{er} Avril inclusivement des années pour lesquelles ces différens Prix sont proposés.

ANNÉE 1775. 137

Description & Usage d'un Cabinet de Physique Expérimentale. Par M. Sigaud de la Fond, ancien Professeur de Mathématiques, Démonstrateur de Physique Expérimentale en l'Université ; de la Société Royale des Sciences de Montpellier ; des Académies d'Angers, de Bavières, de Valladolid, de Florence, &c. Deux Volumes in-8° avec beaucoup de figures, de plus de 400 pages chacun ; prix 12 livres brochés ; à Paris chez P. Fr. Gueffier, Imprimeur-Libraire au bas de la rue de la Harpe, & chez l'Auteur rue Saint-Jacques près de Saint-Yves, Maison de l'Université. Le principal objet de cet ouvrage, neuf dans son genre, est la description des Machines que la Physique Expérimentale employe tous les jours. M. de la Fond a mis de côté toutes les Théories Physiques, & ne présente à ses Lecteurs que des instrumens & des expériences. Mais, pour leur rendre en même temps le service de ces Instrumens commode & familier, il leur indique la manière de s'en servir, les précautions qu'il convient de prendre en beaucoup de circonstances, pour

que le succès de l'expérience soit assuré & constant. Il les met encore sur la voie des travaux qu'ils peuvent entreprendre ; il leur indique ce qu'on a déjà fait & ce qui reste encore à faire pour hâter les progrès de la science. L'auteur ne s'est donc pas borné à décrire simplement des machines & à enseigner leurs usages ; il a suivi la marche ordinaire d'un Cours de Physique expérimentale, & divisé son ouvrage en Sections, Articles, Paragraphes, afin d'y mettre tout l'ordre dont il étoit susceptible & de ne pas confondre des objets disparates. Je ne connois point de Livre mieux fait dans son genre, plus méthodique, plus lumineux, plus utile aux Physiciens & aux Amateurs, écrit avec plus de précision & de clarté, plus digne en un mot de l'auteur, & de l'homme en place à qui il est dédié, *M. Trudaine de Montigny* Conseiller d'Etat, Intendant des Finances, de l'Académie Royale des Sciences, &c, &c, sçavant Physicien lui même, & qui par ses lumières supérieures autant que par sa protection bienfaisante,

contribue au progrès de cette science & de toutes celles qui intéressent le bonheur public.

Cours de Physique Expérimentale. Le même M. Sigaud de la Fond, ouvrira le Lundi 4 Décembre prochain, à onze heures & demie du matin, un *Cours de Physique Expérimentale.* Il en commencera un autre le Mardi 5, à six heures du soir, dans son cabinet rue Saint-Jacques près de Saint-Yves.

Magasin du sieur Compigné. Si les variétés en tout genre flatent le goût, le sieur Compigné est en droit d'attendre que les ouvrages d'agrément & d'utilité qu'il présente dès-à-présent au Public pour l'année prochaine, dans son Magasin rue Grénet au Roi David, seront favorablement accueillis des amateurs & des connoisseurs. Je ne m'étendrai pas sur les détails qui rendroient cette annonce trop longue, & diminueroient le plaisir de la surprise. Je me contente de vous prévenir, Monsieur, que son Magasin n'a jamais été si bien

fourni, & qu'on y trouvera des tabatières pour hommes & pour femmes de Vernis à quatre couleurs ornées de paillettes & de galons d'or, de superbes tabatières d'écaille, incrustées, d'un nouveau genre & de la plus difficile exécution; des bombonnières & des étuis, tant en vernis qu'en écaille, &c, &c, &c. Il y a beaucoup de ces tabatières & de ces bombonnières qui sont propres à recevoir des portraits & des médaillons. Pour la décoration des appartemens, cet habile Artiste a exécuté sur le tour différens sujets pittoresques qui forment des tableaux de 12 à 15 pouces. On trouve encore chez lui des tables à déjeuner & des chiffonnières ornées de ces mêmes tableaux. Un article essentiel que je ne dois pas omettre, c'est que le fleur *Compigné*, aussi honnête qu'industriel, a mis à toutes ses inventions utiles & brillantes un prix auquel tout le monde peut atteindre.

Abrégé de l'Histoire de France par ordre alphabétique; par M. Coustans; un Volume grand in-8° de 550 pages;

prix 6 livres broché ; à Paris chez Couturier père Imprimeur-Libraire aux Galeries du Louvre, de Lalain Libraire rue de la Comédie Française, & chez l'Auteur rue de la Croix au coin de la rue Phelipeaux, Maison du Chandelier. La forme que M. Coutan donne dans ce Recueil à l'Histoire de notre Nation, sera, je crois, jugée d'un très-grand secours ; elle facilitera les recherches, soulagera la mémoire, & favorisera la paresse. Le Lecteur pourra s'instruire aisément & du premier coup d'œil, des faits & des dates qu'il fera curieux de sçavoir. Le nom seul de la circonstance qu'il aura oubliée la lui fera retrouver dans ce Dictionnaire Historique. C'est ce qui me fait penser que son ouvrage aura plus de succès que s'il se fût avisé de vouloir y mettre de l'esprit, tout le monde aujourd'hui se flatant d'en avoir prodigieusement,

Traité Élémentaire de Mathématiques, à l'usage des Commencans. Par M. l'Abbé Fontenille, ancien Profes-

seur de Mathématiques en l'Université de Toulouse. Un Volume in-8° de 400 pages ; prix 3 livres. A Toulouse chez la Porte Libraire, & se trouve à Paris chez Valade Libraire rue Saint-Jacques. Les Mathématiques ont, comme vous le sçavez, Monsieur, leur partie élémentaire & leur partie sçavante. M. l'Abbé Fontenille, qui les a professées long-temps avec le plus grand succès dans une des plus célèbres de nos Universités, se borne dans cet ouvrage à la partie élémentaire: Il ouvre aux Commencans une route aisée qui, s'ils veulent y entrer, guidera leurs pas insensiblement dans les sentiers les plus épineux des *Mathématiques pures* & des *Mathématiques mixtes*; c'est-à-dire de l'*Arithmétique*, de la *Géométrie*, de la *Mécanique*, de l'*Optique*, de l'*Architecture*, de l'*Astronomie*, de l'*Acoustique*. Le livre de M. l'Abbé Fontenille est un des meilleurs qu'on nous ait donnés dans ce genre.

Billet à l'Auteur de ces Feuilles au sujet du Chancelier de l'Hôpital.

» Dans l'énumération des matériaux
 » propres à composer l'Eloge du
 » Chancelier de l'Hôpital qui sont
 » indiqués, Monsieur, au N° 24 de
 » vos Feuilles de cette année, on a
 » omis sa *Vie* écrite par M. Jean-
 » Simon Levesque de Pouilly, Lieute-
 » nant Général du Présidial de Reims ;
 » un Volume in-12 ; à Londres chez
 » Wilson, à Paris chez Debure père,
 » Quai des Augustins, 1764. Seroit-
 » il possible qu'on ignorât l'existence
 » de ce Livre dont vous avez rendu
 » un compte si avantageux dans vo-
 » tre *Année Littéraire* 1764, Tome
 » 3^e page 145 à 175. On vous prie,
 » Monsieur, de placer cette Note
 » dans un petit coin de votre pre-
 » mier N° ».

*Système Physique & Moral de la
 Femme ; ou Tableau Philosophique de
 la constitution, de l'état organique, du
 tempérament, des mœurs & des fonc-
 tions propres au sexe. Par M. Roussel
 Docteur en Médecine de l'Université de
 Montpellier. Un volume in-12 de près
 de 400 pages ; à Paris chez Vincent Im-
 primeur - Libraire rue des Mathurins à*

l'Hôtel de Clugny. On a déjà beaucoup écrit, Monsieur, sur les facultés physiques & morales de la Femme. Mais aucun Médecin Philosophe n'avoit encore réuni sous un même point de vûe ce qu'on peut dire & ce qu'on doit penser de raisonnable sur les deux parties constitutives du sexe. M. *Roussel* me paroît avoir rempli ce double objet avec beaucoup de science & de sagacité. Son ouvrage est une analyse très-bien faite de ce qu'ont pensé sur la Femme les Physiciens & les Moralistes. Il ne se borne pas au reste à rédiger leurs systêmes ; il les réfute souvent, & nous donne ses propres idées qui ne sont pas les moins judicieuses de ce Volume. Vous le lirez avec d'autant plus de plaisir, Monsieur, qu'il est très-bien écrit, & qu'à l'intérêt du fond se joint l'agrément de la forme : c'est un des ouvrages les mieux faits & les plus agréables à lire qu'on nous ait donnés depuis longtemps.

Je suis, &c.

A Paris, ce 12 Novembre 1775.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE VII

Les Lyriques Sacrés. Un Volume in-12 de 260 pages, petit format; prix 2 livres 5 sols relié. A Orléans chez Couret de Villeneuve fils Libraire, & à Paris chez Saillant & Nyon rue Saint-Jean-de-Beauvais, Vincene rue des Mathurins, Delalain rue & à côté de la Comédie Française, & Ruault rue de la Harpe.

CETTE collection est la plus parfaite en ce genre qui ait jamais été publiée, & la plus propre en même temps à honorer la Littérature & la Religion. L'objet de l'Editeur a

ANN. 1775. Tome VI. G

été de réunir dans un volume les plus beaux monumens de la Poësie Lyrique Sacrée. Il a puisé, non dans des sources obscures & méprisées, mais dans des Recueils de poësie honorés des suffrages des véritables gens de Lettres & des applaudissemens du Public. Il suffit d'indiquer les Pièces dont il a fait usage, & les auteurs qu'il a choisis, pour justifier cet Eloge. Ce sont les Cantiques de l'immortel *Racine*, les *Chœurs d'Esther* & d'*Athalie*, les Odes les plus sublimes de *Rousseau*, quelques-unes de *Racine le fils*, & les meilleures de *Mrs de Pompignan*, de *Reyrac* & de *Bologne*. *Racine* & *Rousseau* sont trop connus pour que je m'y arrête.

Je n'ai lu dans aucun Poëte ancien ou moderne rien de plus beau ni de plus grand que ce commencement de l'Ode intitulée *la Création du Monde* par *M. de Pompignan* :

Inspire-moi de saints cantiques,
 Mon ame, bénis le Seigneur.
 Quels concerts assez magnifiques,
 Quels Hymnes lui rendront honneur !

L'éclat pompeux de ses ouvrages,
 Depuis la naissance des âges,
 Fait l'étonnement des mortels.
 Les feux célestes le couronnent ;
 Et les flammes qui l'entourent,
 Sont ses vêtemens éternels.

Ainsi qu'un Pavillon tissé d'or & de soye,
 Le vaste azur des Cieux sous sa main se dé-
 ploie :
 Il peuple leurs déserts d'astres étincelans ;
 Les eaux, autour de lui, demeurent suspen-
 dues ;
 Il foule aux pieds les nues ;
 Et marche sur les vents.

Fait-il entendre sa parole ;
 Les Cieux croulent, la mer gémit ;
 La foudre part, l'aiglon vole,
 La terre en silence frémit.
 Du seuil des portes éternelles ;
 Des légions d'Esprits fidelles
 A sa voix s'élancent dans l'air :
 Un zèle dévorant les guide,
 Et leur essor est plus rapide
 Que le feu brûlant de l'éclair.

Il remplit du cahos les abymes funèbres ;
 Il affermit la terre, & chassa les ténèbres ;
 Les eaux couvroient au loin les rochers & les
 monts ;

Mais au bruit de sa voix les ondes se trou-
 blèrent,

Et soudain s'écoulèrent

Dans leurs gouffres profonds.

Les bornes qu'il leur a prescrites ,

Sçauront toujours les resserrer ;

Son doigt a tracé les limites

Où leur fureur doit expirer.

La mer, dans l'excès de sa rage ;

Se roule en vain sur le rivage ,

Qu'elle épouvante de son bruit ;

Un grain de sable la divise ,

L'onde écume , le flot se brise ;

Reconnoît son Maître & s'enfuit.

Les Poésies Sacrées de M. l'Abbé de
Reyrac se soutiennent à côté de celles
 des *Racines*, des *Rouffeaux* & des *Pom-*
pignans, & si toutes ne les égalent
 pas, elles se font toujours lire avec
 plaisir. Elles ont de la chaleur, de la
 noblesse, mais sur-tout un caractère

de douceur & de sensibilité qui les distingue. Les strophes suivantes, sur *les bienfaits du Créateur*, donneront une idée de sa manière.

Tous les êtres, dans leur langage ;
Bénissent à l'envi ce divin Créateur ;

Le Soleil, sa brillante image,

Peint à mes yeux ravis l'éclat de sa grandeur ;

De ces oiseaux divers l'harmonieux ramage,

Dans ces vergers charmans, sous ce naissant
ombrage,

Et le jour & la nuit en entretient mon cœur ;

Il embellit, il colore

Ces lis, ces riantes fleurs :

Sa bonté les fait éclore ;

Tous les jours la tendre Aurore

Épanche dans leur sein ses rayons & ses pleurs ;

L'effaim laborieux de ces jeunes abeilles,

Que réèle en ses flancs ce chêne audacieux ;

Ne vient pomper le suc de ces roses vermeilles

Que pour nous préparer par d'immenses mer-
veilles,

Le trésor enchanteur de leur miel précieux.

Par ses bienfaits ce Dieu m'attire ;

C'est pour mon bonheur qu'il fait luire

450 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

L'azur de ce beau ciel, l'éclat de ce beau jour;
Ce parfum ravissant, ce frais que je respire;
Ces innocens plaisirs que le Printemps inspire,
Sont des faveurs de son amour.

Dans ces vallons heureux pour nous ces bleds
mûrissent;

Pour nous ces fruits exquis en Automnes s'em-
plissent

De sucs toujours délicieux.

Ce tranquille ruisseau, cette claire fontaine,
De leurs flots argentés n'arrosent cette plaine
Que pour le charme de nos yeux.

Je ne puis que répéter ce que j'ai
déjà dit de M. de Bologne *. » Ce qui
» caractérise ce Poète est une extrême
» pureté de langage, une élégance
» continue, un style nombreux, une
» force tempérée par l'onction, une
» richesse de rimes qui ne sent ni la
» contrainte ni l'affectation ». Mais il
faut avouer en même temps, que tou-
tes ces qualités il ne les a pas au même
degré que ses maîtres & ses prédé-
cesseurs dans la même carrière. Voici
deux de ses meilleures strophes. Elles

* Voyez l'Année Littéraire 1758.

sont tirées de l'Ode sur la captivité
des Juifs à Babilone. L'un d'eux s'a-
dresse au Tout-Puissant.

Immortel Roi de tous les âges ;
Tu tiens les clefs de l'avenir :
Apprends-moi quand pourront finir
Ces longs jours d'exil & d'outrages.
Dans tes décrets tu lis mon sort ;
Apprends-moi quand la triste mort-
Doit me coucher dans sa poussière,
Suspends tes coups, & n'étends pas
Sur le milieu de ma carrière
L'ombre éternelle du trépas.

Ce Ciel, dont la splendeur annonce ta puis-
sance ,

Le vaste sein des flots, la terre, les humains ;
Ne nous offrent qu'un jeu, qu'un essai de tes
mains ,

Qu'un foible écoulement de ta magnificence :

Tout adore en toi seul son Auteur & son Roi :

Rien ne peut se soustraire à ton pouvoir su-
prême ;

Tout subit du trépas la rigoureuse loi :

Seul permanent, toujours le même ;

Tu vois tout disparaître, ou changer devant toi ;

Tout périra dans la nature ;
 L'Univers même aura sa fin ;
 Tu l'as formé, la même main
 En dissoudra l'architecture :
 Il vieillira ce firmament,
 Tel qu'un superbe vêtement
 Qui n'a qu'un lustre peu durable ;
 Tout s'altère à tous les instans,
 Ta seule essence inaltérable
 Sera la même en tous les temps.

Ce Recueil est dédié à *Messieurs les Professeurs des Collèges*, tant de la Capitale que des Provinces ; il sera mis infailliblement par ces sages Instituteurs à la tête des meilleures livres Classiques. On n'y a omis presque aucune des Pièces dignes d'y être admises. Je ne m'en rappelle qu'une seule qui méritoit de n'y pas être oubliée : c'est la traduction du Cantique d'*Habacuc* par M^{lle} *Chéron*. Les trois strophes suivantes vous en feront porter un jugement favorable.

Je te vois , Dieu vengeur , & ta colère éclate :
 Des épais forêts les pins sont arrachés ;
 L'orgueilleux & rapide Euphrate

Voit dans son lit profond ses sables desséchés.
 Les sommets élancés des superbes montagnes
 S'éroulent dispersés dans les rases campa-
 gnes :

Les célestes flambeaux d'un voile épais cou-
 verts

S'arrêtent au milieu de leur vaste carrière ;
 Et tes traits enflammés répandent dans les airs
 Une foudroyante lumière.

La terre par ses tremblemens
 Fait sortir des Enfers les flammes agitées ;
 Dans leurs gouffres profonds les eaux précé-
 pitées

Redoublent leurs mugissemens.

Cependant, garantis de ce mortel orage ,
 Nous te voyons briser les fers de l'esclavage
 Où nous gémissions dans les pleurs.

La maîtresse du monde est déjà ta conquête ,
 Et tes pieds écrasent la tête
 Du plus fier de nos oppresseurs.

Ainsi cet avenir que Dieu me fait entendre
 S'ouvre à mes regards désolés ;
 Ainsi dans les secrets qui me sont révélés
 Je découvre les maux qu'*Israël* doit attendre.

Grand Dieu qui nous punis , Dieu juste , si tu
veux

Que nos yeux soient témoins de ces jours
douloureux ,

Soumis à tes décrets , j'adore ta puissance :
Je bénirai ton nom , rempli d'un ferme espoir

Que dans peu tu nous feras voir
Du malheureux *Jacob* l'heureuse délivrance.

On sçait que *Roussseau* estimoit beaucoup cet ouvrage , & qu'il l'a fait imprimer à la fin de ses Poësies sacrées dans l'Edition qu'il en donna peu de temps avant sa mort. Ce qui doit ajouter au mérite de *Mlle Chéron* dans ce Cantique , c'est que comme on l'a très-bien remarqué depuis peu , lorsqu'elle le publia , ce grand Poëte n'avoit pas encore donné le modèle de la Poësie sacrée qu'il a portée depuis à sa perfection.

Comme vous aimez les belles Editions , Monsieur , il n'est pas inutile de vous observer que ce volume est très-précieux par l'élégance typographique , & ne dépare pas les autres ouvrages sortis des presses de *Coures de Villeneuve*.

A N N É E 1775. 155

Suites des ÉPREUVES DU SENTIMENT,
par M. d'Arnaud; Tome troisième, troi-
sième Anecdote, LOREZZO. A Pa-
ris chez Delalain Libraire rue de la
Comédie Française, in-8° de 124
pages avec des Gravures.

CETTE nouvelle Anecdote de M. d'Arnaud est d'un genre différent de celles qui l'ont précédée, & contribue à la variété de son agréable collection. Il semble s'y être proposé de peindre le charme & l'innocence du véritable amour dans des âmes pures & dignes de l'éprouver. Il ne pouvoit mieux choisir le lieu de la scène où il place ses personnages, ni en donner une description plus brillante. Ce sont les environs de *Trapani*, une des plus jolies villes de la Sicile; ce sont des côteaux, des vallons délicieux, où la Nature, sous mille tableaux rians, attache la curiosité, & semble exciter une espèce de ravissement. Le climat de la Sicile est un des plus beaux climats de l'univers. Une infinité de sources pareilles au

Gvj

aventure donne de l'inquiétude à *Nina*, & fait naître dans son ame de légers mouvemens de jalousie. Le Vieillard refuse d'abord de satisfaire la curiosité de *Lorrezzo* : il alloit cependant lui dévoiler une partie de ce mystère, lorsqu'un homme inconnu accourt tout hors d'haleine, & s'entretient un instant avec *Serano* ; ce dernier annonce à *Lorrezzo* que le moment de leur séparation est arrivé, & qu'il faut absolument qu'il suive cet étranger à Palerme, Capitale de la Sicile. Le jeune homme y est entraîné presque malgré lui. On le conduit dans un vaste Hôtel, où tout respiroit le faste & la magnificence. On lui fait prendre de riches habits ; il entre dans un superbe appartement, & il apperçoit une femme d'un certain âge qui paroissoit expan-
rante, & qui avoit une lettre à la main ; à ses côtés étoit assis un Vieillard somptueusement vêtu, dont le visage annonçoit la hauteur & la sévérité. Plus loin étoit debout un jeune homme de seize à dix-sept ans,

habillé dans le même goût, & dont la physionomie sembloit promettre une ame ingénue & sensible. La mourante s'adresse à *Lorrezzo* & l'appelant *son fils*, elle ordonne au jeune homme qui étoit debout d'embrasser son frère ; elle déclare que *Lorrezzo* est le premier fruit d'une tendresse que des querelles de famille ont longtemps combattue ; enfin, elle remet entre les mains du Vieillard un écrit qui constate la naissance & la légitimité de ce fils chéri. Il seroit trop long de rapporter ici les détails & les suites d'une aventure si extraordinaire. Il suffit de dire que cette femme expirante qui étoit la *Princesse de**** meurt quelques jours après, & que son frère, qui est maître du sort de *Lorrezzo*, met une condition à la faveur qu'il lui promet de le faire reconnoître Chef d'une des premières Maisons de la Sicile : c'est de choisir une épouse parmi les personnes du même rang. Le jeune homme épuise toutes les représentations & les instances les

plus touchantes : le Vieillard est inflexible, & finit par déchirer l'écrit qui constate la naissance du fils aîné de sa sœur. Celui-ci préfère le sacrifice de toutes les grandeurs à celui de sa chère *Nina*, & retourne chez *Serano*. Cet homme vertueux ne néglige rien pour combattre la passion du jeune homme, qui ne tarde pas à tomber dangereusement malade ; il fait aussi différens voyages à Palerme pour essayer de fléchir cet oncle si sévère, & rendre au neveu le rang dont on l'a dépouillé : il ne reçoit que des outrages ; à la fin, ne voyant plus aucune ressource, il revient à *Trapani*, & unit ensemble *Lorretto* & *Nina*. Le frère de *Lorretto* avoit conçu pour lui le plus vif attachement ; l'oncle vient à mourir au bout de quelques années : ce frère généreux rend à son frère tous ses biens & ses droits. Les morceaux du papier important que l'oncle avoit déchiré, il les avoit recueillis & rejoints ensemble ; enfin, les deux époux furent des modèles de

vertu & de bienfaisance dans une condition élevée, comme ils l'avoient été, lorsqu'ils n'étoient que simples habitans de la campagne.

Du reste, Monsieur, il faut lire dans l'ouvrage même de M. d'*Arnaud* les détails de cette Anecdote dont je n'ai pu vous tracer qu'une foible esquisse. C'est sûrement une de celles qui vous attacheront davantage. La naïveté & les charmes de *Nina*, le courage de *Lorrezzo*, la tendresse si vraie, si pure de ces deux jeunes gens, la probité admirable de *Serano* : tous ces différens tableaux plus intéressans les uns que les autres doivent faire la plus forte impression sur toutes les ames sensibles. Cette Nouvelle est entremêlée de Romances agréables que chante *Lorrezzo* dans les diverses situations où il se trouve; il y en a quelques-unes qui ne paroissent pas assez heureusement amenées; mais la plupart ajoutent à l'intérêt de la narration.

Je suis, &c.

A Paris, ce 14 Novembre 1775.

LETTRE VIII.

Etudes Lyriques d'après Horace par M. de Réganhac. A Paris chez Barbou rue & vis-à-vis la grille des Mathurins, & à Villefranche de Rouergue chez Vedeilhié Imprimeur - Libraire ; petit-in-8° de 344 pages.

L'AUTEUR de ce Volume s'annonce comme un inconnu, réduit à lui-même, vivant seul dans un désert, sans aucune correspondance, sans aucune intrigue. De plus, il s'exerce dans le genre de l'Ode, dédaigné & presque persifflé par la plupart de nos Beaux-Esprits à la mode qui ne peuvent atteindre à sa hauteur : que de motifs pour le faire renoncer à cette espèce de renommée bruyante & peu flateuse, que tant d'écrivains de la Capitale n'acquièrent qu'à force de brigues, de prôneurs, de bassesses, d'audace & d'impudence ! Il est d'ail-

leurs si peu de personnes qui se donnent la peine de démêler le talent dans des ouvrages qui ne sont célèbres ni par la faveur, ni par le dénigrement d'aucun parti ! Le seul desir de rendre justice à M. de Reganhac, Monsieur, & de vous mettre en état d'apprécier ses productions, m'a fait lire attentivement celles qu'il vient de publier du fond de sa Province. Les trois-quarts de son volume sont composés d'Odes d'*Horace*, traduites en prose & imitées en vers. La traduction en prose me paroit en général exacte & soignée : j'y desirerois seulement un peu plus de feu & d'enthousiasme. Quant aux imitations en vers, elles ont quelquefois les mêmes défauts : mais il en est beaucoup dans lesquelles l'auteur rend avec énergie une grande partie des beautés du Poëte Latin. Celle que je vais rapporter justifiera cet éloge. C'est la quinzième Ode du premier Livre qui contient les prédictions de *Nérée* sur les suites de l'enlèvement d'*Hélène* : *Pastor cum traheret*, &c.

L'hôte de *Ménelas* qui brûla pour *Hélène* ;
 Ce perfide berger , sur la flotte Troyenne
 Entraînoit les appas complices de ses feux ;
 Quand tout-à-coup le vieux *Nérée* ,
 Faisant taire les vents sur la plaine azurée ,
 Dévoile à ses regards un avenir affreux :

» Ton hymen est formé sous le plus noir
 » auspice :

» La Grèce avec éclat arme pour ton supplice,
 » Et va de cet hymen éteindre le flambeau :

» J'entends leur serment authentique ;
 » Je les vois de *Priam* briser le sceptre antique ;
 » Et bientôt Ilion n'est qu'un vaste tombeau.

» Ces Courriers , ces Soldats , quel travaux
 » ils subissent !

» Race de *Dardanus* , quels coups t'anéantissent !
 » Lâche , tels sont les fruits de ton infâme ar-
 » deur.

» Déjà , pleine d'impatience ,
 » Déjà *Pallas* prépare & son casque & sa
 » lance ,
 » Son égide , son char , & toute sa fureur.

» Protégé par *Vénus*, sa faveur te rassure ;
 » Va donc faire ondoyer l'or de ta chevelure
 » En chantant sur ton luth les Ris & les
 » Amours :

» Mais dans le sein de la mollesse
 » Ne crois pas éviter la redoutable adresse
 » Et les traits des Crétois armés contre tes
 » jours.

» Tu n'échapperas point à l'ardente pour-
 » suite
 » De ce terrible *Ajax* que ta retraite irrite,
 » Il viendra ce moment, trop long-temps dif-
 » féré,

» Où traîneront dans la poussière
 » Ces cheveux, l'ornement de ton front adul-
 » tère,
 » Alors couvert de sang, pâle & défiguré.

» Ne l'apperçois-tu pas, l'artisan de ta perte ;
 » Le fléau d'*Iliou*, le fils du grand *Laerte* ?
 » Ne vois-tu pas *Nestor*, l'oracle des Guer-
 » riers ?

» *Teucer* te cherche avec furie ;
 » Si *Sthénélus* te joint, c'en est fait de ta vie :
 » Comme ses javelots, il lance ses coursiers ;

- » Du fougueux *Méridon* tu connoîtras la rage ;
 » Ah ! voilà *Diomède* affamé de carnage :
 » Le vœu de sa fureur est de te rencontrer ;
 » Il approche, fuis, cerf timide ;
 » Mais où sont les sermens de ta flamme per-
 » fide ,
 » Et les combats qu'*Hélène* avoit droit d'es-
 » pérer ? ...
- » Le noir courroux qu'*Achille* entretient
 » dans son ame ,
 » Retarde quelque temps la chute de *Pergame* ;
 » Et les derniers malheurs de ses fiers habi-
 » tans :
- » Mais des Dèssins inexorables
 » Elle subit enfin les arrêts immuables ,
 » Et la flamme détruit ses Palais éclatans :

Je ne trouve guères à reprendre dans cette imitation que la dernière strophe qui malheureusement est très-foible.

Le noir courroux qu'*Achille* entretient dans son ame.

Le noir courroux ne convient pas

pour exprimer la colère d'*Achille* qui étoit moins *noire* qu'impétueuse, & il n'y a rien dans le Latin qui ait rapport à cette épithète. *Les Destins inexorables, les arrêts immuables, les Palais éclatans*: tout cela est trop vague. Mais les autres strophes de cette Ode sont pleines d'harmonie, de verve, de noblesse & de poésie. Vous trouverez le même talent, Monsieur, dans la plupart des imitations suivantes, entr'autres dans celle de la fameuse Ode *Justum & tenacem*, quoique ce beau début m'ait semblé fort affoibli par le Traducteur. La vingt-neuvième Ode du troisième livre *Tyrrhena progenies* est encore une de celles où le Poëte François a le mieux réussi. Cependant je crois qu'il lui est échappé une sorte de contresens. *Horace* dit que la Divinité nous cache l'avenir dans une nuit profonde, & se rit des mortels qui veulent le pénétrer. Il fait cette réflexion au sujet de l'administration publique dont *Mécène* est chargé, & ne l'étend pas plus loin. Le Poëte François, dans la né-

cessité de remplir sa strophe & de la faire de la même longueur que les autres, ajoute :

Pour châtier un cœur de cet effort stérile
Il ordonne à la crainte, au desir inutile,
D'accourir pour le déchirer.

Cette paraphrase n'entre point du tout dans le sens de l'auteur Latin. Elle pourroit être juste s'il étoit question des affaires particulières & des passions de *Mécène* ; mais elle ne peut s'appliquer au soin trop scrupuleux des affaires de l'Etat : la Divinité ne doit pas châtier ce genre d'excès qui a un principe louable, en déchirant l'ame de celui qui s'y livre, par la crainte & le desir inutile.

Cette nécessité de faire des strophes égales pour la longueur n'oblige que trop souvent les Traducteurs d'ajouter des termes généraux & vuides de sens. Il y en a encore un exemple dans la même Ode. L'Imitateur rend très-bien son original dans ces quatre premiers vers.

Sur

Sur des jours écoulés que peut *Jupiter*
même ?

Le passé dépend-il de son pouvoir suprême ?

Force-t-il ce qu'il fut à n'avoir pas été ?

Le temps qui luit pour nous va s'éclipser
peut-être.

C'est dommage qu'il se soit vu forcé
de finir par ces deux vers qui ne lais-
sent rien dans l'esprit :

Hâtons-nous comme lui, profitons de notre
Être ;

Vivons avec rapidité.

Après ces imitations d'*Horace*, M.
de *Réganhac* a placé différentes Odes
de sa composition sur les plus bril-
lans évènements du dernier regne. Il
avertit qu'il ne les a point envoyées
aux Grands qui y sont loués. » Qu'ils
» s'attachent, nous dit-il, à se rendre
» encore plus louables par d'importants
» services rendus au Roi & à
» l'Etat, c'est tout ce que je desire
» d'eux. Je ne connois ni ne veux con-
» noître les Grands; je suis trop ja-

» loux de ma rustique indépendance,
 » & je ne changerois pas mon sort
 » contre le leur ». Un pareil désinté-
 ressement, Monsieur, une telle phi-
 losophie mérite bien d'être remarquée;
 c'est un spectacle qui devient assez rare,
 quoique nous soyons inondés de Phi-
 losophes; mais ils ont bien d'autres
 occupations que celle de cultiver des
 vertus aussi stériles. Au reste, il y a,
 comme dans les imitations d'*Horace*,
 des beautés & des négligences dans
 les Odes de la composition de M.
de Réganhac. La dernière de toutes
 n'a pour objet aucun évènement pu-
 blic. Le sujet en est un peu métaphy-
 sique: c'est *l'ame*. Malgré la sécheresse
 de la matière, l'auteur a trouvé le
 secret d'y déployer de grandes ima-
 ges & de grandes vérités exprimées
 très-poétiquement: témoins ces qua-
 tre premières strophes.

J'ose, Dieu Tout-Puissant, du sein de l'i-
 gnorance,
 Elever jusqu'à toi mon œil respectueux;
 Le Ciel ne peut suffire à ta grandeur immense,
 Et toi seul peux remplir mes vœux.

Edifice élevé par tes mains adorables ,
 J'admire en soupirant , les débris respectables
 De ma gloire éclipsée , & de ma liberté.
 Tels les membres épars d'une Ville superbe
 Ses Temples , ses Palais , ses murs cachés
 sous l'herbe ,
 Etonnent par leur majesté.

Seul tu peux enchaîner la colère des ondes ;
 La mer s'enfuit , les vents se taisent devant
 toi.

Tu peux multiplier ou détruire les mondes ,
 Le néant n'attend que ta loi.

Pouvoir , connoître , aimer , Grand Dieu , c'e
 ton partage !

Mon ame en elle-même apperçoit ton image ;
 Elle est libre , elle pense ; elle aspire au bonheur.

Oui , malgré sa foiblesse & sa misère extrême ,
 Dieu Puissant , c'est douter de ta grandeur su-
 prême

Que de douter de sa grandeur,

Comme toi , ma pensée active , indivisible,
 N'est donc point asservie au destin de mon
 corps ;

Elle triomphera de ce moment terrible
 Qui doit en briser les ressorts.

Non , tu ne trahis point ton auguste promesse ;
 Les ames dans le Ciel te rapportent sans cesse
 Un amour ineffable émané de ton sein :

C'est ainsi , Dieu Puissant , que l'abyme des
 ondes ,

Des fleuves qu'il nourrit par des sources fé-
 condes ,

Devient le principe & la fin.

Divins Adorateurs de l'éternelle Essence ,
 Innombrables Esprits qui composez sa Cour ,
 De la terre & des Cieux vous vites la nais-
 sance ,

Et la beauté du premier jour.

Du Très-Haut sous vos yeux , la suprême sa-
 gesse ,

Départ aux animaux ou la force ou l'adresse ;
 Un seul mot a peuplé les élémens divers :

L'homme respire enfin , la nature muette

De ses transports en lui voit le digne inter-
 prète ;

Il est l'ame de l'Univers.

Le reste de cette Pièce est plus didac-
 tique. Il seroit à souhaiter sur-tout que
 M. de Réganhac eût évité certaines
 locutions que rejette la noblesse de la

poësie , comme rétracter sa démarche incertaine , Censeur intime , l'ame favorisée de la présence de Dieu , &c. Mais on ne peut nier qu'un très-grand nombre des Pièces qui composent ce volume , ne décèlent beaucoup de mérite & de talent.

A la suite de ces différentes Odes est un Discours très-estimable sur la Poësie Lyrique , lu dans une assemblée de l'Académie des Jeux Floraux. L'ouvrage est terminé par d'excellentes observations critiques, dans lesquelles l'auteur répand le jour le plus lumineux sur différens passages difficiles d'*Horace* , dont plusieurs avoient échappé à la sagacité des Commentateurs.

*Oratio Panegyrica in laudem MARIÆ
THERESIÆ Imperatricis-Augustæ ,
illustrissimis , nobilissimis , amplif-
simisque Dominis , Præsidi , Consilia-
riis , ac Magistris , Assessoribusque
Sue-Sacræ Cæsareo-Regiæ Majestatis
Rationum Camerae , Humaniorum Li-*

terarum munificentissimis Mæcenatibus, Dicta ab Auditoribus Rhetorices Augustinai Bruxellensis, Die 29 Augusti 1775, Bruxellis, typis J. B. Jorez Typographi in plateâ dictâ Butyri; c'est-à-dire, Panégyrique de MARIE-THÈRESE Impératrice-Auguste, prononcé le 29 Août 1775 par les Ecoliers de Rhétorique du Collège Augustinien de Bruxelles, devant les très-illustres, très-nobles & très-honorables Messieurs les premier Président, Conseillers, Maîtres & Assesseurs de la Chambre des Comptes de Sa Sacrée Majesté Impériale & Royale, très-généreux Mécènes des Belles-Lettres. A Bruxelles de l'Imprimerie de J. B. Jorez rue au Beurre. Brochure in-12 de 30 pages.

DEPUIS l'extinction de la Société des Jésuites, les Révérends Pères Augustins enseignent seuls les Belles-Lettres à Bruxelles au grand conten-

tement des Magistrats justes & éclairés qui président au gouvernement des Pays-Bas. Le premier fruit de l'éloquence du R. P. Professeur de Rhétorique, est le Panégyrique de S. M. l'Impératrice-Reine. Ce n'est pas seulement à Bruxelles, mais dans toute l'Europe qu'on trouveroit des auditeurs & des lecteurs prévenus en faveur d'un si beau sujet.

L'Orateur, après avoir loué les vertus pacifiques de l'auguste Souveraine, sa douceur, son affabilité, son équité, sa modération qui dans elle étouffe l'ambition de s'agrandir aux dépens de ses voisins, divise son Discours en deux Parties. *Et Gentem & Matrem Gentis una complectetur oratio, quos ipsa vis armorum sejungere non potuit. Amor Subditorum in Theresiam, hoc primum: amor Theresiæ in Subditos, hoc erit alterum caput.* La première Partie qui traite de l'amour des sujets pour MARIE-THERÈSE renferme trois sousdivisions. L'Orateur, s'adressant aux Autrichiens & aux Belges, dit: *Vidimus illam vestram*

charitatem inter Martis furores pro Principis fortuna terribilem, in ejus morbo exanimatam, in ejus salute exultantem. La première foudivision traite & de la guerre cruelle que l'Impératrice eut à soutenir pour conserver l'héritage de son père, & de celle qu'elle a faite au Roi de Prusse avec plus de raisons que de succès. Voici comment l'Orateur dépeint l'évènement qui fit tomber la tête de la Maison d'Autriche. *Eo (capite) cadente, grandi succussa lapsu tota remugit Europa, ietu mortis repentino deturbatus sedem reliquit multis ambiendam vois Imperator ille.* Il rend par-tout justice aux ennemis de MARIE THÉRESE, surtout à la France, sans dissimuler pourtant l'injustice de la guerre qu'on lui déclaroit. Le Roi de Prusse est qualifié du titre d'*Annibal Germanique*, également à craindre par ses armes & par ses finesse. Le Prince CHARLES de Lorraine & les Héros Autrichiens sont célébrés comme de raison. Mais le zèle & l'ardeur des Hongrois pour leur adorable Souveraine est un mor-

ceau très-tendre ; on aime à les entendre dire : *moriamur pro Rege nostro THERESIA !* Les deux autres soudi-visions n'occupent que deux pages. La maladie qui pensa mettre au tombeau Sa Majesté Impériale, est décrite d'une façon tout-à-fait neuve. L'Orateur, après avoir donné le congé aux soldats, en leur annonçant que MARIE-THÉRÈSE n'a plus d'ennemis, se reprend tout-à coup, & dit : *fallor, auditores. En adest alius hostis longè luctuosior ; non in agros, non in vicos, non in urbes & provincias sæviens ; quem nulli possint exercitus depellere : sed qui urens in medullis, bulliens in venis, grassans in toto corpore, delicias nostras, salutem & vitam depascitur. Lue istâ, cui natura humana vœtigal est, quam ex oris Americanis ad nos institorum avarities attulit in orbis reliqui perniciem ; affligitur Theresia.* Viennent ensuite la tristesse, les pleurs, les craintes du peuple, enfin les transports d'allégresse à la nouvelle de la guérison d'un mal si affreux.

La seconde Partie commence par

cette belle maxime. *Si ex rei veritate magis quàm ex vulgari hominum opinione aestimare Principum gloriam velimus, Auditores, nulla illis major atque solidior laus contingere videbitur, quàm quæ ad ipsos ex amore affectuque in populos proficiscitur.* Après avoir encore parlé en général de la vraie gloire des Souverains, l'Orateur invite ses auditeurs à parcourir Marie-Thérèse, & à reconnoître dans elle les sources de leur amour. *Effixerat illi mentem Deus, qualem boni Principes habere solent. Injecerat illi dignos illos Imperio spiritus, dignas amore civium gratias; &c, &c.* Il prend l'Impératrice dans son enfance, la suit à son arrivée au Trône, dans l'assemblée des Etats de Hongrie, à son mariage avec feu l'Empereur François I, dans les audiences qu'elle donne à tous ses sujets sans distinction; il la loue sur son affabilité & sur son aversion pour un ridicule cérémonial, sur le choix qu'elle fait par-tout des Ministres & des Magistrats à qui elle confie son autorité, sur son zèle pour l'agricul-

ture & pour le foulagement du peuple; sur son goût pour les Sciences & les Beaux Arts dont elle est une protectrice éclairée, enfin sur sa nombreuse postérité. Chaque article lui fournit de nouveaux éloges. Il ne craint point qu'une nouvelle guerre vienne troubler de si beaux jours, & il prophétise les plus grands malheurs à la Prusse, si elle fait semblant d'agacer les aigles Impériales. Il finit par demander à Dieu, non pas d'augmenter, mais de conserver, le bonheur dont on jouit : *Ut Augustus filius Imperator diu cum seniore parente felicitati adsit publicæ, vivant que semper Serenissimi Archiduces maternis moribus: ut totam familiam regiam incolumem semper & florentemque rore cælesti gratiarum & benedictionis Deus adimpleat, à quo omne datum optimum est: ut matri patriæ THERESIÆ det videre filios filiorum usque ad tertiam & quartam generationem. Optamus, obsecramur, efflagitamus.*

Je suis, &c.

A Paris ce 16 Novembre 1775.

H vj

L E T T R E I X.

Les Confidences d'une Jolie Femme. A Paris chez la veuve Duchesne Libraire rue Saint-Jacques, & Guillyn Libraire Quai des Augustins, 4 Parties in-12 de plus de 160 pages chacune.

LA plûpart des Héros de Romans sont des prodiges de générosité, de constance, de sensibilité & de toutes ces hautes vertus auxquelles la foiblesse humaine a bien de la peine à s'élever. L'auteur de cette Histoire a pris, Monsieur, une route toute opposée. Son principal personnage est une jolie personne à laquelle on a donné une éducation brillante pour l'agrément, négligée pour l'essentiel. Son caractère est léger, inconséquent, imprudent, très-propre enfin à faire le malheur des hommes assez dupes ou assez malheureux pour s'attacher à elle, Made-

moifelle de *Tournemont* (c'est le nom de cette jolie personne) inspire une paffion violente au jeune Comte de *Rozane*, & femble reffentir elle-même toute la vivacité d'une première inclination. Le Comte va rejoindre fon Régiment. Pendant fon abfence, on la difpofe peu-à-peu à recevoir la main du Chevalier de *Murville*, homme du monde très-adroit & très-féduifant, que la mère de Mademoifelle de *Tournemont* femble favoriser par des motifs de reconnoiffance affez peu honnêtes. Le Chevalier de *Murville* connoiffoit le penchant de fa femme pour *Rozane*, mais s'embarraffoit fort peu de fes fentimens; il n'exigeoit d'elle que de la décence: il avoit fes intrigues à part. Cette indifférence pique l'amour-propre de Madame de *Murville*; elle a recours à *Rozane* qui devient fon amant favorifé. Quoiqu'elle n'aimât pas fon mari, elle avoit une forte de dépit contre une Madame d'*Archènes* qui étoit fa maîtrefle. Elle forme le projet de la traverser, de l'inquiéter, de

l'humilier même. Elle se déguise d'une manière bizarre pour aller au bal de l'Opéra. Les premières personnes qu'elle y rencontre sont *Murville* & Madame d'*Archènes* qui se promenoient à visage découvert. L'occasion de les tourmenter lui paroît favorable. Elle propose au Chevalier de *F*** d'être son second. Elle les attaque & les persécute avec tant d'acharnement qu'elle est enfin reconnue. Cette scène indécente avoit fait spectacle. Madame de *Murville*, en rentrant chez elle, trouve une voiture attelée, des chevaux de selle, des domestiques en botte, & son mari qui lui annonce qu'il faut partir. Son dessein est de la conduire à sa terre de *Murville*. Ils s'arrêtent quelques jours à Aulnay, maison charmante qui leur appartenoit. Madame de *Murville* écrit à *Rosane* qui part précipitamment & paroît aux environs déguisé en Marchand de Campagne. *Murville* se promenoit de ce côté-là, portant un fusil sous le bras. On lui remet une lettre. Il pose la crosse de

son fusil, & s'appuyant sur le bout du canon se met à lire la lettre lorsqu'il apperçoit & reconnoît le prétendu Marchand. Il reprend son fusil, sans s'appercevoir qu'il est embarrassé dans des herbes longues & traînantes, & la secousse qu'il donne pour l'en arracher fait partir le coup qui le renverse mort sur la place. Voilà Madame *de Murville* veuve & maîtresse d'elle-même; elle revient à Paris, se réconcilie avec sa famille qu'une si mauvaise conduite avoit révoltée, & son deuil fini, elle épouse *Rozane* qui étoit toujours amoureux, mais trop sage, trop sensible pour une femme aussi légère que celle qu'il aimoit. Le bonheur des deux époux ne dure pas long-temps. Madame *de Rozans* rencontre dans une maison un fat nommé *Cardonne*, amant de cette Madame *d'Archènes* pour laquelle elle avoit une si belle haine; elle forme le projet de le lui enlever. *Cardonne* n'étoit pas sans agrémens; il fait des progrès auprès d'elle. Elle consent enfin à un rendez-vous lorsqu'elle reçoit de lui une lettre d'ex-

cuse, où il prétexte qu'il est obligé de retourner aux Indes. Elle conçoit qu'elle a été jouée. Un instant après arrive un second billet ; ce dernier est de son mari, qui lui déclare qu'un inconnu lui a remis ses lettres à *Cardonne*, qu'il sçait tout, & qu'il lui fait un éternel adieu. Tous les moyens qu'elle emploie pour se justifier, sont inutiles. La honte l'empêche de rester dans la Capitale ; elle va précipitamment se réfugier dans un vieux Château qui lui appartenoit en Bourgogne. Les premiers mois sont donnés tout entiers à la douleur ; mais le besoin de la dissipation l'emporte ; elle prend une maison à Autun, & se livre plus que jamais à tous les plaisirs. Au milieu de cette vie agitée, le premier penchant qu'elle avoit eu pour son mari dominoit toujours dans son cœur & le remplissoit d'amertume. Mais il résistoit à toutes ses instances. Profondément blessé, il éprouvoit les atteintes d'une mélancolie qui le conduisoit lentement à la mort. Madame de *Rozane* forme le projet de se servir de sa fille, unique fruit de leur

mariage , pour recouvrer l'affection
 & l'estime de M. de *Rozane*. Elle part
 pour le Périgord , où il s'étoit retiré ,
 & où il faisoit le bonheur de ses vas-
 saux. Près d'y arriver , elle envoie
 un de ses gens à la découverte. Il re-
 vient lui dire que son Maître est dans
 un petit bois près du Château , &
 qu'en se hâtant , elle le trouvera sû-
 rement au même endroit. » A ce récit ,
 » dit-elle , je devins pâle , tremblante :
 » Mademoiselle *Des Salles* (la Gou-
 » vernante de sa fille) qui craignoit
 » que je n'hésitasse , ordonna de mar-
 » cher . . . Nous gardâmes le silence
 » jusqu'à une portée de fusil du bois ;
 » là , mon amie , me voyant prête à me
 » trouver mal , proposa de me faire dé-
 » vanter par ma fille , & d'attendre à
 » paroître , que sa présence , ses ca-
 » resses , eussent disposé le Comte à
 » me recevoir. Je goûtai son idée ;
 » elle me ranima ; nous ne consul-
 » tâmes plus que sur les moyens de
 » faciliter la reconnoissance. Mes bra-
 » celets , mon collier , un cœur de
 » rubis singulièrement beau , que
 » *Rozane* m'avoit donné lorsque je

» grins qu'elle a pu te causer. Made-
» moiselle *des Salles* l'exhortoit à
» faire un effort. Rendez-vous, disoit-
» elle, aux vœux de ceux qui vous
» aiment . . . Votre cœur ne doit plus
» s'ouvrir qu'à la joie, aux sentimens
» délicieux de l'amour & de la nature.
» Il fut long-temps sans paroître en-
» tendre ce qu'on lui adressoit. Enfin,
» je sentis un mouvement foible, mais
» marqué, par lequel il sembloit vou-
» loir me repousser. Ses regards lan-
» guissans se promenèrent autour de
» lui . . . il les arrêta sur l'enfant,
» qui l'examinoit d'un air d'étonne-
» ment & de curiosité. C'est donc là
» ma fille, demanda-t-il à Mademoi-
» selle *des Salles* ? Oui, répondis-je,
» en la lui présentant ; c'est ta fille,
» c'est la mienne, qui vient redeman-
» der pour sa mère, la place qu'elle
» occupoit dans ton cœur . . . La petite
» ouvrit les bras pour lui faire de dou-
» ces caresses, conformément à nos
» instructions : il la prit dans les siens,
» la pressa contre sa poitrine . . . Ciel !
» s'écria-t-il, à quelles épreuves vou-

» lez-vous mettre ma raison ? . . . Ai-
» mable & cher enfant ! Quels regrets,
» quels déchiremens tu feras souffrir
» à ton père ! . . . Ah, Mademoiselle !
» le sacrifice en étoit fait . . . Vous
» m'auriez rendu service, en ne l'ame-
» nant pas ici . . . Eh ! vous, Madame,
» qu'y venez-vous chercher ? De l'en-
» nuei, de la tristesse ? . . . En vérité,
» vous avez eu tort de quitter des
» lieux où vous étiez heureuse —
» Heureuse ! Ah, mon ami ! reviens
» de cette fatale erreur : crois au
» contraire, que jamais J'en
» crois les faits, intefrompit-il, &
» les croirai toujours. Maîtresse de
» choisir la route qui pouvoit vous
» conduire au bonheur, vous avez
» pris celle L'arrivée de mon
» carosse l'empêcha de poursuivre.
» Nous partîmes avant que j'eusse fait
» la plus légère attention à l'extrême
» changement du Comte ; mais assise
» en face de lui, dans la voiture . . .
» quels reproches je me fis en confi-
» dérant mon ouvrage ! *Rozane* n'étoit
» plus que l'ombre de ce qu'il avoit

» été. La langueur avoit altéré ses
 » traits & flétri sa jeunesse
 ♦ Il ne lui restoit que cet air noble,
 » intéressant, dont la mort seule pou-
 » voit effacer l'empreinte ». Le Comte
de Roxane donne à sa femme devant
 toute sa maison les marques les plus
 éclatantes de sa réconciliation : mais
 ces démonstrations n'étoient qu'exté-
 rieures ; il étoit trop convaincu qu'elle
 étoit incapable d'un véritable atta-
 chement, & cette cruelle idée achève
 de le conduire au tombeau.

Ce qui fait quelque peine dans la
 lecture de ces Mémoires, c'est que
 des leçons si frappantes n'en corri-
 gent point l'héroïne qui, dans des
 goûts passagers qu'elle honore du
 nom de passions, retrouve de nou-
 veaux chagrins, quelques plaisirs
 fort troublés & jamais le bonheur. Il
 n'est guères possible de s'intéresser
 pour un tel personnage : cependant,
 Monsieur, le Roman est, en général,
 très-agréable, & vous y trouverez
 des situations extrêmement touchan-
 tes. La moralité en est naturelle &

très-instructive. On y voit, dans toute leur étendue, les suites de l'imprudence & de la mauvaise conduite, & les malheurs qu'elles entraînent nécessairement. Le caractère de *Rozane*, quoiqu'un peu sérieux, est un modèle de raison, de sensibilité, & prouve aussi que ces qualités ne suffisent pas pour le bonheur, lorsqu'on se trompe dans le choix de son attachement. Il y a dans ces Mémoires un épisode peut-être plus intéressant que l'histoire principale. C'est celui de la sœur de Mademoiselle de *Tournemont*, jeune fille d'un caractère violent qui, rebutée par sa mère & trompée par son amant, se fait Religieuse, se lie d'une chaîne éternelle & meurt de désespoir en accablant de reproches celle qui lui avoit donné une aussi affreuse existence. Si la personne à qui nous devons cet ouvrage, continue à s'exercer dans le même genre, je ne doute point qu'elle n'obtienne des succès très-distingués. Elle annonce beaucoup d'esprit, & même de talent.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles au sujet de la Tragédie de Menzikoff.

A Versailles 15 Novembre 1775.

LE 10 de ce mois , on a joué , Monsieur , sur le Théâtre de la Cour à Fontainebleau , une nouvelle Tragédie en cinq Actes de M. de la Harpe , sous le titre de *Menzikoff* , ce favori célèbre de *Pierre le Grand* , Empereur & fondateur , pour ainsi dire , de la Russie. Tout le monde sçait l'histoire de *Menzikoff* , qui , précipité du plus haut degré de fortune & d'élevation où puisse parvenir un sujet , fut exilé & mourut dans les déserts glacés de la Sibérie. M. de la Harpe dira peut-être ou du moins fera dire par quelqu'un de ses amis dans le *Mercur* prochain , que sa Pièce a été accueillie avec beaucoup d'applaudissemens , qu'elle a fait fondre en larmes tous les spectateurs , &c. Ne vous laissez point séduire , Monsieur , par cette annonce trompeuse. J'étois à la représentation ; je puis vous assurer que cette Tragédie est
tombée

tombée dans toute la force du terme ; qu'on n'y a trouvé ni caractères, ni conduite, ni intérêt, ni style, & que la Cour, non moins indulgente qu'éclairée, n'a pu s'empêcher d'en témoigner son mécontentement. Le lendemain il courut à ce sujet dans Fontainebleau une Epigramme que vous ne connoissez peut-être pas, & dont vous ferez l'usage que vous dictera votre zèle pour la gloire de M. de la Harpe. La voici.

De *Menzikoff* quel est le sort ? Tombé.
Dieux, quelle glace ! - Ouisans doute, & *Bébé* ;
Quand on siffia mainte autre Tragédie
Enfans transis de sa Muse engourdie,
Fut bien jugé. Mais ce froid rigoureux
Dans *Menzikoff* est un trait de génie :
O du Costume effet miraculeux !
Chacun disoit, je suis en Sibérie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Célide ou Histoire de la Marquise de
Bliville par Mademoiselle M****,*

ANN. 1775. Tome VI. I

deux Parties in-12. A Paris chez la
Veuve Duchesne rue Saint-Jacques.

ENCORE un Roman, Monsieur, & par une femme encore; je me trompe, par une Demoiselle qui n'a pas quinze ans. N'allez pas soupçonner que cette jeune personne, nouveau *Desfortes-Maillard*, se couvre ici d'un âge & d'un sexe intéressans pour surprendre notre admiration. Comme l'amour-propre a plus d'une fois employé ce stratagème, je n'ai pû me défendre de quelque défiance. Mais je sçais que l'auteur de ce Roman est véritablement une *Dacier*, une *Gomez*, une *d'Aulnoy*. Je ne vous ferai point l'analyse des évènements dont cette Histoire est tissue. La vraisemblance est un peu blessée dans quelques-uns; les personnages y sont amenés d'une manière peu naturelle, & l'on peut reprocher au style quelques incorrections; en récompense, les caractères sont bien tracés, & se soutiennent dans le cours de l'ouvrage. La passion de l'amour y est sur-tout traitée avec énergie.

Célide aime le Marquis de *Bliville*, dont elle est adorée ; comme elle n'est pas riche, elle tremble que le père de son Amant ne veuille pas consentir au mariage de son fils. En effet, le Marquis fait à son père l'aveu de sa passion pour *Célide*. Le père qui a d'autres vues déclare qu'il a déjà disposé de sa main, & qu'il épousera dans huit jours la fille du Duc *D****. Ces mots sont un coup de foudre pour le Marquis : toute sa raison l'abandonne ; il tombe dangereusement malade. Dans cette circonstance il écrit à *Célide* ; c'est d'une main qu'il soutient à peine qu'il lui trace ses derniers sentimens ; les ombres de la mort l'entourent . . .

» Adorable *Célide* ! ô vous que j'aime !
 » ô vous que j'idolâtre ! je n'ai pu
 » vivre sans vous ! vivre sans *Célide* !
 » ô Dieu ! le jour ne m'est rien sans
 » elle ! mort ! ô mort que j'implore !
 » viens finir mes peines ; elle exauce
 » mes vœux . . . Je ne vois plus . . .
 » quelle obscurité . . . ! quelles hor-
 » reurs . . . ! La plume m'échappe . . .

» Adieu ! chère *Célide* . . . vous que
» j'adore . . . pour jamais . . . Adieu . . .
» ô Ciel ! je meurs. » On porte cette
lettre à *Célide* ; le Comte de *Bricourt* son
père veut calmer en vain l'excès de sa
douleur , elle y succombe , & donne
des marques d'un si violent désespoir
qu'on tremble aussi pour ses jours.
L'image de son Amant qu'elle croit
au tombeau , se présente sans cesse
à son esprit agité. Une de ses amies
qu'on nomme *Mlle de Blémigny* est
au chevet de son lit qui l'exhorte
à prendre quelque repos. « Chère
» amie , disoit *Célide* , il n'en est plus
» pour moi ! Je me croyois plus de
» fermeté , mais je ne puis résister au
» coup qui m'a frappée ; j'aurois sup-
» porté la perte du Marquis , si je
» n'avois pas à me reprocher d'y avoir
» contribué , quoique ce soit invo-
» lontairement ; toutes les fois que
» cette idée s'empare de mon esprit ,
» je ne peux contenir mon désespoir.
» La fin de ma vie , qui approche ,
» peut seule en ralentir le cours : mais ,
» que dis-je ? de tous côtés , quels

» mélanges d'horreurs !.... Il faut ou
 » survivre à mon amant , ou me sé-
 » parer de mon père ! J'adore l'un &
 » l'autre !.. Cruelle alternative !..
 » abandonner mon père ! je l'entre-
 » vois déjà sans consolations , sans
 » secours ; il ne goûtera plus le charme
 » d'aimer & d'être aimé : je ne puis
 » penser à cette image sans effroi !..
 » Une autre qui me désespère se pré-
 » sente à mes regards ; c'est moi qui
 » ai mis le Marquis au tombeau , &
 » je ne l'y suivrois pas ! O mon amie ,
 » quelles affreuses pensées ! soit qu'il
 » plaise au Ciel de me ravir le jour ,
 » ou de me le conserver , je ne puis
 » être satisfaite ! Je vivrai avec dé-
 » sespoir ; je mourrai avec horreur » !
 Ne trouvez-vous pas , Monsieur , que
 cette situation est pathétique ?

Vous applaudirez encore au dra-
 matique du morceau suivant. Tandis
 que *Célide* est mourante & qu'elle
 pleure la perte de son Amant , le
 Marquis est guéri , & a obtenu le
 consentement de son père. Empressé
 d'annoncer lui-même son bonheur à

son Amante , il arrive chez le Comte de Bricourt , qui le tient long-temps ferré dans ses bras , & qui le baigne de pleurs. Le Marquis mêloit ses larmes aux siennes. Il est bientôt instruit par le Comte lui-même du nouveau malheur qui est près de lui enlever *Célide*. Il veut aller expirer à ses pieds. Le Comte espère que sa vue pourra peut-être produire un changement heureux. Il le conduit dans l'appartement de sa fille. Le Marquis se précipite aux pieds du lit que la mort environne. *Célide*, en le voyant ; jette un foible cri , & s'évanouit : on fait retirer aussi-tôt le Marquis dans une chambre voisine ; il entend qu'on s'agite ; une voix chérie vient frapper ses oreilles ; » — Chère ombre , » disoit *Célide* , Ombre que j'adore ! » tu m'appelles ! tu m'invites à te suivre ! tu n'attendras pas long temps ! » — Le Marquis ne peut se contenir ; » il ouvre la porte avec précipitation : — Non , chère *Célide* , s'écrie-t-il en s'approchant d'elle ; » ce n'est point l'Ombre de *Bliville*

» qui a paru à vos regards, c'est lui-
 » même, qui ne vit que pour vous,
 » qui jure à vos genoux qu'il vous
 » adore, & qui ne peut vivre sans
 » vous. — Ses lèvres se colloient sur
 » une des mains de Mademoiselle
 » de Bricourt, & ses yeux la cou-
 » vroient de pleurs. Quel spectacle !...
 » L'aimable *Célide* étoit comme anéan-
 » tie ; ce teint où les roses & les lys
 » formoient un si parfait assemblage,
 » étoit d'une pâleur livide ; ces yeux
 » charmans, où ses vertus étoient si
 » bien peintes, n'exprimoient plus
 » rien : cette bouche adorable, qu'em-
 » bellissoient sa bonté, sa sensibilité,
 » & mille autres qualités de cette
 » ame si belle, dont elle étoit l'or-
 » gane, avoit perdu presque tous ses
 » agrémens : néanmoins on distin-
 » guoit tous ceux que cette aimable
 » fille avoit eus autrefois en partage :
 » l'état affreux où elle étoit réduite,
 » touchoit, attendrissoit, intéressoit
 » au lieu d'exciter l'horreur : son
 » Amant à genoux au chevet de son
 » lit, ainsi que je viens de le dire,

» se noyoit dans les larmes : d'un au-
 » tre côté, on voyoit un père in-
 » fortuné se désespérer, en pensant
 » qu'il alloit perdre une fille si digne
 » d'être aimée, & qui, lui étoit si
 » chère ! L'air de cet homme véné-
 » rable inspiroit la douleur & le res-
 » pect. On voyoit ensuite une tendre
 » amie s'affliger bien sincèrement ; &
 » l'on peut dire-enfin qu'on voyoit la
 » beauté expirante & les graces en
 » pleurs. Ils furent près d'un quart-
 » d'heure dans cet état doulou-
 » reux. *Célide* ne sortoit point de son
 » anéantissement ; cependant à la fin,
 » les soupirs, les sanglots de son
 » amant, les larmes dont il inondoit
 » sa main, les baisers ardens qu'il y
 » imprimoit, l'émurent : elle ouvrit
 » ses yeux qui s'étoient refermés ; elle
 » retira sa main, elle regarda le Mar-
 » quis. — Est-ce vous, lui dit-elle ?
 » mes yeux ne me trompent-ils point ?
 » avez-vous abandonné la région des
 » morts, ou existez-vous en effet ? —
 » Oui, aimable *Célide*, j'existe, je
 » vis pour vous adorer, lui répondit-

» it-en redoublant ses pleurs : —
 » Puis-je le croire, reprit-elle ; mon
 » père, mon amie, venez auprès de
 » moi... Mais, non : gardez-vous-en,
 » ne venez point détruire mon illu-
 » sion. Ce n'est qu'un fantôme, je le
 » sçais ; mais laissez-moi cette douce
 » erreur un instant ! elle m'est trop
 » chère pour que je cherche à la diffi-
 » per ! Puisse-t-elle durer toujours ! ...
 » — Non, ma fille, lui dit le Comte,
 » vous ne vous abusez pas ; c'est le
 » Marquis lui-même que vous voyez
 » devant vous. — Oui, ma chère
 » amie, lui dit aussi Mademoiselle de
 » *Blemigny*, c'est lui-même. — Oui,
 » adorable *Célide*, s'écria de *Bliville*,
 » c'est moi, c'est moi-même, qui...
 » — Où suis-je donc, interrompit
 » *Célide*, sommes-nous tous descendus
 » chez les morts ? Ah ! vous me trom-
 » piez ! ... non, je ne vois pas le
 » Marquis. Vous vouliez entretenir
 » mon illusion : elle s'évanouit d'elle-
 » même. . . mes yeux se dessillèrent :
 » affreuse lumière ! Mais, que dis-je ?
 » Je ne vois plus. Quel nuage obs-

» ourcit mes regards ! . . . — En ache-
 » vant ces mots, elle tomba encore
 » en foiblesse : on crut qu'elle alloit
 » expirer » ; elle revient à la vie ; elle
 épouse son amant. Vous voyez, Mon-
 sieur, qu'il y a dans les morceaux que
 je vous ai cités, de l'ame, de la passion,
 de la chaleur, & que Mademoiselle
 M*** promet beaucoup.

*Indications des Nouveautés dans les
 Sciences, la Littérature & les Arts.*

RÉPERTOIRE Universel & Raisonné
 de Jurisprudence Civile, Criminelle, Ca-
 nonique & Bénéficiale : ouvrage de
 plusieurs Jurisconsultes ; publié & mis
 en ordre par M. Guyot, Ecuyer, an-
 cien Magistrat. Tomes 2^e, 3^e & 4^e ;
 chacun de près de 600 pages ; à Paris
 chez J. D. Dorez Libraire rue Saint-
 Jacques près de Saint-Yves, & chez les
 principaux Libraires de France. Je vous
 ai annoncé, Monsieur, le premier Vo-
 lume de cet utile Répertoire * ; les
 Tomes 2^e, 3^e & 4^e, qui ont paru

* Voyez la présente Année Littéraire 1775,
 Tome 2^e page 350.

depuis, ne sont point inférieurs au premier, & justifient les éloges que j'ai donnés à cette entreprise. Il est certain, Monsieur, que, si le rédacteur continue son travail avec le même soin, sa collection de Jurisprudence sera la plus complete, la plus méthodique, la plus à portée de tout le monde, la plus facile à consulter, que nous ayons eue jusqu'à présent.

Jesus Consolateur dans les différentes afflictions de la vie. Par le R. P. Hubert Hayer, Récollet, ancien Lecteur en Théologie. Troisième édition, revue, corrigée & considérablement augmentée. Un Volume in-12 petit format de plus de 300 pages. A Paris chez G. Desprez Imprimeur du Roi & du Clergé de France rue Saint-Jacques. L'auteur a pensé avec raison qu'il seroit très-avantageux pour tous les Chrétiens d'avoir sous la main un ouvrage dans lequel les principes & les motifs généraux de consolation fussent non seulement exposés avec clarté, mais encore applicables, autant qu'il est pos-

sible, à toutes les situations fâcheuses (elles sont en grand nombre) où l'homme peut se trouver. C'est ce motif qui a fait entreprendre au R. P. *Hayer* ce petit livre qu'un esprit éclairé, un cœur sensible, une piété tendre, une vraie Philosophie semblent avoir dicté.

Séance Publique de l'Académie d'Amiens. M. d'Agay, Maître des Requetes, Honoraire de cette Académie, fils de M. le Comte d'Agay Intendant de Picardie, ouvrit cette séance par un Discours sur *l'amour du bien public*. Ce Discours, indépendamment de son objet qui doit intéresser tous les hommes, fut très-goûté. Eh, comment ne pas applaudir à l'éloquence d'un jeune Citoyen qui, dans un âge où l'on ne cherche que son bonheur particulier, s'occupe avec tant de sensibilité du bonheur général; & sur-tout d'un citoyen destiné à faire un jour la félicité d'une de nos Provinces, & peut-être de tout le Royaume? Les autres ouvra-

ges qui remplirent cette séance, sont les *Eloges de M. le Marquis de Chauvelin* & de *M. Caperonnier*, Académiciens Honoraires, par *M. Baron Secrétaire de l'Académie*; un *Discours sur le bonheur des Gens de Lettres*, par *M. d'Esmerly Avocat*; un *Mémoire sur les Loupes*, par *M. Bourgeois Lieutenant du premier Chirurgien du Roi à Amiens*; une traduction en vers du *Pervigilium Veneris*, précédée d'une Dissertation Littéraire sur le véritable auteur de cet ouvrage, par *M. de Wailly*. Le Prix proposé pour l'*Eloge de Dom Luc d'Achery*, Bénédictin, a été remporté par *M. Maugendre*, Etudiant en Philosophie, fils aîné de *M. Maugendre* premier Secrétaire de l'Intendance & Honoraire de l'Académie. Ce siècle, Monsieur, est celui des prodiges. Il est bien étonnant qu'un Ecolier de seize ans tout au plus ait obtenu un Prix d'éloquence au jugement d'une Académie aussi éclairée & aussi impartiale que l'est celle d'Amiens. On m'a dit que cet *Eloge de Dom d'Achery* s'imprimoit; je l'attends avec impa-

tience pour vous en rendre compte. M. *Macquet*, Etudiant en Chirurgie, a remporté le Prix de l'Ecole de Botanique. L'Académie a proposé pour sujet du Prix de Poësie qu'elle doit donner en 1776 *l'Homage fait à Philippe de Valois par Edouard III dans l'Eglise Cathédrale d'Amiens*; & pour sujet du Prix d'Eloquence de la même année *l'Eloge du Maréchal de Créqui*, ce grand Capitaine du 17^e siècle, mort à Paris le 4 Février 1687.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles, contenant un projet pour la salubrité de l'air de Paris. Le plus grand bonheur qui puisse arriver à l'homme, est d'être utile au moins une fois dans sa vie. D'après ce desir, je vous fais part, Monsieur, d'une observation très-intéressante pour la santé de nos Concitoyens. La plupart de nos Aréomètres ont observé que le vent du Sud-Ouest est le vent dominant dans le climat que nous habitons. Personne n'ignore que c'est le vent le plus mou & qui forme le plus de brouillards.

Les vapeurs se condensent au-dessus des villes, & souvent occasionnent des maladies épidémiques. Il est donc de l'intérêt public de travailler à nettoyer les terres du côté du Sud-Ouest & à les purger de tout ce qu'on appelle Marécages, Egoûts, Voiries, &c. D'après ce principe incontestable, quel tort n'a-t-on pas eu d'établir, entre Vaugirard & Vanves, une Voirie qui sans cesse envoie des exhalaisons putrides sur la ville de Paris, exhalaisons qui portent avec elles des maladies dont on ignore la cause. Ne seroit-il pas de la saine physique & de la simple raison, de placer les Voiries au Nord des villes ? Le vent du Nord n'élève jamais de vapeurs ; au contraire il ne fait que balayer l'air, & le rendre plus salubre. On objectera peut-être la difficulté des voitures. Mais quelle raison particulière d'intérêt peut compenser l'intérêt général, la santé de toute une ville aussi considérable que Paris ? Il seroit aisé de forcer les voituriers, pour éviter la traverse de Paris, de prendre toujours leur che-

min par les plus prochains Boulevards.

Niente impossibile che ben volè.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Iconologie. A Paris chez Lattré Graveur Ordinaire du Roi, de Mr le Duc d'Orléans & de la ville de Paris rue Saint-Jacques presque vis-à-vis la rue de la Parcheminerie. L'accueil que le Public a fait à l'Almanach Iconologique commencé par feu M. Gravelot, a été le fruit de l'estime que ce célèbre Dessinateur avoit acquise par ses longs travaux. En effet, personne ne traitoit les sujets en petit avec plus de génie, avec une touche plus spirituelle. Après la perte de cet Artiste, M. Cochin, dont les talens font si célèbres, a bien voulu se charger d'achever cet ouvrage. M. Gravelot avoit toujours eu dessein de faire une Iconologie complète; mais il n'a point laissé de plan sur l'étendue de ce travail, ni sur la manière dont il devoit le continuer. Beaucoup de personnes qui

regardent , avec raison , cette entreprise comme devant faire un tout intéressant & un abrégé de ce qu'il y a de mieux dans les *Iconologies* déjà connues , ont témoigné le desir d'être instruites du plan sur lequel on se propose de le terminer. Le voici. Les figures emblématiques les plus usitées , & dont on a le plus fréquemment besoin , avoient été déjà saisies par M. *Gravelot* ; cependant il en restoit un plus grand nombre d'autant plus essentielles , que les Emblèmes en sont moins connus. En parcourant les meilleurs *Iconologistes* , & particulièrement le livre intitulé *la Pinche novissima Iconologia del Cavalier Ripa* , qui est le plus étendu & le plus complet de tous les auteurs qui ont traité cette matière , on a reconnu qu'en ne composant les sujets que d'une seule figure avec ses attributs , le nombre des Planches rendroit l'ouvrage d'une trop longue exécution. Ainsi , pour ne rien faire perdre au Public de ce qu'il y a d'essentiel , & cependant pour abréger

autant qu'il est possible, on s'est déterminé à joindre ensemble dans la même composition plusieurs figures allégoriques. Le plan qu'on se propose de suivre est de prendre pour principal sujet les vertus ou les qualités louables, & de leur donner pour contrastes les vices ou les défauts contraires : par exemple, en représentant l'*Abstinence*, on lui a opposé la *Gourmandise*. Quelquefois il se trouve plusieurs vices opposés à une seule vertu; on n'en a fait néanmoins qu'un seul sujet. À la *Bénignité*, on a donné comme ses contraires la *Méchanceté*, la *Malignité* & la *Scélératesse*; ce qu'on a fait particulièrement lorsque les Emblèmes qui, dans *Ripa*, caractérisent ces vices, se sont trouvés avoir quelque diversité. Par-là, au moyen d'un groupe de quatre figures qui, en donnant également leurs attributs, présente un spectacle plus riche, on ne fait qu'une seule Planche de ce qui en auroit produit quatre. Tel est le plan de cet ouvrage que l'on présume exiger encore environ soixante-

douze Planches. On n'a pas toujours suivi les Emblèmes de *Ripa* ; souvent ils paroissent forcés , peu intelligibles aux yeux ou de nature à ne pouvoir être traités agréablement en Peinture. Alors on en a substitué d'autres ; mais on a eu l'attention , dans le petit Discours abrégé qui en donne l'explication , d'indiquer les Emblèmes qu'annonce *Ripa* , en rendant en même temps raison des motifs qu'on a eus pour en employer d'autres dans l'Estampe. Ce petit ouvrage renfermera donc non-seulement ce qu'il y a de meilleur dans ce fameux *Iconogiste* , mais présentera de plus des idées nouvelles ; ce qui mettra à portée d'en faire un choix judicieux. Ces sujets sont , en général , dans l'ordre alphabétique des vertus qui en font le principal objet. Mais , pour plus de commodité , on mettra à la fin de l'ouvrage une Table , au moyen de laquelle on trouvera facilement ce qu'on y voudra chercher. Les neuf premiers Volumes de l'*Iconologie* dessinés par M. Gravelot , sont les

212. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Sciences, les Arts, les Vertus, les Êtres Métaphysiques, les Muses, les Éléments, les douze Mois, l'Homme & les Êtres Moraux. Il y a trois Volumes par M. Cochin. Le prix des dix premiers Volumes est de 7 livres 4 sols chaque Volume relié en Maroquin, & 5 livres broché. Les 11^e & 12^e Volumes se vendent 8 livres reliés chacun, & brochés 6 livres, à cause de la quantité de figures dont chaque Planche est composée. Ces douze Volumes se vendront ensemble ou séparément. Cet ouvrage, qui est de la plus belle exécution, est très-utile à tous les Artistes, & forme une collection agréable pour les curieux.

On trouve chez *Lastre* beaucoup d'autres objets intéressans, entr'autres l'*Atlas Moderne pour la Géographie de M. l'Abbé Nicole de la Croix*, & tout ce qu'on peut, en général, désirer pour la Géographie, comme Globes, Sphères, Cartes, &c; plusieurs petits Volumes d'étrennes Géographiques, une très-grande quantité

d'Ecrans nouveaux sur l'Histoire de France, la Fable, la Géographie, la Mythologie, la *Partie de Chasse de Henri IV*, &c, &c, &c.

Annette & Lubin, & les Cerises.
Deux Estampes faisant pendant, de 14 pouces de haut sur 10 de large en comprenant la bordure, gravées par M. Ponce d'après les Gouaches de Baudouin. A Paris chez l'auteur rue Sainte-Hyacinthe, & chez Bafan rue & Hôtel Serpente. On est sûr de plaire au Public en lui offrant des Sujets de *Baudouin*. Les ouvrages de cet Artiste ingénieux feront toujours les délices des Amateurs. Le premier de ces Sujets représente *Lubin* assis sous un bocage épais à côté d'*Annette*, à laquelle il présente des raisins; la jeune & jolie *Bergère* tient d'une main un panier de fruits, & de l'autre lui montre une table où l'on voit les apprêts d'un repas champêtre; on apperçoit dans le fond le *Bailli jaloux* qui observe les deux amans.

Le sujet qui fait le pendant de celui-ci, représente un Villageois qui cueille des cerises ; une jeune fille les reçoit, & une autre à côté d'elle tient un panier à son bras ; un âne chargé de fruits & un chien sur le devant se groupent pittoresquement avec les autres figures ; l'horison est borné par un paysage. On remarque dans ces deux Sujets l'intelligence, la naïveté & l'intérêt que *Baudouin* a sçu répandre dans toutes ses productions. Les Estampes sont exécutées avec goût, & d'un effet agréable.

Le Fertile Rivage. Estampe d'environ 14 pouces de haut sur 19 de large, gravée d'après le tableau de M. Louthembourg, Peintre du Roi, par Mademoiselle Coulet de l'Académie Impériale de Vienne. A Paris chez Lempereur Graveur du Roi rue Saint-Jacques. Ce sujet représente une Mer calme ; sur le bord on voit des pêcheurs qui retirent leurs filets, & quelques autres groupes de figures

isolées, dont la composition n'est pas fort heureuse. D'un côté la Mer se joint à l'horison; l'on y distingue deux Vaisseaux à la voile; de l'autre sont des rochers & des fabriques. Quant à la Gravure, vous n'y trouverez, Monsieur; nulle correction de dessin, nulle variété, nulle intelligence; les rochers, les fabriques, les figures, le ciel & la mer: tout est du même style, d'une monotonie rebutante & d'un froid glacial.

Traité de la Dyssenterie par M. Zimmermann D. M. Membre des Académies de Berlin, de Munich, de Palerme, de Pesare; des Sociétés de Zurich, de Basle, de Berne, & Médecin de Brugg. Traduit de l'Allemand par M. le Febvre de Villebrune D. M. Un volume in-12 de près de 400 pages; à Paris chez Vincent, Imprimeur - Libraire rue des Mathurins, Hôtel de Clugny. Rien de plus commun, Monsieur, de plus meurtrier pour l'espèce humaine, & de moins facile à détruire que le fléau de la dys-

fenterie. Nous avons, sur cette maladie, bien des ouvrages composés par des Maîtres de l'Art. Mais M. *Zimmermann*, qui pratique la Médecine dans un pays où, presque tous les ans, cette épidémie exerce les plus cruels ravagés, a mieux traité ce sujet que tous ceux qui l'ont précédé. Son livre est, à cet égard, un recueil important d'observations faites avec sagacité, & de remèdes indiqués avec discernement. C'est un véritable présent qu'il a fait à l'humanité; & l'on ne sçauroit trop reconnoître le service que nous a rendu M. *le Fevre*, en nous mettant à portée, par une traduction fidelle & bien écrite, de profiter des lumières & des leçons du Docteur Allemand. Il a mis à la tête de sa version une *Préface* sçavante, très-instructive elle-même sur l'objet si bien éclairci dans le volume Germanique.

Je suis, &c.

A Paris, ce 18. Novembre 1775.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

QUOIQUE je sois fort maltraité, Monsieur, dans la *Lettre* suivante que je viens de recevoir manuscrite, & qui sans doute est d'un ami ou d'un admirateur de M. de la Harpe, je ne balance point à vous la communiquer, afin que vous jugiez vous-même si les torts qu'on m'y reproche & les injures qu'on m'y dit ont quelque fondement. Cet ami ou partisan de M. de la Harpe me paroît de bien mauvaise humeur : qu'importe, si ses remarques sont justes ? Dans ce cas, vous en profiterez, Monsieur, & moi je tâcherai de me corriger.

ANN. 1775. *Tome VI.* K

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur des omissions impardonnables de sa part.

» On ne voit que trop, Monsieur
 » le *Folliculaire*, par tous les Extraits
 » que vous donnez des ouvrages de
 » M. de la Harpe, & sur-tout par
 » votre silence, que la partialité la
 » plus affreuse guide votre plume ou
 » l'arrête. La belle Prose & la haute
 » Poésie de cet auteur sublime of-
 » frent-elles des traits de génie, vous
 » n'en faites aucune mention ; vous
 » les omettez à dessein, & vous re-
 » levez, au contraire, avec une em-
 » phase triomphante, les endroits
 » foibles qui peuvent se rencontrer
 » dans les écrits de cet auteur ; c'est-
 » à-dire, ces morceaux moins saillans,
 » ces imperfections inévitables que
 » comporte la nature humaine, &
 » qui échapent à tous les grands hom-
 » mes. Je rends néanmoins justice à
 » la manière dont vous avez parlé des
 » *Conseils à un jeune Poète* * ; j'ai vû

* Voyez l'Année Littéraire 1775 N^o. 23 ou
 Tome V page 245.

» avec plaisir, par les éloges que vous
 » prodiguez à cette Pièce, que vous
 » commencez à reconnoître le mérite
 » de M. de la Harpe. Mais, au milieu
 » des louanges équitables qu'il reçoit
 » de vous, votre adroite malignité
 » perce, votre envie cachée se fait
 » jour. Vous osez dire, vers la fin de
 » cet Article, que vous n'avez pas privé
 » vos lecteurs d'un seul des deux cens
 » trente-six vers qui composent l'Épître
 » des CONSEILS A UN JEUNE POETE,
 » tandis que vous n'avez cité que
 » deux cens trente-cinq vers, & que,
 » par la réticence la plus atroce, vous
 » ne rapportez pas un vers qui, peut-
 » être, est le plus beau de toute la
 » Pièce; un vers unique dans son
 » genre; un vers qu'Homère, Vir-
 » gile, Boileau, Racine, Rousseau,
 » Voltaire, &c, se seroient applaudis
 » d'avoir trouvé. Je devine aisément
 » les raisons qui vous ont empêché
 » de l'offrir à l'admiration publique;
 » vous avez craint qu'on n'en fût
 » ébloui, & que la gloire de M. de la
 » Harpe n'en reçût trop d'éclat: voilà
 » le véritable motif de votre oubli.

» volontaire. Mais je vais le rendre ;
 » ce beau vers , aux applaudissemens
 » des connoisseurs :

De qui hait les talens j'augure toujours mal ;

» vous avez transcrit celui-là , & vous
 » avez laissé de côté son compagnon ;
 » où est la rime à *mal* ? Le voici , ce
 » vers qui seul vaut tout un poëme :

Jamais leur détracteur ne devient leur rival.

» Ce n'est pas là ce qu'on appelle un
 » *Frère Chapeau*, un vers commun pour
 » l'idée , prosaïque pour l'expression ;
 » c'est un vers plein de choses , un vers
 » pensé , un vers harmonieux , en un
 » mot , un vers fait pour servir de
 » modèle. *Leur , eur , eur , ri* : comme
 » cela est doux & suave !

» Mais vous êtes coupable d'un at-
 » tentat plus énorme encore , & dont
 » je veux vous faire rougir aux yeux
 » de l'univers. Vous parlez , en der-
 » nier lieu , de l'*Almanach des Mu-*
 » ses * , dans lequel on lit avec le

* *L'Année Littéraire* 1775 N°. 26 ou Tome VI page 15.

» plus grand étonnement des *Stances*
 » de M. de la Harpe. Cette pièce frap-
 » pante se présente sous vos yeux ,
 » & vous vous contentez de dire , LES
 » REGRETS : vingt-six *Stances* de M.
 » de la Harpe dont je ne vous parlerai
 » point. Eh , pourquoi n'en pas par-
 » ler ? Ce pourquoi n'est pas difficile à
 » expliquer , & votre marche m'est
 » connue. Vous avez pris le parti de
 » ne pas dire un mot de cet ouvrage
 » charmant , plutôt que d'être obligé ,
 » si vous en rendiez compte , de
 » lui payer le tribut de surprise &
 » d'enthousiasme qu'il exige. Quelles
 » sont ces *Stances* , m'allez-vous dire ?
 » Ce seroit une grande témérité à moi
 » de répondre de ma mémoire quand
 » il s'agit des vers de M. de la Harpe.
 » Vain subterfuge ! Vous ne m'écha-
 » perez point. Vous qui êtes à l'affut
 » d'un seul vers , d'un seul hémistiche
 » de ce Poète inimitable ; vous dont
 » l'haleine impure ne cesse de flétrir les
 » lauriers que l'Académie entasse sur
 » le front naissant de ce favori des Neuf-
 » Sœurs ; vous , sacrilège impie , dont
 » la main viole à chaque instant les au-

» tels de ce génie : vous l'avez oublié !
 » Vous, oublier M. de la Harpe ! Soyez
 » vrai une fois dans votre vie ; dites
 » donc , homme injuste & cruel , di-
 » tes que vous avez lû & relû ces
 » belles *Stances* avec l'abominable in-
 » tention de les trouver mauvaises &
 » de les ridiculiser , mais que , ne
 » pouvant , armé du télescope de la Cri-
 » tique , découvrir la moindre tache
 » dans ce corps lumineux , vous avez
 » feint de ne pas l'observer. Montre ,
 » qui gardez les portiques du Parnasse ,
 » vous avez été furieux de ne pou-
 » voir même mordre au talon cet
 » Achille de notre Littérature. Les
 » envieux détracteurs de M. de la
 » Harpe ne manqueront pas de pren-
 » dre votre silence pour une mar-
 » que de mépris. Il est bon d'enlever à
 » tant de jeunes têtes cette petite sa-
 » tisfaction. Et vous , Zoile de ce
 » nouvel Homère , tremblez : il est
 » temps que votre infâme partialité
 » soit connue. Je vais les mettre sous
 » vos yeux , ces *Stances* divines. Ce
 » n'est pas vous que j'en fais juge ;
 » c'est au tribunal de tous les gens

» d'esprit & de goût que je les sou-
 » mets. Ces vers feront le charme de
 » leurs oreilles, & le supplice des
 » vôtres. On va vous prouver enfin
 » que M. de la Harpe, à qui vous re-
 » fûtes l'imagination & la sensibi-
 » lité, est éminemment doué de l'une
 » & de l'autre. Duffiez-vous en crever
 » de dépit, écoutez :

» Le sombre hyver va disparaître ;
 » Le Printemps sourit à nos vœux :
 » Mais le Printemps ne semble naître
 » Que pour les cœurs qui sont heureux.

» Bre, ver, va, râtre, rin, rit, rin,
 » aître, our, œurs, heur. Avouez donc,
 » Monsieur l'Avistarque, que tous ces
 » R répandent dans ce petit Quatrain
 » une mélodie singulière.

» Le mien, que la douleur accable,
 » Voit tous les objets s'obscurcir ;
 » Et, quand la Nature est aimable,
 » Je perds le pouvoit d'en jouir.

» Tous les cœurs sont heureux, le mien
 » ne l'est pas : voilà l'idée simplifiée ;

» comme elle seroit platement com-
 » mune & comme elle est embellie sous
 » les rians pinceaux de *M. de la Harpe!*
 » *Objets s'obs, je perds pou d'en jou :*
 » quelle molle négligence ! On dira
 » peut-être que *la Nature est toujours*
 » *aimable*, que la nature de *Thémire*
 » l'est sans doute aussi, & ne doit pas
 » l'être moins au *printemps* qu'en *hy-*
 » *ver*. Qu'il est bien malheureux pour
 » *M. de la Harpe* d'avoir perdu le *pou-*
 » *voir d'en jouir* ; mais qu'on ne croie
 » pas que ce soit le *pouvoir* qui lui
 » manque ; il ne faut pas prendre à la
 » lettre les expressions d'un Poète.
 » *M. de la Harpe* n'a voulu dire autre
 » chose, sinon que *la douleur qui l'ac-*
 » *cable* lui ôte, en quelque sorte, le
 » *pouvoir de jouir*. On ne sçait pas
 » trop quelle est la cause de cette dou-
 » leur. *Thémire* est-elle morte, est-elle
 » absente, a-t-elle donné son congé
 » à *M. de la Harpe*, est-elle dans
 » un Couvent ou ailleurs ? Rien
 » n'est expliqué, & c'est-là pré-
 » cisément ce que j'admire ! *M. de la*
 » *Harpe*, plein de l'axiome *tout dire*
 » *est le moyen d'ennuyer*, aimeroit mieux
 » ne pas énoncer même le nécessaire

» que de hasarder un mot superflu.
 » Il en résulte que ses idées paroissent
 » quelquefois vagues à des esprits
 » bornés, qui ne voient pas qu'à
 » l'aide de ces adroites suppressions,
 » il flatte le lecteur en lui laissant la
 » liberté de penser tout ce qu'il voudra.

» De souvenirs que rien n'efface
 » Mon cœur est toujours prévenu:
 » Mon cœur à chaque instant qui passe
 » Redemande un plaisir perdu.

» *Mon cœur, mon cœur, toujours mon*
 » *cœur! Rien de plus touchant. Mon cœur*
 » *prévenu de souvenirs; & quels souvenirs!*
 » *Des souvenirs que rien n'efface! Quelle*
 » *idée neuve! Quelle expression poë-*
 » *tique! A chaque instant qui passe n'est*
 » *point une cheville; à la rigueur, cha-*
 » *que instant tout seul auroit suffi; mais*
 » *il eût été trop sec; l'Instant, par ce*
 » *merveilleux qui passe, se trouve per-*
 » *sonnifié. M. de la Harpe lui redemande*
 » *un plaisir perdu: métaphore soute-*
 » *tenue, image vraie. Un rimeur or-*
 » *dinaire auroit dit lui redemande un*

» plaisir qui s'envole avec lui. M. de la
 » Harpe a mis, en homme de génie,
 » un plaisir perdu, si bien perdu que
 » l'Instant qui passe & qui ne reviendra
 » point, ne peut jamais trouver ce
 » plaisir perdu, & le rapporter à M.
 de la Harpe.

» Que m'importe que le temps fuie ?
 » Heures, dont je crains la lenteur,
 » Vous pouvez emporter ma vie :
 » Vous n'annoncez plus mon bonheur.

» La liaison entre cette *Stance* & la
 » précédente est imperceptible ; elle
 » n'en existe pas moins. M. de la
 » Harpe ne pouvoit pas dire que m'im-
 » porte un plaisir perdu ? Il s'est rejeité
 » sur le temps dont la fuite l'intéresse
 » fort peu. Cependant il redemande à
 » ce temps qui fuie, à cet instant qui
 » passe, un plaisir perdu ; ainsi, dira-
 » t-on, il lui importe que le temps ne
 » fuie pas, que l'instant ne passe pas :
 » vaine subtilité ! Ce Quatrain est de
 » toute beauté. Que le premier vers
 » est charmant !

» Que m'importe que le temps fuie ?

» Je connois quelques amateurs qui
 » prétendent que , pour la justesse &
 » l'élégance , au lieu de ,

» Vous n'annoncez plus mon bonheur ;

» M. de la Harpe auroit dû mettre ,

» Vous n'apportez plus mon bonheur.

» En effet , si les heures peuvent em-
 » porter la vie , elles peuvent apporter
 » le bonheur ; de plus , il y auroit eu
 » dans quatre petits vers *importe* , em-
 » porte , apporte ; ce qui auroit pro-
 » duit un bel effet. Cette idée me paroît
 » assez bonne ; mais il faut consulter
 » là-dessus M. de la Harpe lui-même ,
 » notre Maître & notre modèle. A pro-
 » pos de ces *Heures* , dont il craint la len-
 » teur , je me rappelle quatre vers de
 » M. Gresset , ce Poète si peu *Philosophe* ,
 » & par conséquent si médiocre :

» Dans ces solitudes triantes

» Quand me verrai-je de retour ?

» Courez , volez , Heures trop lentes

» Qui retardez cet heureux jour.

Chartreusé.

» Comme cela est mauvais en com-
 » paraison d'heures, dont je crains la
 » len-teur.

» Je n'ai plus la douce pensée
 » Qui s'offroit à moi le matin,
 » Et qui, vers le soir retracée,
 » M'entretenoit du lendemain.

» C'est ici sur-tout, ô le plus inique
 » des Censeurs, qu'il faut s'extasier !
 » Vous ne voyez pas sans doute tou-
 » tes les beautés renfermées dans
 » cette *Stance* de M. de la Harpe; je vais
 » vous les développer, *rumpantur*
 » *us ilia*. Observez que la *douce pensée*
 » de *Thémire* ne s'offre à M. de la
 » Harpe que deux fois par jour, une
 » fois le matin, une fois le soir;
 » c'est-à-dire qu'il ne s'occupe tout
 » au plus de sa maîtresse qu'une demi-
 » heure le matin en se levant, & le
 » soir une demi-heure en se couchant.
 » Je sçais bien que ce fou, cet extra-

» vagant , ce forcené d'*Orosmane* dit
 » dans la Tragédie de *Zaïre* :

» Je vais donner une heure aux soins de mon
 » empire ,

» Et le reste du jour sera tout à *Zaïre*.

» Mais *M. de la Harpe* , plus maître
 » de sa passion , plus sage , plus Phi-
 » losophe , plus homme enfin , ne
 » pense à sa *Thémire* qu'une heure par
 » jour ; enforte qu'il pourroit dire
 » avec vérité :

» Je vais donner une heure au tourment que
 » j'endure ,

» Et le reste du jour sera tout au *Mercur*.

» Eh , bien , Monsieur le Frondeur ,
 » soutiendrez-vous encore que *M. de*
 » *la Harpe* n'en est qu'aux élémens de
 » la versification ? L'appellerez-vous
 » toujours *Bébé* ? Comme je vous hu-
 » milie ! Le persifflage est cruel , j'en
 » conyiens ; vous êtes à la torture ;
 » votre rage hebdomadaire est aux
 » abois ; mais je n'ai aucune pitié de
 » votre situation. Je poursuis , ou plu-
 » tôt c'est *M. de la Harpe* qui ajoute :

» Sa voix, qui, sous le frais ombrage,
 » Où je l'écoutois à genoux,
 » Rassembloit autour du bocage
 » Les oiseaux charmés & jaloux.

» *Sous le frais ombrage, autour du bo-*
 » *cage*: voilà le lieu de la scène; au-
 » cune circonstance n'est omise; M.
 » *de la Harpe* a senti combien celles
 » qu'il décrit étoient essentielles. Mais
 » quel spectacle frappant de voir l'au-
 » teur de *Pharamond*, de *Gustave*,
 » de *Timoléon*, de *Mélanie*, de *Men-*
 » *zikoff*, &c, &c, &c, baisser aux
 » pieds de sa *Thémire* son front cou-
 » ronné tant de fois. Cette situation
 » est Dramatique: c'est l'*Hercule* de
 » notre Littérature aux pieds d'une
 » nouvelle *Omphale*; ou plutôt on
 » croit voir *Racine* aux genoux de
 » la *Champmeslé*. Les *oiseaux charmés &*
 » *jaloux*. Jaloux de qui? De *Thémire*
 » ou de M. *de la Harpe*? Cela n'est
 » point assez marqué; mais les oiseaux
 » pouvoient fort bien être jaloux de
 » l'un & de l'autre. Ainsi le sens de
 » ce vers n'en est que plus délicat,
 » plus ingénieux, plus fin. Vous n'en

» conviendrez pas, Censeur atrabi-
 » laire ; mais vous êtes vous-même ,
 » j'en suis sûr, jaloux & charmé de
 » cette *Stance*.

» Les témoins, la gêne & l'envie
 » Combattoient souvent nos desirs :
 » Mais sous l'œil de la jalousie
 » L'Amour sent croître ses plaisirs.

» Admirez la gêne placée entre les té-
 » moins & l'envie ! Quel art d'ennoblir
 » par leur disposition les termes les
 » plus familiers ! *Sous l'œil de la ja-*
 » *lousie* : image supérieurement ren-
 » due. Divin *la Harpe*, vous étiez
 » alors *sous l'œil de la jalousie* ; vous
 » avez de quoi vous consoler : vous
 » êtes maintenant *sous l'œil de l'admi-*
 » *ration*.

» Beaux soirs d'Été, charmante veille,
 » Où je faisissois au hasard
 » Un baiser, un mot à l'oreille,
 » Un soupir, un geste, un regard !

» Saisir au hasard un mot à l'oreille,
 » Saisir un soupir, un geste, un regard.

» Que M. de la Harpe étoit adroit de *sai-*
 » *sir au hasard* tant de bonnes fortunes!
 » Il y a peu de *hasards* aussi heureux.
 » Et remarquez la modestie de ce
 » tendre amant : ce n'est point à son
 » mérite , c'est au *hasard* qu'il recon-
 » noît devoir les *baisers* , les *mots à*
 » *l'oreille* , les *soupirs* , les *gestes* , les
 » *regards* de sa belle Maîtresse.

» Que de fois , dans cet art instruite ,
 » *Thémire* , au milieu des jaloux ,
 » Jetta , dans des discours sans suite ,
 » Le mot , signal du rendez-vous !

» Dans cet art instruite : on pourroit
 » demander dans quel art. Est-ce dans
 » l'art de saisir au hasard un baiser , un
 » soupir , un geste , &c , ou plutôt dans
 » l'art de les laisser saisir ? Dans ce
 » cas-là , ce n'étoit pas trop au hasard
 » qu'ils échappoient à *Thémire* , qui étoit
 » si bien instruite. Quoiqu'il en soit ,
 » cette *Stance* est pleine de délicatesse
 » & d'harmonie ; de , dans , des , dans ,
 » des , dis , du , dez ! On y retrouve
 » avec plaisir au milieu des jaloux ;
 » plus haut il y a des oiseaux jaloux ,

» *l'œil de la jalousie* ; on ne sçauroit
 » trop répéter les belles choses. *Au*
 » *milieu des jaloux* est un peu équi-
 » voque à la vérité ; mais on devine
 » aisément que ce font les *jaloux* de
 » *M. de la Harpe*. Ce grand homme
 » est bien malheureux : qu'il aime ou
 » qu'il écrive , il est toujours *sous*
 » *l'œil de la jalousie* , au milieu des
 » *jaloux* , à Cythère comme au Par-
 » nasse.

» Oh, comment remplacer l'ivresse
 » Que l'Amour répand dans ses jeux !
 » Non, la Gloire , autre enchanteresse,
 » N'a point d'instans si précieux.

» Quelle chaleur dans cette strophe !
 » *L'Amour qui répand l'ivresse dans ses*
 » *jeux ! Il l'y répand à pleines mains :*
 » quelle expression neuve & pittores-
 » que ! *La Gloire n'a point d'instans si*
 » *précieux : comme ce style est éloigné*
 » de la prose !

» Du soin d'une vaine mémoire
 » Pourquoi voudrois-je me remplir ?
 » Pourquoi voudrois-je de la gloire ,
 » Quand je n'ai plus à qui l'offrir ?

» *Me remplir du soin !* Un autre auroit
 » dit platement *m'occuper du soin ;*
 » mais il n'y a personne qui ne sente
 » de quelle plénitude & de quelle
 » force est *me remplir du soin d'une*
 » *vaine mémoire.* Ce qui me déplaît
 » dans cette *Siance*, c'est qu'elle est
 » très-allarmante. *M. de la Harpe ne*
 » *voudroit plus de la gloire !* Seroit il
 » possible qu'il n'enrichît plus le Théâ-
 » tre de ses Tragédies, le *Mercur* de
 » ses Articles, l'*Almanach des Muses*
 » de ses beaux vers ? Quel désastre
 » pour les Lettres ! Ciel, ô Ciel, à
 » quel malheur sommes-nous donc
 » réservés !

» Tout rappelle à *M. de la Harpe*
 » l'image de sa *Thémire* ; qu'il aille à
 » la Comédie, chez *Nicoles*, à l'O-
 » péra, il croit toujours la voir.

» A ce spectacle où l'harmonie

» A tous nos sens donne la loi,

» Je dis : celle qui m'est ravie

» Chantoit mieux, & chantoit pour moi.

» *Elle chantoit pour M. de la Harpe !*
 » Que de jolies choses elle devoit lui

» dire ! Il est vraisemblable qu'elle
 » chantoit ses talens littéraires ; il est
 » tout simple qu'il trouvât plus de
 » plaisir à l'entendre que les plus bel-
 » les voix de l'Opéra.

» Souvent elle ne put se rendre
 » Au lieu qui dut nous réunir ;
 » Que ne puis-je encore l'attendre ,
 » Dût-elle encor ne pas venir !

» Que ces répétitions de *put, dut, puis-*
 » *je, dût, encore, encor,* sont agréa-
 » bles ! Mais qui empêchoit M. de la
 » Harpe d'aller *encore attendre sa Thé-*
 » *mire, dût-elle encor ne pas venir ?* Il
 » pouvoit y aller tous les jours, excepté
 » pourtant celui de la *Saint-Louis.*
 » Je me trompe ; il pouvoit, il devoit
 » y aller de préférence ce jour-là
 » même, pour lui *offrir sa gloire,* pour
 » lui montrer son front radieux, ceint
 » d'une Tiare de lauriers *.

» Mon ame aujourd'hui solitaire,
 » Sans objet, comme sans desir,

* Prix d'Eloquence, Prix de Poësie, & premier *Accessit* en vers.

236 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» S'égare, & cherche à se distraire
» Dans les songes de l'avenir.

» M. Gresset a dit bien moins poëti-
» quement dans *sa Chartreuse*, en par-
» lant de l'Espérance,

» Elle endort ma peine présente
» Dans les songes de l'avenir.

» Mais aussi, comme je l'ai déjà fait
» entendre, quel Poëte que M. Gres-
» set vis-à-vis M. de la Harpe!

» Tel, quand la neige est sur la plaine,
» L'oiseau, n'osant plus la raser,
» Voltige d'une aile incertaine,
» Sans sçavoir où se reposer.

» *Quand la neige est sur la plaine*: comme
» ce style est simple & naturel! On
» ne voit jamais l'auteur courir après
» des périphrases; il dit tout uniment
» les choses par leur nom. Des épilo-
» gueurs demanderont si c'est *la plaine*
» ou *la neige* que l'oiseau *n'ose plus ra-*
» *ser*; il faut être bien borné, bien
» stupide pour faire une pareille ques-
» tion. Il est clair que c'est *la neige*,

puisque *la plaine* est cachée sous
 cette *neige*, & que l'*oiseau* ne voit
 plus que *la neige*; car, s'il voyoit *la*
plaine, il la *raseroit* hardiment comme
 de coutume. Ils diront peut-être
 encore que cette comparaison d'un
 oiseau est mesquine; que c'est la
 démangeaison du bel-esprit qui l'a
 fait placer dans des *Stances* où le
 sentiment doit dominer: pitoyable
 radotage. Cette comparaison est juste
 & sublime; nous l'avons ainsi dé-
 cidé, M. *Fariot* & moi. En effet,
 M. de *la Harpe* se compare ici à un
 Oiseau; mais quel Oiseau? Il est
 évident qu'il faut entendre l'Aigle
 ou le Rossignol, ou plutôt tous
 les deux ensemble, puisque M. de
la Harpe est l'un & l'autre tour-
 à-tour.

» Je m'apperçois que, sans contrainte,
 » Mon cœur, pour tromper son ennui,
 » Se permet une longue plainte
 » Qui ne peut occuper que lui.

» Sans contrainte: rien de plus vrai;
 » il n'y a pas la moindre contrainte dans

» les vers de M. de la Harpe. Mais
 » que veut-il dire avec cette *longue*
 » *plainte* ? Non, adorable auteur, vo-
 » tre *plainte* n'est point *longue* ; je vou-
 » drois qu'elle eût mille *Stances*. Tout
 » le Pinde en est enchanté ; les Muses
 » vous écoutent en répandant des lar-
 » mes d'attendrissement & d'admira-
 » tion.

» Il n'y a que vous qui n'en vér-
 » ferez pas, Critique sans ame, sans
 » pudeur & sans foi, vous qui n'êtes
 » susceptible que des sentimens vils de
 » la haine & de la jalousie. Aussi n'est ce
 » pas dans le dessein de vous émouvoir
 » que je vous ai cité la plupart des
 » *Stances* de cette touchante *Élégie* ;
 » je pourrois vous copier toutes les
 » autres ; mais votre cœur est trop
 » endurci, & vous ne méritez pas
 » que j'étende plus loin mon Com-
 » mentaire sur cette pièce admirable.
 » Mon seul but a été de découvrir au
 » Public le manège que vous & vos
 » pareils employez sans cesse pour
 » déprimer les talens, & je crois y
 » avoir réussi.

» Encore un mot qui ne fera pas à

» votre louange , & je finis. Vous
 » avez imprimé , dans je ne sçais la-
 » quelle de vos *Follicules* , je ne sçais
 » quelle Lettre d'un ami prétendu de
 » M. de la Harpe. Cet ami dit à M. de
 » la Harpe : vous n'auriez pas dû nous
 » faire voir , chez Mademoiselle de * * * ,
 » la dernière lettre que vous avez reçue de
 » PAPA GRAND-HOMME ; il s'y ex-
 » taste très-longuement & avec chaleur
 » sur le talent de M. Guibert , & il vous
 » complimente assez sèchement sur votre
 » petite Eloquence. Comment n'avez-vous
 » pas senti que l'effet de cette lecture n'a-
 » jouterois pas à votre triomphe ? Mais
 » vous , M. l'éternel Contrôleur ,
 » comment n'avez-vous pas senti , &
 » pourquoi n'avez-vous pas fait ob-
 » server dans une Note , que cette
 » Lettre de Papa Grand-homme étoit
 » toute à l'avantage de M. de la Harpe ?
 » Comment n'avez-vous pas démêlé
 » le véritable motif du procédé de M.
 » de Voltaire ? Tant qu'il a pensé que
 » M. de la Harpe n'iroit pas loin , il
 » lui a prodigué les plus grands éloges.
 » Aujourd'hui qu'il voit M. de la Harpe
 » acquérir de nouvelles forces &

» prendre le vol le plus élevé, il
 » craint d'être éclipsé par ce nouvel
 » Astre ; je ne ferois pas même étonné
 » qu'il témoignât bientôt pour M. de
 » la Harpe le mépris qu'il a fait éclater
 » pour *Corneille, la Fontaine, Rouf-*
 » *seau, &c, &c.* C'est - là sa mar-
 » che ordinaire. Il a toujours été ja-
 » loux des talens rares ; il voudroit
 » rassembler sur lui seul toutes les
 » réputations, & former autour de
 » sa tête une auréole éblouissante
 » de tous les rayons de gloire dif-
 » persés, dont brillent, en dépit de
 » lui, les fronts de plusieurs Poètes.
 » Voilà, n'en doutez pas, M. le Ré-
 » gent du Parnasse, la cause des *com-*
 » *plimens secs* que M. de *Voltaire* a
 » faits à M. de la Harpe sur son im-
 » mortel *Eloge de Catinat* ; & c'est,
 » encore une fois, ce que vous auriez
 » dû remarquer, pour peu que vous
 » eussiez été équitable.

» Je ne crois pas que l'envie vous
 » prenne d'insérer ma Lettre dans vo-
 » tre Journal. Votre indigne partia-
 » lité y est trop bien dévoilée. Cepen-
 » dant, comme je veux absolument
 » que

» que cette Lettre soit publique, je
 » vous déclare que, si je ne la vois
 » pas dans vos *Follicules* sous quinze
 » jours, je la ferai imprimer ailleurs,
 » & que je vous ridiculiserai aux yeux
 » de tous les *Enfans de l'Europe*, &
 » même des *Colons de l'Amérique*. Je
 » connois des Journaux très-commo-
 » des pour quiconque veut s'égayer
 » à vos dépens. Adieu.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Novembre 1775.

LETTRE XI.

*Bibliothèque Universelle des Romans ;
 Ouvrage Périodique, dans lequel on
 donne l'analyse raisonnée des Ro-
 mans anciens & modernes, Fran-
 çois, ou traduits dans notre Langue ;
 avec des Anecdotes & des Notices his-
 toriques & critiques, concernant les
 Auteurs ou leurs ouvrages ; ainsi*
 ANN. 1775. Tome VI. L

que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguifés ou emblématiques. A Paris chez Lacombe Libraire rue Christine.

L'OUVRAGE que je vous annonce, Monsieur, a commencé à paroître le premier de Juillet 1775. On en publie tous les mois un volume de neuf ou dix feuilles d'impression, caractère *Cicero*, format *in-12*; excepté les mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre qu'on en donne deux volumes, l'un le 1^{er} & l'autre le 15 de ces mois. Le prix des seize volumes par année est de 24 livres pour Paris, & de 32 livres pour la Province, rendus francs de port aux Abonnés. Chaque volume est de 36 sols chez le Libraire pour ceux qui n'ont pas souscrit.

Je ne puis mieux vous faire connoître cette *Bibliothèque Universelle des Romans*, qu'en vous rendant compte du *Prospectus* & du *Discours Préliminaire* qui se trouvent à la tête du

premier volume de cette collection. Le *Prospéctus* vous fera voir que les Romans ne sont pas aussi inutiles que vous l'avez peut-être cru jusqu'à présent. Le *Discours Préliminaire* vous mettra au fait du plan que les Rédacteurs de cette *Bibliothèque* se proposent de suivre dans leur travail.

» Les Romans ont été les premiers
 » livres de toutes les Nations. Ils ren-
 » ferment les plus fidèles notices de
 » leurs mœurs, de leurs usages, de
 » leurs vices & de leurs vertus. Ils
 » sont comme autant de tableaux al-
 » légoriques, qui présentent la vé-
 » rité voilée ou embellie par la fiction.
 » Les Hordes sauvages, ainsi que les
 » hommes policés, ont leurs Romans:
 » mais c'est chez un Peuple actif,
 » noble & industrieux, qu'il faut cher-
 » cher ces fruits heureux de l'imagi-
 » nation; c'est en France, sur-tout,
 » que les Romans deviennent inté-
 » ressans & utiles pour quiconque
 » veut aller au-delà du but que la
 » frivolité paroît s'être proposé. Ils
 » renferment la branche la plus an-
 » cienne & la plus riche de notre Lit-

» térature. La lecture de quelques
 » Romans isolés amuse l'oisiveté,
 » trompe l'ennui, peut donner de
 » fausses idées & de plus faux senti-
 » mens. Mais cette même lecture, di-
 » rigée par la Philosophie, & em-
 » brassant la généralité des fictions,
 » devient l'étude la plus sûre & la
 » plus suivie de l'Histoire par les faits
 » qu'elle rassemble & les mystères
 » qu'elle dévoile ».

On ne peut douter que les Ro-
 mans, considérés sous ce point de vûe,
 n'offrent le tableau le plus fidèle & le
 plus piquant des mœurs, des cou-
 tumes de tous les Peuples, & même
 de beaucoup d'événemens que l'His-
 toire a craint ou négligé de trans-
 mettre à la postérité. Mais, n'eussent-
 ils que le seul avantage de nous pein-
 dre les erreurs du cœur humain, leur
 lecture me paroîtroit encore très-
 utile, en la supposant faite dans l'es-
 prit que se proposent les auteurs de
 cette collection. D'après ce que j'en
 ai déjà vu, j'ose dire que ces ou-
 vrages lus dans la *Bibliothèque* en ques-
 tion, non-seulement n'ont plus rien

de dangereux, mais qu'ils contiennent les plus grandes leçons de sagesse & d'excellens préservatifs contre les séductions du vice. Le poison secret qui pourroit s'y trouver renfermé, reste dans le creuset de l'analyse, laquelle se borne à donner l'esprit, & pour me servir de l'expression même des auteurs, la miniature de chaque Roman: miniature dans laquelle n'entrent que les seuls traits propres à caractériser l'ouvrage, & d'où sont bannies toutes les images qui ne seroient pas avouées par la décence la plus rigoureuse. Ainsi, Monsieur, toutes ces brillantes productions ne seront plus perdues pour un grand nombre de lecteurs, dont la conscience délicate s'effrayoit du nom seul de Roman.

Il eût été difficile aux Rédacteurs de cet ouvrage, de fournir la carrière qu'ils se sont ouverte, sans le secours d'une Bibliothèque immense, dans laquelle on trouvât rassemblé tout ce qui a été écrit en France dans le goût Romanesque. Cette Bibliothèque, ils l'ont découverte; c'est

celle de M. le Marquis de Paulmy. Je ne crains pas de le nommer. Il a les premiers droits sur la reconnaissance que le Public doit aux auteurs du Journal des Romans ; c'est lui qui a daigné en tracer le plan ; c'est lui qui en fournit les matériaux. On ne peut prévenir plus favorablement les lecteurs pour cet ouvrage ; qu'en indiquant les sources où ceux qui le composent ont la liberté de puiser. On sçait que la Bibliothèque de M. de Paulmy est en tous genres la plus complète que puisse former la noble passion des livres dirigée par le goût & secondée par l'opulence.

Ce qui doit relèver encore à vos yeux le mérite de cette *Bibliothèque des Romans*, ce sont les Notes historiques & critiques, avec les anecdotes curieuses, tant sur les auteurs que sur leurs ouvrages, dont chaque extrait est accompagné ou suivi. Vous les lirez avec d'autant plus de plaisir, qu'elles vous feront souvent connoître les véritables personnages que le Roman déguise. Telles sont, par exemple, celles qu'on trouve à la

suite de l'*Astrée*, où l'on voit que le célèbre *d'Urfé* a tracé l'histoire de ses propres amours sous les noms & sous les aventures de ses Bergers & de ses Bergères.

Le plan de l'ouvrage me paroît très-heureux & très-propre à embrasser sans confusion tous les genres de Romans. Ils y sont divisés en huit classes. La première comprend les traductions des anciens Romans Grecs & Latins; la seconde, les Romans de Chevalerie; la troisième, les Romans Historiques; la quatrième, les Romans d'amour; la cinquième est réservée aux Romans de Spiritualité, de Morale & de Politique; la sixième, aux Romans Satyriques, Comiques & Bourgeois; la septième, aux Nouvelles Historiques & Contes; la huitième & dernière aux Romans Merveilleux, c'est-à-dire aux Contes de Fées, aux Voyages imaginaires, aux Romans Orientaux. Cette division produira naturellement la plus grande variété dans la *Bibliothèque des Romans*, & je ne doute pas que cette collection précieuse ne soit bien reçue du Public. Je me contenterai de vous

en citer un morceau tiré des *Affec-
tions de divers Amans, faites & ras-
semblées par Parthenius de Nicée, ancien
auteur Grec & mises en François. C'est
l'histoire d'Erippe.* » Les Gaulois ; Na-
» tion belliqueuse, faisoient de temps
» en temps des excursions chez leurs
» voisins, & même chez ceux qui
» ne l'étoient pas. Ils ravageoient
» alors l'Ionie. Un de leurs détache-
» mens s'avança jusqu'à Miler. On y
» célébroit dans ce moment la fête
» de *Cérès*, & les femmes Milésiennes
» se trouvoient presque toutes rassem-
» blées dans le temple de la Déesse, peu
» éloigné de la ville. Elles sont enle-
» vées par les Gaulois ; quelques-unes
» furent rachetées par leurs maris,
» d'autres emmenées dans les Gaules.
» De ce nombre étoit *Erippe*, femme
» de *Xantus*, homme très-considé-
» rable parmi ses concitoyens. Il ai-
» moit sa femme qui réunissoit la
» beauté à la jeunesse. Il vendit une
» partie de ses biens, se munit d'une
» somme considérable, & partit pour
» aller racheter sa chère *Erippe*. Il
» arrive : c'est elle-même qui l'annonce

» & le présente au Gaulois dont
 » elle est la prisonnière. Celui ci loue
 » l'action de *Xantus*, & lui demande
 » quelle somme il lui apporte : mille
 » écus d'or ; lui dit le Milésien. Le
 » Gaulois lui ordonna de diviser cette
 » somme en quatre parts ; d'en pre-
 » dre une pour lui , une pour sa
 » femme , une pour son fils âgé de
 » deux ans qu'il avoit laissé à Milet,
 » & de consacrer la quatrième à la
 » rançon d'*Erippe* ; ce qui fut effectué.
 » Mais *Erippe* avoit d'autres vues ;
 » elle se plaignit en particulier à son
 » époux de ce qu'il ne s'étoit mis
 » que d'une si foible somme , & qui au-
 » roit pu ne pas suffire , si le Celte eût
 » été plus intéressé. Elle ajouta que
 » cette générosité pourroit bien n'être
 » que feinte , & qu'en ce cas son ava-
 » rice lui coûteroit la vie , de même
 » qu'elle lui ôteroit tout espoir de li-
 » berté. Alors *Xantus* lui avoua qu'il
 » portoit sur lui le double de cette
 » somme. La perfide Milésienne en
 » informa presque aussitôt le Gaulois ,
 » en lui déclarant qu'elle aimeroit
 » beaucoup mieux rester avec lui

» que de revoir une Patrie qu'il lui
 » avoit fait oublier. Elle finit par l'ex-
 » horter à faire périr *Xantus*, moyen
 » qui lui assuroit tout-à-coup une
 » grosse somme, & qui la déli-
 » vroît d'un époux qu'elle ne pou-
 » voit souffrir. Le Gaulois n'écouta ce
 » discours atroce qu'avec indigna-
 » tion. Il pressa même le départ de
 » *Xantus* & de sa femme. Cependant
 » il déclara qu'il vouloit les accom-
 » pagner jusqu'à certaines mon-
 » tagnes peu éloignées. Lorsqu'ils y
 » furent arrivés, il leur dit qu'avant
 » de les quitter il vouloit sacrifier
 » avec eux. On dispose selon l'usage
 » l'animal destiné au sacrifice. Le
 » Gaulois invite la Milésienne à l'ai-
 » der dans cette fonction; mais, au
 » lieu de frapper la victime, il frappe
 » la coupable *Erippe*, lui coupe la
 » tête, & dit à *Xantus*, de ne point
 » s'effrayer & de s'affliger encore
 » moins de ce qu'il voyoit. Il l'instrui-
 » fit du crime dont *Erippe* avoit voulu
 » le rendre complice, l'exhorta à
 » mieux placer désormais son affection,
 » & le renvoya avec tout son or. L'ac-

» tion de ce Gaulois partoît à coup
 » sûr d'un fond d'équité, mais de cette
 » équité qui dirige une ame un peu fé-
 » roce. La vertu dans les siècles bar-
 » bares ne marche guères que le fer à
 » la main ».

Vous verrez sur-tout avec plaisir, Monsieur, dans cette collection, la suite des Romans de Chevalerie; ouvrages devenus très-rares, très-difficiles à rassembler, & que le style & l'écriture gothiques rendent d'une lecture impraticable à ceux qui n'en ont pas fait une étude particulière. Il n'y a cependant point de livres qui méritent mieux d'être consultés pour connoître les mœurs anciennes de la nation Française. Vous serez étonné, en lisant les analyses très-bien faites de ces ouvrages & les Notes instructives & pleines de recherches & d'anecdotes qui les accompagnent, de voir combien ces Romanciers avoient d'imagination. C'est une source où vous trouverez plus d'un larcin de nos modernes.

Le Roman de *Merlin* est le premier

Roman de Chevalerie, puisqu'il est l'origine de ceux de la *Table Ronde*, les premiers de tous les ouvrages de ce genre. Une succession connue de tous ces Romans autorise les rédacteurs à les diviser en trois époques. La première comprend l'*Histoire des Chevaliers de la Table Ronde*, du Roi *Arthur*, de *Lancelot du Lac*, de ses compagnons & de leur postérité; la seconde, celle de *Charlemagne & des Pairs de France* que la *Chronique*, faussement attribuée à l'Archevêque *Turpin*, suppose l'avoir accompagné dans ses conquêtes; la troisième renferme l'*Histoire d'Amadis de Gaule* & des autres Chevaliers de sa famille. Les rédacteurs annoncent qu'ils feront successivement connoître les faits & gestes de ces trois races de Héros imaginaires, en n'offrant que les traits curieux & principaux, avec l'attention d'écarter les batailles sans nombre qui remplissent tant de volumes. Je n'entre pour le présent dans aucun autre détail sur ce riche répertoire, qui m'offrira plus d'une occasion de vous en parler.

*L'Art d'Observer ; par Jean Sènebier ,
 Ministre du Saint - Evangile & Bi-
 bliothécaire de la République de Ge-
 neve , 2 vol. in-8° d'environ 300 pa-
 ges chacun ; à Geneve chez Cl. Phi-
 libert & Bart. Chirol ; & se trouve à
 Paris chez Durand Neveu Libraire rue
 Galande.*

JUSQU'ICI, Monsieur, l'on a fait un grand nombre d'Observations, mais l'on n'a presque rien écrit sur la manière de les faire. L'ouvrage que je vous annonce est donc aussi neuf par son objet, qu'il est intéressant par la manière dont cet objet y est traité. La courte analyse que je vais en faire, suffira, je pense, pour vous engager à le lire d'un bout à l'autre.

L'Art d'Observer apprend à se former des idées claires sur tous les objets qui agissent sur les sens, & à les communiquer aux autres comme on les a reçues. Cet Art est différent de l'art de faire des expériences, parce que le premier s'occupe des objets

tels qu'ils se présentent dans la Nature ; au lieu que le second cherche , par des combinaisons nouvelles , à parvenir jusqu'à la connoissance des phénomènes qu'il observe. M. Sènebier entre dans des détails sur les différences de ces deux Arts , sur leurs rapports & sur leurs usages. Son livre est divisé en cinq Parties.

Pour *observer* comme il faut ; il importe d'avoir plusieurs qualités particulières , que M. Sènebier indique dans sa première Partie. Il ne prétend pas cependant que leur réunion soit absolument nécessaire ; mais il fait entendre que l'*Observateur* fera d'autant plus parfait , qu'il en possédera davantage. Il lui demande un génie vaste & profond pour embrasser tous les rapports de l'objet qu'il *observe* ; des connoissances générales qui le familiarisent avec les procédés de la Nature ; des connoissances particulières de l'objet dont il s'occupe , pour sçavoir le point d'où il doit partir , afin de n'attaquer que ce qui est inconnu. Exercé dans l'*Art d'Observer*, il sçaura , de plus , la manière la plus convenable

ble de présenter les objets à ses sens. Mathématicien, il mettra dans ses recherches l'esprit des Mathématiques, & il se servira de leurs secours dans les cas où il lui seront nécessaires; mais, comme il est aisé d'être la dupe de ses sens & de son esprit, il apprendra à douter de ses idées & de ses sensations. Il se souviendra que des Médecins célèbres d'Italie & des Physiciens distingués d'Allemagne, ont soutenu, il y a peu de temps, par écrit, qu'ils avoient éprouvé l'effet des émanations, soit odorantes, soit purgatives, de quelques drogues, au travers desquelles on avoit fait passer le fluide électrique qui avoit agi sur eux. L'auteur veut, de plus, que l'*Observateur* s'applique aussi à approfondir les faits *isolés* pour les lier aux autres; les faits *communs*, qui souvent ont été mal *observés*; les *petits faits*, qui souvent fournissent de grandes idées, & les faits *irréguliers* qui peuvent servir à bannir des préjugés injurieux à la Philosophie.

Dans la seconde Partie, M. *Sénèbier* nous montre l'*Observateur* pen-

dant qu'il *observe* ; méthodique dans ses recherches , perfectionnant ses sens qui sont naturellement bons , se servant adroitement d'instrumens bien choisis & bien adaptés à ses *Observations* , appréciant même les erreurs inévitables en s'en servant ; joignant à toutes ces qualités une patience à toute épreuve , & sur-tout une attention soutenue qui , fixant son ame sur l'objet qu'il *observe* , lui en fera pénétrer tous les mystères , l'empêchera d'être séduit par les apparences.

Dans la troisième Partie de cet ouvrage , on voit l'*Observateur* occupé du soin de communiquer ses *Observations*. M. *Sèmbier* enseigne ici la manière de les publier & de les rendre utiles aux autres. Il impose aux Philosophes l'obligation d'être *sincères* , *clairs* & *précis*. Il leur propose pour modèles Messieurs de *Buffon* & *Swammerdam*.

La quatrième Partie nous présente l'*Observateur* , interprète de la Nature. A cette occasion , M. *Sèmbier* donne les règles les plus importantes

pour expliquer les phénomènes. Il apprécie la valeur de l'analogie & de l'induction, en montrant la manière de s'en servir ; il indique une façon nouvelle d'employer plus sûrement les hypothèses & de graduer leur bonté ; il prescrit l'usage de l'analyse comme un des meilleurs guides pour arriver jusqu'à la cause des faits ; il devide, pour ainsi dire, ce fil d'*Ariane* qui y conduit ; il termine cette Partie très-intéressante, par l'indication des moyens propres à conduire l'*Art d'Observer* à sa perfection,

Enfin, dans la cinquième Partie, l'auteur prouve que l'*Art d'Observer* est le créateur des Sciences & des Arts, puisque les sensations sont les matrices de toutes nos idées. Il examine ensuite si l'on peut estimer le degré de perfection auquel peut arriver l'esprit humain ; il applique ses réflexions, à ce sujet, aux Sciences & aux Arts ; il montre qu'une étude approfondie de la Nature peut beaucoup augmenter encore le nombre de nos idées, étendre considérablement les Sciences, & perfectionner non-

258. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

seulement les Beaux Arts, mais les Arts Mécaniques. Il ouvre ici des vues nouvelles qui annoncent qu'il travaille à d'autres ouvrages, dont celui que je viens d'analyser donne les plus favorables idées.

Je suis, &c.

A Paris, ce 21 Novembre 1775.

L E T T R E X I I.

Ode Latine sur le Sacre du Roi. Par M. CERISIER Professeur d'Eloquence au Collège des Grassins, in-4° de 8 pages. De l'Imprimerie de la Veuve Thibouft Place de Cambray.

ON ne rencontre dans le Monde que trop de beaux-esprits & d'ignorans qui affectent le dédain le plus insultant pour la Langue Latine, ou du moins pour ceux qui, chargés de l'enseigner, se donnent quelquefois la peine de la parler. Pour vous, Mon-

sieur, vous aimez cette Langue, & vous applaudissez à l'Université de Paris qui, dans les occasions importantes, se sert de cet idiome pour faire éclater ses sentimens. Vous lirez avec plaisir l'Ode que je vous annonce. Je ne vous en citerai que quelques strophes. Voici le début :

VICTOR sacrandum Remigio caput
 Dux offerebat, Francigenùm decus,
 Juxtàque fulgebant catervæ
 Tolbiaci memores triumphi.

Tum digna tanto munere Pontifex
 Secum volutans, Numine plenior,
 Sic ora, paulisper moratus,
 Gandibus auguriis resolvit :

Edoctus ergò suave jugum pati,
 Ferox inermi colla potentiaë
 Submittis ultrò, sanctiorem
 Imperio titulum additurus l.

Præstantiori, quin etiã datur
 Regno potiri ; si sibi conscius
 Cœlestis in pectus recepti
 Muneris, assidansque custos.

Injeſta gaudes frena cupidini.

Quis liber aut Rex, non ſibi temperans ?

Regnoque non ſedans frementes

Interiore animi procellas ?

C'eſt-à-dire : » Le Vainqueur de
 » Tolbiac, l'honneur de la Nation, ſe
 » préſentoit devant *Remi* pour recevoir
 » l'onction Sainte. Rangées autour de
 » lui, ſes Légions brillantes s'occu-
 » poient encore de ſon dernier triom-
 » phe.

» Le Saint Prélat, rempli de pen-
 » ſées dignes de ſon auguſte miniſtère,
 » rempli de l'eſprit divin, s'arrête un
 » moment, frappé des hautes deſti-
 » nées qu'il préſage ; puis, rompant le
 » ſilence :

» Fier conquérant, diſ-il, vous ap-
 » prenez donc à ſubir un joug ſalutaire
 » & doux. Un pouvoir ſans armes re-
 » çoit votre hommage. Il va consacrer
 » par un nouveau titre vos droits à
 » l'Empire.

» Que diſ-je ? Un Royaume infi-

» niment plus desirable vous est ou-
 » vert ; si vous sentez le don Cé-
 » leste descendu dans votre ame, si,
 » toujours attentif à le conserver,

» Vous vous félicitez du frein qu'il
 » met aux passions. Est-on libre ou Roi,
 » lorsqu'on n'est pas maître de soi-
 » même, lorsqu'on ne sçait pas gou-
 » verner cet Empire intérieur souvent
 » agité par des mouvemens séditions ?

Le Poëte caractérise très-bien dans
 les dernières strophes le jeune Mo-
 narque de la France :

Rex, mirum ! ephēbus ; non juveniliter

Traçans habenas Imperii, jubet

Regnare Legem, & Veritatis

Affidua bibit aure voces.

Si qui irretoris aurum oculis vident

Magno gerentes pectore Patriam, &

Sublimiori perspicaces

Mente valent ; socios paterni

Vocat laboris ; dum Solio cupit

Rex admoveri, quò magè polleant ;

Exempla virtutum, suamque his

Luminibus radiare sedem.

Haud ullus unquam tot spatio brevi
 Indulfit ægris munera Civibus ;
 Fontem & bonorum largiorem
 Pignore tam vario spondit.

Ergo sacrandum prosequitur pio
 Affusa Templis murmure Gallia ,
 Regemque Regnantum fatigat
 Ut propria hæc sibi dona consent.

Dixit Sacramentum . . . aurea plenitis
 Jam currat ætas , jam melioribus
 Boni regantur ; Tuque tantis
 Tolle animos , Clodovæe , fatis.

» On admire dans le jeune Monar-
 » que qui tient les rênes de l'Empire
 » une maturité supérieure à son âge.
 » C'est pour faire regner la Loi qu'il
 » commande : c'est à la Vérité qu'il
 » prête sans cesse une oreille atten-
 » tive.

» Des Citoyens magnanimes voient-
 » ils l'or avec indifférence ? Leur ame
 » n'est-elle occupée que du bien de la
 » Patrie ? Ont-ils un génie élevé , pé-
 » nétrant ? Il les associe à ses travaux
 » paternels,

» Pour donner plus d'influence
 » aux vertus ; il en exalte les modè-
 » les ; telles sont les lumières dont il
 » veut que le Trône emprunte son
 » plus vif éclat,

» Jamais en si peu de temps aucun
 » Prince ne donna tant de preuves de
 » bienfaisance à ses Sujets ; jamais au-
 » cun par tant de gages précieux
 » ne leur garantit l'abondance & la
 » prospérité future.

» Aussi les vœux de toute la France
 » le suivent au Temple où il va rece-
 » voir l'onction Sainte ; les peuples
 » prosternés devant les Autels sup-
 » plient avec instance le Roi des Rois
 » de les faire jouir du bonheur qui
 » s'annonce.

» Le Monarque vient de le pro-
 » mettre avec serment . . . Que l'on
 » voie couler désormais des siècles
 » plus fortunés . . . Qu'un peuple ver-
 » tueux ait des Chefs qui le soient
 » encore plus. Et vous, fondateur de
 » cette Monarchie , prenez des senti-
 » mens dignes de ses hautes destinées.

*Lettre de Madame la Baronne de ***
à Madame la Marquise de ***. A
Lyon 14 Octobre 1774.*

VOUS avez lû, Monsieur, dans une de mes Feuilles de l'Année dernière *, de *Fragment d'une Lettre écrite par Madame la Baronne de *** à Madame la Marquise de ****. On dit dans ce *Fragment* que toutes les femmes des Tragedies de Racine sont des *Furies* ou des *Messalines*. Je pris la liberté de combattre en peu de mots l'opinion de Madame la Baronne. Quelque temps après elle écrivit à Madame la Marquise de *** , pour justifier son sentiment, la Lettre que je vous envoie. Elle s'étoit perdue dans mes papiers ; je viens de la retrouver.

» Quelques admirateurs de M^{lle} Saint-
» Val cadette, ont sans doute voulu que
» le Public fût instruit du bien que j'en
» disois, & l'auteur de l'*Année Littéraire*
» se fera fait un plaisir de rendre hom-
» mage à la vérité : tout cela n'a rien

* Voyez l'Année Littéraire 1774 N^o 22 ou
Tome V, page 132.

» de

» de désagréable pour la jeune Astrice
 » dont je parlois ; mais j'ai, Madame,
 » à me plaindre de votre complaisance.
 » Ne me croyant pas destinée à l'hon-
 » neur de l'impression, je n'ai ni soi-
 » gné mon style ni développé mes
 » pensées, & j'ai encore le chagrin
 » de me voir en contradiction avec
 » un Critique célèbre. Cependant je
 » n'en suis pas moins constante dans
 » le reproche fait à *Racine*. Oui, je suis
 » sûre qu'il vouloit donner très-mau-
 » vaise opinion des femmes, & je le
 » trouve en cela malhonnête & dan-
 » gereux. J'ai dit que toutes ses *Héroïnes*
 » étoient des *Furies* ; je ne parlois que
 » de ses Rôles majeurs tels que *Phè-*
 » *dre*, *Roxelane*, *Hermione*, *Eri-*
 » *phile*, &c. L'auteur de l'*Année Lit-*
 » *éraire* me renvoie à l'*Histoire Ro-*
 » *maine* pour une autre expression. J'ai
 » toujours vu donner le nom de la
 » femme de *Claude* à celles qui paroîs-
 » sent plus emportées que tendres, &
 » toutes les Amoureuses de *Racine* ont
 » ce caractère.

» *Phèdre* est révoltante :

C'est *Vénus* toute entière à sa proie attachée.

Furieuse d'avoir été repoussée, elle livre *Hippolite* à la vengeance de *Thésée*. *Roxelane* fait étrangler *Bajazes*, parce qu'il ne veut pas l'épouser ; comme si le mariage chez les Turcs assuroit la fidélité ! *Athalide*, qui conduit leur intrigue depuis long-temps, devient jalouse au moment où l'homme qu'elle aime va devenir Empereur, & le contraint à paroître refroidi, crime impardonnable aux yeux de la Sultane. *Hermione* fait assassiner un Roi qu'elle aime ; parce qu'il épouse *Andromaque* ; elle offre son cœur à qui se souillera d'un meurtre, & l'imbécile *Oreste* ; qui sçait n'être pas aimé, commet un crime, inoui par sa cause, inutile par ses effets, puisque *Pirrhus* veut bien lui rendre *Hermione*. Quel est l'homme assez fou pour en punir un autre de ce qu'il n'aime pas sa Maîtresse ? Qu'un Amant, adoré d'une femme malheureuse, porte une main homicide sur celui qui la tyrannise, cela peut être pos-

sible dans le délire d'une passion réciproque ; mais que ce ne soit jamais à l'instigation d'une femme ; c'est dégrader l'amour dans notre sexe qui ne doit l'inspirer que par l'estime. *Racine* ne connoissoit ni le cœur des hommes, ni le nôtre.

Eriphile, au moment qu'*Iphigénie* obtient sa liberté, court à *Calchas* apprendre la fuite de l'amante d'*Achille* ; quelle basse cruauté ! C'est sans doute à ces exemples funestes que la fameuse *le Couvreur* a dû le poison dont on dit qu'elle mourut.

Je ne parle point de *Monime*, foible copie de *Phèdre* qui a la fausseté de laisser croire qu'elle aime un fils de *Mithridate*, & la maladresse d'avouer son amour pour l'autre. L'auteur de *l'Année Littéraire* cite *Junie*, *Andromaque*, *Bérénice*, *Aricie*. Comme *Racine* a mal connu les véritables ressorts d'un amour extrême, il a méconnu ceux d'un amour réservé. *Junie* n'a pas l'esprit d'apprendre à *Britannicus* que *Néron* l'écoute. *Andromaque* n'aime rien, pas même son fils,

puisqu'elle balance à lui sauver la vie :
 une mère en pareille situation épou-
 seroit son bourreau ; mais elle fort en
 disant :

Allons sur son tombeau consulter mon époux.

» La douce *Bérénice* fait son possible
 » pour engager *Titus* à mépriser les re-
 » présentations de ses peuples ».

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous
 pleurez !

Belle maxime à donner à des Sou-
 verains ! Il seroit bien plus sage de leur
 apprendre que, relativement à leurs
 sujets, ils n'ont pas une puissance in-
 finie, & que, comme homme, ce-
 lui qui peut tout ce qu'il veut ne sçait
 bientôt plus que vouloir.

La triste *Aricie* manque de cou-
 rage pour apprendre à *Thésée* qu'elle
 est aimée d'*Hippolite* ; mais elle a ce-
 lui d'aller l'attendre dans sa route.

Iphigénie n'inspire pas un grand in-
 térêt ; cette situation, prise de celle
 d'*Isaac*, lui est bien inférieure. *Iphigé-*

nie, aimée d'*Achille*, diserte pour prouver qu'il vaut mieux se laisser égorger que d'épouser son amant. S'il est une femme adorée d'un Héros qu'elle aime, qui préfère la mort, à moins que ce ne soit pour le sauver lui-même, je consens à croire que toutes les femmes ressemblent à celles de *Racine*.

Racine, qui fait commettre des crimes au nom de l'amour, ne sçait pas y soustraire par le même sentiment. Mais je voulois vous parler de *M^{lle} Saint-Pal* que j'aime; & je l'ai oubliée pour *Racine* que je n'aime pas. Elle vient de jouer *Alzire*, *Aménaïde*, *Atiane*, avec le plus grand succès: cette jeune personne, malgré la douceur de sa voix & le sentiment tendre qui paroît la caractériser, s'élève au fort, au sublime, sans ces cris de la tête que l'on prend à Paris pour de l'énergie, & sans tous ces mouvemens convulsifs que l'on confond avec l'art de la Pantomime. Le monologue d'*Alzire* a paru tout nouveau par la manière dont elle l'a débité;

je ne puis vous dire avec quel charme
elle a prononcé ces Vers :

» Les vainqueurs , les vaincus , tous ces
» foibles humains
» Sont tous également l'ouvrage de tes mains ,

Et la chaleur qu'elle a mis dans le
second monologue sur-tout , en di-
fant , je ne me rappelle pas le com-
mencement.

..... D'exterminer les miens , de déchirer
mon flanc ,
Et moi je ne pourrai disposer de mon
sang !

Dans *Ariane* elle a fait verser des lar-
mes par ces seuls mots :

C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère.

Envoyez vos Actrices nouvelles à
Lyon prendre des leçons de senti-
ment , s'il est possible d'en recevoir.
Mlle *Saint-Val* a jugé , mieux que
personne , combien la manière de
reprocher ses malheurs à son père
étoit difficile dans la situation d'*Amé-*

naïde ; j'ai vu souvent vos Dames du grand Théâtre, nous donner la colère pour le désespoir. La jeune *Saint-Val* ne fait pas de ces fautes. *Eh ! ce mot n'est pas dit*, a été prononcé avec une douleur si profonde que la pitié s'est emparée de toutes les âmes. Je ne finirois pas, si je m'en croyois ; mais cette Lettre est déjà trop longue.

Faites ma paix avec l'auteur de *l'Année Littéraire* ; assurez-le que je lis quelquefois les beaux morceaux de *Racine* ; mais que jamais ma fille ne lira les tirades de ses Princesses. Je craindrois qu'elle n'apprit de *Phèdre* que les remords, juste punition des crimes, en sont les réparateurs ; de *Roxelane* que, sans pudeur & sans humanité, on doit tout sacrifier à ses passions ; que l'on peut se servir, comme *Hermione*, de l'ascendant que l'on a sur celui qui nous aime, pour faire poignarder celui qui ne nous aime pas ; & qu'enfin, d'après *Eriphile*, c'est un moyen d'obtenir le cœur d'un indifférent que de faire égorger celle qu'il nous préfère, fût-elle notre bienfaitrice. J'ai l'honneur d'être, &c.

Tout ce que je pourrois dire, Monsieur, pour défendre *Racine*, ne seroit point changer de sentiment à Madame la Baronne de ***; comme tout ce qu'elle allègue & qu'elle pourroit alléguer encore contre les femmes de cet Auteur divin, ne me persuadera pas: ainsi je ne ferai aucune remarque sur cette seconde Lettre, que je soumetts absolument à vos lumières.

Lettre de M. Luceau de Boisjermain à Monsieur Fréron.

DIFFÉRENTES personnes, Monsieur, qui sont abonnées à votre *Année Littéraire*, m'ont prié de vous engager à marquer dans vos Feuilles les prix de tous les ouvrages que vous y annoncez. * Elles sont dans l'usage de

* Je ne demande pas mieux que de satisfaire à cet égard mes Abonnés; mais j'ai beau prier les Libraires de Paris, de Province & des pais Etrangers, de marquer les prix des ouvrages qu'ils débitent, la plupart négligent de rendre ce service au Public & à eux-mêmes.

s'adresser au Bureau de l'Abonnement Littéraire que j'ai formé en vertu d'un Traité fait avec la Poste, confirmé par un Bcn du Roi, pour recevoir, par la Poste & port franc, tous les livres ou autres objets qu'elles se déterminent à rechercher, sur le compte que vous en rendez. Comme elles ne peuvent jouir du port franc que je leur procure qu'en me faisant passer d'avance le montant de tous les Articles qui peuvent intéresser leur curiosité, elles sont privées de la ressource que je leur présente, ou elles sont obligées de dépenser beaucoup en ports de lettres, pour s'instruire des sommes différentes qu'elles doivent m'adresser. L'ignorance où elles sont du prix de tout ce qu'elles veulent se procurer, les a exposées jusqu'ici à des retards ou à des faux frais inutiles qu'on peut leur épargner. Plus on est éloigné dans la Province de la source des richesses Littéraires, plus on doit travailler, à ce que je crois, à diminuer les entraves ou les dépenses qui peuvent retarder la communication

du commerce des esprits. J'espère, Monsieur, que cette considération vous déterminera à indiquer à l'avenir le prix de tout ce qui fait la matière de vos annonces.

L'Abonnement Littéraire ou le *Port franc des Livres* s'étend à toutes les productions de la Littérature, des Sciences & des Arts. Il n'en coûte rien aux personnes de la Province pour les recevoir par la poste & port franc, que le prix auquel chaque ouvrage, chaque Brochure, chaque Cahier de Musique ou Gravure, sont vendus publiquement dans Paris.

Les Auteurs & les Libraires de Paris, les Marchands de Musique & de Gravures, qui veulent faire connoître en Province leurs ouvrages ou les Marchandises qui se débitent dans leurs Magasins ; les Particuliers qui ont acheté quelques livres qu'ils veulent communiquer à leurs amis en Province ; les Avocats qui veulent adresser à leurs Cliens les Mémoires qu'ils ont fait imprimer dans leurs affaires ; les personnes qui ont des

procès, & qui veulent faire passer à leurs amis ou à leurs connoissances les Mémoires faits pour eux, sont obligés d'en payer le port d'après un tarif très-moderé. On paye également celui des livres au rabais.

Ce Bureau sert aussi à la distribution en Province des *Avis*, des *Prospectus*, des *Annonces*, qu'on répand gratuitement dans Paris; des Catalogues des ventes faites par les Huissiers Priseurs ou les Libraires; ils sont adressés aux personnes notables qui sont établies dans chaque arrondissement des Bureaux de Poste.

J'entre avec vous, Monsieur, dans tous ces détails, afin de vous faire connoître l'étendue des avantages que la Province retire de l'*Abonnement Littéraire*, & combien il est important pour elle de connoître le prix de tout ce qui peut tenter sa curiosité. J'espère que vous voudrez bien, Monsieur, insérer cette Lettre dans le premier N° que vous publierez. J'ai l'honneur d'être, &c.

LUNEAU DE BOISJERMAIN.

M y j

276 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

T RIBUT payé aux Graces ; Almanach utile & amusant.

A la plus digne de plaire. Almanach utile & amusant.

L'hommage dû aux femmes , ou le Vœu de la Nature. Almanach utile & amusant.

Almanach Géographique , composé de toutes les Cartes de l'Europe , avec Descriptions , 2 volumes en maroquin. Prix 18 livres.

Almanach Géographique , petit Atlas , élémentaire , en 32 Cartes générales , 1 vol. maroquin. Prix 12 livres.

Almanach Géographique , composé de toutes les Provinces de France , en 48 Cartes , maroquin. Prix 10 livres.

Almanach , ou Indicateur fidèle , qui enseigne toutes les Routes de France , maroquin. Prix 7 livres 4 sols.

A N N É E 1775. 277

Almanach Topographique de toutes les banlieues & promenades des environs de Paris, en 16 Cartes. 6 livres.

Almanach où sont représentés, en médaillons, divers Monumens érigés dans Paris.

ÉTRENNES de Minerve aux Artistes, Encyclopédie des secrets importans sur tous les Arts. 5 livres.

Etrennes Poétiques de l'Amour, Poësies qu'un Amant peut donner à l'objet qu'il aime, fig.

Etrennes Poétique du sentiment, ou recueil de Poësies agréables & galantes, dédiées aux Dames.

Etrennes Poétiques, contenant plusieurs Pièces fugitives de M. de Voltaire, avec frontispice.

Etrennes Musicales, ou petit Rameau, pour apprendre de soi-même la Musique, fig.

Etrennes, contenant le précis de l'A.

278 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Agriculture, du Jardinier Fleuriste, Semaille & Récolte.

Etrennes Géographiques, contenant les quatre Parties du Monde, & autres objets intéressants.

Secrétaire des Dames, dédié au deux Sexes.

Secrétaire des Messieurs, Recueil en vers & prose, pensées ingénieuses, agréables Tablettes.

Secrétaire Économique, nécessaire aux Gens d'affaires, Militaires, Négocians & Voyageurs.

Secrétaire, ou Prophète véridique amusant, tant à l'usage des Dames que des Messieurs.

Secrétaire des Gens d'esprit, ou rêveries d'un homme tout éveillé, pensées badines, Tablettes.

Secrétaire du Courtisan sans art, ou les compliments sans fard; avec estampes relatives.

Secrétaire fidèle & discret, dont les feuillets sont en blanc, pour écrire & effacer à volonté.

Secrétaire du Voyageur, avec les Routes les plus fréquentées du Royaume, avec Tablettes.

Secrétaire, où se trouve le Calchas moderne, ou l'Oracle divertissant & amusant en société.

SOUVENIR intéressant, enrichi de la Partie de Chasse de Henri IV, fig. & portrait bien gravé.

Souvenir très-agréable, avec les délices de Cérès, de Pomone & de Flore, figures intéressantes.

Souvenir orné d'Estampes relatives aux 12 mois de l'année, avec Tablettes, pertes & gains.

Souvenir enrichi d'Estampes, dédié à la Reine.

Souvenir où se trouvent les Estampes des quatre Saisons & des quatre heures du jour, Tablettes.

280 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Souvenir & joli Pot-pourri, orné d'estampes très-agréables, première suite qui paroît.

Souvenir ; les plaisirs de la Ville & de la Campagne, dédié aux deux Sexes.

TABLEAU actuel de la France, considérée dans ce qu'elle offre de plus curieux.

Tableau des Parlemens & Cours Souveraines, sous le Règne de Louis XV & sous celui de Louis XVI.

Tableau Anecdotique de Louis XV, enrichi de son portrait, & supérieurement gravé.

Tableau contenant le Plan Topographique, Historique, Chronologique de Paris, avec des Cartes.

Tableau & Calendrier Perpétuel & Historique, pour faire soi-même le Calendrier de l'année.

Tous ces *Almanachs* qui se trouvent chez *Desnos Ingénieur-Géographe pour les Globes & Sphères & Libraire du Roi de Danemarck au bas de la rue Saint-Jacques*, sont ornés

d'Estampes agréables & garnis de *Tablettes Economiques* avec pertes & gains, c'est-à-dire de feuillets blancs; mais ces feuillets ou *Tablettes* sont d'un *Papier Nouveau*, sur lequel on peut écrire avec un stylet qui est d'un minéral sans fin; ce stylet est adapté aux *Tablettes* mêmes & leur sert de fermeture. On peut sur ce *Papier* effacer douze à quinze fois ce qu'on a écrit, & lui confier de nouvelles adresses, de nouvelles idées, de nouveaux rendez-vous, &c. Dans plusieurs de ces *Almanachs*, dans les deux premiers entr'autres, vous trouverez des Vers, des Cantatiles, & des Couplets, qui vous feront plaisir, sur-tout chantés. Tous ceux de ces *Almanachs*, *Souvenirs*, *Tablettes*, &c. dont je n'ai pas marqué les Prix, sont de 4 livres dix sols reliés en maroquin.

Iconologie Historique & Géralogique des Souverains de l'Europe. Ouvrage indispensable pour l'étude de l'Histoire; où se trouvent, tant en Estampes qu'en Discours, les évènements les plus mémorables de chaque Règne. Par Mrs d'Her-

milly Censeur Royal & Hurtault ancien Professeur de l'École Royale Militaire & Pensionnaire de Sa Majesté ; les Gravûres d'après M. Fossier Dessinateur de l'Académie Royale des Sciences. Je me suis apperçu, Monsieur, que, dans la liste nombreuse des Nouveautés que distribue le sieur *Desnos*, j'avois oublié celle dont je viens de vous transcrire le titre, & qui n'est pas une des moins utiles & des moins agréables. Les auteurs se proposent de donner des détails clairs, circonstanciés, mais courts, des principaux faits arrivés dans tous les Etats de l'Europe. Ils commencent par l'Histoire de France, & ce début est naturel à des Auteurs François. Le Volume que je vous annonce contient la première Race. On a mis, à la tête de chaque Regne, une Gravûre où se trouve représenté le portrait qu'on nous a transmis du Souverain, avec l'évènement le plus remarquable de ce Regne. Ce petit ouvrage est très-instructif, très-amusant pour la jeunesse, & même pour un âge plus avancé. Il est à souhaiter que les auteurs le continuent.

Le Catalogue de tous les ouvrages qui se vendent chez le sieur *Desnos*, tant en Librairie qu'en Géographie, Globes, Sphères, & généralement tout ce qui concerne les Sciences, se donne *gratis* chez lui à toutes les personnes qui voudront en prendre connoissance.

Almanach de Gotha contenant diverses connoissances curieuses & utiles pour l'année 1776. Gotha chez W. Effinger, & à Paris chez Ruault Libraire rue de la Harpe. Prix 3 livres relié avec l'étui. Cet *Almanach* remplit son titre, Monsieur; c'est-à-dire qu'il est utile & curieux, Il y a réellement de quoi s'instruire & s'amuser dans cet opuscule qu'il ne faut pas associer aux frivolités de ce genre. On y trouve des Notices astronomiques, Physiques, Géographiques, Généalogiques, Chronologiques, &, faites avec la plus grande exactitude. Il est orné de douze Gravûres agréables très-bien dessinées. Je n'ai pas besoin de dire que *Gotha* est un Duché d'Allemagne dont un Prince de l'auguste

Maison de Saxe est Souverain. La Ville Capitale, qui porte aussi le nom de *Gotha*, est remarquable par un Collège célèbre, par une superbe Bibliothèque, & par un riche Cabinet de Curiosités & de Raretés.

Traité sur les Coutumes Anglo-Normandes, qui ont été publiées en Angleterre depuis le onzième jusqu'au quatorzième siècle; avec des Remarques sur les principaux points de l'Histoire & de la Jurisprudence Française, antérieurs aux établissemens de Saint-Louis. Quatre Volumes in-4°, proposés par Souscription. Par M. Houard Avocat en Parlement, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. La Collection des Ouvrages qui contiennent les *Coutumes Anglo-Normandes*, doit paroître également précieuse à ceux des Anglois & des François qui se liyrent à l'étude de la Jurisprudence & de l'Histoire ancienne de leur Nation. Les Anglois ignorent encore aujourd'hui si les Coutumes qui les régissent, ont pour Auteur *Alfred* ou *Guillaume-le Conquérant*, & nous n'avons en

France que des notions vagues & fort incertaines sur la législation qui a subsisté depuis la cessation des *Capitulaires* jusqu'aux *Etablissemens de Saint-Louis*. Pour indiquer aux Anglois la véritable origine de leurs Loix, & pour suppléer au petit nombre des monumens qui nous restent des Coutumes que notre Nation a adoptées durant les 10, 11 & 12^e siècles, voici la méthode que M. *Houard* a suivie.

1^o. Il traite historiquement des variations de la Législation Angloise & Francoise, depuis l'entrée des Saxons dans les Gaules & dans la grande Bretagne, jusqu'au onzième siècle. 2^o Il fait connoître l'état où les Coutumes Anglo-Saxonnes se trouvèrent après la mort d'*Alfred*. 3^o Il rassemble tous les Traités qui nous restent de la Jurisprudence Anglo-Normande; & ces Traités, il les accompagne d'interprétations, de développemens, de Remarques où brilleront également & la profondeur du sçavoir & la sagacité de la Critique. Il y a long-temps que M. *Houard* est connu pour un des hommes les plus verités dans la partie intéres-

fante qui a toujours été l'objet de ses études. Les *Loix des François*, qu'il nous a données il y a huit ou neuf ans en deux Volumes *in-4°*, ont eu le plus grand succès, & garantissent le mérite du nouvel ouvrage qu'il nous propose aujourd'hui.

Jé n'ai pas besoin, Monsieur, de faire des phrases pour exalter le mérite de cette entreprise. Vous saisissez, par le titre seul, tous les avantages qui doivent en résulter pour notre Histoire. En joignant les *Traités*, si bien éclaircis, sur les *Coutumes Anglo-Normandes* à la collection des *Capitulaires* par *Baluse*, à celle des *Ordonnances* que nous devons à Messieurs de *Laurière*, *Secousse*, de *Villevaux*, de *Brequigny*, & aux textes des *Coutumes* anciennes & réformées, il ne nous restera rien à desirer pour connoître les divers principes de Législation qui ont été successivement adoptés en France & en Angleterre. Ces considérations dont un Ministre * également cher à l'Etat & aux Lettres, a connu tout le poids, le déterminè-

* M. Berlin.

rent, en 1766, à obtenir de Sa Majesté une Souscription, qui, en assurant le débit d'une partie des exemplaires de cet ouvrage, en devoit faciliter l'édition. Cependant, ce secours n'étant point encore suffisant, M. *Houard*, dont M. *de Miromesnil*, Garde des Sceaux, a bien voulu animer le zèle, en lui promettant, avec la protection du Roi, tous les encouragemens dont son travail peut être susceptible, a cru devoir inviter le public à seconder, par des Souscriptions nouvelles, une édition dispendieuse, qui ne fournit aucun amusement à la frivolité du siècle, & ne peut par conséquent être épuisée que par cette classe de Sçavans qui connoissent le prix de nos anciens monumens, & qui vont y chercher de bonne foi les lumières dont notre Histoire & notre Droit public ont encore besoin. Il propose donc aux personnes qui désireront cet Ouvrage, de se faire inscrire chez *Saillant & Nyon* Libraires, à Paris rue Saint-Jean-de-Beauvais; chez *Lallemant, Besogne, le Boucher fils, & Benitier* Libraires à Rouen; chez *Godard* Libraire à

Amiens, & chez *Dubuc* Imprimeur à Dieppe.

Le prix de la souscription sera de 36 liv. On payera en souscrivant 18 livres. En retirant les Tomes I & II, dans le mois de Juillet 1776, 18 livres; passé lequel temps on ne sera plus admis à souscrire. Les Tomes III & IV, pour lesquels il n'y aura rien à payer, seront délivrés, au plutard, à la même époque de l'année 1777, l'ouvrage étant entièrement fini; ceux qui n'auront pas souscrit payeront 54 liv. les quatre Volumes en Feuilles. Le Roi a permis que l'Ouvrage lui fut dédié: & le Portrait de Sa Majesté sera placé en tête du premier Volume. Si vous desirez, Monsieur, connoître plus particulièrement toute l'étendue & toute l'importance du travail véritablement utile de *M. Houard*; consultez le *Prospectus* qu'il a publié; les Libraires que je viens d'indiquer en donnent des exemplaires.

Je suis, &c.

A Paris, ce 22 Novembre 1775.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Essai sur le Style, à l'usage de l'École Royale des jeunes Gentils-hommes. Par M. THIÉBAULT, de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Berlin, & de celle de Lyon; un Volume in-12 de près de 400 pages. A Berlin chez G. J. Décker Imprimeur du Roi.

LES auteurs qui débutent aujourd'hui dans la carrière des Lettres se font un mérite de secouer le joug des Règles. Ils se flattent de trouver dans leur imagination assez de ressources pour être en état de se passer

ANN. 1775. Tome VI. N

de guides & de préceptes. Ils traitent de puérité l'étude de la nature & des modèles ; ils renversent toutes les barrières du goût ; ils insultent même à nos grands hommes ; ils déprisent leurs chefs-d'œuvre. Aussi, dans ce beau siècle philosophique, la jeunesse confiante, vaine, ennemie de toute entrave, ne lit rien, n'apprend rien, parle de tout, & se mêle d'écrire sur toutes sortes de matières sans en connoître une seule. Le mépris est la juste récompense de leurs travaux, & ce qu'il y a de malheureux, c'est que le mépris ne les corrige pas. Nous n'en devons pas moins de reconnoissance aux hommes éclairés, tels que M. *Thiebault*, qui veulent bien consacrer leurs plumes à l'instruction, & développer les difficultés de l'art d'écrire. L'*Essai* que je vous annonce, Monsieur, seroit capable, s'il étoit bien lû, d'opérer une heureuse révolution. Vous en porterez le même jugement, quand je vous aurai fait connoître cet ouvrage. Il présente trois questions : 1^o quelle est la nature du style en particulier ?

2^o Quelles sont les qualités rares & précieuses qu'exige le talent de bien écrire, & les connoissances que ce talent présuppose ? 3^o Quels sont enfin les avantages qui y sont attachés ?

Il y a un nombre infini de bons & de mauvais styles. M. *Thiebault* s'est proposé d'en rechercher, d'en examiner, d'en déterminer les qualités principales. Il définit le style, *une manière caractéristique & soutenue d'exprimer ses idées par écrit ou de vive voix.* Le bon style est celui qui réunit toutes les convenances possibles. Les différentes convenances dont la réunion constitue la bonté du style, varient selon les circonstances, qui sont elles-mêmes susceptibles d'un nombre infini de variations. Le mauvais style est celui qui manque de quelque-une de ces mêmes convenances ou qui n'en a aucune. Cette première question conduit M. *Thiebault* à des détails qui se rangent naturellement sous deux points de vue ; le premier concerne les objets entre lesquels nous avons à choisir ; le second, les motifs qui doivent nous déterminer dans le choix

que nous avons à faire. Ces deux considérations font la matière de deux Chapitres. On examine dans le premier quels sont les différens choix que le style exige : c'est le choix des pensées, le choix de l'ordre, le choix des liaisons, le choix des expressions, le choix des tours, le choix des tons ; ce qui forme autant d'articles séparés.

Les pensées sont vraies ou fausses, nécessaires ou accessoires, principales ou moyennes ou subordonnées, développées ou indiquées, enchaînées ou isolées, consonnantes ou louches ou contradictoires. M. *Thiebault* met dans leur jour, avec beaucoup de sagacité, ces différentes espèces de pensées, & fait voir la nécessité d'admettre les unes & de rejeter les autres.

La confusion déplaît par-tout où elle se trouve, & plus encore dans les ouvrages de l'esprit ; ils demandent non-seulement de l'ordre, mais encore un ordre qui regne entre toutes leurs parties. M. *Thiebault* prouve solidement ce choix de l'ordre, cette loi reconnue, suivie, & recommandée par tous les grands écrivains de l'Antiquité.

Le choix des liaisons n'est pas moins important. Despréaux étoit bien convaincu de la nécessité des liaisons, quand il disoit de *La Bruyère*, qu'il avoit évité dans son livre des *Caractères*, ce qu'il y a de plus difficile dans un ouvrage. L'Histoire, la Philosophie, sur-tout l'Éloquence & même la Poésie, ne peuvent se passer de liaisons. Elles sont indispensables dans tous les ouvrages composés de parties qui concourent à un même but, & qui peuvent tirer avantage des rapports que l'on doit montrer entr'elles, en ce que, par ces rapports, l'une de ces parties ajoute quelque chose de plus à l'autre.

Une expression est un ou plusieurs mots qui servent à exprimer une idée ou une pensée ; le choix des expressions est donc une des parties les plus essentielles du style. Rien ne caractérise plus le style que les expressions ; cela est si vrai que souvent, par le mot *style*, on n'entend que l'expression elle-même. On a souvent pour une seule idée plusieurs expressions entre lesquelles il faut choisir. On

peut les partager en un grand nombre de classes différentes, selon le point de vue sous lequel on les considère. M. *Thiébault* parcourt ici les principales de ces classes. Il définit aussi les principales espèces de figures. Cette définition se trouve dans tous les livres élémentaires, & sur-tout dans l'immortel *Traité des Etudes* de M. *Rollin*; mais elles tenoient si étroitement au sujet de M. *Thiébault*, qu'il lui étoit impossible de n'en faire aucune mention. D'ailleurs, elles m'ont paru présentées sous un jour plus vrai & plus heureux qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Quoique l'auteur de cet *Essai* ait évité, autant qu'il l'a pu, de charger cet ouvrage d'exemples, il a cependant fait un choix de morceaux propres à montrer l'emploi qu'on doit faire & le parti qu'on peut tirer des figures.

Toutes les vues de l'auteur, dans son article du *choix des Tours*, sont fondées sur la raison, sur le génie de la langue, sur le goût. Il est des *Tours* qui appartiennent autant à la Grammaire qu'au style; il en est d'autres

que les Logiciens & les Rhétoriciens font en droit de revendiquer ; ce sont 1° les diverses formes des raisonnemens ; 2° les diverses formes des pensées.

L'article du *choix des Tons* n'est pas si étendu, à beaucoup près, que les précédens. Il en résulte que le *Ton* est l'accord des expressions & des tours entr'eux dans tout le cours de l'ouvrage. Les réflexions de M. Thiébault se réduisent à quatre règles qu'il établit concernant le *Ton*. La première, c'est d'en avoir un ; la seconde, que le *Ton* se soutienne ; la troisième, que le *Ton* convienne ; la quatrième, plus essentielle & plus délicate que la précédente, c'est que le *Ton*, sans changer entièrement, soit varié, afin d'éviter une fatigante uniformité.

Quant aux motifs qui doivent nous déterminer dans les choix que le *style* exige, ce second chapitre de la première question présente six articles ; *sujet*, *buc*, *genre*, *langue*, *qualités de l'auteur*, *circonstances où l'on écrit*. Rien de plus judicieux, de mieux vû, de plus pensé, de mieux senti, que les

réflexions de M. *Thiebault* sur les moyens de toucher ses lecteurs. Voici comme il s'exprime par rapport à la sensibilité, qualité si rare & si précieuse, sans laquelle on ne peut se flatter d'aucun succès dans le genre pathétique. » La sensibilité ne peut » être réveillée que par des hommes » sensibles, & l'art est ici resserré dans » des bornes plus étroites que par- » tout ailleurs : il ne peut que diriger, » il ne supplée à rien. En un mot, ayez » l'ame d'un *Racine* ou d'un *Fénelon* ; » ou bien, bornez-vous à m'instruire, » à me persuader, à me plaire ; re- » noncez pour jamais à l'ambition de » me toucher. Donnez à *Sénèque* un » trait semblable à celui de *Nisus* & » d'*Euryale*, *Sénèque* ne trouvera que » des épigrammes dans un fonds où » *Virgile* ne trouvoit que des senti- » mens. Donnez à la *Mothe* à faire » une scène semblable à celle de *Joas* » & d'*Athalie*, cette scène n'occupera » que l'esprit de la *Mothe*, tandis » qu'elle saisit & pénètre l'ame de » *Racine*. Celui-là ne sçaura faire de » son Héros qu'un Philosophe pré-

» mûré, tandis que celui-ci en fait
 » un Héros intéressant. »

L'Article des *Qualités de l'Auteur* vous
 fera, Monsieur, le plus grand plaisir.
 Pourquoi tant d'auteurs, malgré beau-
 coup de talens, d'esprit & d'appli-
 cation, ne réussissent-ils point dans
 les ouvrages qu'ils entreprennent ?
 » C'est, dit M. *Thiébault*, qu'ils veu-
 » lent travailler dans des genres qui
 » ne s'accordent point avec leurs qua-
 » lités morales. Comme tout homme
 » a son caractère, il ne peut pas avoir
 » tous les caractères ; il faut conclure
 » qu'il y a une véritable folie à vou-
 » loir réussir dans tous les genres ». M.
de Voltaire pardonnera-t-il à M.
Thiébault cet anathème ? Il est clair
 qu'il est assez directement lancé contre
 l'universel *Papa Grand-homme*, à moins
 que ses amis ne prétendent qu'il pos-
 sède au plus haut degré toutes les
 qualités morales.

Le Parnasse abonde en auteurs hypo-
 crites qui veulent faire parade de senti-
 mens qu'ils n'ont pas ; mais on voit, à
 la longue, par le peu de naturel qu'il y a
 dans leurs ouvrages, que ce ne sont que

des sentimens affectés. » Les auteurs
» Courtisans, & qui par leur vocation
» sont habitués au manège adroit des
» Cours & aux mesures cachées de la
» prudence, sentent bien la preuve de
» tout ceci, & même ils nous donnent
» lieu de présumer qu'ils sont entiè-
» rement de notre avis, puisque ceux
» d'entr'eux qui ont quelque raison
» de ne pas dévoïler leur caractère,
» évitent soigneusement, lorsqu'ils
» veulent écrire, de prendre le ton
» sérieux en traitant des Sujets sus-
» ceptibles de sentiment, ou de trai-
» ter de semblables sujets lorsqu'ils
» veulent être sérieux. On voit ces
» sortes d'auteurs rechercher ce ton
» léger & superficiel du badinage qui
» n'est qu'un jeu de l'esprit dans le-
» quel on ne permet jamais au cœur
» de prendre aucune part; le ton
» d'une Philosophie amusante, &
» qu'on nomme Épicurienne; le ton,
» en un mot, qui est malheureuse-
» ment devenu celui des Cours & du
» grand monde, & qui dans le fonds
» n'est qu'un voile emprunté pour
» couvrir le libertinage de l'esprit &

» du cœur, & même pour en rendre
 » l'attrait séduisant, en le présentant
 » sous l'empreinte de l'amusement &
 » de la délicatesse : ou bien on les voit
 » prendre des sujets didactiques &
 » froids, & n'écrire jamais que d'une
 » manière froide & didactique. C'est,
 » dans ce dernier cas, une sorte de
 » Philosophie sèche dont ils affectent
 » le ton pour ne pas courir le risque
 » de laisser paroître des sentimens qui
 » sont les leurs, & que pourtant ils
 » veulent cacher.

Quelles sont les qualités qu'exige le talent de bien écrire, & les connoissances que ce même talent présuppose ?
 Cette seconde question renferme encore deux Chapitres, dont l'un concerne les qualités ou talens, & l'autre les connoissances que doit avoir l'Ecrivain. Le premier Chapitre est divisé en trois articles. Il est question dans le premier Article, des qualités communes au goût & au talent ; dans le second, des qualités particulières au goût ; enfin, dans le troisième, des qualités particulières au talent. Il faut voir, dans l'ouvrage même, l'énu-

mération & le développement de toutes ces qualités.

La connoissance des règles & des modèles, l'imitation ou l'exercice, forment autant d'articles raisonnés du 2^d Chapitre, dans lesquels M. *Thiebault* pose les principes les plus sains & les plus judicieux au sujet des connoissances que présuppose le talent de bien écrire. Ce savant Académicien fait valoir avec raison les avantages du bon style :

» Il est très-possible, dit-il, que *Cotin*
 » ait eu plus d'idées que *Boileau*, que la
 » *Mothe* en ait eues plus que *Quinaut* &
 » *la Fontaine*, & que *Pradon* en ait
 » eues autant que *Racine*; ce dernier en
 » convenoit, quand il disoit : *ce qui me*
 » *distingue de Pradon, c'est que je sçais*
 » *écrire*. Mais ce talent suppose lui-
 » même une infinité de connoissances
 » & de qualités dans l'Ecrivain. » M. *Thiebault* avance & soutient une proposition, à la justesse & à la vérité de laquelle il est impossible de se refuser: c'est que la manière de combiner ses idées, de les arranger, de les présenter, qui caractérise l'homme de génie, est aussi ce qui caractérise

le style. » Pour mieux s'en convain-
 » cre, que l'on prenne les vers qui
 » contribuent le plus à la célébrité
 » des *Corneilles*, des *Racines*, des *Rouf-*
 » *seaux*, des *Voltaires*; qu'on les dé-
 » pouille de ce que le style y met d'é-
 » nergique, d'harmonieux, de tou-
 » chant, de vif, de naturel & de
 » brillant; qu'on les diffèque de ma-
 » nière à n'en conserver que les pen-
 » sées nues & simples: j'ose répondre
 » qu'on n'y trouvera presque jamais
 » que des idées familières, même aux
 » esprits les plus bornés. On verra
 » qu'*Horace* avoit raison de dire que
 » la perfection de l'art, c'est d'écrire
 » de manière que chaque lecteur se
 » flatte de pouvoir aisément en faire
 » autant, qu'il sue longtemps pour
 » y réussir, & qu'il y perde son tra-
 » vail & ses peines.

Ut sibi quivis

Speret idem, fudet multum, frustra que la-
 boret

Aufus idem.

Il faut un style, même dans les ma-
 tières qui en paroissent le moins sus-

ceptibles. Chaque genre a un style qui lui est propre. La Géométrie a le sien; & ce style, on ne craint pas de le dire, est le plus grand mérite de ceux qui, en courant cette carrière, ne font pas quelques découvertes considérables. Ce que M. *Thiébauld* dit de la Géométrie, doit, à plus forte raison, s'appliquer à toutes les autres Sciences.

Dans la vûe de prouver que le style est la partie la plus importante d'un ouvrage, M. *Thiébauld* trace plusieurs portraits, dont vous devinerez sans peine les originaux. » *Ariste* est hérissé de paradoxes; on se méfie de ce qu'il entreprend de prouver, & même de ce qu'il prouve réellement; quels ouvrages néanmoins sont lus comme les siens! » C'est que son style est vif, énergique, pressant & plein de chaleur. » *Polémiste*, à force de vouloir être profond, est souvent obscur dans ses écrits; eh bien! on en a la plus haute idée, on l'admire; mais a-t-il beaucoup de lecteurs pour qui ses ouvrages soient ce qu'on appelle des livres favoris? Quelques parti-

» sans enthousiastes peut être ; car le
 » moyen d'en manquer, lorsqu'avec
 » un mérite réel, on a de plus, de
 » temps en temps, l'avantage d'être
 » inintelligible, & d'avoir un zèle
 » hardi, brûlant & opiniâtre. Il faut
 » convenir ici de deux choses : l'une
 » que *Polémiste* a de grandes con-
 » noissances & une ardeur incroya-
 » ble pour le travail, & l'autre qu'on
 » lit fort peu les ouvrages de *Polé-
 » miste* qu'on admire tant.

Le dernier portrait vous frappera
 par la justesse & par la vérité de la
 ressemblance. » Vous parlerai-je de
 » *Protégilas* ? Tout le monde sçait que
 » rarement il pense ce qu'il dit, ou
 » plutôt qu'il change à tout moment
 » d'opinion ; que toujours guidé par
 » une imagination prodigieuse & sin-
 » gulière, il admet tout, rejette tout,
 » révère tout, & ridiculise tout ; la
 » vérité & le mensonge, l'histoire &
 » la fable : tout est égal à ses yeux.
 » Chez lui, tout est esprit & imagi-
 » nation : voilà le prisme changeant à
 » travers lequel il voit vingt fois le
 » même objet, & ne le voit jamais

» deux fois sous les mêmes couleurs :
 » il est quelquefois infidèle dans ses
 » récits , superficiel dans ses discus-
 » sions , mais toujours inimitable dans
 » tout ce qui tient à l'agrément ; &
 » quel scavant , quel génie a autant
 » de lecteurs , de partisans & d'ad-
 » mirateurs que *Protégilas* ? C'est que
 » son style réunit au plus haut degré
 » les qualités agréables & brillantes.

La troisième question , *quels sont les avantages du bon style* , est divisée en trois Chapitres , dans lesquels M. *Thiebault* examine successivement combien le bon style contribue à la célébrité des auteurs , combien le bon style contribue à l'avancement des Arts & des Sciences ; enfin , combien le bon style contribue à la perfection & à la politesse des mœurs. Ces trois considérations sont traitées avec le même goût & le même agrément. Le dernier Chapitre semble d'abord présenter un paradoxe ; mais l'auteur donne des raisons si palpables , si lumineuses , qu'il faudroit être bien aveugle pour ne pas adopter ses sentimens. Ces derniers Chapitres sont

des espèces de Discours où l'éloquence prête des charmes à la solidité du raisonnement.

Cet Ouvrage fait le plus grand honneur à M. *Thiebault*; il est clair, précis, méthodique, & j'invite tous nos Littérateurs à le lire avec attention. Si je sçavois chez quel Libraire de Paris il se vend, je l'indiquerois; peut-être *Lacombe* rue Christine en a-t-il quelques exemplaires.

Portrait de Juste-Lipse.

J'E cherchois ce matin dans le *Nouveau Dictionnaire Historique**, une Notice dont j'avois besoin. Je suis tombé, par hasard, sur celle de *Juste-Lipse*, & j'ai été frappé du caractère singulier de ce Littérateur célèbre, qui fut le plus Bel-Esprit de son temps: Je ne m'en suis pas tenu à ces premières notions; j'ai consulté *Bayle*, *Moréri*, & d'autres Ecrivains, qui tous l'ont peint des mêmes couleurs. Jugez vous-même, Monsieur,

* Six Volumes in-8°, à Paris chez le Jay Libraire rue Saint-Jacques.

par les traits que j'ai recueillis, s'ils n'ont pas dû me surprendre. Je n'avancerai dans cet Article aucun fait qui ne soit garanti par l'Histoire.

Juste-Lipse * parut de bonne heure avec éclat sur le théâtre de la Littérature. Il n'avoit que 19 ans lorsqu'il publia son premier ouvrage intitulé *Variæ Lectiones*, c'est-à-dire, *Diverses Leçons* ou corrections & explications de plusieurs passages d'Auteurs anciens ; un volume in-8°. Il avoit beaucoup d'esprit, des talens même, une ardeur singulière pour l'étude, une prodigieuse facilité d'écrire, un amour effréné de la gloire, une incurable démangeaison de saisir, pour faire parler de lui, tous les évènements, tous les Vaudevilles du jour, toutes les disputes des Sçavans, & de publier ce qu'il pensoit des objets différens qui tour-à-tour venoient s'offrir à son imagination. Ses écrits sur

* Il nâquit, le 18 Octobre 1547, à Isch Village près de Bruxelles, & mourut à Louvain le 23 Mars 1606.

toutes sortes de matières se succédoient rapidement les uns aux autres, & s'imprimoient dans toutes les grandes Villes de l'Europe. Il faisoit des vers; il composoit des Satyres, des Libelles, des Historiettes, des Commentaires; il écrivoit sur la Politique, sur l'Histoire, sur la Philosophie; sur la Critique, sur la Religion; en un mot, il étoit universel, ou du moins il avoit la fureur de le paroître. Après sa mort, on rassembla toutes ses œuvres, & il y eut de quoi faire six gros Volumes *in folio*. Il est probable que cet Auteur eût été le plus bel ornement de son siècle, si la manie de l'universalité & de la singularité n'avoit un peu dérangé les fibres de son cerveau. Il avoit supérieurement débuté. Sa façon de penser & d'écrire est simple, noble, élégante, dans les ouvrages qui commencèrent à le faire connoître. Mais il s'ennuya de suivre les traces des Anciens. Il se persuada qu'il importoit à sa réputation de se frayer un chemin nouveau, d'écarter tout soupçon que dans ses travaux il suivit aucun modèle; &

d'amener le Public à le regarder lui-même comme un excellent original. Enfin, il aspirait à la Dictature perpétuelle dans la République des Lettres. Plein de ce beau projet, il se hâta d'enfanter Volumes sur Volumes, Brochures sur Brochures, Pamphlets sur Pamphlets. Dans presque toutes ces productions, il est vif, léger, ingénieux; mais son style va par sauts & par bonds; il est hérissé d'épigrammes, de pointes & de jeux de mots. A force de vouloir paroître universel, faillant & singulier, il vint à bout de ne ressembler à aucun ni des bons Anciens, ni des bons Modernes. Ses défauts n'échappèrent pas aux hommes de goût ses contemporains. On sçait qu'un certain Monsieur *Josephus Scaliger*, un certain Monsieur *Casaubonus*, un certain Monsieur *Petavius*, ne firent jamais grand cas de ses ouvrages, & nos jeunes Littérateurs François sont priés de croire que ces trois *Quidams*, qu'ils ne connoissent peut-être même pas de nom, n'étoient pas des fots.

Si *Juste-Lipse* fut si bien apprécié par

un petit nombre de Lecteurs sensés , en revanche il eut des milliers d'admirateurs , d'imitateurs & de copistes ; & cela devoit être. Le plus grand nombre se laisse toujours prendre aux charmes de la nouveauté. Des Princes, des Ducs, des Marquis, des Comtes, des Barons, des Militaires, des Magistrats, des Financiers, des Abbés, des Femmes du bon ton, &c, excités par la célébrité de son nom & par la curiosité de le voir, alloient le visiter dans sa retraite ; ils n'en revenoient qu'avec des transports d'admiration. Ils l'élevoient au-dessus des plus grands Ecrivains de l'Antiquité & de leur temps. Ils soutenoient qu'ils les effaçoit tous par la beauté de son génie & par l'universalité de ses talens. Presque tous les jeunes Auteurs lui envoioient leurs ouvrages, dans lesquels ils s'étoient mis à la torture pour prendre son style ; ils lui écrivoient des lettres d'enthousiasme & d'adoration, & ils en recevoient les réponses les plus flatteuses qu'ils avoient grand soin de faire imprimer.

Il eut des partisans en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, & même ils formèrent une secte considérable qu'on appella les *Lipfiens*. Mais, qu'arriva-t-il après que ce Littérateur si connu dans toute l'Europe eût payé le tribut à la Parque ? Ses écrits ne parurent plus si merveilleux ; sa gloire alla toujours en diminuant, à mesure que le bon goût rentra dans ses droits ; & maintenant à peine lui reste-t-il une petite portion de la célébrité qu'il eut pendant sa vie. Qui est-ce qui le lit aujourd'hui ? La volumineuse collection de ses œuvres est presque ensevelie, comme son nom, dans les gouffres de l'oubli. Il y a peut-être un peu d'injustice dans cette révolution ; car *Juste-Lipse* étoit véritablement un très-Bel-Esprit. Son malheur est d'avoir ébloui la plûpart de ses Contemporains par sa brillante singularité, & d'être venu à bout de s'établir une espèce d'empire sur presque tous les esprits du second ordre. Ses sectateurs étoient des hommes très-ordinaires ; comme ils man-

quoient de génie, comme ils ne pouvoient imiter leur Maître que dans ses défauts, ils ont fait rejaillir sur sa mémoire le mépris dont insensiblement ils se sont couverts eux-mêmes. Vers la fin du dernier siècle, on ne regardoit plus cette secte de *Lipsiens* que comme la lie de la Littérature; & leurs ouvrages ne sont connus aujourd'hui que de ceux qui veulent tout connoître.

L'exemple de ce pauvre *Lipse* & de ces malheureux *Lipsiens* est bien frappant, Monsieur. Que de tristes réflexions il doit inspirer à ces Auteurs fameux qui occupent de leur gloire toutes les trompettes de la Renommée! Qu'ils ne se raffirent ni sur l'éclat de leur célébrité, ni sur la multiplicité de leurs succès, ni sur le nombre & le zèle de leurs partisans: c'est, si l'on veut, une espèce de cortège ou de *Livrée*, qui peut leur faire quelque honneur pendant leur vie; mais, après leur mort, on n'en doit rien attendre que de funeste pour leur réputation.

J'oublois, Monsieur, un article essentiel : c'est que *Juste-Lipse* lisoit tout & profitoit de tout. Il fut même accusé & convaincu plus d'une fois de plagiat; *Muret*, *Saumaise*, le Président *Faber*, le Chevalier de *Montaigne*, & plusieurs autres Ecrivains lui reprochèrent publiquement ses vols manifestes, & revendiquèrent les larcins qu'il leur avoit faits.

Quant à la figure, *Juste-Lipse* étoit horriblement laid, & , lorsqu'on le voyoit, on étoit étonné qu'un aussi bel esprit fût logé dans un aussi vilain corps. A l'égard du caractère, son ambition de dominer seul sur le Parnasse peut en donner une idée. Il étoit inquiet, envieux, méchant, d'une humeur inégale; tantôt d'une gaieté charmante, tantôt taciturne, atrabilaire, mécontent de tout le monde & de lui-même. Sa Religion étoit fort équivoque; il fut tour-à-tour Catholique, Luthérien, Calviniste, &c; sa façon de penser à ce sujet étoit si connue, que le Grand Duc lui fit offrir une Chaire de Professeur dans l'Académie
de

de Pise, avec le privilège de croire tout ce qu'il voudroit en fait de Religion. On dit que ce Prince avoit sollicité & obtenu à Rome cette tolérance pour ce Bel-Esprit. Mais ses infirmités l'empêchèrent d'aller à Pise. Après avoir long-temps erré dans l'Europe, souvent chassé, ou contraint, pour mettre sa personne en sûreté, de sortir des lieux qu'il habitoit, il finit par se retirer à Louvain, où le reste de sa vie fut assez paisible; il y rentra même dans le sein de la Religion Romaine, & ce fut un des plus zélés Catholiques de cette Ville. Il se montra sur-tout très dévot à la Sainte-Vierge. Il écrivit en son honneur, lui consacra sa plume d'argent, & lui légua par son testament sa robe fourée. S'il existe parmi nous un auteur qu'on puisse lui comparer pour l'esprit, pour l'avidité de la gloire, pour les Plagiats, pour la liberté de penser en matière de religion, &c., je ne serois pas étonné qu'il lui ressemblât encore, à la fin de ses jours, par un repentir sincère de ses fautes & de ses erreurs; on peut s'attendre à

tout d'un homme à imagination, & , si l'on venoit me dire qu'un tel homme, malgré ses blasphêmes contre la Religion, ses Diatribes contre le Clergé, ses invectives contre les Moines, est mort entre deux Capucins; ce dénoûment d'une longue vie tragi-comique me paroîtroit simple & naturel.

Je suis, &c.

A Paris ce 24 Novembre 1775.

LETTRE XIV.

Contes mis en vers par un Petit Cousin de Rabelais. Un Volume in-8° de 230 pages avec une jolie Gravure; à Londres; & se trouve à Paris chez Ruault Libraire rue de la Harpe.

LE PLAISIR.

QUI croit que le *Plaisir* est au Ciel à toute heure,

Se trompe fort : il change de demeure.
 Quand de la Terre il daigne s'approcher,
 Quand il s'y plaît, aussi-tôt les Dieux même,
 Oubliant tout, jusqu'à leur rang suprême,
 Ne manquent pas de venir le chercher.

Il le faut bien ; car , fans lui , qu'est la vie ?
 Des célestes lambris , une minute absent ,
 Tout y languit : la divine Ambrosie
 N'a plus d'odeur , *Hébé* plus d'enjoûment ,
 Et le Nectar n'est plus que de la lie ;
Graces & *Ris* sont à déménager ;
Momus renonce à la plaisanterie ,
Junon s'endort , & *Jupiter* s'ennuie :
 Ma foi , les Dieux font bien de déloger.
 Le *Plaisir* donc , en petit Volontaire ,
 Agilement du Ciel venoit de fuir ;
 Il habitoit un réduit solitaire.

*Mercur*e accourt , par-tout le cherche ,
 espère ,
 En cas pourtant qu'il puisse le saisir ,
 Le ramener , sur le bout de son aîle ,
 Au beau séjour de la Troupe immortelle.
 De prime-abord , ce qui s'offre à ses yeux ,
 Est tout l'éclat d'une Fête nouvelle :
 Grand appareil & Spectateurs nombreux ;
 Qui n'eût pas crû le *Plaisir* en ces lieux ?
 Bientôt le Dieu pénètre dans l'enceinte.
 Mais l'Etiquette , en lui tendant la main ,
 S'approche avec le Faîte & la Contrainte.
 A leur aspect , *Mercur*e fuit soudain.

Il voit, plus loin, la superbe *Lutèce*,
 Ville fameuse, où l'altière Richesse,
 Aux plus adroits, tient ses trésors ouverts.
 Le Luxe y regne, & la Danse & les Vers.
 On y médit, on y trompe les Belles;
 Le ridicule est pour les cœurs fidelles.
 Le Dieu regarde, & s'envole aux Remparts.
 Il jette l'œil sur ces superbes chars,
 Où sont trainés des Abbés de ruelles,
 Trente *Lais* étalant leurs dentelles,
 Et trouve à pied les plus jolis Minois...
 On les prendroit pour les Nymphes des Bois.
 Mais toutes ces Maisons roulantes,
 Entr'elles disputant de richesse & de goût,
 Des Courriers indomptés les bouches écu-
 mantes,
 Et, dans un cercle étroit, de l'un à l'autre
 bout,
 Tant de Voitures bondissantes,
 Rumeur, poussière, Stratz par-tout,
 Font vite d'éloger *Merçure*.
 Oh ! le *Plaisir*, dit-il, est loin d'ici, j'en jure.
 A tire-d'aile, fuyant ces lieux,
 Le Fils de *Jupiter* vient au Palais Magique,
 Où la Danse, les Vers, l'Optique,
 Et les charmes de la Musique,

Enchantent l'oreille & les yeux.

Vingt décorations galantes ,

Héros à voix sonore , Actrices séduisantes ,

De *Terpsicore* enfin les pas voluptueux ,

Le Spectacle rempli de Femmes ravissantes ,

Semblent dire à *Mercur*e , oui , le *Plaisir* est là :

Mal-à-propos il l'y chercha.

A présent , le *Plaisir* n'est plus à l'Opéra.

On cabale , on critique , & rien ne sçauroit
plaire.

Déjà sur le ton du mystère

On propose soupers exquis ;

Chacun prend sa volée , Actrices , Ducs ;

Marquis ,

Danseuses , Financiers , vieux Suppôts de

Cythère

On arrive au Sallon éclatant de lumière.

De la main des *Jeux* & des *Ris* ,

Sur table les plats sont servis.

Tout paroît annoncer d'avance

Et le bonheur & la gaité.

On croit trouver la Volupté ;

Mais ce n'est que son apparence :

*Mercur*e est dévoré d'ennui ,

Et bâille , en écoutant le jargon d'aujourd'hui.

Bientôt il vole au Bal , Temple de la Folie.

Il écoute glapir la grosse symphonie,
 Dont la lourde mesure est prise à contre-sens;
 Par un nombreux essaim d'Automates dansans.

Mercure apperçoit dans ce Bal un
 homme & une jolie femme qui ont
 l'air de s'aimer véritablement, qui se
 conviennent & disparoissent. *Mercure*
 les fuit ; pour le coup il croit avoir
 enfin trouvé le *Plaisir* : vaine espé-
 rance ! L'aigreur & le dégoût termi-
 nent cette aventure.

Mercure , qui ne passe pas
 Pour un Dieu trop novice, échappe à ce fracas:
 Tout ce qu'il a vu-là, très fort le scandalise.
 De chercher le *Plaisir* , il est, ma foi, si las,
 Qu'il renonce à cette entreprise.

Déjà le blond *Phébus* monte sur l'horison:
 La tendre Amanté
 Du vieux *Tithon* ,
 Annonce sa marche brillante.
 Le Messager du Ciel se trouvant au milieu
 D'une campagne riante :
 Reposons-nous, dit-il, un moment dans ce
 lieu.

Que la simple Nature

Parut belle aux yeux de *Mercuré*!

Couché sur un gazon qui bordoit un ruisseau,

De loin il découvre un Hameau :

Il se lève, il y court : je ne sçais quoi l'en-
traîne

A la Cabane prochaine :

(*Jasmins*, *Lilas* parfumoient le Jardin)

Il entre, & trouve *Annette* avec *Lubin*.

De la Rose nouvelle

La jeune Fille a la fraîcheur :

Quatre lustres, au plus, sont l'âge de la Belle :

Dans ses yeux regne la douceur.

A l'Albâtre, sa peau le dispute en blancheur.

Sans doute, qu'en formant un si joli visage,

La Nature, charmée, admira son ouvrage ;

Une gaze dérobe aux regards curieux,

Les trésors de son sein, trésors dignes des

Dieux.

Les fleurs que sur ses pas prodigue la Nature ;

Lui servent à nouer sa blonde chevelure.

Corset fait à ravir, & gentils jupons blancs ;

Que sa main délicate a garni de rubans,

Composent toute sa parure.

Lubin, encor dans son printemps ;

O iv

Beau, frais, actif, adore sa Maîtresse ;
 Avec sa chère *Annette* il cultive ses champs ,
 Et les autres momens
 Sont employés à la tendresse.
 Ils n'ont qu'un cœur à se donner ,
 L'Amour unit leurs ames ,
 Tour à tour ils chantent leurs flammes ,
 Et l'*Hymen* va les couronner.

La trop sensible *Annette*, en avisant *Mercur*e ,
 Perd les roses de son teint ,
 C'est pour son Amant qu'elle craint.

Lubin redoute l'aventure :

Va-t-on, se disoit-il, va-t-on nous désunir ?

Un moment *Mercur*e s'arrête.

Déjà dans leurs beaux yeux il a vu le *Plaisir*.

— C'est donc ici qu'on lui fait fête.

Ne l'effarouchons point. Il s'éloigne, & s'ap-
 prête

A pouvoir le saisir.

Revenant sur ses pas, il voit les lys, la rose,

La jonquille & le thim,

Servir de lit à notre Libertin ;

Très-mollement le Fripon s'y repose.

L'adroit *Mercur*e, aussi subtil qu'heureux,

Prend le *Plaisir*, & le ramène aux Cieux.

Tendres Amans, que c'est dommage!

Aimez-vous bien malgré cela.

A coup sûr, dans votre hermitage,

Incessamment le Plaisir reviendra.

L'idée de cette Pièce, Monsieur, est très-ingénieuse, mais n'est pas neuve; j'ai déjà lu cette fiction quelque part, & même, autant que je puis m'en souvenir, je l'ai lue en vers plus agréables que ceux que vous venez de lire. Quoiqu'il en soit, c'est ce que j'ai trouvé de mieux dans le Recueil que je vous annonce. Il est composé d'un certain nombre de *Contes* fort libres, fort connus, & de quelques bons mots qui vingt fois ont été réimprimés dans différens recueils d'Anecdotes & de Facéties: c'est, par exemple, la réponse bêtement ridicule de ce Fat de Qualité qui, arrivant à l'Observatoire après une Éclipse, prétendoit que, comme il étoit de la connoissance de M. de *Cassini*, ce sçavant Astronome auroit, en sa considération, la complaisance de recommencer. C'est encore cet homme qui, croyant à la Métempychose, assüroit qu'il se souve-

noit d'avoir été le *Veau d'Or*, & à qui l'on dit qu'il n'avoit perdu que la dorure. Il n'y a donc que le style qui pourroit rajeunir, en quelque sorte, ces vieilles plaisanteries, & les faire relire avec plaisir : c'est précisément la partie essentielle qui manque dans cette collection. Plusieurs mêmes de ces historiettes sont gâtées par la maussade diction de l'auteur. Vous vous souvenez d'avoir lu dans les mémoires de *Bassompierre* cette Anecdote d'une fille de Qualité qui se plaignit à la Reine de ce qu'on répandoit le bruit qu'elle avoit eu six enfans : un Plaisant lui repartit que, *dans ces sortes de matières, on en dit toujours la moitié plus qu'il n'y en a.* Voici comme cette excellente Epigramme est estropiée dans ce Recueil :

L'homme de Cour, lui coupant la parole,

Lui dit du ton de l'amitié :

Bon, bon, tranquillisez-vous l'ame ;

On dit tout à la Cour, Madame,

Mais l'on n'en croit que la moitié.

Il n'y a plus, comme vous voyez,

Monfieur, ni fel, ni bon mot ; ce n'est qu'une réponse infipide & des vers plus infipides encore.

Les fix vers fuyvans acheveront de vous donner une idée juſte de la ri-maillerie du petit Couſin :

Un chacun à ſa guiſe
 Vante ſon monde : on croit ſouvent
 Faire un beau compliment,
 Et c'eſt une groſſe ſotiſe:
 Mais qui ne rit d'une bêtife
 Dite naïvement? &c.

Voilà, Monſieur, ce que l'auteur de ce Volume appelle un *Prologue en vers*. Le titre qu'il prend de *Petit-Couſin de Rabelais* n'eſt point, Monſieur, un *Comte* de ſa façon pour ſe faire valoir. Il nous dit très-ſérieuſement que ſa *Bisayeule étoit Couſine iſſue de Germaine de Rabelais*. Il n'eſt pas étonnant qu'à un degré ſi éloigné, il n'ait rien recueilli de la ſucceſſion de ſon grand Couſin.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles au ſu-

jeu de la *DIATRIBE A L'AUTEUR
DES EPHÉMÉRIDES.**En Bourgogne le 15 Novembre 1775.*

LA Lettre inférée dans vos Feuilles en réponse à l'infâme *Diatribes*, m'a fait d'autant plus de plaisir, Monsieur, que personne peut-être n'étoit plus indigné que moi de voir attribuer, par l'auteur de ce Libelle, les émeutes à l'occasion des bleds, à un *petit Prêtre à voix de Stentor & à un habitué de Paroisse*, auxquels on fait dire, *détruisons les farines pour avoir de quoi manger*; tandis que plusieurs Evêques & plusieurs Curés se sont portés avec le plus grand zèle à calmer les mutins par leur présence, à les faire rentrer dans le devoir par leurs représentations. Quelques exemples qui me sont très connus frapperont encore davantage, & confondront les calomniateurs du Clergé.

Le petit peuple de Dijon, sans chef & presque sans motifs, a eu le malheur de donner le premier signal de la sédition le 22 Avril dernier. Trois particuliers ont éprouvé les effets de la fureur populaire. Mais, heureuse-

ment, quoiqu'en aient débité certaines Gazettes mensongères, il n'y a eu ni maisons brûlées, ni sang de répandu, ni même personne de blessé dangereusement, graces au zèle actif & aux tendres exhortations de notre Evêque, M. *d'Apchon*. Ce digne Prélat, sans autre suite que celle de ses vertus, se rendit dans les maisons pillées; il ramena la populace à la raison, au point que ces furieux, ivres de rage & de vin, se calmèrent à la voix de leur Pasteur, se mirent à genoux; lui demandèrent du pain & sa bénédiction, & le reconduisirent à son Palais. Les Citoyens, touchés de cette belle action, lui ont décerné le surnom de *Père du Peuple*. Il lui a été confirmé lorsque, trois semaines après, au lieu de donner, selon l'usage, un repas splendide à M^{gr} le Prince *de Condé* & aux Etats Assemblés, il a distribué mille écus aux pauvres des sept Paroisses de la Ville. M. le Prince *de Condé* en a donné 8000; le Parlement nouvellement rétabli a fait distribuer une pareille somme. Par ces libéralités, on a facilement appaisé le peuple na-

turellement bon, mais que la cherté du bled avoit porté à des violences. M. le Contrôleur Général, en ôtant les droits sur le bled, a fait diminuer cette denrée considérablement, & bénir le Roi qui a tendu une main bienfaisante à ses sujets.

Que de bons Curés, Monsieur, ont sacrifié leurs facultés, leurs grains, leurs meubles mêmes pour soulager leurs malheureux Paroissiens qui auroient péri par la disette sans leurs secours prompts & multipliés ! Je puis vous citer M. *Guenot*, né à Talant, Curé de Chevanai, dans le Diocèse de Dijon, qui s'est distingué par un zèle patriotique, en donnant tout son bled, en vendant ses meubles pour nourrir les pauvres. Il a fait plus : pour étouffer leurs murmures & les occuper utilement, il a entrepris de les faire travailler à deux chemins difficiles, qui ouvrent une route depuis son village jusqu'à Sombernon au Sud, & une autre au Nord, en tirant vers Viteaux. Ces chemins longs de trois lieues étoient impraticables jusqu'alors, & ferviront d'un utile débouché à sa Pa-

roisse. Il donnoit aux ouvriers 2 livres de pain par jour. L'Intendant (*M. Dupleix de Bacquencourt*) instruit de ces travaux, a fait remettre 400 livres au Curé qui par ce secours a fini son entreprise.

Le Curé de *Saint-Martin* sous *Montaignu* en Chalonnois, mort, je crois, depuis un an, acheta de ses deniers en 1771 pour 800 livres de bled : le secours ne suffisant pas, 4 mois après, il envoya vendre à Châlons sa tapiserie, son argenterie, six lits, ne se réservant qu'un matelas ; cet exemple de générosité toucha les principaux de sa nombreuse Paroisse & les Bourgeois forains qui se cotisèrent. On vit, dans ces jours de misère, se renouveler la ferveur des premiers Fidèles, qui portoient aux pieds des Apôtres leur superflu pour soutenir leurs frères indigens. M. l'Evêque de Châlons (*feu M. d'Ailly*) qui étoit à Paris, comme Elu de la Province, écrivit à ce bon Curé pour le féliciter de ces belles actions : sans doute, lui dirent ses voisins, que vous répondrez à cette lettre. Non, dit-il, je ne me

Juis pas dépouillé pour obtenir des complimens, mais pour mériter les prières de mes Paroissiens, & miséricorde du Père des Pauvres.

Durant cette famine qui se fit sentir très-vivement à Autun & dans l'Autunois, deux grands Vicaires & quelques Chanoines donnèrent jusqu'à 100 louis chacun. Le Curé d'Issi-l'Evêque (M. *Verdolin*) établit un Bureau de Charité, formé des principaux habitans, à la tête duquel se mit M. l'Evêque, Seigneur du lieu. Le Curé forma une filature pour occuper les pauvres : avec ces secours & son industrieuse charité, personne n'a souffert au moins à l'extrémité dans sa Paroisse, composée de plus de trente hameaux dispersés.

M. le Curé d'*Arnai-le-Duc* fit de même, & a soutenu sa Paroisse dans ces temps de calamité. M. *Patriarche*, Curé de Nolay, Bourg du Beaunois de 2479 Communians, a formé aussi en 1770 un Bureau de Charité, où une Soeur, tous les Dimanches, distribue du pain & du bois aux pauvres. On y donne des outils à ceux qui ne peu-

vent se les procurer, & qui peuvent travailler. On y a ajouté une filature de coton, pour détruire la fainéantise & la mendicité : ces établissemens ont déjà procuré dans le Bourg plus d'activité & moins de misère.

Le Curé d'un village près de Beaune, que sa modestie me défend de nommer, ne s'est pas contenté d'orner le Temple du Seigneur ; il a de plus sacrifié la plus grande partie de son patrimoine pour nourrir les pauvres. Sa Paroisse a essuyé cette année le fléau d'une grêle affreuse, qui a enlevé la récolte : il a secouru son peuple découragé, & , aidé de la bourse d'un digne Prêtre né dans sa Paroisse & qui demeure dans la Capitale, il a tâché de réparer ce dernier malheur.

Je connois un Curé près de Flavigni, qui s'est réduit, pendant un grand nombre d'années, à n'avoir presque point de meubles, & seulement deux pierres pour lui servir de chenet, afin d'être plus à même de soulager ses pauvres Paroissiens. Ce

vertueux Curé est à la Portion Congrue.

Le Curé de Coulanges-les-Vineufes s'est épuisé par une double filature de coton, & par les secours de toute espèce qu'il a prodigués à son peuple. Celui de Courgis, dans le même Diocèse d'Auxerre, a imité son exemple: ce Bourg de 214 feux, brûlé en grande partie, lui doit le rétablissement de ses maisons, auquel le Seigneur du lieu a beaucoup contribué.

Je me contente de vous rapporter, Monsieur, des exemples tirés de la Bourgogne, & je n'en cite que quelques-uns. Combien d'autres Pasteurs, dans les Diocèses d'Autun, de Châlons, de Dijon, ne pourrois-je pas citer qui, dans ces temps de misère, se sont dépouillés pour nourrir leurs payfans, & qui attendent du juste remunérateur des bonnes œuvres leur récompense, sans vouloir permettre qu'elle leur vienne des hommes?

D'après ces exemples touchans d'humanité & de bienfaisance, qu'il me se-

roit facile de multiplier ici, Monsieur, que penser de l'injustice ou plutôt de l'acharnement atroce des *Philosophes* à calomnier le Clergé, en lui attribuant l'esprit de révolte qui s'étoit emparé d'une partie de la Nation ?

Je suis, &c.

A Paris, ce 25 Novembre 1775.

LETTRE XV.

Calendrier des Anecdotes ou Choix des Faits Singuliers arrivés pendant l'année 1775, & des plus agréables Anecdotes tirées des livres nouveaux. A Genève & se trouve à Paris chez le Jay Libraire rue Saint-Jacques, petit in-12 de 168 pages ; prix Broché 1 livre 4 sols, & relié 1 livre 16 sols.

CE petit volume est un de ceux qui doivent être le plus distingué de la foule des Almanachs. C'est une Collection d'Anecdotes intéressantes, & qui pourra être conservée comme

un des meilleurs Recueils en ce genre. La première Partie est composée des faits singuliers arrivés depuis le premier Novembre 1774 jusqu'à pareille époque en 1775, & tirés des différentes Gazettes & Journaux Politiques. On y infère tout ce qui est relatif aux mœurs actuelles des différens peuples, aux progrès des lumières & des connoissances, les découvertes les plus importantes à l'humanité, les traits de bienfaisance qui lui font le plus d'honneur, les phénomènes de Physique & d'Histoire naturelle. Il est, dit l'Editeur, un petit nombre de ces faits qui paroîtront passer les bornes de la vraisemblance : on les rapporte d'après les Papiers Publics les plus accrédités, & on laisse au Lecteur éclairé le soin de leur assigner le degré de créance qu'ils méritent. Voici quelques articles tirés de cette première Partie.

Il semble que les Voleurs en Angleterre ont un caractère qui les distingue de ceux des autres pays. » Un particulier assez bien mis fut attaqué la nuit aux environs de Londres

» par un Voleur qui lui demanda la
 » bourse. *Si j'avois de l'argent*, répon-
 » dit le citoyen, *ce n'est pas vous qui*
 » *auriez la peine de me l'enlever. Mes*
 » *créanciers me font poursuivre pour 20*
 » *livres sterlings ; je n'ai pas un sol,*
 » *je cherche un asyle : mais je suis bien*
 » *sûr de n'en point trouver. Vous vous*
 » *trompez*, répliqua froidement le Vo-
 » leur. *Trouvez-vous ici demain à neuf*
 » *heures du matin*, ajouta-t-il en lui
 » montrant une maison peu éloignée,
 » *vous verrez qu'il y a encore en An-*
 » *gleterre des ames honnêtes & des cœurs*
 » *sensibles. Tous deux furent exacts à*
 » l'heure du rendez-vous. Le Voleur
 » donna au débiteur insolvable 50 liv.
 » sterlings, en l'exhortant à aller payer
 » sa dette & les frais de la Justice ; &
 » il se déroba sur le champ même aux
 » témoignages de sa reconnoissance. »

On a vu en Pologne, vers le com-
 mencement de l'année 1775, un spec-
 tacle qui montre que les mœurs com-
 mencent à changer beaucoup dans ce
 pays, où la barbarie des ancienstems
 paroissoit si fortement enracinée. » Ce
 » sont des Vaffaux qui ont voulu éri-

» ger un monument à leur Seigneur ,
 » lequel a d'abord refusé cet honneur ,
 » qui lui sera cependant rendu. La
 » reconnoissance des premiers prouve
 » la bienfaisance & l'humanité de ce-
 » lui-ci : il y a peu de Seigneurs en
 » Pologne qui inspirent les mêmes
 » sentimens à leurs sujets. Celui qui a
 » mérité cette honorable distinction
 » est le Comte *Brzostowcki* , grand
 » Référéndaire de Lithuanie. Le mo-
 » nument sera une table de marbre
 » placée dans la Chapelle de son Châ-
 » teau de *Pawlow*. Le bienfait qui en
 » est l'objet est l'affranchissement que
 » ce Seigneur a daigné accorder, il y
 » a quelque temps, à tous ses sujets.
 » Depuis cette époque, libres du joug
 » de la misère extrême qui accom-
 » pagne toujours l'esclavage, ils prof-
 » pèrent, & offrent un air d'aisance
 » qui fait l'éloge de leur Maître ».

Vous lirez encore, Monsieur, avec
 beaucoup de plaisir, différens traits
 qui prouvent combien la plûpart de
 ceux que la Providence a élevés au-
 dessus des autres hommes, méritent
 aujourd'hui leur reconnoissance &

leur amour. La REINE en a eu des témoignages éclatans à la dernière reprise de *Iphigénie* de M. *Gluck*. Au Divertissement du second Acte, quand *Achille*, en se tournant du côté du peuple, lui adresse ces paroles, *chantons, célébrons notre Reine*, vous avez sçu avec quels transports & quels applaudissemens l'assemblée, s'empressant d'adopter une expression si heureuse, la fit répéter deux fois; ce qui ne s'étoit peut-être jamais vu à l'Opéra.

Quelque temps après, M. le Duc d'Orléans a donné de nouvelles marques de sa générosité & de la bonté de son cœur déjà si connues. » M. de » *Chateaubrun* de l'Académie Fran- » çoise, & attaché à ce Prince, dont » il avoit été le Précepteur, avoit fait » un Testament, par lequel il laissoit » 500 livres de rente à deux de ses » Nièces, & 300 à ses deux domes- » tiques. Comme cet Académicien, » n'ayant que 5 ou 6 mille livres de » pension que M. le Duc d'Orléans lui » faisoit, avoit prévu qu'il ne laisse- » roit point de fonds suffisans pour

» ces rentes, il avoit ajouté dans son
 » Testament ces mots : *Je prie M. le*
 » *Duc d'Orléans de vouloir bien se char-*
 » *ger desdites rentes ; & je lis dans son*
 » *cœur qu'il daignera me donner encore*
 » *après ma mort cette marque de sa bonté.*
 » En effet ce Prince a non-seulement
 » accepté ce legs avec sensibilité ;
 » mais il a même augmenté la pension
 » des deux Nièces de M. de Chateau-
 » brun. »

Il paroît que l'Empereur n'est pas
 moins adoré des peuples soumis à
 sa domination. » Dans une ville de
 » la Croatie, les habitans assemblés
 » autour de leur Souverain qu'ils
 » s'empressoient de voir, témoi-
 » gnoient leur satisfaction par les cris
 » que la joie & l'amour inspirent :
 » au milieu de ces acclamations, on
 » entendit dans la foule un homme
 » qui pleuroit ; c'étoit un Soldat qui,
 » pendant la dernière guerre, avoit
 » perdu la vue d'un coup de feu. Il
 » pouffoit la multitude pour se faire
 » un passage, & il disoit, en répan-
 » dant des larmes, que, s'il ne pou-
 » voit voir l'Empereur comme les
 » autres,

» autres , il desiroit au moins de le
 » toucher. Ce Prince le fit approcher ,
 » & lui présenta ses deux mains ; l'a-
 » veugle les saisit , les serra dans les
 » siennes , & les baïsa avec ardeur ,
 » en les arrosant de ses larmes : *Main-*
 » *tenant* , dit-il alors , *si le Ciel me ren-*
 » *doit la vue pour un moment , je vous*
 » *verrois , & je le prierois de m'ôter tou-*
 » *à-coup une vie devenue inutile à votre*
 » *service , & de me laisser mourir dans*
 » *l'excès de la joie dont mon cœur est*
 » *pénétré.* »

Le trait suivant fournit la preuve
 la moins équivoque que le Souve-
 rain Pontife qui regne aujourd'hui ,
 étend sa bienfaisance sur ceux qui
 cultivent les Arts , même lorsqu'ils
 ont le malheur d'être nés hors du sein
 de l'Eglise dont il est le Chef. Il a
 coutume d'aller de temps en temps à
 Saint Pierre de Rome , le plus souvent
 seul & sans suite. Il y a quelques mois
 que s'y rendant par une galerie où il
 ne passe pas ordinairement , il ap-
 perçut un jeune homme copiant avec
 beaucoup d'attention un tableau qui

faisoit l'ornement d'un Autel. » Le
 » Pape s'arrêta, le regarda sans l'in-
 » terrrompre, & prit plaisir à voir le
 » travail de ce jeune Artiste, dont
 » il prit une idée avantageuse à me-
 » sure qu'il avançoit dans son ouvrage.
 » Le Souverain Pontife, en appro-
 » chant de plus près, fut aperçu du
 » Peintre, qui fut saisi de frayeur &
 » tomba en foiblesse. Le S. Père ayant
 » appelé du secours, le jeune étran-
 » ger ne fut pas plutôt rappelé à la
 » vie, que le Pape lui dit : *Mon ami,*
 » *je suis charmé des dispositions que je*
 » *vous vois pour la Peinture ; vous faites*
 » *bien de vous attacher à de bons mor-*
 » *ceaux ; vous dessinez avec beaucoup*
 » *de hardiesse & de correction ; je vous*
 » *ferai recevoir au nombre des Elèves*
 » *qu'on forme ici à mes dépens. Ah ! S.*
 » *Père, répondit en bégayant le*
 » *jeune homme touché des bontés*
 » *du Souverain Pontife, je suis Pro-*
 » *testant. Protestant, répondit le Pape,*
 » *j'aimerois mieux que vous fussiez Ca-*
 » *tholique ; mais il y a de grands Pein-*
 » *tres parmi les Protestans. J'aurai soin*
 » *de vous procurer tous les secours néces-*

» *faïtes pour vous perfectionner dans votre Art.* Le Pape a exactement tenu parole à ce jeune Artiste. »

La seconde Partie de ce Recueil n'est pas moins intéressante que la première. Elle contient les Anecdotes les plus agréables tirées des ouvrages périodiques, & des livres qui ont paru dans le cours de l'année. Les articles de *Clément XIV* & de *Catinat* sur-tout sont très-curieux. Ils réunissent sous un seul point de vue toutes les particularités que je vous ai fait connoître, en vous rendant compte de différens ouvrages relatifs à ces deux hommes célèbres.

Voici quelques autres anecdotes séparées que vous lirez sûrement avec plaisir. » *Gustave-Adolphe* étoit encore » très-jeune, quand il parvint au » Trône. Un jour, chassant le cerf, » ce Prince s'éloigna de sa suite, & » prit la route d'un hameau qui étoit » à l'entrée du bois pour s'y désaltérer. » Il attache son cheval à un arbre, » & se rend à pied au village; il passe » auprès d'un jeune homme, couché

» sous un chêne, & occupé à lire. *Val-*
 » *vais*, c'est le nom du jeune homme,
 » se lève, salue l'Etranger qu'il ne
 » connoît pas, & l'invite à venir se
 » rafraîchir chez lui. Après avoir bu
 » de la bierre, le Roi lui demanda ce
 » qu'il lisoit, quand il l'avoit joint. —
 » Un nouvel écrit sur l'amitié. — Eh !
 » qu'en pensez-vous ? — Il est, Mon-
 » sieur, aussi froid que s'il étoit d'un
 » Ecrivain habitant de la nouvelle
 » Zemble. — Vos sentimens sont
 » beaucoup plus vifs, sans doute ?
 » Vous aimez bien vos amis ? — Je
 » les aimerois essentiellement, si j'en
 » avois. Mais je n'ose prétendre à ce
 » bonheur. Tous ceux que je connois
 » valent mieux que moi. — Un homme
 » comme vous seroit un ami digne
 » d'un Roi. — Un Roi peut-il en avoir ?
 » On m'a dit que pour plaire aux
 » Grands, il faut les flatter. Mais l'ob-
 » jet de la véritable amitié est de
 » nous corriger mutuellement de nos
 » défauts. — C'est précisément pour
 » cet objet, reprend le jeune Monar-
 » que, que je vous attache dès ce
 » moment à ma personne. *Valvais*

» se jette aussi-tôt aux pieds de *Gustave*. Ce Prince le relève promptement, l'embrasse, & le mène à sa Cour, où il ne cessa de lui donner des marques de la plus grande amitié. Il est vrai que le jeune Favori s'abstint d'entrer dans le Gouvernement des affaires publiques, refusa modestement tous les honneurs dont le Roi vouloit le combler, & ne mit son bonheur qu'à jouir des entretiens particuliers dont il l'honoroit.

» Il y a souvent plus de courage à supporter la vie qu'à se l'ôter. Cette vérité est confirmée par l'exemple d'un homme, dont il est parlé dans un livre Italien imprimé depuis peu. Après avoir rendu compte à son intime ami des revers terribles qu'il venoit d'essuyer : Eh bien, ajouta-t-il, qu'auriez-vous fait à ma place dans de telles extrémités ? Qui, moi ! répondit le Confident, je me serois donné la mort. J'ai plus fait, répondit l'autre froidement : j'ai vécu.

» Les Princes Orientaux font consister

» une partie de leur grandeur dans un
 » amas de titres qui ne finit pas. Un Na-
 » bab de l'Inde s'appelloit *Maître de deux*
 » *mille mots*, c'est-à-dire, *titres*; c'étoit
 » lui faire honneur que de lui en pré-
 » senter deux ou trois nouveaux dans
 » l'année. *De combien de mots ton Roi*
 » *est-il maître*, demanda ce Nabab au
 » *Consul de France*? Le Consul lui
 » présenta l'*Encyclopédie* qu'il venoit
 » de recevoir, & il exigea que, par
 » respect, toute la Cour se prosternât
 » devant tant de mots, dont son Roi
 » étoit le maître.

» Un Médecin de Bourgogne fut
 » envoyé par une Dame charitable
 » au village de *Ruffey*, à une lieue
 » de *Dijon*, où régnoit alors une
 » fièvre putride maligne. On le con-
 » duisit chez une femme d'environ
 » trente ans, dont le mari étoit mort
 » depuis quelques jours de l'épidémie
 » regnante; il étoit accompagné du
 » Curé du lieu & d'un Chirurgien;
 » leur arrivée ne parut pas intéresser
 » la malade, qui gardoit un profond
 » silence. Le Médecin s'approche

» d'elle , l'interroge , & , cherchant à
 » lui donner du courage , lui repré-
 » sente ce qu'elle a lieu d'attendre de
 » la Dame qui l'envoyé. Vaincue par
 » ses importunités , elle se tourne en-
 » fin vers lui , & lui dit , d'un ton
 » fait pour déchirer l'ame : *Je vous*
 » *suis bien obligée, ainsi qu'à Madame ,*
 » *je ne prendrai point de remèdes ; mon*
 » *mari est mort , nous étions pauvres ,*
 » *mais nous nous aimions bien.* »

On trouve à la fin de ce petit volume le trait admirable de bienfaisance de l'illustre Président de *Montesquieu* , tel que je vous l'ai rapporté il y a cinq ou six mois dans ces Feuilles , & qui mérite bien d'être transmis à la postérité. Enfin , Monsieur , ce Recueil qui doit être annuel m'a paru très-heureusement imaginé. On n'a rien négligé pour y réunir l'amusement & l'instruction , & , si le Public , comme je n'en doute point , en accueille favorablement le premier essai , on promet de ne rien négliger dans la suite pour le porter au point de perfection dont il est susceptible.

*Indications des Nouveautés dans les
Sciences, la Littérature & les Arts.*

ATTILIE, *Tragédie en cinq Actes en vers.* Il y a quelques semaines que j'assistai, Monsieur, à une lecture de cette Pièce. Elle est, comme on sçait, l'ouvrage de la jeunesse d'un homme qui, depuis, s'est fait une grande réputation au Barreau ; elle fut imprimée en 1750 sans avoir été représentée, & les Journalistes de ce temps en parlèrent avec beaucoup d'éloges, en remarquant néanmoins quelques défauts, que l'auteur, m'a-t-on dit, a fait disparaître dans la suite, mais qui sans doute ont servi de motifs aux Critiques qu'elle a essuyées depuis peu. Le zèle de l'amitié a inspiré à un jeune Confrère de cet Auteur le dessein d'en donner une nouvelle édition ; & c'est dans ces circonstances que cette Tragédie m'a été lue ; elles ajoûtoient à l'ouvrage un nouveau degré d'intérêt ; elles ont redoublé mon attention, & je puis vous af-

furur , Monsieur , que cette lecture a laissé dans mon esprit une impression semblable à celle que produisent les bons ouvrages en ce genre. Je demandai avec empressement un exemplaire imprimé de la Pièce , pour être en état d'en rendre un compte exact & détaillé. Mais on me dit qu'elle n'étoit point publique. Les raisons qui la condamnent à rester dans cette sorte de secret , sont respectables sans doute. Cependant il me semble que la qualité d'homme de Lettres n'est point assez étrangère à celle d'Avocat , pour que celui-ci doive abandonner le soin de la réputation de l'autre. J'ai remarqué dans *Attilie* des situations variées & frappantes ; des détails d'une beauté peu commune ; le sujet , en partie historique , est vraiment Théâtral ; le dénouement est heureux & neuf , & ce qu'il y a d'estimable sur-tout dans cet ouvrage , c'est la sublimité de la Morale ; on y voit la Religion , de concert avec la Politique , consacrer les maximes les plus importantes , énoncées

pour la première fois sur la scène. A l'égard du style , il est noble , pur & facile ; les vers , en général , coulent avec douceur , & souvent tonnent avec force. Si je puis lire moi-même la Pièce dans le silence du cabinet , j'en porterai , je crois , le même jugement.

Atlas Général , Méthodique & Elémentaire pour l'étude de la Géographie & de l'Histoire Moderne , dressé spécialement en faveur de la jeune Noblesse de l'Ecole Royale Militaire , & adopté par une Délibération de cette Ecole. Les Cartes que renferme cet Atlas ont été exécutées d'après les meilleures Cartes Françoises & étrangères , & assujetties aux Observations astronomiques de MM. de l'Académie Royale des Sciences , qui ont fait usage des Mémoires les plus récents , & particulièrement de ceux de MM. Tchiri-Kow & Delille , ainsi que des Cartes & Mémoires publiés en Russie , postérieurement à leurs découvertes. Tout ce qui peut intéresser le Militaire , l'homme de Lettres ,

le Négociant & le Voyageur, s'y trouve réuni. Outre les divisions générales qui servent à faire connoître les limites respectives des divers Empires, Royaumes & Républiques, ces Cartes offrent les divisions particulières de chacun d'eux, relativement à leur gouvernement ecclésiastique, militaire & civil. Celles de la France offrent, de plus, un itinéraire détaillé de ce Royaume. Pour que rien ne manquât à cet *Atlas*, on y a joint les représentations en plan des Sphères de *Ptolémée* & de *Copernic*, ainsi que des Globes célestes & terrestres. Une suite d'autres Planches sert de développement à celles-ci, & présente des connoissances plus particulières sur les différens systêmes du monde, sur la diversité des apparences célestes qui résultent des différentes positions de la Sphère, sur la variété des saisons & des climats, sur la distinction des horizons, sur la méthode de s'orienter, sur les longitudes, les latitudes, &c. On y a ajouté des Discours analytiques & historiques,

qui sont comme autant de Leçons précises, imprimées sur les marges de chaque Carte, pour en faciliter l'étude, par M. *Maclot*, Professeur de Mathématiques & de Géographie, qui a aussi traité, dans cet ouvrage, la partie de l'Astronomie qui se combine avec la Géographie, en autant de Discours qu'il y a de Planches relatives à cet objet; Discours pareillement imprimés sur les marges de chaque Planche. Toutes ces Cartes sont enluminées à la manière Hollandoise, beaucoup plus intelligible pour l'étude qu'au simple trait; & il regne autour de chacune une bordure en vignette, qui, en leur servant d'ornement, ne contribue pas peu à relever la propreté du fond. Les 66 Cartes de cet *Atlas* en gr. papier, rel. 50 liv. moyen papier, 40 liv. petit papier, 36 liv. le même in-4^o sans description, 24 liv. — Le même *Atlas* est adapté particulièrement à la Géographie moderne de M. l'Abbé *Nicolas de la Croix*, à celle de M. *Lenglet du Fresnoy*, & à celle de M. l'Abbé *Compan*. Ce qui le rend beaucoup plus

complet que tous ceux qui ont paru jusqu'à présent, sont les descriptions en marge, qui, par leur grande utilité, peuvent dispenser d'avoir d'autres livres de Géographie.

Atlas Historique de la France, tant ancienne que moderne, depuis Pharamond jusqu'à Louis le Bien-Aimé, pour l'intelligence de l'Histoire de France par MM. Velly & Villaret, continuée par M. l'Abbé Garnier. C'est le même Atlas annoncé dans le seizième volume de M. Villaret, page 386, & il fait suite à l'ouvrage. Cet Atlas est le seul qui ait paru en ce genre : il est précédé d'un Avant-Propos Historique très-intéressant, qui donne l'analyse de chaque Carte; un vol. in-4° rel. contenant 60 Cartes, 32 liv.

Atlas Historique & Chronologique de la France, contenant les événemens de notre Histoire, les sièges, batailles, conquêtes & révolutions de la Monarchie; &c; dédié & présenté à M. le Président Hénault, pour l'intelligence de son Abrégé Chronologique, & faisant suite à cet ouvrage célèbre;

un vol. in-4° rel. en 34 Cartes, 18 liv.

Atlas ou Tableau Analytique de la France, qui la représente sous toutes les divisions dont elle est susceptible ; par *Doisy*, en 68 Cartes, nouvelle édition ; un vol. in-4° rel. 32 liv.

Nouvel Atlas Chronologique de la Picardie & de l'Artois, comprenant le haut & le bas Boulonnois, le Pays reconquis, l'Artois avec le Gouvernement d'Arras, divisé en ses Bailliages, la Généralité d'Amiens en Elections, Bailliages & Doyennés, & la Généralité de Soissons qui confine à la haute Picardie ; levés sur les lieux, & détaillés dans toutes leurs parties, en 28 Cartes topographiques in-fol. relié ; 18 livres.

Tous ces *Atlas*, dont l'utilité est si sensible, Monsieur, se trouvent chez le sieur *Desnos* Ingénieur-Géographe & Libraire du Roi de Dannemark, rue Saint-Jacques au Globe. Je connois peu de Magasin aussi bien fourni que le sien de tous les ouvrages concernant la Géographie. La liste de ses richesses en ce genre est immense.

*Six Sonates pour le Clavecin avec accompagnement d'un violon ad libitum; dédiées à Mademoiselle Pauline de la Borde par M. Edelmann : Œuvre II, prix 9 livres. A Paris chez l'Auteur rue de la Feuillade, Maison de M. le Baron de Bagge à l'entresol, & chez Madame le Marchand Marchande de Musique rue Fromenteau, à l'Opéra & aux Adresses ordinaires. Je vous ai déjà fait connoître; Monsieur, le talent distingué de M. Edelmann pour la musique instrumentale. Je saisis avec un nouvel empressement l'occasion d'applaudir au second Œuvre que vient de publier cet habile Compositeur. Cet ouvrage n'est point inférieur au premier Œuvre par toutes les qualités brillantes, & sur-tout par l'expression, partie à laquelle l'auteur paroît s'être principalement attaché. Chacune de ces Sonates fait partager à l'auditeur enchanté les sentimens qu'elle exprime. Rien n'est plus touchant, rien ne parle plus délicieusement au cœur, que les Adieux d'E * * : c'est le titre & le sujet de la troisième Sonate. Il*

est traité avec toute l'énergie dont il étoit susceptible. Les passages d'un ton à l'autre sont rapides & naturels ; on passe successivement de la tristesse à la fureur, de la fureur au désespoir : en un mot, M. *Edelmann*, dans ces *Sonates*, a peint les passions avec toutes les nuances qui leur sont propres. Si M. *de Fontenelle* pouvoit les entendre, il ne lui échaperoit pas de dire, *Sonate*, que me veux-tu, comme cela lui arriva, par un mouvement d'impatience & d'ennui, dans un Concert où l'on exécutoit une *Sonate* très-sçavante que tout le monde admiroit, mais qui n'étoit pour lui qu'un amas de sons laborieux, vuides d'images & de sentimens.

Catalogue Hebdomadaire ou Liste Alphabétique des Livres, tant Nationaux qu'Etrangers ; des Arrêts du Conseil & des Parlemens, Déclarations & Edits du Roi, Extraits du Conseil & des Registres des Parlemens, Lettres-Patentes du Roi, Ordonnances, Sentences, &c ; Cartes Géographiques, Mu-

fi que & Estampes qui sont mis en vente chaque semaine, avec l'indication des Auteurs, du format, des prix & du nombre des volumes, & les adresses des Libraires & autres qui les vendent. Recueil commencé en 1763, & continué sans interruption jusqu'à présent. On reçoit chaque semaine, franc de port, ce Catalogue, composé de quatre pages de caractère de Petit-Texte à deux colonnes in - 8°. Cette Nomenclature Bibliographique est un Recueil actuellement précieux pour les personnes qui, livrées à l'étude de la Bibliographie ancienne, ont pu négliger la nouvelle. Par le moyen des Tables alphabétiques de chaque année, il est facile de trouver : 1° les Titres exacts de tous les Livres imprimés depuis 1763, tant en France que chez l'Etranger, avec les noms des Libraires qui les vendent & leurs prix : 2° les Edits, Ordonnances, &c ; ce qui par la suite pourroit servir de Répertoire à quiconque desireroit les réunir. Les Amateurs de l'Art de la Grayure qui voudront compléter

l'œuvre d'un habile Artiste, y trouveront aussi, par le secours d'une Table séparée de celle des Livres, chaque ouvrage de ce genre. Il en est de même des Cartes Géographiques & des productions Musicales. Il seroit à desirer que, depuis l'origine de l'Imprimerie, on eût imaginé & continué jusqu'à nos jours un semblable Recueil. Que de doutes s'évanouiroient sur l'existence de certains ouvrages dont la date nous est inconnue ! Que cette Collection seroit intéressante, sur-tout pour ceux qui exercent la Librairie ! Nous ne doutons donc pas que Messieurs les Auteurs, Editeurs, Libraires, tant Etrangers que Regnicoles, ne secondent les vues de l'Editeur en fournissant exactement les matériaux nécessaires à la composition de ce Catalogue. Il est de leur intérêt de le faire, 1^o parce que le débit d'un ouvrage, nonobstant sa bonté, dépend souvent de la manière dont on le fait connoître. Il sera donc nécessaire qu'ils envoient exactement à l'adresse ci-après indiquée, les titres corrects de

ce qu'ils voudront faire annoncer *, ainsi que le format, le nombre des volumes, le prix & la demeure du débitant ; 2^o il est aussi de leur intérêt de sçavoir tout ce qui paroît chaque semaine, afin de prévenir & satisfaire les desirs des Amateurs.

Les soins qu'on prend pour perfectionner ce petit ouvrage, donnent lieu d'espérer que le Public continuera à l'accueillir favorablement. On recevra avec reconnoissance tous les Avis utiles, & on s'empressera d'en faire usage. MM. les Souscripteurs sont priés de vouloir bien renouveler leur Abonnement dans le courant du mois de Décembre. On a imaginé de mettre dans l'article des *Avis* l'annonce des mutations ; c'est-à-dire que quand un Libraire vendra son fonds à un ou plusieurs de ses confrères,

* On avertit les personnes qui envetront les Notices, de déclarer si l'ouvrage est imprimé avec Privilège ou non, afin qu'il soit mis dans la classe qu'il doit occuper. On prévient que sans cette précaution l'ouvrage ne sera pas annoncé.

356 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE, &c.*

on indiquera le nom de celui qui aura acquis quelques articles de ce fonds, afin que l'on puisse sçavoir où se trouve le Livre qui a changé de main. Cette Nomenclature sera très-utile aux Libraires de Province surtout qui ne peuvent pas prévoir ces mutations. Dailleurs, beaucoup de personnes ne seront pas fâchées de recevoir les Titres des Livres dont ils ont peut-être négligé l'acquisition dans le temps de la nouveauté & qui pourroient leur être utiles. On souscrit actuellement chez *Ph. D. Pierres*, Imprimeur du Grand Conseil du Roi & du Collège Royal de France rue Saint-Jacques à Paris. Il reste encore quelques Exemplaires complets des années précédentes séparées. On réimprime aussi l'année 1763. On payera comme ci-devant pour l'année, compris la Table, par la poste & franc de port, la somme de 6 livres 12 sols. Il faut affranchir le port des lettres & de l'argent qu'on envoie.

Je suis, &c.

A Paris, ce 26 Novembre 1775.

T A B L E
D E S M A T I È R E S
C O N T E N U E S
D A N S C E S I X I È M E V O L U M E

DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1775.

ALMANACH DES MUSES 1775.	Page 3
LETTRE de M. Moreau, Historiographe de France & Bibliothécaire de la Reine, à M. Fréron.	23
OBSERVATION de l'Auteur de ces Feuilles sur la Lettre précédente.	31
JOACHIM, ou le Triomphe de la Piété filiale ; Drame en trois Actes en vers, suivi d'un choix de Pièces fugitives ; par M. Blin de Sain-More.	33
LETTRE A M. DE LA HARPE sur son Extrait de la DIATRIBE A L'AUTEUR DES ÉPHÉMÉRIDES : Extrait inséré dans le MERCURE DE FRANCE, Volume d'Août 1775.	46
INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c.	64

ELOGE DE LOUIS LE BIEN-AIMÉ , <i>lu à la Séance Publique de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon, tenue à la fin du Deuil; par M. l'Abbé Talbert, l'un des Membres de cette Académie, Chanoine en l'illustre Eglise Métropolitaine de Besançon, Prédicateur du Roi.</i>	73
FRÉDEGONDE ET BRUNEHAUT. <i>Roman Historique par M. Monvel.</i>	92
DICTIONNAIRE Historique & Géographique Portatif de l'Italie, &c.	102
NOUVELLE LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles sur le COMMENTAIRE DE LA HENRIADE <i>par M. de la Beau-melle.</i>	110
PENSÉES ET RÉFLÉXIONS DIVERSES SUR LES HOMMES; par M. de la Taille de Gaubertin.	124
INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c.	128
LES LYRIQUES SACRÉS.	145
<i>Suite des</i> EPREUVES DU SENTIMENT.	
LOREZZO.	155
ETUDES LYRIQUES d'après Horace. <i>Par M. de Réganhac,</i>	162
PANÉGYRIQUE (en Latin) de MARIE-	

DES-MATIÈRES.	359
THÉRÈSE <i>Impératrice-Reine.</i>	173
LES CONFIDENCES D'UNE JOLIE FEMME.	180
LETTRE à l'auteur de ces Feuilles au sujet de la Tragédie de MENZIKOFF.	192
CÉLIDE ou Histoire de la Marquise de Bliville par Mlle M ****	194
INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c.	202
LETTRE à l'auteur de ces Feuilles sur des Omissions impardonnables de sa part.	218
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS; &c.	241
L'ART D'OBSERVER; par Jean Senebier, Ministre du Saint-Evangile & Bibliothécaire de la République de Genève.	253
ODE Latine sur le Sacre du Roi; par M. Cerisier Professeur d'Eloquence au Collège des Grassins.	258
LETTRE de Madame la Baronne de *** à Madame la Marquise de *** contre les Roles de femmes dans les Tragédies de Racine.	264
LETTRE de M. Luneau de Boisjermain	

360 T A B L E, &c.

à l'auteur de ces Feuilles au sujet de
L'ABONNEMENT LITTÉRAIRE ou
PORT FRANC DES LIVRES dans
toutes les Provinces du Royaume.

272

INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c.

276

ESSAI sur le style, à l'usage de l'École
Royale des jeunes Gentils-hommes ;
par M. Thiébault, de l'Académie
Royale des Sciences & Belles Lettres
de Berlin, & de celle de Lyon. 289

PORTRAIT DE JUSTE-LIPSE. 305

CONTES mis en vers par un Petit Cou-
sin de Rabelais. 314

LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles au
sujet de la DIATRIBE A L'AUTEUR
DES EPHÉMÉRIDES. 324

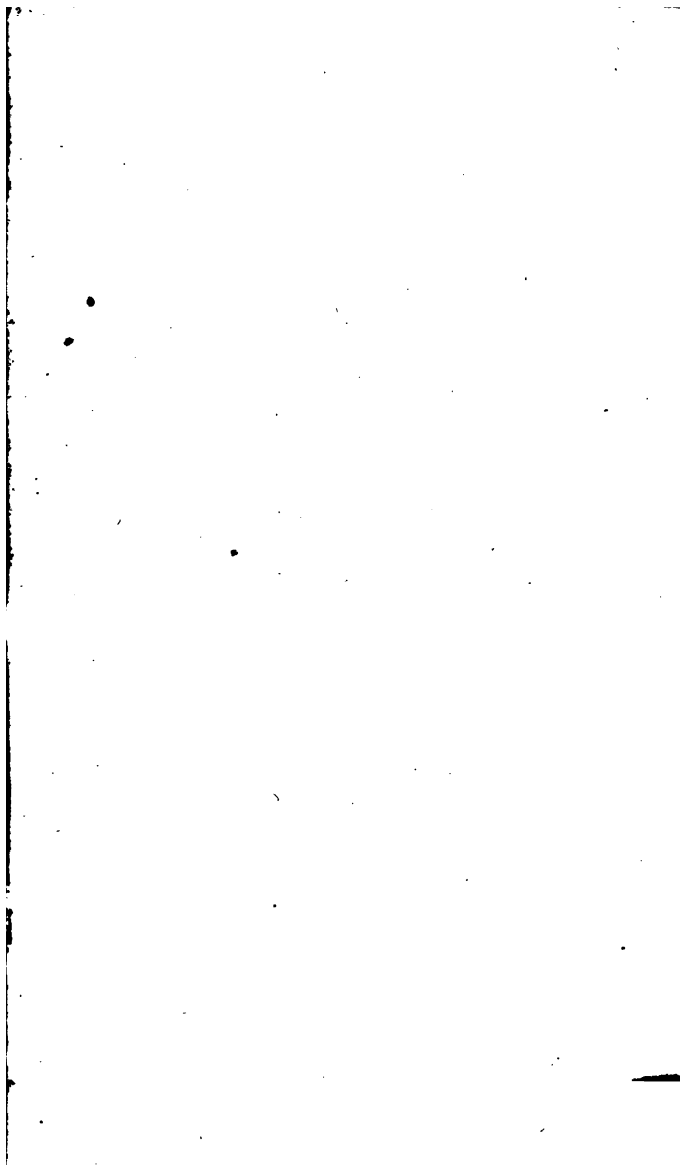
CALENDRIER des Anecdotes ou Choix
des faits singuliers arrivés pendant
l'année 1775, & des plus agréables
Anecdotes tirées des livres nouveaux.

331

INDICATIONS DES NOUVEAUTÉS, &c.

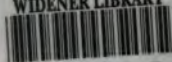
344

Fin de la Table des Matières du sixième
Volume de l'Année Littéraire 1775.





WIDENER LIBRARY



HX II72 9



CoLibri
COVER

The logo features a stylized blue geometric design consisting of overlapping lines forming a diamond-like shape with a smaller diamond inside. Below the graphic, the text "CoLibri" is written in a blue serif font, and "COVER" is written in a smaller blue sans-serif font on a dark blue rectangular background.